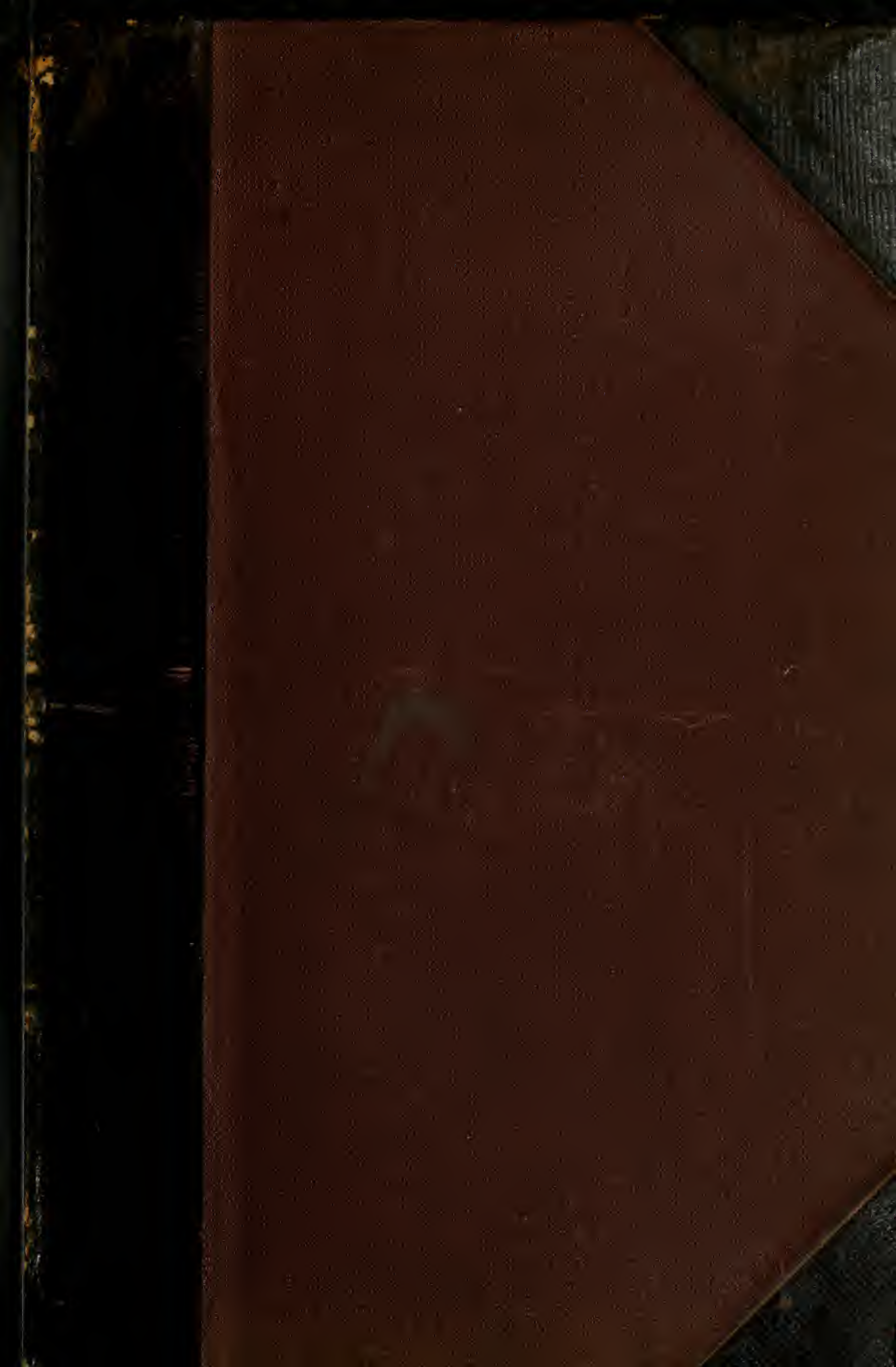






LES

JEUNES FRANÇAIS

DE TOUTES LES ÉPOQUES

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

DENIS-AUGUSTE AFFRE, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique, Archevêque de Paris.

Nous avons fait examiner le présent ouvrage intitulé : *Les Jeunes Français de toutes les Époques*, types et nouvelles historiques, etc., par M. Alexandre de Saillet, et sur le rapport qui nous en a été fait, nous croyons pouvoir déclarer que ce livre, où l'auteur se montre animé de sentiments religieux, et qui contient sur les mœurs et sur les coutumes de quelques époques des détails instructifs, est de nature à offrir une lecture intéressante et sans danger.

Donné à Paris, sous le seing de notre vicaire-général, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire,

JAQUEMET,
Vicaire-général.

Par mandement de Monseigneur l'Archevêque de Paris.

P. CRUICE,
Chanoine honoraire, secrétaire de la Commission

Paris. — Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.



LES

JEUNES FRANÇAIS

DE

TOUTES LES ÉPOQUES

TYPES ET NOUVELLES HISTORIQUES,
ÉTUDES DE MOEURS, ÉDUCATION, OCCUPATIONS, CONDITIONS CIVILES,
RELATIONS DE FAMILLE, COSTUMES, COUTUMES, ETC., DE LA JEUNESSE FRANÇAISE
DEPUIS L'ORIGINE DE LA MONARCHIE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR ALEXANDRE DE SAILLET

CHEF D'INSTITUTION, AUTEUR DES ÉCOLES ROYALES DE FRANCE OU L'AVENIR DE LA JEUNESSE
ET DE BEAUCOUP D'AUTRES OUVRAGES D'ÉDUCATION

ILLUSTRÉS DE DESSINS

De MM. Jules David, Mouilleron, Champagne et Janet-Lange

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE

P. C. LEHUBY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 55, F. S.-G.

LES

JEUNES FRANÇAIS

DE TOUTES LES ÉPOQUES

LIVRE PREMIER

LES ÉLÈVES DES SARRONIDES. — LES OBLATS.

CHAPITRE PREMIER

LE FESTIN DE LA NAISSANCE



CHAPITRE PREMIER.

LE FESTIN DE LA NAISSANCE.

Sommaire.

L'adoption d'un nom. — La druidesse. — La diaconesse. — Cérémonies de la reconnaissance des enfants par leurs familles chez les Gaulois. — Sort des enfants repoussés par leurs pères. — Les enfants de l'Église.

Le premier jour du mois de mai de l'année 444 de notre ère, un grand mouvement se faisait dans le petit bourg de Dunarbec, effacé aujourd'hui de la carte de France, mais situé alors sur la lisière de la vaste forêt des Carnutes, qui couvrait plus du tiers du Pays Chartrain. Cette forêt profonde était, comme on le sait, le dernier asile du druidisme expirant sous les édits des empereurs romains, mais plus encore sous les efforts des saints apôtres dont le dévouement et les exemples implantaient chaque jour davantage dans les Gaules la divine religion de Jésus-Christ.

Toutefois, cette contrée conservait encore généralement dans

leur pureté primitive les dogmes du druidisme et les mœurs gauloises. Ce n'est pas qu'on n'y rencontrât, d'espace en espace, la maison spacieuse et commode d'un de ces Gallo-Romains qui, à la longue, avaient adopté les mœurs et la religion de leurs conquérants; plus rarement, on y voyait un petit temple rustique, surmonté du signe de la rédemption et desservi par quelques prêtres austères; car le jour de la conversion complète des Gaules n'avait pas lui encore, et les progrès de la religion civilisatrice y étaient lents et presque insensibles.

Aussi, parmi la foule nombreuse qui encombrait la place de Dunarbec, le 1er mai de l'an 444, on n'eût pas vu peut-être un homme revêtu de la chlamyde ou de la penula, tandis qu'au contraire les chapes brunes, les sayes gauloises et les exomides, modestes vêtements des serfs, s'y montraient en grand nombre.

Tout à coup un cri s'élève : « Thucla! voici la divine Thucla! » Et la foule s'ouvre devant elle et s'incline respectueusement. C'est la fille des druides, la prêtresse inspirée de Theuth, la vierge aimée de Taranis, qui lui révèle l'avenir.

Elle s'avance majestueusement. Un bandeau de verveine nouvelle ceint son front; sa tunique de lin, blanche comme la neige, redouble autour d'elle ses chastes plis, en laissant les bras à découvert; elle marche chaussée de simples sandales de bois. Elle entre chez le Vergobreith.

A sa suite pénétrèrent, pêle-mêle, les habitants du bourg.

Entrons avec eux et jetons un coup d'œil sur l'intérieur de l'habitation gauloise.

C'est une grande hutte en forme de ruche et divisée en plusieurs compartiments. La salle de réunion, vaste quadrilatère pris dans le milieu de l'habitation, n'a pour siége que des madriers grossiers, assujettis le long des murs; le jour, ils servent de bancs, la nuit de lits. Des cornes d'urus, trophées de chasse des ancêtres de Cédric, des crânes humains, entourés de cercles d'argent, trophées de guerre, où l'on boira tout à l'heure la cervoise et

l'hydromel; des armes de toutes sortes, angons, matards, gaisds, spaths, arcs et flèches, sont suspendus aux murs; des nattes de jagliaux, tressées par les femmes de Pontoise, tapissent la terre nue ainsi que les murs formés de palissades enduites de bauge. Une odeur pénétrante de viandes rôties, parmi lesquelles se distingue celle de porc, remplit la salle. Occupés à la cuisine dans une pièce voisine, des esclaves vont et viennent et traversent continuellement la salle de réunion. Il y aura banquet aujourd'hui chez le chef gaulois.

C'est que la neuvième nuit va se lever depuis que deux fils jumeaux lui sont nés; selon l'usage, il va les voir tout à l'heure pour la première fois, au moment de leur donner un nom choisi par sa famille.

Ce moment solennel est précédé par le festin; on s'assied en rond sur les nattes, et les plats de terre cuite ou de cuivre étamé, chargés de mets grossiers, sont apportés; chacun dépèce les viandes avec les doigts, les plus civilisés se servent du skramasax, espèce de poignard long, récemment emprunté aux Franks. Le festin se termine au milieu des chansons. Mais avant que l'assemblée se sépare, il faut nommer les enfants. Un silence sévère règne tout à coup dans cette hutte tout à l'heure si bruyante. Le chef s'assied sur un siége plus élevé que les autres. Thucla prend place à ses côtés, près du foyer où flambe un feu clair. « Apportez les héritiers du Vergobreith, » dit-elle.

Brune-Hilde, leur mère, paraît alors, soutenant sur une large épée un enfant qu'elle dépose aux pieds de son époux... « Mon seigneur et maître, dit-elle en s'agenouillant devant lui, voici l'aîné de votre maison, le fils de votre servante; jetez, je vous prie, sur lui un regard paternel. » Cédric examine attentivement l'enfant nu déposé à ses pieds; il s'assure qu'il n'est atteint d'aucune imperfection, que ses membres sont droits et bien formés, sa constitution saine et robuste; autrement, il détournerait les yeux, et ce serait l'arrêt de mort de l'innocente créature; les

Gaulois n'élevaient que des enfants capables de supporter un jour tous les travaux de la guerre.

Satisfait de son examen, Cédric prit l'enfant dans ses mains, et, l'élevant en l'air pour le montrer à toute l'assistance : « Voici, s'écria-t-il, le fils aîné de Cédric. »

Il le remit aussitôt à Thucla : celle-ci le fit passer trois fois au-dessus de la flamme qui pétillait au foyer, en murmurant des mots inintelligibles. Puis elle arracha sa couronne de verveine, en jeta la moitié dans le feu, et de l'autre, couronnant l'enfant qui semblait lui sourire : « Fils de Cédric, dit-elle, le puissant Ogmius t'adopte, tu seras rapide comme un jeune coursier, fougueux et beau comme lui ; fils de Cédric, tu t'appelleras Rik-Mark (*Coursier-Puissant*).

— Force et prospérité à Rik-Mark, fils de Cédric, s'écrièrent d'une voix tous les convives.

— Maintenant, femme, reprit le Vergobreith, montrez-moi mon autre fils. »

Mais Brune-Hilde, toujours à genoux devant son époux, demeurait immobile, affaissée sur elle-même ; de grosses larmes coulaient le long de ses joues...

« Ne m'avez-vous pas entendu, femme ? reprit Cédric ; montrez-moi mon autre fils !

— Hélas ! pardonnez-moi, mon seigneur, dit la mère éplorée avec des sanglots déchirants, c'est pour celui-là que j'implore votre miséricorde !

— Faites ce que j'ai dit, » reprit le chef avec une autorité d'expression qui ne souffrait point d'hésitation dans l'obéissance.

La pauvre mère se leva donc en chancelant et rapporta son second fils, qu'elle inondait de ses larmes.

C'était une si frêle créature, qu'elle paraissait ne pouvoir vivre une heure ; cet enfant vagissait sans cesse douloureusement : du reste, il était bien fait dans toute sa délicate personne.

« Vous le voyez, mon seigneur, votre second fils n'est ni contrefait ni infirme. Avec des soins, il se fortifierait et deviendrait un homme vaillant comme vous; ayez patience et compassion! votre servante vous en supplie humblement!... »

Mais le père impitoyable avait détourné ses regards de son second fils; c'était l'arrêt de mort de celui-ci.

« Hélas! hélas! faut-il qu'il meure! disait la pauvre mère en gémissant; c'est mon fils aussi, et je l'aime plus encore que l'autre, peut-être, à cause de sa faiblesse et du besoin qu'il a de mes tendres soins. Hélas! hélas! faut-il qu'il meure?...

— Il le faut, interrompit sévèrement la druidesse; nos dieux ne veulent que des hommes forts et vaillants.

— Tes dieux sont impitoyables! s'écria la mère désolée. Qui m'enseignera un dieu qui conserve à leurs mères les pauvres petits enfants?

— Moi! dit une voix dans la foule.

— Venez, venez vite, qui que vous soyez, et soyez béni si vous sauvez mon enfant. »

Alors on vit paraître une femme vêtue d'une robe de bure noire, la tête couverte de longs voiles blancs. Ce costume offrait beaucoup d'analogie avec celui de nos sœurs de charité. Elle s'avança modestement au milieu de l'assemblée.

« C'est la servante des pauvres, la consolatrice des affligés, la mère des esclaves, la sainte diaconesse », disait-on sur son passage. Et plus bas encore que devant la druidesse on s'inclinait devant elle.

Thucla pâlit en voyant cette femme.

« Moi, la prêtresse du terrible Hœsus, j'ordonne que cet enfant périsse! s'écria-t-elle d'une voix courroucée.

— Et moi, reprit d'une voix douce et persuasive la diaconesse, au nom du Dieu d'amour, du Dieu consolateur, de Jésus-Christ, mort sur la croix pour nous racheter du mal, j'ordonne que cet enfant vive!

CHAPITRE DEUXIÈME.

LE COEUR D'UN PÈRE.

Sommaire

La druidesse convoque le peuple à la célébration des mystères sacrés. — Le fils méconnu. — La nature et les préjugés. — Prochain triomphe de la diaconesse.

Quinze ans après les événements que nous venons de raconter, une scène d'un autre genre se passait encore autour de l'habitation du Vergobreith. Deux hommes, dont il était facile de reconnaître la condition à leur habillement, appelaient par leurs discours l'attention de la foule qui les entourait. Le premier, les bras, les pieds et les jambes nus, la tête presque entièrement rasée, avait pour tout vêtement la blouse que les auteurs latins nous ont fait connaître sous le nom d'exomide : c'était un esclave. — Le second portait des galoches grossières de bois et une sorte de demi-manteau terminé derrière les épaules par un capuchon assez semblable à celui des moines de nos jours ; ce vêtement se nommait chaperon. L'homme ainsi couvert était un serviteur.

Voici quels étaient à peu près les discours qu'ils tenaient au peuple : « Cette nuit, disait le premier, nous veillions pour le maître dans la forêt, cherchant la trace d'un uroch qu'il voulait



La fille des Druides

chasser aujourd'hui. Or, nous nous égarâmes : la nuit vint sans que nous eussions pu retrouver notre route : accablés par la fatigue, nous nous étendîmes sur un lit de feuilles; mais les hurlements des loups ne nous permirent aucun repos. Ils nous avaient sentis, et de tous les points ils s'appelaient au carnage. Nous montâmes sur un grand chêne.... Les ténèbres étaient épaisses; tout à coup les profondeurs de la forêt s'enflammèrent, puis des cris effrayants, des gémissements plaintifs, des bruits lugubres troublèrent le profond silence. »

La foule frémissait en écoutant ces paroles : « Les dieux sont irrités, se disait-on tous bas en pâlissant; ils veulent des sacrifices ! — Oui, les dieux sont irrités, dit tout à coup une voix éclatante, ils demandent de sanglantes expiations ! »

La foule consternée se courba sous ces paroles de Thucla, car c'était elle qui parcourait le pays en l'appelant aux mystères sacrés. Or, on connaissait la signification de ces terribles paroles : « Les dieux demandent de sanglantes expiations ! » — Dans ces sacrifices humains, le sort qui désignait les victimes semblait trop souvent d'intelligence avec les druides dont il servait les haines; trop souvent les oracles de Thucla avaient frappé ses ennemis personnels pour que chacun ne tremblât pas pour soi-même; aussi le peuple, saisi d'un effroi soudain, se dispersa silencieusement.

Thucla, restée seule, frappa à la porte du chef en l'appelant; il parut aussitôt.

« Vergobreith, lui dit-elle, je viens te transmettre l'ordre des dieux; demain le sang inondera leurs autels.

— Tes dieux sont cruels, interrompit amèrement Cédric qu'animait le souvenir de son fils arraché si durement à sa tendresse.

— Ils sont terribles!... répondit la druidesse dont les sourcils se contractèrent aussitôt. Les tiens et toi vous veillerez à l'accomplissement des ordres divins, et vous saisirez dans la foule les victimes désignées pour les livrer aux sacrificateurs.

— N'exige plus de moi ces services sanglants: j'ai dans mes

bachelles deux taureaux, trente bœufs, cinquante génisses, prends-les et qu'ils soient nos victimes expiatoires.

— Les dieux exigent des victimes humaines; le sang des brutes n'est plus assez noble pour apaiser leur colère.

— Choisis donc ailleurs les ministres de leurs vengeances.

— Tu oses refuser! tu braves les divinités!... prends garde!...

— Pour elles je mourrai, s'il le faut, dans les combats: ne m'en demande pas davantage.

— Le plus jeune de tes fils sert le Dieu des chrétiens; ta femme a changé son nom de Brune-Hilde pour celui de Marie; comme son fils, dit-on, elle a renié le culte de ses pères. Veux-tu les imiter?

— Je ne sais de quel fils tu me parles; j'en avais un, tu me l'as ravi, et je l'ai souffert sans murmurer; que veux-tu de plus?... Quant à sa mère, j'ignore comment on l'appelle ailleurs; ici nous l'appelons toujours de son nom de Brune-Hilde... je n'ai plus rien à te dire et tu n'as plus rien sans doute à me demander?

— Non, rien : seulement, dis-moi, connais-tu l'enfant qui s'avance en ce moment vers toi, accompagné de cette femme qu'ils appellent la sainte? »

Cédric jeta un regard sur les personnages qu'on lui désignait: un frémissement léger comme une brise d'été, rapide comme la pensée, parcourut son visage, puis il détourna les yeux avec indifférence, disant : « Je ne le connais pas. »

Si imperceptible qu'eût été l'émotion du Gaulois, elle n'avait pas échappé à la prêtresse; elle se retira en lui jetant un regard menaçant. A peine se fut-elle éloignée que le Gaulois rentrait dans son habitation précipitamment et comme quelqu'un qui craint un danger.

C'est que les droits de la nature sont imprescriptibles; la voix du sang parle plus haut que les préjugés; et, devant son enfant, le sauvage le plus barbare redevient homme et sent qu'il a un cœur.

Le jour où la diaconesse avait sauvé Théodore, le considérant comme mort, Cédric avait fait le serment de ne jamais le revoir;

mais au plus profond de son cœur, s'élevait une voix irrésistible qui lui criait : « Cet enfant est ton sang! » et malgré lui, le Vergobreith aimait par reconnaissance la sainte femme qui le lui avait conservé. Thucla était bien informée : oui, Cédric avait fermé les yeux sur la conversion de Brune-Hilde, devenue Marie, peu de temps après le jour où lui fut révélé ce Dieu miséricordieux qui, selon sa touchante expression, « *gardait à leurs mères les pauvres petits enfants !* » Elle devint chrétienne par amour maternel, tant le christianisme est l'expression noble et parfaite des sentiments les plus naturels à l'homme.

Tour à tour et tout à la fois, assiégé par l'amour paternel qu'il repoussait en vain, par l'amour conjugal, par sa propre raison, Cédric se sentait faible contre lui-même, si faible qu'il n'avait plus de ressource que dans la fuite. C'était surtout son fils qu'il fuyait, son fils qui, conduit par la diaconesse, venait chaque semaine tenter un effort sur le cœur de son père, toujours inexorable, en apparence au moins; cette fois encore il voulait se soustraire à sa présence, mais si vite qu'il eût opéré sa retraite, il n'avait pu empêcher le jeune homme de se précipiter sur ses pas dans l'habitation et de tomber à ses pieds, en s'écriant : « Mon père! mon père! enfin je vous vois, je puis presser vos genoux, couvrir vos mains de mes baisers; soyez béni, mille fois, ô vous, mon Dieu! qui réserviez cette récompense à mon amour filial! »

Cédric, surpris, arrêta sur son fils un regard affectueux, un doux sourire éclaira son visage; il se pencha vers lui, on put croire un instant qu'il allait lui ouvrir les bras; mais cette émotion ne dura qu'un instant; le vieux Gaulois détourna les yeux, ses sourcils se rapprochèrent en dessinant une ride profonde au milieu du front.

« Je ne vous connais pas, dit-il, du ton le plus froid, retirez-vous.

— Mais, moi, mon père, je vous connais; depuis mon enfance, on m'a appris à vous chérir : on m'a raconté mille fois et vos exploits

et vos bontés envers ceux qui vous entourent : vous, si juste pour tous les autres, ne serez-vous injuste qu'envers votre fils? Quelle faute ai-je commise envers vous pour me refuser la joie de m'entendre appeler votre enfant? »

A ces paroles prononcées d'une voix tremblante, Cédric se retourna vers Théodore; sa main, sans qu'il s'en aperçût, se posa tendrement sur la tête du jeune homme palpitant de bonheur. La mère, présente à ce spectacle, jeta un regard triomphant à Gertrude : Cédric vit ce regard, il le comprit et s'en irrita.

« Je ne vous connais pas, dis-je, reprit-il d'une voix plus haute: si j'avais un fils, il suivrait le culte de ses pères; renier le culte de son père, c'est le renier lui-même; votre Dieu n'est pas le mien.

— Mais sans ce Dieu, mon père, je n'aurais pas le bonheur de vous voir aujourd'hui; c'est ce Dieu qui m'a appris à vous aimer, à vous respecter comme lui-même; c'est lui qui m'a enseigné à vous pardonner d'avoir voulu ma mort; c'est lui qui depuis dix ans me ramène chaque semaine ici pour vous redemander de me rendre mon père; et, malgré vos froideurs, malgré vos mauvais traitements, c'est lui qui me ramènera à vos pieds, jusqu'à ce que je vous aie reconquis. »

Ébranlé par de si violentes secousses, Cédric se laissa tomber sur un banc; Brune-Hilde, imprudente dans sa double tendresse de mère et d'épouse, crut ce moment propice pour frapper un dernier coup; elle vint s'agenouiller aussi près du Vergobreith.

« Mon seigneur et mon maître, lui dit-elle d'une voix suppliante, complétez mes joies maternelles en les partageant; jusque-là il s'y mêlera toujours de l'amertume. »

Sa voix et ses paroles produisirent un effet tout contraire à celui qu'elle en attendait : Cédric se redressa tout à coup, et la repoussant avec violence, il l'apostropha ainsi d'une voix courroucée :

« Femme imprudente, laissez-moi! laissez-moi! votre faiblesse m'a privé de mon fils unique! Votre audacieuse insistance à me

faire adopter à sa place un étranger ; vos relations coupables avec les sectateurs d'une religion ennemie de la mienne, ont attiré sur ma tête la malédiction de mes dieux : qui sait demain quels arrêts ils vont prononcer ? Retirez-vous de mes yeux, vous m'êtes odieuse ; retire-toi aussi, jeune étranger, et ne reparais jamais en cette demeure, ou redoute ma juste colère ! »

La voix haute, l'œil menaçant, le geste impérieux, d'un pas rapide Cédric se retira dans la salle voisine.

La mère et le fils, atterrés de cette violence, restaient à genoux, immobiles et sans voix.

Brune-Hilde, ou plutôt Marie, pour l'appeler de son nom chrétien, retrouva la première la parole. Ce fut pour laisser écouler ses larmes avec ses gémissements.

« Toute espérance est perdue, dit-elle ; jamais, non, jamais, cher enfant, il ne t'appellera son fils !

— Dieu m'éprouve cruellement, soupirait celui-ci ; Dieu m'abandonne !

— Relevez-vous, ma fille, et vous aussi, mon fils, relevez-vous, interrompit sévèrement la diaconesse restée spectatrice muette de cette scène ; relevez-vous ; ce Dieu, dont vous oubliez les bienfaits, vous prépare une preuve éclatante de sa bonté ; depuis longtemps déjà, il tient dans sa main puissante le cœur de Cédric ; tout à l'heure, en le pressant à peine, il en a fait jaillir malgré lui des regards de tendresse paternelle ; demain, en le pressant un peu plus, il en épanchera en abondance des larmes et des élans d'amour ; venez donc remercier Dieu avec moi ; car demain il vous livrera à vous, Marie, un époux vaincu par l'amour conjugal, à vous, Théodore, un père vaincu par l'amour filial. »

Les prenant tous deux par la main, convaincus et consolés, Gertrude se retira le front rayonnant de cette majestueuse sérénité qui ne l'abandonnait jamais : de la salle voisine, Cédric avait entendu ces derniers mots, il revint dans la première pièce, et tendant les mains vers le groupe qui se retirait :

« Sainte femme, s'écria-t-il, ce Dieu que tu sers si bien t'a donc accordé le don de lire dans les pensées les plus secrètes et les mieux cachées ? Oui, je suis vaincu, oui, je suis chrétien, car je le sens, au trouble qui m'agite, je redeviens père, malgré les lois cruelles de ma patrie et celles plus cruelles encore de ma religion. C'est que c'est bien mon fils! dit-il en s'abandonnant tout à coup au cours impétueux de ses tendresses opprimées; comme il est beau! Quelle noble démarche! quelle intelligence dans ses regards!... Il n'a ni la physionomie ni l'attitude guerrières que j'avais à son âge : mais il a toute la candeur, toute la douceur de sa mère; il a sa voix et ses traits! Que j'aimerais pourtant à le presser sur mon sein! Religion impitoyable! usages barbares! serment criminel! serai-je toujours votre esclave infortuné? »

En parlant ainsi, le vieux Gaulois s'assit sur un banc, les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, abîmé dans ses pensées.

Quand Marie rentra, elle le retrouva dans cette position, quoique plus de deux heures se fussent écoulées depuis son départ; il n'entendit même pas le bruit de sa démarche. Elle s'approcha donc, et, s'appuyant tendrement sur son épaule : « Mon seigneur n'a pas entendu sa servante? » dit-elle de sa voix la plus caressante.

Alors les mains de Cédric s'abaissèrent, il leva sur elle un regard indécis, semblable à celui d'un homme qui sort d'un songe. « Ah! c'est vous, lui dit-il d'un ton affectueux, c'est vous, Marie (c'était la première fois qu'il l'appelait de ce nom, elle tressaillit en l'entendant); non, je ne vous avais pas entendue; depuis votre départ j'ai cruellement souffert! »

Marie remarqua alors que le visage du Vergobreith était baigné de larmes.

« Vous avez pleuré, mon seigneur! s'écria-t-elle pénétrée d'attendrissement.

— Oui, j'ai pleuré : que personne que vous ici ne le sache : et vous-même tâchez de l'oublier, » ajouta-t-il en reprenant son empire sur lui-même : puis, après un instant de silence :

« Ne m'avez-vous pas dit que votre Dieu aussi avait pleuré?

— Il pleura sur les malheurs des hommes et sur leurs faiblesses.

— Eh bien! moi, j'ai pleuré sur mes malheurs et sur mes propres faiblesses : ne m'interrogez pas..... j'ai besoin de me recueillir encore en moi-même; demain je vous parlerai à cœur ouvert. »

Quand il fut sorti, Marie, ne pouvant maîtriser la joie qui débordait de son cœur, se jeta à genoux, et couvrant de ses chastes baisers l'image du Dieu crucifié : « O Dieu compatissant, dit-elle tout haut dans une indicible effusion de reconnaissance, Jésus, fils de Dieu, vous êtes bien le Sauveur du monde. »

« J'irai, cette nuit, aux mystères sacrés, se disait cependant Cédric; ce spectacle imposant ravivera peut-être ma religion prête à m'abandonner. Et d'abord, j'irai au champ de Mars rendre pour la quatrième fois compte à mes concitoyens de la magistrature que j'exerce depuis vingt ans sur eux; j'irai leur en demander la prolongation ou transmettre à un autre, qu'ils en jugeront plus digne, l'autorité qu'ils m'ont confiée. »

Cette solennité était l'une des plus imposantes dans les mœurs des Gaulois. A l'époque où nous nous plaçons, les habitants de Dunarbec jouissaient encore du droit municipal de nommer leurs magistrats.

Remarquons, en passant, que ce droit, un moment couvert par les flots envahissants des tributs frankes, reparut plus tard dans toute son énergie, et fut l'origine des libertés civiques dont nous devrions jouir plus complétement aujourd'hui.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA CAVERNE DU DÉSESPOIR.

Sommaire.

Une double conspiration au cinquième siècle. — Assemblée du peuple. — Jeux guerriers. — Chants des bardes. — Mystères des forêts druidiques. — Les élèves des Sarronides. — Le couvent de Saint-Éleuthère. — L'asile.

Les habitants de Dunarbec et des villages qui en relevaient se réunissaient donc le jour même pour réélire leur Vergobreith, ou pour en nommer un nouveau, s'il y avait lieu.

Dès le matin, le vaste champ consacré de temps immémorial à cet usage se couvrit d'hommes et de femmes; car chez nous, contrairement à l'usage de tous les peuples, les femmes prenaient part aux délibérations. Nos ancêtres pensaient avec raison que leurs mères, qui avaient fait d'eux d'utiles citoyens, de courageux guerriers, que leurs épouses appelées à élever de même la génération qui allait les remplacer, devaient être admises aux délibérations des intérêts publics, et pouvaient être utilement consultées.

Les costumes des hommes de cette assemblée différaient essentiellement de ceux que nous avons eu déjà l'occasion de vous décrire : presque tous portaient les larges braies qui, de la Gaule Narbonnaise, avaient passé dans la Gaule centrale; des sayes justes

au corps et descendant à mi-jambe, bordées de fourrures ou de broderies d'or et d'argent, selon le rang ou la fortune des individus; quelques-uns portaient la chape; d'autres, mais en petit nombre, le chaperon; tous des bottines de cuir; les plus recherchés des bas de laine tricotés, mode récente venue des Franks ripuaires.

Les guerriers qui formaient une portion nombreuse de l'assemblée conservaient encore les cheveux relevés et noués sur le sommet de la tête de manière qu'ils retombassent en imitant la crinière du cheval; ce noble animal était l'emblème du courage chez nos ancêtres. La plupart étaient nus: les Gaulois primitifs aimaient à combattre ainsi, c'était une sorte de défi insultant qu'ils jetaient à leurs ennemis; souvent même ils se couronnaient de roses avant la bataille, pour marquer le mépris qu'ils faisaient de la mort et le plaisir qu'ils trouvaient dans les dangers. Mieux instruits par l'expérience de l'infériorité que leur donnait l'absence de toute arme défensive devant des ennemis couverts de fer et d'acier, les chefs couvraient leur tête d'un haut casque surmonté des ailes d'un oiseau de proie, aigle ou vautour; c'était encore une allégorie; ils garantissaient aussi leur poitrine par des lames de fer assujetties sur des peaux de buffle; leurs jambes, depuis la cheville jusqu'aux genoux, étaient garanties de même; les cuisses seules restaient à découvert.

La solennité s'ouvrit par un concert bruyant, si l'on peut donner le nom de concert au bruit discordant de cent instruments imparfaits qui jouaient le même air sur la même note. Un seul de ces airs mérite une distinction, c'est celui qui se faisait entendre le matin au lever des troupes; il s'est conservé jusqu'à nous, c'est *la Diane* qui réveille encore nos casernes. Le bugle, la trompe gauloise, la trompette romaine, le cor et une sorte d'instrument composé de sonnettes attachées les unes aux autres, espèce de carillon chinois, faisaient les principaux frais de ce tumulte musical.

Les bardes firent ensuite entendre des chants guerriers sur leurs cithares: ces chants, composés dans un style hardiment figuré,

électrisaient les auditeurs, à qui ils rappelaient ordinairement les exploits de leurs pères. On y entendait sans cesse les noms des Brenns sous la conduite desquels nous vainquîmes si souvent les Romains; les armées gauloises y apparaissaient, inondant victorieusement l'Europe et l'Asie, où elles donnaient leur nom à de vastes contrées, la Galatie, la Gallicie, la Gallo-Grèce, et d'autres que j'oublie; ils remémoraient leur longue lutte avec le grand César; les efforts mémorables des républiques gauloises, le nom glorieux de Vercingétorix et la chute triomphante de la grande Gergovie, revenaient continuellement dans leurs vers. Les Sarronides paraissaient ensuite avec leurs élèves. Ces jeunes gens appartenaient aux plus illustres familles gauloises; beaucoup parmi eux, enlevés dès le berceau, ignoraient, comme Rik-Mark, jusqu'au nom de leurs parents; ceux-là étaient destinés aux aruspices et à la suprême sacrificature; dans ces attributions redoutables, aucune considération ne devait les arrêter; il fallait donc qu'ils fussent libres de toute affection, de tous les liens du sang.

L'éducation que les Sarronides donnaient à leurs élèves me paraît assez digne de votre intérêt pour que nous nous y arrêtions quelques instants.

Un point de la religion des druides proscrivait toute tradition écrite; leurs dogmes religieux, leur philosophie, l'ensemble des lois qui régissaient la nation gauloise, l'histoire de celle-ci depuis les temps les plus reculés, les notions avancées qu'ils possédaient, dit-on, en astronomie, en médecine, en histoire naturelle, et en beaucoup d'autres sciences, se transmettaient de génération en génération par la tradition orale; leur doctrine entière était renfermée dans 20,000 vers que les adeptes devaient posséder de mémoire. Les Sarronides chargés de l'éducation des enfants nobles leur expliquaient le sens, presque toujours allégorique, de ces vers, et leur communiquaient les connaissances qu'ils possédaient eux-mêmes; au rapport de César, cette éducation difficile n'exigeait pas moins de vingt années laborieusement employées. Sous leur

direction, les enfants confiés à leurs soins apprenaient l'art menteur de connaître l'avenir dans le vol des oiseaux, dans la marche des astres ou dans les palpitations des entrailles des victimes; on les exerçait à manier habilement la hache et le couteau des sacrificateurs; pour les familiariser dès leur plus jeune âge avec les cris déchirants des victimes, pour les accoutumer à verser plus tard sans émotion leur sang, à consulter froidement les mouvements, les cris, les regards qu'elles laissaient échapper en expirant, on les forçait à aider les victimaires dans leurs horribles fonctions; ils étaient chargés de recevoir le sang dans un vase destiné à cet usage, touchaient avec la même indifférence les chairs de l'homme ou celles de la brute; à l'ordre des prêtres, ils posaient le doigt dans les lèvres béantes des plaies, les ouvraient sous le regard de l'aruspice, et souvent même, comme apprentissage, ils les frappaient avec la hache ou le couteau. C'est sans doute pour arriver à cet état d'insensibilité parfaite qu'il leur fallait vingt ans d'exercices répétés, bien plus que pour meubler leur mémoire des 20,000 vers de la doctrine druidique; croyons-le du moins à l'honneur de l'humanité.

Rien de plus triste d'ailleurs que l'existence qui leur était imposée : cloîtrés dans les plus affreuses profondeurs des forêts, dont une terreur religieuse, entretenue avec soin par les prêtres, interdisait l'accès à tous les hommes; habitant la nuit des grottes ignorées, des souterrains inaccessibles, surtout depuis les persécutions romaines, leurs seules distractions au milieu de ces mornes solitudes étaient les chants des bardes, qu'ils s'animaient à répéter en s'accompagnant de la cithare, ou les excursions qu'ils faisaient dans les bois, à la recherche du samolus divin, ou du sélage tout-puissant qu'ils devaient cueillir le matin nu-pieds, à jeun et habillés de blanc; à eux aussi appartenait le soin de découvrir le gui sacré, la verveine et l'œuf de serpent. Le jour solennel où la serpe d'or du grand-prêtre abattait le gui sacré, celui où l'on convoquait le peuple à la célébration des mystères sacrés, les occasions plus

rares, où l'on brûlait des masses d'hommes, d'enfants et de femmes dans la gigantesque statue d'osier de Theuth, étaient leurs jours de fêtes et de joies : élevés par des maîtres farouches, ils le devenaient autant qu'eux.

Parmi les élèves des Sarronides, ceux qui devaient un jour rentrer dans leurs familles et succéder aux commandements militaires de leurs pères cultivaient, à des heures réglées, les forces de leur corps et se livraient aux exercices belliqueux. La lutte corps à corps, la course, les danses guerrières, le maniement des armes, leur étaient familiers.

Dans les solennités publiques, les Sarronides, leurs instituteurs, aimaient à déployer devant le peuple tous les avantages de leurs élèves; la fête s'ouvrait par le spectacle de leurs exercices.

Ils dépouillent donc leur chlamyde blanche bordée de pourpre, et, presque nus, vêtus seulement d'une courte tunique qui leur descend à peine aux genoux, la taille ceinte d'une légère écharpe, ils se préparent à mériter les applaudissements de la foule.

Tantôt divisés en groupes de trois, de six ou de neuf (nombre sacré), la main droite armée du spaht, portant de la gauche un léger bouclier à limbe d'argent, bosselé d'or, dans un mouvement rapide dont les fifres règlent la mesure, ils dansent en formant des figures variées et frappant en cadence tantôt leurs épées les unes contre les autres en simulant un combat, tantôt leurs boucliers : les chants guerriers des bardes animent cette espèce de pyrrhique.

Ensuite, formant des faisceaux de lances et d'épées, ou fichant celles-ci dans le sol par la poignée, de distance en distance, ils exécutent des sauts dangereux en retombant au milieu de ces armes menaçantes.

Dans l'arène s'élève une informe statue, c'est le but désigné aux pierres qui vont s'élancer de leurs frondes. L'adresse des frondeurs gaulois était proverbiale dans le monde; les élèves des Sarronides ne démériteront pas de cette réputation; le signal est

donné, et la statue tombe mutilée par une grêle de lourdes pierres; presque tous ont atteint le but.

On relève la statue, car elle doit servir dans un nouvel exercice que l'assemblée attend avec impatience; c'est un exercice emprunté aux conquérants barbares : ce fut la première fois peut-être que la francisque fut admise parmi les armes gauloises.

A la vue de cette innovation, qu'il regarde comme une offense à la nation, le Vergobreith crut de son devoir de protester : il se leva donc en étendant la main vers le peuple pour signifier qu'il allait parler; mais, pour la première fois aussi depuis sa longue magistrature, il vit son autorité méconnue; les cris de l'assemblée couvrirent les premiers mots qu'il prononça :

« Non! non! criaient mille voix, apprenons à vaincre les ennemis avec leurs propres armes! »

Étonné de cette résistance à laquelle il n'était pas accoutumé, le vieux chef se rassit avec tous les signes d'un mécontentement profond.

Les élèves des Sarronides se rangent donc sur une ligne formant le quart de cercle à une distance égale de la statue; au signal, tous s'ébranlent, avancent vivement de deux pas en balançant la hache à deux tranchants; les francisques volent en déchirant l'air, et la statue, qui n'est plus qu'un bloc informe, tombe de nouveau sous leurs coups.

On la relève encore : à dix pas environ, en avant, on trace une ligne sur la terre. Chacun de ces jeunes gens s'avance à son tour en courant, sa longue framée à la main, jusqu'à cette ligne; puis se servant de cette arme comme d'un point d'appui, il s'enlève de terre, bondit, et prompt comme l'éclair, il vient retomber aux pieds de la statue et la frappe en même temps de cette même framée dont il s'est servi comme de point d'appui : ses trois mouvements semblent n'en faire qu'un, tant ils sont liés entre eux.

Cet exercice était encore emprunté aux barbares. Indigné de l'espèce d'hommage qu'on vient de leur rendre, le Vergobreith

essaye de nouveau de se faire entendre : pour la seconde fois on l'en empêche.

« Guerre aux Franks! guerre aux Franks! » crie le peuple.

Ces mots révélaient une conspiration toute formée et dont le chef seul n'avait pas été instruit; on se méfiait donc de son patriotisme?

Oui, par leurs sourdes menées, les druides avaient eu l'art de le rendre suspect au peuple.

La lutte et la course qui eurent lieu ensuite ne différaient en rien des exercices qui se pratiquaient ailleurs.

Le moment de l'élection étant venu enfin, justement blessé de l'injure qu'on lui a faite, le Vergobreith n'attend pas que la délibération commence; il remet entre les mains du héraut qui l'accompagne la baguette de coudrier, signe de sa puissance magistrale, et descendant de son siége, il se retire : aucun cri ne le rappelle, un morne silence accompagne sa retraite. Que s'est-il donc passé?... quel crime a-t-il commis? quel danger secret le menace?

Il n'en sera que trop tôt instruit. A peine eut-il quitté l'assemblée que celle-ci, d'une voix unanime, nomma pour le remplacer un homme farouche, fanatique de druidisme, et à qui dans cette occasion une haine violente et aveugle envers les Romains et les Franks servit de titre pour monter au pouvoir.

L'éloignement de Cédric parut nécessaire aux druides, qui aspiraient à reprendre la puissance souveraine dans les Gaules. Le moment pouvait leur sembler opportun. Après avoir été longtemps les auxiliaires des Romains, et payés par eux comme tels, les Franks étaient devenus leurs ennemis; une guerre sérieuse était imminente entre eux; et quoique rien ne l'annonçât encore, le bruit en courait sourdement... Ægidius, le général de la milice romaine et le fils de Mer-Wig, Hilde-Rik, rappelé au trône, allaient s'entrechoquer.

En poussant des cris de guerre contre Rome et contre les Franks, l'assemblée se sépara pour quelques heures; la nuit même elle de-

vait se réunir de nouveau dans l'enceinte sacrée de la forêt voisine.

Le poëte Lucain nous a laissé une magnifique description de ces forêts druidiques et des mystères terribles qui s'y accomplissaient. Nous craindrions après lui d'aborder le même sujet. D'ailleurs, les événements vont se compliquer de telle sorte et marcher si rapidement désormais, que nous ne pourrions sans inconvénient en ralentir le dénoûment.

Au milieu d'un vaste carrefour où venaient aboutir quatre sentiers, conduisant dans la direction des quatre points cardinaux, une enceinte était formée de plusieurs de ces longues pierres, fichées debout dans le sol, qui ont donné leur nom (*pierre fite, pierre fiche*) à plusieurs villages; ces pierres, nommées tour à tour *peulvan, menhirs, cromlech,* étaient des monuments religieux dont la signification est encore ignorée. Au centre de ces pierres s'en élevait une autre d'une dimension colossale, à laquelle on montait par plusieurs degrés; des rigoles, creusées le long des côtés de cette pierre, révélaient assez son épouvantable usage : c'est par là que s'écoulait le sang des victimes. Au-dessous de l'angle par où il s'échappait, la terre, d'un rouge noirâtre, durcie, gercée, cassante à la profondeur de plusieurs pouces, disait assez haut combien de sang elle avait bu!...

Depuis plusieurs heures déjà la nuit régnait, quand des lumières, rares d'abord, éparses et comme errantes, commencèrent à briller entre les arbres, leur communiquant un aspect fantastique; des voix éloignées, confuses, insaisissables, se firent aussi entendre; bientôt les feux devinrent plus nombreux, les voix plus hautes; les grands bois se peuplèrent de mille bruits divers, ils semblaient s'animer et vivre. C'était le peuple qui se rendait au carrefour sacré de tous les points du pays. Il n'osait pas toutefois s'en approcher avant le signal des druides. Le bruit strident de dix trompettes lui apprit enfin qu'il pouvait venir. L'enceinte mystérieuse s'éclaira de la lumière rougeâtre de cent torches résineuses. De loin on eût cru à un incendie.

Un profond silence succéda à tous les bruits; puis, une voix retentissante s'éleva, disant :

« Gaulois, Hœsus, que nous avons consulté, nous promet le triomphe; mais parmi vous plusieurs ont trahi son culte sacré, plusieurs ont profané ses mystères. Hœsus veut des expiations!

— Hœsus a-t-il désigné les coupables? dit le peuple tremblant.

—Il va vous les nommer, reprit la voix mystérieuse; sa prêtresse inspirée va rendre ses oracles!

— Hœsus est tout-puissant, » dit le peuple.

Alors, les regards inspirés, pâle, échevelée, les vêtements en désordre, parut Thuela. Elle promena un regard farouche sur l'assemblée: un silence terrible régna aussitôt. Quelle tête l'arrêt des dieux frapperait-il?

Les bardes commencèrent le chant de l'*Inspiration.*

A mesure que ce chant avançait, les yeux de la prêtresse devenaient plus farouches: une sorte de fureur divine y brillait; ses traits se contractaient, sa respiration devenait oppressée, haletante; elle semblait lutter avec le dieu; enfin, elle jeta un grand cri :

« Non! s'écria-t-elle, en vain ta colère me presse, dieu terrible, ma bouche ne prononcera pas ce nom jusqu'ici respecté!

— Parle! parle! cria le peuple.

— La trahison est venue d'en haut, la maison du chef a été son asile! »

Puis, elle s'arrêta comme résistant de nouveau à l'inspiration prophétique; mais en réalité pour étudier l'effet de ses paroles, et en changer le sens si le peuple les eût mal accueillies.

Un sourd murmure parcourut un instant l'assemblée.

« Rendons-nous Hœsus propice, dit une voix rude dans la foule; plus la victime est noble, plus elle est agréable aux dieux!

— Que sa mort soit la vie de nos femmes et de nos enfants, reprit le peuple d'une seule voix.

— Qu'il meure! qu'il meure! qu'il meure! » cria Thuela avec des mouvements convulsifs et les lèvres écumantes. Puis elle tomba

lourdement sur le dolmen, comme accablée de l'effort... Elle n'avait pas prononcé le nom de la victime, mais le peuple ne s'y méprit pas : « Cédric au bûcher, dirent mille voix, Cédric et tous les siens! » Puis, toutes les torches s'éteignirent, excepté celles qui éclairaient l'enceinte réservée. La forêt retomba dans les ténèbres, et pendant quelques minutes on n'entendit qu'un tumulte affreux de cris, de gémissements, de malédictions, de prières inutiles; le nouveau Vergobreith exécutait avec les siens l'arrêt d'Hœsus : dix esclaves de Cédric, autant des serviteurs de l'ancien Vergobreith, et lui-même, tous garrottés et bâillonnés, furent jetés plutôt que portés dans l'enceinte sacrée.

Les dix esclaves furent immolés de suite aux applaudissements de l'assemblée. La nuit suivante, après avoir sacrifié le vieux Gaulois avec une pompe extraordinaire, on devait brûler ses dix serviteurs dans la statue d'osier de Teuth.

Les menaces des druides n'étaient jamais vaines; Cédric était l'homme juste parmi les plus justes de ses concitoyens, mais il devenait suspect aux druides, il devait périr... et de quelle mort, grand Dieu! Ah! si du moins, avant de mourir, il pouvait serrer contre son cœur cet aimable enfant, ce pieux Théodore, son fils, enfin! mais non, le pauvre père mourra sans avoir joui une seule fois des caresses de son enfant! Combien il se repent amèrement à cette heure de ses duretés envers lui! qu'il donnerait volontiers la moitié des heures rapides qui lui restent à vivre pour goûter pendant l'autre moitié le bonheur d'être père! Tardifs regrets! regrets superflus!

Ces tristes réflexions, le vieux Cédric les faisait tout haut dans la caverne souterraine où il avait été transporté et jeté sur la terre humide, les mains et les pieds garrottés. Une seule torche résineuse, placée à l'entrée de cette caverne profonde, y projetait une lumière douteuse qui ne faisait qu'en rendre les ténèbres plus visibles. « Ah! si du moins sa mère était près de moi! » disait en soupirant le vieux Gaulois. Et cette image de sa femme et de son

enfant, ce double amour, qui a des racines si profondes en notre cœur, acquérait dans le sien cette immense énergie que communique à toutes nos affections l'approche de l'éternelle séparation; cet amour est la vie de l'homme, sa dernière pensée et son dernier regret! Aussi, des soupirs profonds soulevaient la poitrine du Gaulois condamné, et des larmes amères coulaient de ses yeux.

« Lâche! tu pleures! » dit une voix rude quoique jeune encore auprès de lui.

A cet outrage, qu'un Gaulois ne subissait jamais impunément, Cédric fit un mouvement convulsif pour se dresser; mais il retomba aussitôt brisé par la violence même de cet effort impuissant.

« Lâche, toi-même, toi qui insultes un homme qui ne peut se venger, dit-il d'une voix sonore.

— Tu verses des larmes dont une femme aurait honte; tu crains la mort?

— Moins que l'outrage! J'ai cent fois bravé le trépas dans les combats. Tu verras demain si je sais mourir; mais aujourd'hui, je pleure sur ma famille, je pleure en pensant à mon fils!

— Tu as un fils! dit la voix devenue moins rude et se rapprochant : je veux voir de près ta douleur, afin de juger par elle ce que c'est que l'amour d'un père!

— Eh bien! contemple-moi donc et jouis de ma souffrance!

— Oui, je te contemple, vieillard, et je vois bien que tu n'es pas un lâche... mais je ne jouis pas de tes souffrances, elles me serrent le cœur, au contraire... Tu l'aimes donc bien, ce fils!

— Ah! plus que moi-même, je le sens aujourd'hui.

— Tes paroles m'attendrissent malgré moi : qu'Hœsus me pardonne! Quel est ton crime?

— D'avoir souffert qu'on sauvât mon enfant quand il devait mourir. Laisserais-tu périr ton père, si tu pouvais le sauver?

— Non, par tous les dieux! Quel que fût son crime, quelle que fût la loi qui le condamnât, si je pouvais le sauver, je le ferais au péril de ma vie!



L'Élève des Sarronides

— C'est bien, enfant; car, quoique je ne puisse te voir, à ta voix, je devine ton âge.

— Mais que me parles-tu de mon père?... ah! je n'aurai jamais le bonheur de voir mon père! je ne le connaîtrai jamais, moi!... Noble vieillard, parle-moi comme tu parlerais à ton fils! efforce-toi de croire que je le suis en effet, comme je vais m'efforcer de croire que tu es mon père! Cette illusion nous donnera à tous deux un instant de bonheur! Il me semble que je t'aime déjà!

— Étrange illusion! Il me semble aussi que ta voix m'est douce; je crois l'avoir entendue souvent; mais alors je me condamnais à l'entendre indifféremment. Parle! oh! parle encore! tes discours suspendent mes douleurs.

— Pauvre vieillard! dit le jeune homme en s'agenouillant près de Cédric, je veux adoucir tes dernières heures! En le faisant, je trahis mes devoirs les plus saints; mais je ne sais quel charme secret m'attire à toi! Oh! comme ces liens serrent cruellement tes jambes gonflées! Cette souffrance est inutile; elle t'enlèverait la force de mourir demain avec courage. Les dieux aiment qu'on périsse noblement pour eux. »

En même temps, il coupait les liens qui enchaînaient les pieds de Cédric.

« Merci! mon enfant! merci, mon cher enfant!

— De quel nom m'appelles-tu ? dit le jeune homme en tressaillant. Ton enfant! ton cher enfant! Ah! grands dieux! que se passe-t-il en moi? ce nom a fait jaillir les larmes de mes yeux. Ton enfant! ton cher enfant!... Que serait donc mon émotion si tu étais vraiment mon père? Ah! dussent ces voûtes saintes s'écrouler sur ma tête, je romprai tous tes liens ! »

En même temps , en proie à un trouble inexprimable, le jeune homme coupait d'un seul coup les cordes qui enchaînaient les mains du Gaulois.

Au même moment, une rafale éteignit la torche qui brûlait à l'entrée de la caverne.

« Que fais-tu, jeune homme? lui dit Cédric; je ne profiterai pas de ton trouble; ta générosité m'enchaîne ici bien plus encore que ne le faisaient les liens que tu viens de rompre.

— Sois mon père, seulement; promets-moi de m'aimer autant que ce fils que tu pleures, et je te mènerai vers lui. Dis, pourrais-tu m'aimer ainsi?

— Bien plus encore, il me semble; car il ne me doit que la vie, et je te devrais le bonheur. »

En même temps, le Gaulois attirait involontairement le jeune homme sur son cœur. Il l'y tint longtemps pressé, et tous deux pleuraient abondamment. Tout à coup, Cédric repoussa son libérateur.

« Laisse-moi, lui dit-il, les dieux me maudissent; entends-tu comme leur colère fait mugir la forêt? je ne veux pas que leur courroux retombe sur toi. »

Mais le jeune homme : « Les dieux te protégent, au contraire: ils me révèlent leur souveraine volonté! Vois, le vent a éteint tous nos flambeaux! ils favorisent notre fuite; viens, suis moi!

— Non! la tendresse soudaine que tu m'inspires me fait un devoir de demeurer ici.

— Au nom de ton fils, au nom de ta femme, qui te pleurent peut-être déjà et qui t'attendent en gémissant, suis-moi, suis-moi! » Et il l'entraînait.

« Viens donc! s'écria enfin Cédric vaincu; je ne puis résister aux noms que tu viens d'invoquer. »

Ils fuient! mais la forêt se prolonge sous leurs pas rapides; le vent fait mugir les grands arbres, l'orage s'amoncelle, la foudre roule en grondant, la pluie tombe en torrents, une de ces pluies froides et glaciales comme en avait alors la Gaule du Nord; pas une étoile au ciel... Ils fuient... mais ils fuient au hasard, au risque de se perdre dans ces profondes solitudes où nul chemin n'est tracé; la terre, détrempée, n'est plus bientôt sous leurs pieds qu'une boue inconsistante où ils enfoncent et glissent à chaque pas. Ils fuient

depuis trois heures déjà, et, malgré le froid, la sueur roule sur leur front, baigne tout leur corps, et, perçant leurs vêtements, se mêle à l'eau du ciel, dont la fraîcheur les pénètre jusqu'aux os. Ils fuient... mais la lassitude les accable, leurs jambes fléchissent sous eux, leur respiration devient laborieuse. Tout à coup, le jeune homme s'arrête : « Reposons-nous un moment, » dit-il au vieillard; en prononçant ces mots, ses forces trahissent son courage, il s'affaisse sur lui-même, il tombe au pied d'un chêne.

« Fuis! que j'aie du moins la consolation de t'avoir sauvé, dit-il à son compagnon ; fuis, mais rappelle-toi quelquefois mon nom et prononce-le avec amour. On m'appelle Rik-Mark. »

En même temps, ses yeux se ferment, il perd le sentiment et peut-être la vie.

« Quel nom ai-je entendu? s'écrie Cédric en se précipitant sur le corps inanimé du jeune Sarronide. Rik-Mark! ce serait mon fils, je ne l'aurais retrouvé que pour le perdre aussitôt! et ma vie serait le prix de la sienne! Dieu de Gertrude et de Marie, Christ sauveur, tu me tireras de cet abîme de désespoir... Tu m'as conservé Théodore, conserve-moi son frère, et tu n'auras pas de plus fidèle serviteur que Cédric! »

A peine avait-il achevé ces mots, que, comme si le ciel eût entendu sa prière, une cloche, dont il était facile de saisir la direction, fit entendre ses vibrations au milieu du silence.

Cédric prêta attentivement l'oreille à ce bruit.

« La cloche d'un couvent! s'écria-t-il; Dieu puissant, sois béni, mon fils sera sauvé! »

Et l'espérance, l'amour paternel décuplant ses forces, le vieillard enleva de terre son fils avec autant de facilité qu'il l'eût fait dans sa jeunesse; chargé de son précieux fardeau, il s'avança à grands pas dans la direction de la cloche, en murmurant :

« Un couvent! lieu d'asile et de secours! Cette cloche! admirable invention! Je l'avais entendue cent fois sans en comprendre l'usage! Elle dit à de grandes distances à tous ceux qui souffrent :

« Ici de saints hommes prient pour vous; ici, vous trouverez de généreux secours! Courage donc! encore un peu de courage! Venez! venez, on vous attend! » Le Dieu des chrétiens inspire donc à ses serviteurs les moyens les plus ingénieux de servir leurs frères; car ils nomment de ce tendre nom tous les hommes et même leurs ennemis! Dieu des chrétiens, tu seras désormais le seul Dieu de Cédric! »

En même temps, le pauvre père doublait la rapidité de ses pas. Le son de la cloche devenait plus distinct; il se rapprochait, et le cœur de Cédric battait de joie; bientôt il a quitté la forêt; de hauts murs se dressent à l'horizon! C'est le couvent de Saint-Éleuthère. Cédric arrive, saisit le lourd marteau qui tient à la porte massive du couvent, il frappe : presque aussitôt elle s'ouvre devant lui comme si, en effet, il eût été attendu. C'est qu'alors la charité était vigilante, elle veillait, elle attendait toujours! Cédric fait trois pas dans la cour, et déposant le corps inanimé de Rik-Mark entre les bras d'un religieux : « Au nom du Christ, dit-il, sauvez mon fils! » Et lui-même, épuisé de fatigue et d'émotions, il tombe sans connaissance...

L'histoire n'offre pas de spectacle plus touchant et plus sublime à la fois que celui de l'établissement du christianisme dans les Gaules. En aucun autre lieu du monde le contraste entre le paganisme et la religion révélée ne fut plus saisissant.

Mais c'était surtout entre la vie des pontifes païens et celle des apôtres de Jésus que se manifestait avec plus d'éclat la différence des deux religions.

Les pontifes païens, les druides notamment, puisque nous nous occupons des Gaules, se recrutaient parmi l'aristocratie du pays; ils se faisaient de leur ministère un prétexte et un instrument irrésistible pour conquérir, conserver, fortifier le pouvoir tyrannique qu'ils exerçaient sur les peuples, pour accroître leurs immenses richesses; ils s'entouraient de splendeur, et vivaient aux dépens des pauvres, dans le luxe et l'abondance.

Les saints apôtres de Jésus-Christ allaient couverts de la chape du pauvre, surmontée du pallium, signe de leur mission. Proclamant leur indigence et leur humilité, ils ne conservaient autour de la tête qu'une humble couronne de cheveux, rasant sur le sommet cette chevelure dont la longueur flottante était l'indice de la noblesse du sang chez les Barbares. Leurs demeures étaient simples comme leurs habits, plus que simples; leur table était d'une frugalité rigide; leurs jours s'écoulaient laborieusement, employés aux bonnes œuvres, à secourir tous leurs frères païens ou chrétiens, à soigner les malades, à nourrir les pauvres. S'ils propageaient par leurs discours la doctrine du divin Maître, ils la propageaient bien plus encore par leurs actions. Aussi les peuples appelaient l'*Église* leur mère commune, et se réfugiaient dans son sein comme en un asile inviolable, toujours ouvert à ses enfants.

Livrés aux mains intelligentes d'un frère, entourés des soins les plus empressés, Rik-Mark et Cédric ne tardèrent pas à revenir à la vie. Mais tel avait été chez eux l'ébranlement de toutes les forces vitales, qu'ils retombèrent presque aussitôt dans un sommeil pesant, suite ordinaire des crises violentes; accablement si profond, qu'il ressemblerait à la mort, si les songes fantastiques, images fugaces de la vérité, si le délire, ne venaient trop souvent l'agiter.

La salle dans laquelle on avait transporté les deux malades était une de ces cellules étroites qu'habitaient ordinairement les moines. Deux lits jumeaux y tenaient à peine; au-dessus de chacun de ces lits s'élevait une croix de bois noir; entre les deux lits était une table de bois blanc chargée de fioles et de tisanes rafraîchissantes; devant cette table, assis sur un escabeau, veillait un néophyte chargé de présenter plusieurs fois dans l'intervalle d'une heure les boissons à Cédric et à son fils; deux néophytes devaient se partager la nuit entière.

Celui qui veillait avait déjà retourné quatre fois le sablier qui marquait la marche du temps, quand parut celui qui devait le remplacer.

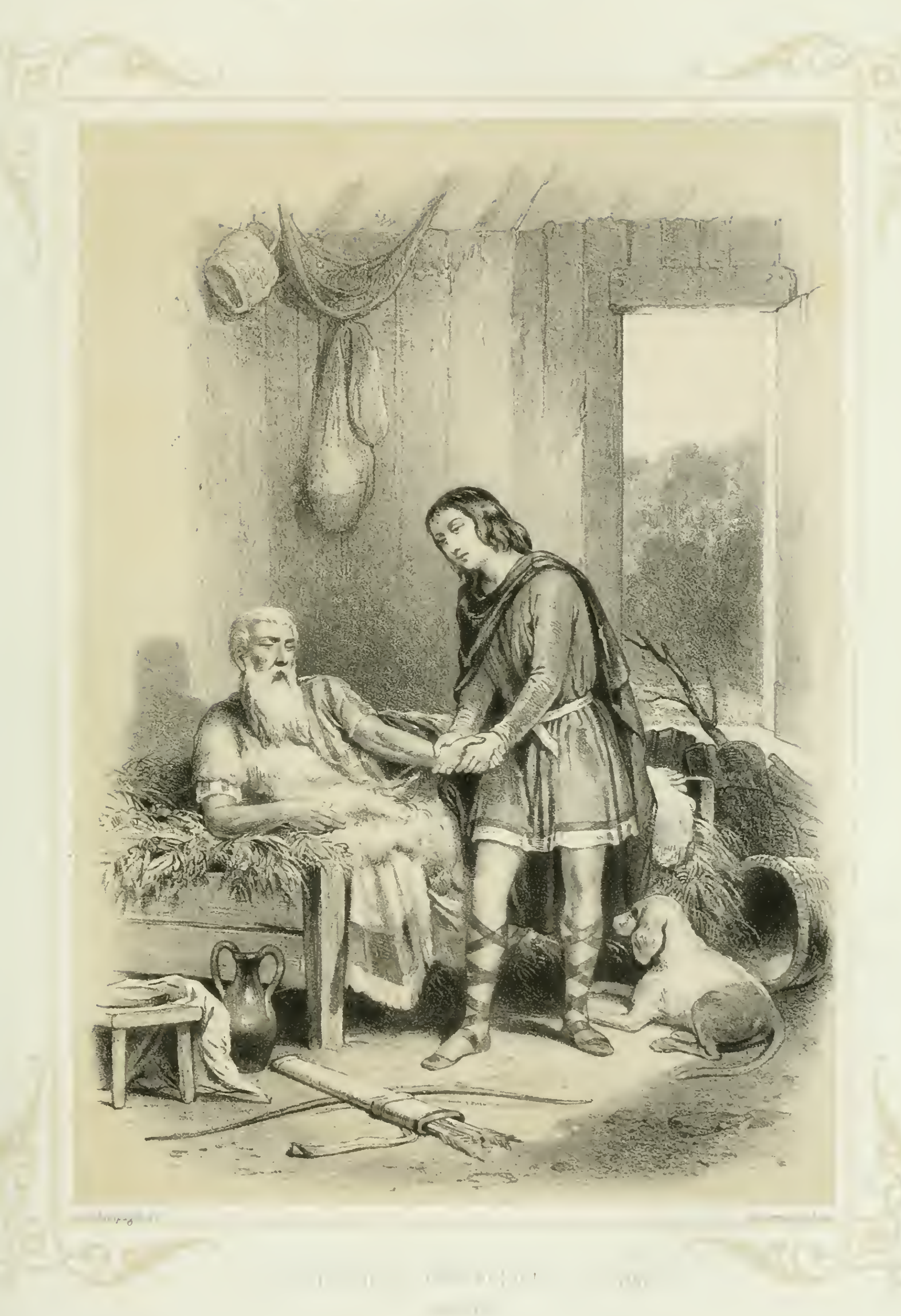
A ses traits déjà pâlis par l'abstinence, à son front grave et sévère, à ses regards méditatifs on lui eût donné plus de vingt ans; un examen plus attentif ne tardait pas à combattre cette première impression : on reconnaissait alors en lui un homme à peine sorti de l'adolescence; la jeunesse mûrissait vite dans les cloîtres.

Ce jeune néophyte sortait de la chapelle où il venait de célébrer matines avec ses pères; abaissant son capuchon sur sa tête, à cause de la fraîcheur de la nuit, il prit silencieusement la place de son prédécesseur.

La première fois qu'il offrit à Cédric la potion calmante, quand celui-ci tourna vers lui son visage altéré où s'ouvraient des yeux presque sans pensées, un cri s'échappa de la poitrine du jeune gardien, et le vase faillit tomber de ses mains. Puis aussitôt il s'agenouilla devant le lit du vieux Gaulois, et, levant les yeux vers le signe de la rédemption, il murmura une ardente prière pendant que ses regards fixés sur le vieillard suivaient ses moindres mouvements dans une anxieuse sollicitude.

C'est qu'en effet les symptômes alarmants d'une crise prochaine se manifestaient chez Cédric. Son visage, où le sang affluait, se colorait d'un rouge ardent. Sa respiration se précipitait avec bruit; des mouvements désordonnés agitaient ses membres. Bientôt des mots entrecoupés, des cris signalèrent le délire. Tout à coup, l'œil hagard, les cheveux hérissés, Cédric se dressa sur son séant, Rik-Mark dormait paisiblement.

« Brune-Hilde! Brune-Hilde! disait le vieillard, où es-tu?... Rik-Mark!... Théodore!... où sont mes fils?... Thucla! impitoyable prêtresse!... Gertrude! Marie! cœur tendre et pitoyable, sauvez-nous!... Christ... Dieu! seul vrai Dieu!... Viens, mon enfant! fuyons! encore quelques pas... Il tombe!... il meurt! Hélas! hélas! » Et le vieillard se prit à pleurer amèrement... Le jeune novice pleurait aussi; car, vous l'avez pressenti sans doute, ce jeune novice, c'était Théodore, et dans ce malheureux qu'agitait le délire, il venait de reconnaître son père!



Cependant la fièvre de Cédric devenait plus brûlante, et avec elle, augmentait le délire.

« Thucla!... dit-il avec un accent de terreur suppliante, laisse-moi celui-ci!... » Puis, avec des cris de fureur : « Que vois-je! c'est lui, c'est Théodore, étendu sur le dolmen! Le couteau brille!... le sang coule! Arrêtez, barbares, arrêtez! »

Et dans le paroxysme de son délire, Cédric, debout sur son lit, allait se précipiter de toute sa hauteur; il se serait peut-être blessé mortellement :

« Mon père! mon père! s'écria le jeune novice en le saisissant dans ses bras avec une vigueur bien au-dessus de son âge, mon père, arrêtez! ne me reconnaissez-vous pas? je suis Théodore, votre fils Théodore! » Et voyant le vieillard fixer sur lui des yeux sans expression : « O mon Dieu! ajouta-t-il en levant au ciel des regards suppliants; mon Dieu! faites qu'il me reconnaisse, rendez-lui la raison! »

Dieu protége les fils pieux; il entendit les vœux de Théodore; il les exauça.

Tout à coup un rayon d'intelligence illumina le front de Cédric; un sourire de bonheur entr'ouvrit ses lèvres; puis jetant ses bras au cou de son fils avec un grand cri : « Théodore, mon fils, mon fils bien-aimé, dit-il, c'est toi! » Ensuite, comme se parlant à lui-même : « Oui, c'est bien lui, murmura-t-il; où donc étais-je et que s'est-il passé? J'ai fait un rêve affreux! Il me semblait que j'allais mourir sans t'avoir dit combien je t'aime, mon enfant. Oh! mais ce n'était qu'un rêve, n'est-pas? répète-le-moi bien!

— Non, ce n'était pas un rêve, interrompit une voix triste et fortement accentuée, c'était la vérité, Cédric; tu allais mourir si je ne t'avais sauvé, épris tout à coup d'une folle affection pour toi : je t'aurais aimé bien tendrement, moi aussi, si tu l'avais voulu! » Ainsi parlait Rik-Mark debout, grave et sombre au chevet de son lit; réveillé au cri de Cédric, il avait entendu la fin de la scène que nous venons de raconter : il continua avec une amère tristesse :

«Mais tu as retrouvé ton fils, ton vrai fils, et ton cœur est trop étroit pour contenir un autre sentiment! Adieu, je vais demander aux Sarronides le juste châtiment de mon sacrilége...» D'un pas résolu dans sa lenteur, il se dirigea vers la porte. Cédric l'y avait devancé d'un bond; placé devant l'issue, il la couvrait presque tout entière de son corps:

« Attends, jeune homme, attends un moment encore, dit-il : je ne sais où je t'ai vu déjà; mais je te reconnais... oui... et mon cœur va au devant de toi... Que parles-tu des Sarronides?... Ah! oui... la mémoire me revient avec la raison... Non, ce n'était pas un rêve!... je vois encore la grotte souterraine, j'entends ta voix consolatrice; voici la marque des cordes qui m'enchaînaient; nous fuyons ensemble.... l'orage éclate, la foudre gronde.... nous fuyons... puis tu tombes en prononçant un nom... Rik-Mark!... Rik-Mark, tu as sauvé la vie à ton père!... Théodore, Rik-Mark, venez tous deux sur mon cœur y puiser l'un pour l'autre une éternelle amitié!...

— Ce jeune homme serait-il réellement mon frère Rik-Mark, enlevé si jeune à notre amour par la prêtresse des faux dieux? demanda Théodore.

— C'est lui-même, mon Théodore; Dieu nous le rend aujourd'hui; et quand tu sauras par quel miracle, tu admireras bien plus encore la providence éternelle.

— Les voies de Dieu sont impénétrables,» dit gravement le jeune chrétien; alors passant le bras droit autour de la taille de son frère, tandis que son autre bras s'appuyait sur Cédric: « Je suis bien réellement ton frére par le sang comme je le suis par l'amour, Rik-Mark... Le ciel nous a rapprochés, c'est pour nous rendre heureux tous trois par un mutuel dévouement, c'est surtout pour nous rendre plus facile la voie du salut où nous nous soutiendrons mutuellement désormais. Tombons donc à genoux aux pieds du divin Rédempteur, et rendons-lui grâces de ses bontés!... »

Dans sa pieuse gratitude, Théodore oubliait de quelle religion

était son frère ; aussi celui-ci, relevant fièrement la tête, s'écria :

« Ton Dieu ne saurait être le mien, il ne le sera jamais !

— Avant demain tu n'en connaîtras point d'autre, » reprit le novice souriant paisiblement ; se jetant à genoux à côté de son père, d'une voix onctueuse et pénétrante, il improvisa la prière suivante :

« Jésus, fils du Dieu tout-puissant, du Dieu juste et miséricor-
« dieux, Jésus fait homme pour sauver les hommes, soyez béni,
« soyez loué à jamais par ceux que vous avez sauvés ! par moi,
« Théodore, que vous avez conservé pour connaître et chérir mes
« parents ; par cet homme qui est mon père, à qui vous avez gardé
« ses deux fils pour l'aimer ; par ce jeune homme, enfin, que vous
« avez tiré miraculeusement de la solitude païenne et des mystères
« sanglants des faux dieux, pour lui rendre un père, une mère,
« un frère qui le pleuraient depuis de longues années, pour lui pro-
« diguer en un seul jour toutes les joies du cœur, tous les bonheurs
« de la famille, toutes les félicités d'une vie désormais consacrée à
« vous connaître, c'est-à-dire à vous aimer ! »

Comme, en achevant ces derniers mots, il retournait la tête vers son frère, il le vit agenouillé près de lui :

« Toi aussi, Rik-Mark, lui dit-il avec un ineffable sourire, je l'espérais.

— Oui, moi aussi, répondit le jeune barbare ; en t'écoutant, je ne sais quelle force irrésistible, mystérieuse, a ployé mes genoux ; en vain j'ai voulu résister à cette puissance inconnue... il a fallu céder !

— Cette puissance inconnue, Rik-Mark, bientôt tu la connaîtras, et alors tu gémiras de l'avoir ignorée si longtemps. »

ÉPILOGUE.

LES OBLATS.

Sommaire.

La famille gauloise se réunit en Dieu.

La convalescence des deux malades dura presque un mois. Marie vint habiter le voisinage, afin d'être plus à portée de donner ses soins à son époux et à son fils Rik-Mark.

Nous renonçons à rendre la joie de leur première réunion. Dieu avait accordé au jeune Sarronide un cœur capable de ressentir les plus nobles sentiments; ses maîtres farouches n'avaient pu assez le dénaturer pour que les affections de la famille n'y prissent pas rapidement de profondes racines. L'amitié surtout que lui avait inspirée son frère tenait presque de la passion; il ne pouvait plus s'en séparer : souvent, tous deux se prenant le bras, ils se promenaient de longues heures sous les arbres ombreux qui peuplaient le grand jardin du couvent; ils se faisaient alors le récit des années qu'ils avaient passées inconnus l'un à l'autre. Après que Rik-Mark eut dit à son frère, dans tous les détails que nous connaissons déjà, son existence sous la direction des Sarronides, ce fut le tour du novice de prendre la parole :

« Et toi, Théodore, lui dit son frère, tu m'as raconté, et j'en suis encore ému, comment une femme chrétienne t'avait soustrait à la mort quelques jours après ta naissance : dis-moi maintenant quelle est ta vie dans ce lieu retiré, quelles sont tes occupations?

— Je suis encore au nombre de ces enfants abandonnés que recueille chaque jour la charité chrétienne et qu'on nomme les *oblats*, d'après un mot latin qui signifie *offerts à Dieu*. Et en effet, presque tous mes compagnons ont été offerts à l'Église par leurs parents, pauvres gens accablés de misère ou poursuivis par des ennemis puissants; à l'abri des autels, ils assurent à leurs enfants un asile inviolable, une existence tranquille.

— En échange de ces bienfaits, qu'exige de vous votre religion?

— Rien; au contraire, elle nous accorde de nouvelles faveurs. Les saints religieux qui nous élèvent développent avec soin notre intelligence et notre âme : ils nous apprennent à connaître, à aimer le Dieu d'amour et de justice, à soigner nos frères souffrants, à devenir à notre tour les consolateurs des affligés; ils nous enseignent l'art précieux de fixer nos pensées par des signes convenus, à interpréter ce qu'ont écrit les hommes les plus savants avant et depuis l'avénement du Fils de Dieu.

— Et vos occupations?

— Tu as pu les observer; nous sommes chargés d'entretenir toutes choses dans un état de constante propreté; nous renouvelons, en temps utile, les nappes des autels; nous avons, chacun à notre tour, la garde des armoires où sont contenus les vêtements sacerdotaux, les chasubles, les chapes brodées d'or et de soie, les surplis de lin d'une blancheur éclatante, les colobes à manches courtes, les palliums dont la couleur change selon le rituel; nous conservons dans leur éclat les vases sacrés, les saints ciboires d'argent, les burettes de cristal qui servent au sacrifice non sanglant de la messe. Chaque jour nous la servons à nos pères; faveur précieuse qui nous fait en quelque sorte participants aux grâces que Jésus-Christ leur accorde en descendant à leur prière sur l'au-

tel ; à nous, enfin, appartiennent toutes les attributions inférieures du sacerdoce, et en attendant l'heure ardemment désirée où nous serons revêtus de ce saint caractère, nous sommes comme les serviteurs des serviteurs de Dieu ; nous leur rendons tous les services qu'un fils doit à son père.

— Ne sont-ils pas vos pères, en effet?

— Ils le sont à double titre; nous leur devons la vie de l'âme et celle du corps. »

A la suite de ces fraternelles conversations, Rik-Mark ressentait toujours plus de répugnance pour ses anciennes et barbares croyances, plus de sympathies pour celles de son frère. Dieu s'était servi de Gertrude pour sauver Théodore, et celui-ci, devenu l'instrument docile de sa providence, avait opéré la conversion de sa mère, puis celle de son père, qui n'attendait que le moment d'abjurer solennellement ses erreurs, et enfin son frère allait le suivre au pied des saints autels.

Ce fut un beau jour pour Gertrude, plus beau encore pour Brune-Hilde, ou plutôt Marie ; les moines, adorant la main de Dieu, ressentaient une sainte joie ; les fidèles étaient dans l'allégresse, Théodore dans le ravissement.

Comme si le ciel eût voulu témoigner hautement de la part qu'il prenait à cette fête, un soleil magnifique éclairait la contrée, versant sur la pieuse assemblée ses rayons éblouissants; le chant romain aussi versait sur les fidèles les flots de son austère et puissante mélodie; la foule, prosternée au pied des autels, se recueillait mentalement ; il se fit tout à coup un calme religieux dans toute l'assemblée. La famille gauloise, traversant la nef, vint s'agenouiller devant l'officiant. Beaucoup des habitants du pays qu'avait si longtemps gouverné l'ancien Vergobreith, un grand nombre de ses esclaves et de ses serviteurs qui l'étaient venus rejoindre, reçurent le baptême après lui.

Rik-Mark et Théodore, revêtus tous deux de la chape de laine blanche, se présentèrent à leur tour, assistés de leur père et de leur

mère. La charitable diaconesse fut la marraine de Rik-Mark et Théodore son parrain ; le nom païen du jeune néophyte fut changé en celui de Théodulphe, et celui de Cédric en Fortunat.

Au moment où le prêtre allait commencer l'évangile, Marie et Fortunat présentèrent leur fils Théodulphe couronné de fleurs, et portant dans ses mains le pain et le vin destinés au sacrifice ; le prêtre reçut l'offrande. Aussitôt ses parents prirent la main droite du jeune homme qui, encore mineur, ne pouvait contracter d'engagement pour lui-même : ils la lui enveloppèrent dans la nappe de l'autel, jurant que ni par eux ni par d'autres personnes, ils ne le porteraient à quitter l'ordre où il entrait.

Ensuite, pour rendre leur engagement irrévocable, ils mirent sur l'autel un écrit qui contenait cette promesse, avec un legs généreux qu'ils faisaient au monastère, en faveur de l'enfant qu'on y recevait.

Le *Te Deum* entonné par mille voix couronna cette brillante solennité.

L'œuvre de la rédemption était consommée dans la famille de l'ancien Vergobreith de Dunarbec.

Moins d'un demi-siècle plus tard, elle s'accomplit dans la Gaule entière.

Théodore et Théodulphe devinrent l'exemple des néophytes les plus ardents ; tous deux, par la suite, contribuèrent puissamment à la propagation de la foi, et par leurs exemples et par leurs discours.

La conspiration des druides eut le sort de toutes celles qui l'avaient précédée ; Hilde-Rik triompha si rapidement des Romains, que la Gaule n'eut pas le temps de se soulever. Le vaillant Koning s'empara du pays jusqu'à la Loire, préparant ainsi le règne glorieux de son fils Hlod-Wig : celui-ci réunit sous son sceptre la vaste étendue de territoire qui, plus tard, devait former la France, et mérita le surnom de *premier roi chrétien*.

LES

JEUNES FRANÇAIS

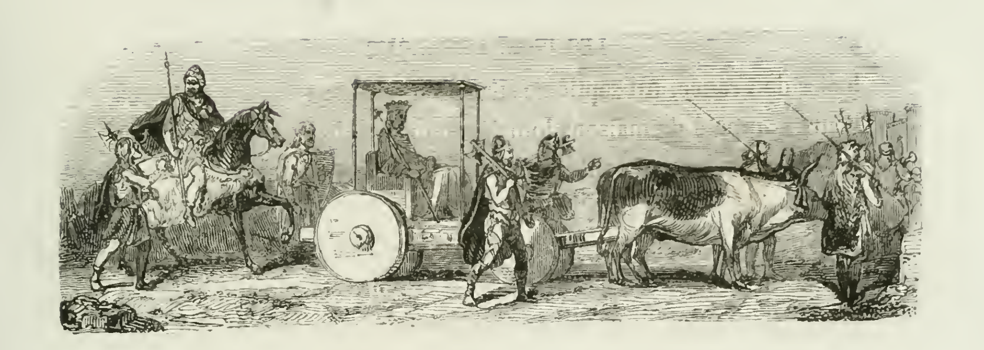
DE TOUTES LES ÉPOQUES

LIVRE DEUXIÈME

LES PETITS ROIS MER-WINGS

CHAPITRE PREMIER

LE VIEUX VAGABOND



CHAPITRE PREMIER

LE VIEUX VAGABOND

Sommaire.

AN 669 APRÈS JÉSUS-CHRIST

Une vente d'enfants et d'esclaves. — Les juifs. — Claudia et Crescentius. — Le jeune mime. — Sighe-Brand, l'esclave du Freid. — La Visinda-Kona. — Les petits sorciers. — Le Koning Thiod-Rik et son antrustion. — Le maire Eber-Win. — Souvenir de la sainte reine Baudour. — Le vieux vagabond. — Conversation dont chaque mot est payé un sou d'or.

Senlis n'a pas toujours été cette jolie ville que vous connaissez sans doute, mes jeunes amis; jolie ville, sur un coteau élevé, d'où l'on découvre un vaste et brillant horizon; aux rues propres, aux maisons coquettes et régulièrement alignées, et possédant, entre autres monuments, une cathédrale qui passe pour une des plus

belles de France. Au septième siècle, en 669, ce n'était qu'un gros bourg, un pâté de maisons lourdes ou misérables, parmi lesquelles on circulait difficilement dans un labyrinthe de rues étroites et boueuses.

Je ne vous dirai pas de quel nom l'appelaient, dans leur rude idiome, les Franks, qui avaient passé la Loire sous la conduite du grand Hlod-Wig. Je ne vous dirai pas non plus le mot dont les Gaulois la baptisèrent; car, de ces deux idiomes, il ne nous est parvenu que quelques mots; le temps et les révolutions ont dévoré le reste.

Les Gallo-Romains, ou plutôt, tout simplement, les Romains, selon le titre que se donnèrent, après la conquête, les habitants des Gaules devenues provinces romaines, nommaient ce bourg *Sylvanectes*.

Ce nom et quelques ruines de fortifications, voilà tout ce qui lui restait de la civilisation romaine en 669. Mais, en compensation, elle possédait un camp de Franks à ses portes, dans la vaste forêt qui l'entoure presque de tous côtés, et un château royal, ou du moins une vaste habitation, dont faisaient souvent leur résidence les descendants de Hlod-Wig, qui commandaient en Neustrie.

Je voudrais bien vous faire pénétrer avec moi dans ce camp, où reposent, sous leurs huttes d'argile, couvertes de chaume, symétriquement rangées, et formant des rues comme celles des villes, les belliqueux descendants des Barbares qui chassèrent les Romains des Gaules et s'y établirent à leur place.

La civilisation romaine et chrétienne n'avait pu adoucir encore l'humeur indépendante et farouche de ces fiers conquérants; et longtemps même après l'époque où commence ce récit, ils avaient horreur des villes.

J'aurais donc bien voulu, à l'instant où la trompette éveille cette petite ville militaire, vous montrer les Franks à leur toilette du matin; les uns se faisant raser la partie postérieure de la tête, tandis qu'ils graissent d'huile et de beurre rance le reste de leur che-

velure, conservée dans toute sa longueur, ou leur barbe buissonneuse et leurs longues moustaches; les autres fourbissant l'angon, la francisque, la hallebarde, les larges épées d'acier finement trempé, ou faisant jouer dans leurs mains nerveuses la massue et le maillet; je vous ferais remarquer chez eux l'absence de toute arme de trait, car ils ne savaient encore combattre leur ennemi que corps à corps, face à face, et méprisaient, comme les armes des lâches, celles qui frappent de loin. Je vous les ferais voir revêtus de leur sayon de cuir, descendant jusqu'aux genoux, les jambes nues et les pieds chaussés d'espadrilles. Les chefs, viguiers, centeniers, ducs et farons, n'ayant pour marques distinctives de leurs grades que le baudrier enrichi d'or ou d'argent, étaient chaussés de souliers de cuir rouge à semelles de bois, tenus par des courroies longues de trois coudées; le tout doré au dehors. Mais un spectacle plus dramatique appelle ailleurs notre attention.

Deux ombres, car à cette heure l'œil ne peut encore distinguer aucune forme, se meuvent en sens opposé et se rapprochent insensiblement au pied du coteau sur lequel s'élève Sylvanectes, l'une venant du camp des Franks, l'autre descendant de la ville; elles s'arrêtent enfin, l'une en face de l'autre, sur les deux rives opposées de la Nonette, à l'endroit où cette rivière offre le moins de largeur; un bac y est établi de temps immémorial.

« Eh bien? » dit une voix d'homme mâle et forte encore, quoiqu'un peu chevrotante, comme pourrait l'être celle d'un vieillard bien conservé.

— Viens! » répond une voix de femme, celle de la personne qui sort du camp.

Aussitôt, une barque se détache du rivage, traverse rapidement la rivière; le premier personnage va chercher le second et le ramène en quelques coups d'aviron de l'autre côté. Les deux ombres réunies remontent côte à côte la colline.

L'aurore envahissait le ciel. On put alors reconnaître, dans ces deux ombres, un vieillard de haute taille, couvert de haillons.

portant sur son dos légèrement voûté le bissac du mendiant, et s'appuyant sur un bâton long et noueux. Mais, chose étrange! sur les épaules de ce mendiant flottait, en longues boucles argentées, une magnifique chevelure! Chose étrange en effet, que cet attribut de la puissance et de l'orgueil des chefs Mer-Wings chez un individu dont tout l'extérieur annonçait du reste l'indigence et l'humilité.

L'autre personnage était une femme d'un âge mûr, mais dont la physionomie conservait les restes d'une grande beauté. Ses traits étaient réguliers, quoiqu'un peu fortement accentués. Elle était vêtue d'une longue robe noire; un voile de même couleur enveloppait sa tête, ne laissant voir que le haut de la figure; il se nouait sous son menton et retombait en plis qui ne manquaient pas de grâce sur les épaules, cachant ainsi les tresses d'une abondante chevelure d'un blond ardent. A la sévérité de son costume, on l'eût pu prendre pour une de ces saintes chrétiennes qui se vouaient aux pauvres, si ses bras et ses épaules n'eussent été nus.

« Eh bien! Visinda-Kona, que devons-nous attendre des destinées? lui demanda son compagnon.

— Hier, à la clarté de l'astre des nuits, j'ai lâché les chevaux sacrés et j'ai suivi d'un œil attentif leur course vagabonde. La race de Hlod-Wig doit périr prochainement.

— Quoi! tous les présages sont-ils aussi sinistres?

— J'ai consulté le vol des oiseaux, et voici ce que j'y ai vu. Trois mois seront fatals aux hommes de la race de Hlod-Wig; qu'ils se méfient de TRIMILKI (*le mois des trois mamelles*, MAI), de BARN-MONAT (*le mois des blés*, AOUT), et surtout de LENCT-MONAT (*le mois de la lumière*, MARS).

— Quoi! Visinda-Kona, pas un augure heureux?

— J'ai observé, durant de longues heures, les rayons de la lune reflétés dans le cristal des eaux: j'ai écouté le murmure des flots paisibles, et voici ce qu'ils m'ont dit : « La race de Hlod-Wig est sur le point de disparaître du vaisseau des âges (*la terre*). »

Secouant les boucles flottantes de sa chevelure, le vieillard soupira douloureusement. Après un instant de silence :

« Visinda-Kona, dit-il, quelquefois il est donné aux hommes de changer l'ordre des destins. Puis-je toujours compter sur ton aide ?

— J'ai dit la vérité, maître, parce que tu me l'as demandée : commande-moi le silence, je me tairai ; ordonne enfin ce que tu voudras de moi, et tu seras fidèlement servi, car tu as le droit de commander.

— C'est bien, femme, quand le moment sera venu, je me rappellerai ton dévouement.

— J'obéis pour le devoir et non pour la récompense. »

Ils étaient arrivés sur le plateau qui domine la ville ; là se passait une scène d'un bien autre intérêt.

Dix ou douze enfants de différents âges, depuis deux jusqu'à quinze ans, montés sur une sorte d'estrade élevée à deux pieds de terre environ, attiraient les regards d'une foule d'hommes et de femmes. De temps en temps une voix criait : « *Voici des enfants à vendre, filles et garçons ; ils sont tous bien constitués, forts et bien portants, on peut s'en assurer !* » Et, joignant l'action aux paroles, le marchand, dépouillant ces innocentes créatures des lambeaux qui les couvraient à peine, les exposait nus aux yeux de la foule.

Parmi ces enfants, les plus jeunes, couchés sur les ais, jouaient innocemment entre eux, répondant par des rires joyeux aux cris de cet homme qui faisait marché de leur sang, de leur vie et de leur âme. Ceux-là n'étaient pas encore en âge de comprendre ce qui se passait autour d'eux.

Les autres, accroupis languissamment, ou plutôt affaissés sur eux-mêmes, versaient d'abondantes et silencieuses larmes ; silencieuses, car le marchand payait de quelques coups d'une rude lanière les douleurs qui se traduisaient par des sanglots.

En vain la foule manifestait bruyamment son indignation.

« Voyez le Juif, disait l'un, l'abominable assassin de son Dieu,

voilà qu'il frappe ces pauvres innocents comme ses pères ont frappé le fils de Dieu ! »

Parmi ceux-ci, un groupe de quatre enfants semblait seul à l'abri des mauvais traitements du barbare ; c'étaient trois garçons et une jeune fille. Au-dessus du poteau auquel chacun d'eux était attaché, on lisait ces noms :

CRESCENTIUS,	CLAUDIA,	VINDELICIUS,	SIGHE-BRAND,
GALLO-ROMAIN,	GALLO-ROMAINE,	ROMAIN,	FRANK,
né à Compendium.	sœur du précédent.	excellent danseur, mime et pantomime, émule de Septentrio. élève de l'illustre Campionis, né à Arelate.	esclave du Freyd, cavalier parfait, né à Braine.
11 ans, 8 mois.	13 ans.	12 ans et 1/2.	14 ans

Ceux-là, le Juif ne les frappait pas, et, pour en comprendre la raison, il suffisait d'examiner les divers caractères qu'exprimait la physionomie de ces enfants. Sighe-Brand, presque de la taille d'un homme, se tenait debout, sombre et silencieux, les bras croisés sur la poitrine ; ses regards erraient avec une dédaigneuse indifférence sur la foule ; il semblait ne pas s'apercevoir qu'il s'agît de sa liberté. De son côté, le Juif paraissait éviter de s'occuper de cet enfant ; une fois seulement, il voulut lui faire lever le bras pour en montrer la vigueur aux chalands... mais Sighe-Brand ne lui montra que trop bien cette vigueur : d'un seul coup de poing, il l'envoya rouler en bas de l'estrade, à la grande joie de la foule, qui en rit longtemps... L'enfant était resté sombre et résolu. Le Juif furieux, se relevant, sauta d'un bond sur l'estrade, menaçant Sighe-Brand de sa lanière de cuir ; mais celui-ci, se redressant tout à coup avec un cri rauque et éclatant comme un rugissement, et des yeux de flamme, l'attendit de pied ferme avec un geste souverainement provocateur... Le Juif pâlit et recula : sa lanière retomba sans avoir frappé.



Imp Lemercier Par

Une vente d'Enfants au VIIme Siècle

« Il n'y a rien à faire d'un pareil animal, grommela le marchand de chair humaine... Ces Franks sont encore plus féroces que leurs dogues! »

Mais pour se venger de sa mésaventure, il frappa sur Vindelicius le coup destiné à Sighe-Brand.

« Wah! mon doux maître, dit celui-ci en souriant, bien que la douleur fît poindre des larmes dans ses yeux, votre lanière ne sait pas son chemin, elle punit sur les jambes du danseur la faute qu'ont commise les bras de l'athlète! »

La courroie avait en effet tracé une ligne sanglante sur ses jambes: et il souriait, le malheureux enfant! et il parlait à son maître dans cette belle langue latine qu'embellissait encore la suavité de son accent méridional. C'est que, dès la plus tendre enfance, Vindelicius avait été plié à l'esclavage: comme chez tous les opprimés, la ruse remplaçait chez lui la force, il savait dissimuler et flatter, il baisait la main de son bourreau!

« Oh! celui-là, reprit le Juif, heureux de faire valoir sa marchandise et se tournant vers le public, c'est le caractère le mieux fait qu'on puisse voir; il est toujours content... on le tuerait qu'il dirait merci!

—Oh! oui!... soupira Vindelicius; et il essuyait furtivement ses larmes.

— Que dis-tu? reprit le Juif en reportant sur le mime un regard méfiant... Mais le visage du jeune homme avait déjà repris son masque souriant.

— Je n'ai rien dit, mon doux maître... Vous plaît-il que je chante un gai refrain?... » Et il chanta en effet, en accompagnant ses paroles de gestes et de mouvements qui provoquèrent les rires de toute l'assemblée et du Juif lui-même.

Voilà comment celui-là évitait les mauvais traitements... Il se faisait si petit, qu'il eût fallu trop se baisser pour descendre jusqu'à lui.

Quant à Claudia, ses regards brillants d'une vive tendresse, ne

quittaient pas son frère Crescentius ; elle semblait lui faire un rempart de son amour fraternel ; belle d'une beauté naïve et virginale, calme et résignée sans abattement, elle se plaçait toujours entre son frère et le bourreau ; et celui-ci n'osait frapper, tant la vertu a d'empire sur les cœurs les plus barbares !

La vente était au plus fort de son animation, quand tout à coup la foule, agitée d'une vive émotion, dirigea son attention d'un autre côté.

« Le vieux mendiant ! se disait-on à l'oreille, voici le vieux mendiant ! » Et chacun se tournait du côté où venait cet homme ; puis, partout où il se présentait, la foule s'ouvrait devant lui avec crainte et respect.

Ce mendiant qui produisait une telle sensation sur son passage, c'était ce vieillard dont nous avons déjà surpris la conversation avec la Visinda-Kona.

« Dieu soit avec toi, maître ! » lui disait-on de tous côtés.

Et lui, interpellant chacun par son nom :

« Bonjour, Stéphanus, demain, j'irai te demander l'hospitalité.

— Viens, Excellence, toutes les portes seront grandes ouvertes pour recevoir l'honneur de ta visite.

— C'est bien, j'en userai. La fortune te sourit-elle, Arnulph ?

— Grâces te soient rendues, seigneur, la fortune continue à m'être propice.

— Tant mieux ! tu mérites ses faveurs ; peut-être bientôt te demanderai-je de les partager avec moi...

— A ton aise, seigneur, tu n'as qu'à parler.

— Et toi, Cyprianus, tes fils seront-ils bientôt en état de porter les armes ?

— Bientôt, je l'espère, noble koning...

— Ne me donne pas ce nom : quand tes fils seront en état de manier habilement la francisque et l'angon, peut-être je te les demanderai.

— Et tu n'auras qu'un signe à faire, maître, pour qu'ils te sui-

vent où tu les voudras mener ! Pourquoi n'as-tu pas déjà parlé ?... depuis si longtemps nous attendons !

— Vous n'attendrez pas longtemps encore... le jour est proche. »

Quel était donc encore une fois cet homme qui exerçait un si grand empire sur tous les autres hommes ?

Nul n'eût pu dire ce qu'il était, et lui-même ne l'avait jamais confié à personne. Depuis soixante ans il parcourait ainsi le pays, la besace sur le dos, vivant au jour le jour de l'hospitalité qu'il trouvait partout ; ceux qui auraient pu le connaître étaient morts sans révéler son secret, mais en léguant à leurs fils comme un devoir sacré de lui obéir et de le respecter.

On ne lui connaissait pas d'asile fixe ; on ne lui savait pas d'autre nom que celui du *vieux mendiant*.

Il traversa ainsi le mâl et vint se coucher nonchalamment sur la terre, en face des tréteaux du Juif. En le voyant, Sighe-Brand tressaillit de tout son corps, et se penchant vers lui, les mains jointes, dans l'attitude de la prière :

« Mon père, dit-il dans cet idiome mêlé de frank, de gaulois et de romain dont est sortie plus tard la langue romane et qu'on appelait alors le frank-thiois, mon père, délivre-moi !

— Souffre en silence et attends, lui répondit d'une voix brève et impérative le vieux mendiant, l'heure de la délivrance n'est pas encore venue ! » Ces mots furent prononcés dans le frank le plus pur.

L'enfant courba la tête et rentra docilement dans le silence.

Quel était donc cet homme, et de quel mouvement était-il l'âme et la vie ?

Cependant les marchands forains envahissaient le mâl, offrant à haute voix leur marchandise. Parmi eux, on eût pu surtout remarquer des enfants de dix à douze ans, tenant sous le bras un sac, et criant : « Apprenez votre destinée pour une obole ! pour une obole apprenez votre destinée ! » Parmi eux, un ou deux plus riches portaient, sous le bras, une Bible d'un manuscrit grossier, et ceux-

là répétaient : « Pour une obole consultez les sorts des saints ! » Ils avaient généralement la préférence... Les autres ne manquaient pas toutefois d'amateurs, cette époque étant singulièrement entachée de superstition. Pour une obole, ils ouvraient leur sac prophétique, et celui qui consultait ainsi le sort en tirait au hasard le nombre de lettres nécessaires à former un mot : selon la signification du mot, ils auguraient de l'avenir.

La Visinda-Kona dont nous avons déjà fait connaissance, se promenait de groupe en groupe, s'arrêtant de temps à autre devant un homme ; après l'avoir examiné un instant en silence, elle lui adressait quelques prédictions ambiguës et mystérieuses : les Romains l'écoutaient avec un sourire d'incrédulité, mais les Franks, quoique chrétiens en très-grande majorité, étaient encore trop sous l'impression des superstitions de leurs pères, pour ne pas accueillir avec respect les paroles de leur prophétesse.

Les choses se passaient ainsi chaque jour de marché sur le mâl : car, depuis près d'un siècle, cet endroit ne servait plus aux assemblées délibérantes du peuple ; l'invasion des barbares et ses conséquences brutales avaient pour longtemps suspendu l'exercice des droits municipaux.

Or, ce jour le mâl devait être le théâtre d'événements extraordinaires.

Tout à coup un bruit aigu de trompettes déchira les airs ; puis on vit s'avancer un de ces pesants chariots à quatre roues que nos ancêtres appelaient *basternes*. Quatre bœufs puissants le traînaient lentement. La voix des coureurs annonça le koning Thiod-Rik, l'un des fils infortunés de la sainte reine Baudour et de Hlod-Wig, deuxième du nom. Le jeune prince, à peine âgé de quatorze ans, venait de succéder à son frère Hlod-Her (Clotaire), mort presque au sortir de l'adolescence : contre le droit et l'usage, le maire du palais de Neustrie, l'ambitieux Eber-Win lui avait, de sa propre autorité, placé entre les mains la lance du commandement ; il entendait régner en Neustrie pendant toute la minorité du jeune

chef, et se proposait de faire durer cette minorité aussi longtemps que vivrait cette ombre de roi sous laquelle il abritait son usurpation.

Les grands de Neustrie, irrités de se voir méprisés, n'avaient pas encore paru auprès du prince : on disait même, tout bas, qu'une conjuration puissante se tramait, dans le but de renverser le nouveau koning et son maire. La suite du roi, ou pour parler le langage du temps, son *antrustion*, sa *mund-burgh*, se composait donc seulement de quelques ducs, comites, markis ou farons dévoués au maire Eber-Win et qui lui devaient tout.

Le jeune Thiod-Rik, majestueusement assis dans la basterne, était revêtu de la chlamyde de patrice romain que Hlod-Wig le Grand avait mise en usage chez ses descendants ; il tenait à la main la lance du commandement : ses cheveux blonds flottaient sur ses épaules et une barbe épaisse ornait ou plutôt déparait son visage, produisant une disparate choquante avec son teint blanc et rose, partage de cet âge heureux dont Thiod-Rik n'était pas encore sorti.

Cette barbe était postiche : si de graves historiens ne nous avaient transmis ce fait étrange, nous n'oserions certes pas le rapporter.

L'explication de cette bizarrerie est du reste facile : chez les Franks, le commandement appartenait au plus fort, au plus brave : ces hommes barbares qui exclurent les femmes de l'héritage du pouvoir, auraient eu honte d'obéir à un enfant : pour ménager cette ombrageuse susceptibilité, les rois empruntaient à l'art les signes extérieurs de la virilité que la nature refusait encore à leur âge.

A la tête de l'antrustion du koning, armé de toutes pièces et monté sur un cheval plein de feu qu'il contenait pourtant sans peine, s'avançait un homme d'une physionomie martiale et résolue ; c'était Eber-Win, le maire du palais de Neustrie : son geste, son regard, son attitude, sa parole brève et sonore, tout en lui annonçait l'homme de guerre, le politique ambitieux, le chef habitué au commandement.

En ce moment sa physionomie, toujours dure et hautaine, avait un air vraiment terrible : la colère, une colère contenue, mais qui menaçait d'être d'autant plus terrible quand elle éclaterait, contractait tous ses traits.

En effet, malgré les avertissements des coureurs et la magnificence du cortége, le peuple n'avait pas paru s'apercevoir de la présence du petit-fils de Hlod-Wig; aucun mouvement, même de curiosité, aucun cri d'enthousiasme n'avait accueilli son arrivée : partout autour de lui, dans les groupes, les conversations commencées s'achevaient paisiblement; nul n'avait interrompu ni ses affaires ni ses plaisirs. C'est que les cruautés, les vices, les excès de toutes sortes, les crimes semblaient héréditaires dans la famille des Mer-Wings, tandis que depuis longtemps le courage et le génie avaient cessé de l'être : d'ailleurs, en un peu plus d'un demi-siècle, la minorité de Thiod-Rik était la dixième que subissait la nation : elle était fatiguée des troubles et des guerres civiles qu'entraînent ordinairement les minorités des rois.

L'indifférence du pays envers le koning annonçait au maire du palais de grands et prochains dangers, et cette pensée remplissait son âme d'amertume.

De sa lance Thiod-Rik avait fait signe aux bouviers de diriger la basterne devant les tréteaux.

« Eber-Win, dit-il au maire, n'est-ce pas là une vente d'enfants? Je croyais ce trafic interdit dans notre royaume ?

— Il devrait l'être, Excellence : je vais montrer qu'on ne nous désobéit pas impunément; ce Juif va être pendu sur l'heure. »

Pendant que la basterne cheminait lentement vers l'endroit désigné, Vindelicius avait achevé sa chanson aux applaudissements des auditeurs et du maître : « Tiens, lui dit celui-ci, voilà trois oboles pour ta récompense.

— Eh bien! mon bon maître, je veux encore vous procurer un autre plaisir; voulez-vous voir ce que me réserve la destinée?...

— Oui! oui! dirent tous ceux qui l'entouraient, la destinée d'un esclave doit être curieuse à connaître. »

Aussitôt, un de ces enfants dont nous avons parlé, s'approchant de Vindelicius, lui tendit son sac :

« En quelle langue, maître, demanda le jeune mime?

— En latin, répondirent les Romains.

— En latin donc... » et aussitôt plongeant sa main dans le sac, il en tira une lettre.

« R... » cria-t-il en l'agitant au-dessus de sa tête.

Puis, recommençant une seconde fois la même opération :

« E, reprit-il; la troisième lettre était un X... REX! s'écria-t-il en riant aux éclats... Je serai ROI! Et la foule de rire autant et plus que lui... Je serai ROI, entendez-vous, reprit-il d'un air comique, respectez mon Excellence!!!

— Recommence, lui cria-t-on.

— En quelle langue, cette fois?

— En gaulois, dirent quelques voix rares.

— En gaulois, soit. » Il tira encore des lettres au hasard, et les annonça successivement comme il avait fait la première fois :

« B... R... E... N... N... BRENN, exclama-t-il à la fin; je serai brenn! chef d'armée... c'est un peu moins que la première fois... Bast! cela me convient encore... » Et il riait; mais moins gaiement que la première fois; les spectateurs aussi riaient avec moins d'abandon : cette persistance du hasard commençait à agir singulièrement sur tous ces esprits superstitieux.

« Encore! encore! lui dit-on de tous côtés... C'est la troisième fois que le sort se décide! le nombre *trois* est magique!

— Eh bien! voyons donc si décidément je serai roi ou chef d'armée? »

A ce moment la basterne, arrivée à quelques pas du lieu de cette scène, s'arrêtait; Thiod-Rik et Eber-Win s'avancèrent vivement vers les tréteaux : pour la troisième fois, Vindelicius mettait la main dans le sac fatidique... A cette vue le koning s'arrêta, et par

un de ces revirements d'esprit si naturels à son âge, il oublia le motif pour lequel il était venu, en même temps que sa curiosité éveillée lui inspirait le désir de connaître la réponse du sort à la question du jeune mime.

« En quelle langue, cette fois? dit Vindelicius.

— En frank, ordonna Thiod-Rik.

— Vous allez être obéi, Excellence... et aussitôt il tira des lettres qu'il nomma à mesure comme la première fois... K... O... N... I... N... G... Arrivé à la dernière lettre, il s'arrêta interdit, n'osant pas répéter le mot tout entier...

— KONING... lui dit Thiod-Rik, tu seras koning !... qui sait?... c'est moi, peut-être, que tu dois remplacer...

— C'est un jeu... un jeu sans importance, Excellence, balbutia le mime arlésien tout tremblant.

— C'est bien : et toi, ajouta le jeune chef en s'adressant à Sighe-Brand, quel sera ton sort?

— Je vais te le dire, si tu le permets, interrompit la Visinda-Kona en paraissant tout à coup : puis, examinant attentivement le jeune esclave frank : — Celui-ci, dit-elle, mourra pour te sauver la vie.

— Oh! oh! c'est autre chose, reprit en souriant Thiod-Rik : nous aurons ce garçon auprès de nous, n'est-ce pas, Eber-Win? »

Le maire, toujours en proie à sa sourde colère, garda un silence farouche. Il était irrité de la légèreté de caractère de son royal pupille, mais il n'osait le montrer publiquement : celui-ci ne s'aperçut pas, ou feignit de ne pas s'apercevoir du mécontentement d'Eber-Win, et se livrant à la vivacité de son âge avec toute la fougue du sang mer-wing, il appela un de ces enfants qui portaient une Bible sous le bras :

— Y songes-tu, koning? lui fit brusquement observer Eber-Win. Ton Excellence veut-elle donner à ces rustres l'exemple de la plus grossière superstition?

— Je veux consulter aussi les sorts des saints...

— C'est tenter Dieu, Excellence, interrompit humblement l'apocrisiaire Flavius, placé à ses côtés.

— Qu'est-ce à dire, s'écria Thiod-Rik, s'irritant déjà de ces objections, serai-je moins libre de mes actions que ne le sont ces esclaves ?

— Tu te dois à ton rang, reprit rudement le maire....

— Vous vous devez à votre dignité ; ce jeu compromet votre gravité, ajouta l'apocrisiaire.

— Mon rang ! ma dignité ! ma gravité ! répondit Thiod-Rik en riant de dépit... tu plaisantes, Eber-Win ; toi aussi, Flavius. Ma gravité ! est-ce parce que je porte cette ridicule barbe qui me gêne beaucoup et m'enlaidit tout autant ? tiens, je n'en veux plus !... » Il l'arracha de son menton, et la foula à ses pieds.

Eber-Win blémissait de colère, mais il n'osait éclater encore.

« Ton Excellence ne sait ce qu'elle fait, interrompit-il en se contenant à peine... remonte dans ta basterne et retournons au palais.

— Merci de tes conseils... il ne me plaît pas de les suivre.

— Il le faut pourtant, » dit Eber-Win furieux ; et joignant l'action aux paroles, il le saisit rudement par le bras pour le ramener à son char ; mais Thiod-Rik, pourpre d'indignation à son tour : « Tu m'oses faire violence, je crois ! tu oses porter la main sur ton roi ! » et se dégageant par une secousse de l'étreinte du maire : « Attends un peu, je vais te montrer le cas que je fais de tes avis ! »

Aussitôt il ouvrit la Bible. Eber-Win frémissait de rage, mais insister davantage en ce moment, c'eût été compromettre son ambition ; il sut être maître de lui-même.

« Eh bien ! que dit le sort ? murmura-t-il avec ironie.

— Lis-nous cela, Flavius, » ordonna Thiod-Rik.

L'apocrisiaire obéit aussitôt. Le hasard le fit tomber sur ce verset d'un psaume du saint roi : « Vous m'avez éprouvé, Seigneur, en brisant ma puissance ; mais vous me souteniez dans l'épreuve et j'en suis sorti triomphant ! »

Malgré lui Eber-Win subit l'influence de la superstition générale : le sort lui annonçait un triomphe; il crut au sort, et sa physionomie se radoucit aussitôt : sa colère cédait à l'espoir d'un prochain succès. Il voulut cependant terminer cette scène par un acte de justice qui relevât le jeune roi dans l'esprit du peuple, et se baissant à son oreille :

« Ne puniras-tu pas ce Juif qui enfreint tes lois? » murmura-t-il.

Ces mots rappelèrent Thiod-Rik à sa première intention. Rentrant aussitôt dans son rôle de roi :

« Juif, dit-il sévèrement, car tu ne peux être qu'un Juif, ne connais-tu pas les décrets de notre sainte mère qui interdisent la vente des enfants?... Pour les avoir enfreints tu vas être pendu.

— Je n'offense pas les lois, balbutia le Juif pâle d'effroi. Ces enfants ont été achetés un an avant les décrets dont vous parlez. Excellence... mes titres sont en règle... daignez les examiner... et il tendit au koning une liasse de sales parchemins.

— Vois cela, Flavius....

— Ils sont en règle, Excellence, reprit l'apocrisiaire après les avoir examinés.

— C'est dommage! murmura Eber-Win.... »

Mais Thiod-Rik : « Notre sainte mère ne t'a-t-elle pas laissé des fonds pour le rachat des esclaves, Flavius?

— Il est vrai, Excellence : toutefois cet argent tire à sa fin; il faut l'employer en faveur seulement de ceux qui en sont le plus dignes.

— Tu as raison, je vais les interroger. » Et s'adressant à Sighe-Brand : « Commence, toi, fils de race franke, et dis-nous comment tu es passé de la condition d'homme libre à celle d'esclave.

— « Un jour, sur la place publique, un homme osa insulter par « ses paroles l'honneur de mon père; je me précipitai sur lui, « armé de mon skramasax; il avait tiré le sien, mais avant qu'il « eût pu s'en servir, il était mort. Je n'avais pas encore douze ans; « tu sais qu'au-dessous de cet âge la loi ne condamne qu'à payer

« le freyd les enfants coupables de meurtre ; mais mon père était « trop pauvre, je ne pus satisfaire au freyd, et selon le droit que « lui en donnait la loi, la famille de mon ennemi me réduisit en « esclavage et me vendit. Excellence, tu sais la vérité. »

— Qui me l'affirmera ?

— Moi, dit le vieillard aux longs cheveux, en intervenant tout à coup.

— Qui est-tu, toi ? comment t'appelle-t-on ?

— On me nomme le *vieux mendiant*.

— Ce n'est pas un nom....

— C'est le seul auquel je réponde.

— Tu n'as pas qualité pour témoigner.

— Cependant aucun habitant de ce pays n'hésiterait à s'en rapporter aveuglément à mon témoignage.

— Et toi, reprit Thiod-Rik s'adressant à Vindelicius.

— Oh ! moi, c'est autre chose, répondit le jeune Arlésien, dont un triste sourire effleura les lèvres, je ne me connais ni famille ni patrie : je suis né, je crois, dans l'esclavage et j'y mourrai.

— Peut-être ! interrompit tout haut le vieillard.

— Tu te permets de prendre la parole sans mon ordre, observa Thiod-Rik... je t'ordonne le silence.

— Tout à l'heure tu me prieras de parler....

— Alors tu obéiras encore, obéis maintenant.

— Et toi, jeune fille, dit le prince à Claudia....

— « Voici la vérité, Excellence, répondit-elle avec candeur : « notre père et notre mère sont pauvres, très-pauvres ; les lois « sont dures en ce pays pour les pauvres, non-seulement les « hommes payent la capitation pour eux, mais encore pour chacun « de leurs enfants, si jeunes qu'ils soient ; un hiver arriva, si ter- « rible, que des jours entiers se passaient sans que personne eût « mangé dans notre famille. Un jour, voyant nos parents exténués « de faim, nous les conjurâmes si instamment de nous vendre, « mon frère que voici et moi, qu'ils cédèrent à nos larmes et nous

« vendirent, ainsi que la loi le leur permettait alors : ils ont bien « fait, puisque le produit de notre vente aura adouci leur misère : « ils ont bien fait, puisque la Providence nous a conduits devant « toi : quand un grand roi accorde à un esclave l'honneur de lui « parler, on dit que c'est toujours pour faire son bonheur. »

— On a raison, reprit le jeune koning intérieurement flatté des dernières paroles de Claudia, mais qui m'assurera de la vérité de tes paroles?

— Moi, Excellence, interrompit de nouveau le vieillard.

— Encore toi ! dit Thiod-Rik étonné, qui donc es-tu?

— Un pauvre vieux mendiant, je te l'ai déjà dit.

— Comment connais-tu ainsi tout ce qui se passe à de si grandes distances, dans le pays?

— C'est mon secret.

— Je t'ordonne de le dire.

— Peut-être obéirai-je demain, si aujourd'hui tu veux payer un sou d'or chacune des paroles que je vais te dire en secret....

— Des conditions à moi !

— Accepte-les, Excellence, ce n'est pas cher, interrompit la foule d'une seule voix.

— Viens donc, » s'écria Thiod-Rik sur un signe d'intelligence d'Eber-Win, et tous deux, le vieillard et le jeune roi, se retirèrent un instant à l'écart.

Que dit le premier au second? c'est ce que l'on ne sut que bien des années plus tard : toujours est-il qu'en le quittant, Thiod-Rik versa sans compter une poignée d'or dans les mains du mendiant, en lui disant : « Ces gens avaient raison : tes paroles ne sont pas chères : n'est-ce pas Eber-Win? et se penchant à l'oreille de celui-ci, il lui communiqua ce qu'il venait d'entendre.

— Non, certes, s'écria le maire.... Il n'y a pas un jour à perdre !... retournons promptement au palais.

— Tu ne veux donc pas que je meure pour toi? s'écria Sighe-Brand voyant Thiod-Rik s'éloigner sans songer à lui.

— En fais-tu le serment, si le koning t'achète pour te mettre à sa suite? dit Eber-Win en revenant vers le jeune Frank.

— Je le jure!

— Viens donc, tu es à moi. » En prononçant ces mots, Thiod-Rik jeta une bourse au Juif.

« Et moi, tu ne veux donc pas que je prie Dieu pour toi tous les jours? dit à son tour Claudia.

— Achète aussi cette jeune fille et son frère, interrompit le vieillard aux longs cheveux.

— Qu'en ferais-je?

— Tu l'enverras à ta sainte mère au couvent de Poitiers... Qui sait si sa présence ne t'y sera pas utile?

— Il a raison, interrompit Eber-Win.

— Et mon frère? murmura humblement Claudia.

— Ton frère fera partie des jeunes messagers du koning, » ajouta le vieillard de sa propre autorité et sans que le roi ni son maire contredissent ses paroles. Claudia et Crescentius se placèrent en croupe chacun derrière un des hommes de l'escorte; Thiod-Rik remonta dans sa basterne, et le cortége, s'ébranlant, se dirigea vers le palais.

« Nous t'attendons bientôt, cria de loin Thiod-Rik au vieillard.

— Demain je serai près de toi, répondit celui-ci, et jetant aussitôt sur les tréteaux tout l'or qu'il avait reçu du roi :

— A moi cet esclave! dit-il au Juif.

— Voilà des événements peu ordinaires, pensait tout haut celui-ci; qu'est-ce que tout cela signifie?... Mais, bah! qui vivra verra... au demeurant, j'ai fait une bonne journée!

— Et moi aussi, » se disait intérieurement le vieux mendiant, en s'éloignant accompagné de Vindelicius, le jeune mime.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LES RÉCITS DU VIEUX MENDIANT.

Sommaire.

Le palais du koning. — Le serdeau. — La mollesse, partage des esclaves. — La véritable indépendance. — L'histoire, utile institutrice des rois. — Isolement de Thiod-Rik. — La reine Baudour et Eber-Win. — Vie, mœurs, éducation, fin tragique des petits rois Mer-Wings. — Premier essai des talents du jeune mime. — Légèreté d'esprit des Franks. — Leur passion pour le plaisir. — Le jouet brisé. — Insolence des leudes envers Thiod-Rik. — L'hospitalité du bûcheron Bodrellus, ou la liberté dans l'indigence préférable à l'esclavage dans le luxe.

La journée du lendemain parut longue au jeune fils de Hlod-Wig II : c'est qu'il avait mille questions à adresser au vieux mendiant, et que celui-ci ne se hâtait pas ; l'heure du dîner arriva sans qu'il eût paru. Déjà Thiod-Rik, dont la bouillante impatience égalait au moins celle de ses ancêtres, se disposait à envoyer après lui des officiers avec des ordres sévères, quand en passant par hasard dans les vastes salles du rez-de-chaussée de son palais, il trouva le vieillard assis à la table que les rois de la première race entretenaient toujours ouverte à tous les étrangers, et servie des restes somptueux de leur propre table : c'était ce qu'on appelait alors le *serdeau*.

« Tu t'es fait attendre, lui dit-il avec colère : je ne sais à quoi tient que je ne te fasse châtier... tu oubliais sans doute qui t'attendait ?

— Tu oublies toi-même à qui tu parles, jeune homme, répliqua avec une certaine hauteur le vieillard dont les yeux eurent un éclair au mot châtiment ; qu'attendé-je de toi ?... rien ; la richesse, qu'en ferais-je ? Qu'importe la richesse à l'homme à qui suffit un morceau de pain et l'eau du ciel ! Vois, je suis assis à ta table opulente, mais c'est pour te faire honneur, en recevant de toi l'hospitalité ; je n'ai touché à aucun de ces mets si recherchés... Les hommes vraiment libres laissent cette mollesse aux esclaves. »

En parlant ainsi, il désignait du regard le mime Vindelicius qui, mollement couché sur un des lits de table dont on se servait encore à cette époque à l'imitation des anciens Romains, ne se faisait pas faute des meilleurs plats et des vins fumeux du Midi : quant au vieillard, il était assis sur un escabeau de chêne, et son repas se composait d'oignons crus, d'un morceau de bacon fumé et de pain de grud.

Thiod-Rik saisit d'un coup d'œil le contraste éloquent de ces faits, et, malgré lui, frappé de respect, il murmura : « Tu es vraiment un homme étrange !

— Réfléchis avant de parler, enfant : tu attends beaucoup de moi, pour moi tu ne peux rien ; lequel doit des égards à l'autre ? Un roi n'a de puissance qu'autant qu'il a de justice et de raison. J'ai vu naître et mourir dix rois de ta race ; huit sont morts misérablement et à la fleur de l'âge : ceux-là se croyaient tout permis ; et, parce qu'ils étaient les esclaves de leurs passions, ils voulaient que tous les hommes fussent leurs esclaves.

— Viens-tu me donner des leçons ?

— Et de qui donc en prendrais-tu, si ce n'est d'un vieillard de mon âge ? La jeunesse gagne toujours à écouter avec respect les paroles d'un vieillard ; sais-tu seulement comment est mort ton

frère Hlod-Her, à qui tu viens de succéder si irrégulièrement?

— Si irrégulièrement... que veux-tu dire? Mes droits au commandement ne sont-ils pas incontestables?

— Parce que tu descends du grand Hlod-Wig? Mais, de qui tenait-il son pouvoir lui-même? L'armée et ses chefs qui le lui avaient confié, comme au plus brave, au plus fort, au plus habile, s'étaient réservé, à eux et à leurs descendants, le droit d'accepter ou de repousser les siens. L'armée et les grands ont-ils confirmé ton élection? Les a-t-on consultés seulement?

— J'ignorais que je dusse tenir mes droits de leurs mains...

— Combien de choses importantes à ta gloire, à ta puissance, à ta vie elle-même, n'ignores-tu pas encore! Les rois savent peu de choses, même quand ils montent dans l'âge mûr sur le trône, et ils oublient vite; mais les rois qui commencent à régner à ton âge ne savent jamais rien.

— Je ne te comprends pas.

— Tu vas me comprendre : que peux-tu aujourd'hui par toi-même? rien... Bien loin de pouvoir conduire un vaste royaume, à peine pourrais-tu te conduire toi-même. Que te manque-t-il pour acquérir cette puissance?... des lumières... Ceux qui entourent les rois mineurs éloignent d'eux toutes les lumières; car, lorsque l'âge a mis un terme à leur minorité, leur ignorance, leur incapacité la prolongent indéfiniment, et ce sont leurs ministres qui sont les vrais rois.

— Serait-il possible; ô ciel! Eber-Win!...

— Où est ta sainte mère?

— Au couvent de Poitiers où sa piété l'a conduite.

— Sa piété peut-être l'y eût conduite quand ses fils auraient pu se passer de ses conseils et de son appui... on a hâté ce moment par des chagrins amers, des inquiétudes calculées, des outrages même... on te voulait voir sans protection contre les ambitions qui t'entourent... sans protection contre toi-même surtout; on a réussi: tu es seul.

— Seul, mon Dieu! c'est pourtant vrai! soupira Thiod-Rik en se laissant aller avec accablement sur un siége; seul, oui, tout seul!

— Si tu m'écoutes, enfant, tu compteras bientôt par centaines des amis puissants et dévoués...

— Parle: il me semble que l'austérité de tes discours sert mieux mes intérêts que les flatteries de mes Leudes.

— Écoute l'histoire de ces dix rois de ta race dont je viens de te parler:

Hlode-Her, ton frère, était à ton âge beau comme toi; à dix-huit ans, c'était un vieillard pâle et tremblant; une vie molle et dissolue avait anéanti toutes ses facultés: il n'est pas mort, il s'est éteint.

— On m'avait caché cette fin déplorable.

— T'aurait-on dit au moins l'histoire de ton père?

— On m'en a entretenu... mais m'a-t-on dit la vérité?

— Veux-tu la connaître?

— Prends garde!...

— Je me tairai si tu l'ordonnes.

— Non, parle-moi de Hlod-Wig: mais songe que c'est son fils qui t'écoute!

— Je respecterai ta légitime susceptibilité: On voulait anéantir ses facultés; il fallait lui créer au moins un vice: œuvre difficile chez une nature douce et naturellement portée au bien! car tel était ton père en son enfance... Que te dirai-je? les mauvais conseils, les mauvais exemples plus pernicieux encore, pervertirent son âme... Qui l'en eût défendu? Comme toi, il avait perdu son père dès sa plus tendre enfance... On parvint (pardonne à la vérité), on parvint à lui faire aimer le vin: chez lui, ce goût devint bientôt une passion: c'est ce qu'on voulait. Tu sais comment il est mort?

— Poussé par une piété mal entendue, il avait, selon ceux qui m'ont élevé, mutilé les précieux restes de saint Denis pour en

porter un bras dans sa chapelle. Cette espèce de profanation lui attira le courroux des saints... Dieu permit l'affaiblissement complet de son intelligence...

— On t'a trompé encore, parce qu'on avait intérêt à te tromper...

— Qui donc? mon défenseur le plus intrépide, le plus fidèle, Eber-Win?

— Si ton père est mort privé dès longtemps de toute sa raison, c'était la suite inévitable de ses fréquents excès de boisson.

— Mais j'ignore donc les choses mêmes qui me touchent de plus près!

— Sais-tu que ton oncle Hari-Bert a péri avant l'âge de seize ans?

— Quoi! aussi par des excès de vin?

— Non: celui-là, la paresse a causé sa mort... couché tout le jour, prolongeant au delà de toute raison son sommeil, il avait horreur du mouvement. Jamais il ne connut l'exercice salutaire de la marche, ni même du cheval: c'était une lourde et nonchalante basterne qu'il lui fallait...

— Comme moi, murmura Thiod-Rik en rougissant.

— L'inflammation se mit dans ses humeurs; une fièvre putride l'enleva avant qu'il eût atteint sa seizième année. Il laissait un fils au berceau, le petit Hilpe-Rik. Ton aïeul le fit tuer pour s'emparer de ses États; car telle est la coutume barbare dans votre famille; vous vous dévorez entre vous : malheur au faible!

— Vieillard, tu es impitoyable dans tes paroles.

— Tu parlais de tes droits tout à l'heure, écoute un peu : Deux enfants de ta race, deux frères, les fils de Thiod-Rik de Bourgogne, Sighe-Bert et Hilde-Bert, qui seraient tes cousins, ayant perdu leur père, n'étant encore âgés que de onze à douze ans, leur bisaïeule Brune-Hilde (d'horrible mémoire!) leur partagea l'Austrasie et la Bourgogne, sans le consentement des Leudes. Ceux-ci s'entendent avec Hlod-Her de Neustrie. A la tête d'une armée.

Hlod-Her envahit l'Austrasie. Hilde-Bert accourt au secours de son frère. Les trois armées arrivent en présence ; mais celle de Sighe-Bert le trahit. Hilde-Bert soutient seul l'effort des Neustriens ; il est vaincu et mis en fuite.

— Et que devinrent-ils tous deux ? s'écria Thiod-Rik avec intérêt.

— Sighe-Bert, avec quatre de ses frères, fut massacré par son cousin.

— Et Hilde-Bert ?

— Il échappa au même sort, grâce à la vitesse de son cheval.

— Qu'est-il devenu ?

— On l'ignore ; quelques-uns prétendent qu'il s'est noyé au passage d'une rivière.

— Voilà qui est vraiment étrange, se disait à lui-même le jeune koning, plongé dans de profondes réflexions ; douze ans... 613... ce serait l'âge à peu près ; et puis cette imposante physionomie... ces cheveux flottants... cette supposition expliquerait bien des choses incompréhensibles. Mais poursuis, vieillard, reprit-il enfin en sortant de sa rêverie, j'aime à t'entendre... ta longue mémoire retrace si fidèlement les choses passées, qu'on ne peut s'empêcher de t'écouter avec intérêt ; d'ailleurs, il s'agit des miens, l'exemple d'autrui est un grand avertissement pour celui qui veut le comprendre... continue, je te prie. »

A l'instant où le vieillard allait reprendre la parole, un bruit de voix tumultueuses, venant des salles voisines, l'interrompit :

« Qu'est-ce ? demanda le vieillard.

— Je dînais avec mes Leudes, quand je suis sorti pour m'assurer par moi-même si tu étais enfin arrivé ; ils s'impatientent peut-être de ma longue absence. Quelque contrariété que j'éprouve à te quitter en ce moment, je n'oserais pourtant rester plus longtemps.

— Pauvre enfant ! pauvre roi ! ne comprends-tu pas qu'il faut une main virile pour tenir la lance du commandement, une volonté inébranlable, une prudence profonde ? Un roi sans force n'est que l'esclave le plus infortuné de ses premiers sujets. Pourtant il faut

que tu restes encore avec moi... nous ne retrouverions plus peut-être, ni l'un ni l'autre, une pareille occasion, moi, de te prémunir contre les périls qui t'entourent, toi, d'entendre mes conseils; mais je connais les Franks, il est aisé de tromper leur inconstance... c'est un peuple pour qui la vie n'est qu'un théâtre; pourvu que la scène soit occupée, que leur importe le personnage qui l'occupe, roi ou histrion... à défaut de roi, je vais leur donner l'histrion; » aussitôt s'adressant à Vindelicius : « Enfant, lui dit-il, entre hardiment dans cette salle, présente-toi de la part du koning et appelle à ton aide tout ton talent, tes poses les plus bouffonnes, tes grimaces les plus burlesques, ta pantomime la plus expressive, pour captiver, durant une heure, l'attention de ces hommes; va et réussis, tu seras récompensé en proportion de ton succès. »

L'enfant partit résolûment. Le jeune koning et son interlocuteur attendirent un instant avec anxiété; bientôt des rires éclatants leur apprirent le succès du mime.

« Maintenant, Thiod-Rik, tu as une heure de liberté, articula lentement le vieux mendiant avec un sourire indéfinissable.

— Tu connais bien ces hommes, vieillard; continue donc, et mettons les instants à profit.

— Tu as sans doute entendu parler de deux reines célèbres toutes deux par leur beauté et leur génie, mais surtout par leur rivalité, qui couvrirent le pays de deuil, en firent pendant vingt ans le théâtre des guerres civiles, et causèrent la mort de plus de dix rois et d'autant de reines ou princesses, sans parler des meurtres ou empoisonnements qui frappèrent des personnes de moindre condition?

— L'une de ces reines est l'infâme Brune-Hilde, sans doute; on m'a souvent cité ses crimes pour m'apprendre à détester sa mémoire; mais je ne sais de quelle autre reine tu veux parler.

— Si tu demandais son nom au peuple, il te le dirait, lui dont la mémoire traverse les siècles en demeurant inaltérable... j'ai voulu te parler de Fred-Gunde.

— De la grande Fred-Gunde? Y penses-tu, vieillard? Elle est l'honneur de notre maison et la fondatrice de notre puissance.

— Elle est ta trisaïeule, c'est tout dire; ses crimes ont atteint leur but, elle a triomphé, et ceux qui t'ont élevé ont eu intérêt à te tromper sur ce point comme sur tant d'autres... Fred-Gunde, ajouta-t-il sévèrement, fut plus criminelle encore que Brune-Hilde, mais elle fut plus habile et plus heureuse. La race qui a recueilli le fruit de ses crimes a dû l'en absoudre, et je serais presque tenté de l'absoudre aussi; car au moins, chose étrange! mais vraie pourtant, dans ses débordements, Fred-Gunde sut être mère, tandis que Brune-Hilde, hélas! fut un monstre qui ne conserva rien d'humain. Brune-Hilde ne vit en ses fils que des instruments propres à construire l'édifice de son ambition personnelle, égoïste, honteuse; et chaque fois que ses instruments manquèrent de souplesse et de docilité, elle les brisa sans trouble, sans hésitation, sans remords, comme on ferait d'un meuble inutile. Écoute, et tu vas frémir.

— Je marche, en t'entendant, de surprise en surprise; tu es le seul homme peut-être, dans les trois royaumes, qui connaisse aussi parfaitement l'histoire des Mer-Wings depuis soixante ans; as-tu vu Brune-Hilde?

— J'ai connu personnellement tous ceux dont je te raconte l'histoire.

— C'est cela, murmura le jeune homme, je m'en doutais... Tu captives de plus en plus mon attention, reprends ton récit.

— Sighe-Bert et Thiod-Rik étaient deux nobles et beaux enfants, deux frères; ils avaient été élevés ensemble jusqu'à l'âge de dix ans; alors ils s'aimaient comme deux frères doivent s'aimer; malgré la mollesse systématique de leur éducation, malgré les plaisirs énervants dont on les avait entourés avec intention dès leur berceau (car les plaisirs excessifs sont un poison qui tue plus sûrement encore que tout autre), ils avaient conservé dans l'âme une corde vibrante, une seule, l'*amour fraternel :* c'était assez pour les sau-

ver. Mais à l'âge où l'on commence seulement à être homme, leur père mourut. Brune-Hilde, leur grand'mère, voulut d'abord les conserver tous deux sous sa main. L'Austrasie, effrayée de l'éducation qu'allait recevoir son chef futur, obtint que Thiod-Rik, l'aîné, fût élevé à Metz sous la protection d'Erchinoald, maire du palais.

— La puissance des maires était-elle aussi grande alors qu'aujourd'hui? » demanda à demi-voix Thiod-Rik avec un sentiment de vague méfiance; mais, soit qu'il n'y voulût pas répondre, soit qu'il n'eût pas entendu cette question, le vieux mendiant poursuivit son récit en ces termes :

« Brune-Hilde voulut suivre son petit-fils à Metz. Pendant trois ans, elle s'efforça de corrompre ses mœurs, comme elle avait déjà fait de Hilde-Bert son fils; mais les grands voulaient un roi digne de ce nom. Une nuit donc, ils firent prendre Brune-Hilde, et l'un d'eux, la mettant en croupe derrière lui, l'emporta, au galop de son cheval, hors des limites du royaume; il l'abandonna sur la route, à demi nue, sans argent, exténuée de fatigue et de besoin. Un berger, qui la reconnut en cet état, la conduisit à son autre petit-fils Thiod-Rik, qui régnait en Neustrie. Thiod-Rik l'accueillit avec empressement, et elle acquit une influence sans bornes sur son esprit.

« Brune-Hilde nourrissait contre Thiod-Bert une haine implacable; elle résolut de se servir de Thiod-Rik pour satisfaire la vengeance qu'elle méditait contre son frère... Ils s'aimaient pourtant!... Mais que ne peut un esprit artificieux, insinuant, sur un jeune prince! Elle entoura Thiod-Rik de soins, d'attentions, de prévenances, elle amollit insensiblement ses forces physiques, en même temps qu'elle endurcissait sa sensibilité morale : elle excita son ambition, sa cupidité, lui présenta l'Austrasie comme une proie facile, et parvint (qui le croirait?) à lui persuader que Thiod-Bert n'était pas son frère!

« Thiod-Rik, à son instigation, envahit l'Austrasie et livre

bataille à Thiod-Bert; vaincu deux fois, celui-ci est pris et amené à Brune-Hilde qui le fait égorger sous ses yeux avec ses deux fils Hlod-Wig et Hilde-Bert encore au berceau... On dit même que, dans le transport de sa haine triomphante, Brune-Hilde, saisissant par le pied la plus jeune de ces petites créatures issues de son sang, la fit tourner au-dessus d'elle et lui écrasa la tête contre une muraille!

— Horrible! horrible! tais-toi!...

— Non; tu m'entendras jusqu'à la fin; il faut que jamais cette conversation ne sorte de ta mémoire.

« Thiod-Rik (il s'appelait du même nom que toi), enflé par sa victoire, ne mit plus de frein à ses passions... Un jour, ivre de colère et de genièvre (il sortait, dit-on, de table), il osa avoir une volonté opposée à celle de son aïeule, et, son esprit intraitable s'animant jusqu'à la fureur, il la menaça de lui passer son épée au travers du corps... Brune-Hilde n'était pas femme à oublier une telle menace!... Elle la prévint, et, quelques jours plus tard, Thiod-Rik expirait empoisonné!

— En as-tu fini avec ces atrocités?

— Un mot encore... Tu viens de voir Brune-Hilde empoisonner son petit-fils Thiod-Rik... dix ans auparavant elle avait ainsi empoisonné Hilde-Bert, son propre fils, âgé de seize ans à peine, le fils du grand Sighe-Bert... Elle l'avait empoisonné avec la reine Faileuba, sa femme... C'est que Hilde-Bert s'avisait de penser et d'agir par lui-même; il voulait régner.

— Tes récits m'attristent et me découragent! Quoi! tous les rois de ma race sont-ils donc destinés à périr avant d'avoir atteint l'âge où l'on est homme?

— Oui, parce que, pour la plupart, ils ont voulu vivre en hommes, quand ils n'étaient encore que des enfants; or, les qualités de l'âge mûr sont le fruit de l'expérience, c'est-à-dire du temps : elles ne s'acquièrent qu'avec l'âge; la jeunesse, au contraire, possède une déplorable facilité à imiter le mal : ne pouvant donc se montrer

hommes par leurs vertus, leur sagesse, leur prudence, leur intelligence des intérêts politiques, les jeunes princes de ta race témoignèrent tous une fatale précocité pour le vice; et plus ils y montraient d'inclination, plus ils recevaient d'encouragement.

— Faut-il croire à de si exécrables manœuvres? Tromper un faible enfant, privé du soutien de son père, de l'amour de sa mère! verser, goutte à goutte, jour par jour, dans son âme le poison du vice! Faut-il croire à de si noires combinaisons?... » Puis, après un instant de silence, où le jeune roi parut absorbé dans ses réflexions... « Mais moi-même, s'écria-t-il douloureusement, n'en suis-je pas la preuve vivante... Vieillard, tu me sauves la vie peut-être!... Tes paroles ont fait tomber un bandeau de mes yeux!... Eber-Win!... mais moi! je veux atteindre l'âge viril pour régner glorieusement... Je ne veux pas mourir à vingt ans!... Vieillard, la Providence elle-même m'a conduit sur tes pas : béni soit-elle! mais achève de m'instruire : quelques grands rois n'ont-ils point honoré ma race, bien qu'ayant pris très-jeunes encore le commandement?

— On a dû te parler sans doute de Hlod-Her le Grand, de Daghe-Bert, son fils.

— On m'a dit qu'ils avaient tous deux régné longtemps, Hlod-Her, par son courage indomptable, par la crainte qu'il répandait autour de lui et qui le rendait respectable aux plus hardis, aux plus grands. Il était implacable dans sa haine et dans ses vengeances. Daghe-Bert fut un prince ami de la paix et de la tranquillité. On prétend que, se reposant sur des officiers habiles et dévoués du soin des affaires, il passa sa vie dans les plaisirs : il dut sa gloire à Éga, maire de Neustrie, et à Pippin, maire d'Austrasie.

— On t'a encore trompé : Hlod-Her, élevé virilement par sa mère Fred-Gunde dans les exercices les plus pénibles de l'esprit et du corps, dans le mépris des douceurs de la vie et de ses plaisirs, dans l'amour des fatigues et du travail, Hlod-Her fut le plus équitable, le plus prudent, le plus éclairé des princes de sa race. Daghe-

Bert. élevé, sous les yeux de son père, par Sadrégisiles, duc d'Aquitaine, capitaine habile et courageux, par Guni-Bert, évêque de Cologne, prélat d'un grand mérite, Daghe-Bert vécut dans une activité continuelle; plus amateur que son père des plaisirs, il est vrai, plus disposé à trancher les nœuds politiques par le crime qu'à les dénouer par l'adresse, moins grand, moins fort que son père, mais digne encore de l'attachement de ses peuples. il régna seul, n'ayant conservé les deux maires d'Austrasie et de Neustrie que jusqu'au moment où il se sentit assez fort par lui-même, pour les éloigner. Il sut attendre l'heure, en dissimulant sa force et son intelligence; s'il avait montré d'abord ses grandes qualités, il n'eût pas seulement atteint l'âge de vingt ans.

— J'entends, vieillard, et je comprends.... Dès ce jour permets que je ne t'appelle plus que mon ami.

— Je n'ai plus rien à te dire.... D'ailleurs, il faut nous séparer.... Tes Franks ont assez déjà du jouet que je leur ai envoyé, et, comme des enfants sans raison, ils cherchent sans doute à le briser.... »

En effet, on entendait des rires entrecoupés de barbares plaisanteries. des supplications accompagnées de gémissements, et des cris douloureux dominaient par moments tout ce bruit.

Tout à coup la porte s'ouvrit violemment, et Vindelicius, les yeux pleins de larmes, le visage brûlé en plusieurs endroits, les habits déchirés, les mains sanglantes, se précipita vers son maître et vint tomber à ses pieds en murmurant : « Je t'ai obéi, maître, mais vois comme ils m'ont traité!

— C'est bien, lui dit le mendiant.... Sous ton masque de mime tu portes une âme pleine de force et de volonté; sous ton habit d'esclave, tu caches un cœur d'homme libre.... C'est bien, enfant, je m'en souviendrai! »

Les convives avinés poursuivirent l'enfant jusqu'aux pieds du roi, et l'un d'eux même osa le frapper jusque dans cet asile : la rougeur de la colère monta au front du petit-fils de Hlod-Wig, ses lèvres s'ouvrirent pour laisser passer la menace.

« Souviens-toi de Daghe-Bert! » lui murmura à l'oreille le vieillard. Le jeune homme se contint aussitôt, réfléchit un moment, puis, se tournant vers le mendiant : « Vieillard, ton mime sait mal son métier : il ennuie au lieu d'amuser; il irrite, au lieu d'intéresser, il a fâché mes nobles : tu lui feras donner les étrivières, entends-tu, je le veux! »

Et il repassa dans la salle du festin, aux applaudissements des Leudes, qui l'y suivirent tous.

« M'aurait-il déjà si bien compris? pensait le vieillard en le suivant d'un regard affectueux, Dieu le veuille!

« Allons! Vindelicius, retirons-nous; le bûcheron Bodrellus nous attend ce soir, il se fait une joie de me donner l'hospitalité.

— Oh! maître, j'aimerais mieux souper ici, dit l'Arlésien friand en jetant un regard de convoitise sur la table somptueuse du serdeau.... Ceci vaut un peu mieux que le lard rance, la cervoise âcre et le pain lourd de Bodrellus....

— Oui, mais Bodrellus ne te contraindra pas à grimacer la joie et le rire; Bodrellus ne sillonnera pas tes mains de coups de lanière; chez Bodrellus tu penseras librement, tu agiras librement, tu t'appartiendras enfin!...

— Oh! partons, maître, partons vite! Dieu! que le lard rance, la cervoise âcre et le pain lourd du bûcheron vont me sembler délicieux ce soir! »



Imp Lemercier Par.

Le Konning Thiud[illegible]

CHAPITRE TROISIÈME.

LE PALAIS DU KONING.

Sommaire.

Révolution soudaine. — Première réalisation des prédictions de Silvanectes. — Le jeune koning et son maire assiégés à Divio dans leur palais. — Intervention inattendue du vieux mendiant. — Vaillance de Sighe-Brand. — Le droit d'asile. — Chute de Thiod-Rik et d'Éber-Win. — Le maire d'Austrasie Wulfoad. — Entrevue des deux fils de Hlod-Wig II. — Les catacombes de Divio. — Une charte de Hilde-Bert III de Bourgogne retrouvée à propos. — La séparation. — Dernières précautions du vieux mendiant. — Les tronçons d'une chaîne d'or.

Nous laisserons le mendiant poursuivre ses courses vagabondes à travers la populeuse Bourgogne, pour suivre le jeune koning à Divio, où le soin de sa sûreté l'obligea de s'enfuir quelques jours après la scène que nous venons de raconter.

Les grands, les *optimates*, ainsi qu'on les nommait, venaient de faire alliance avec Wulfoad et les Austrasiens, sur lesquels régnait nominalement le frère de Thiod-Rik, Hilpe-Rite, de quelques années seulement son aîné.

Hors d'état de résister à ce torrent, il s'était retiré à Divio, ville déjà forte et qu'il croyait plus dévouée à ses intérêts.

Wulfoad l'y suivit rapidement : Divio lui ouvrit ses portes ; bientôt le roi se vit assiégé dans son palais. Cet édifice était sans

doute d'une fort médiocre importance, pour qu'il n'en reste aucun vestige.

Figurez-vous le désordre qu'un tel événement jeta dans la suite du koning : les moins dévoués désertèrent dès le premier jour, le nombre des autres ne tarda pas à être réduit par la famine et par les combats meurtriers qui se livraient constamment aux portes. On n'entendait plus, dans cette vaste enceinte, que les cris d'effroi des femmes et des enfants, les gémissements des blessés et les menaces des assiégeants.

Dans ce tumulte, Eber-Win déployait toutes les qualités de son grand caractère. Il était partout à la fois, toujours maître de lui et des autres, et semblait aussi inaccessible à la fatigue qu'à la crainte.

« Si je dois régner un jour, se disait Thiod-Rik en l'admirant, c'est à cet homme que je veux ressembler. »

Le frère de Claudia, Crescentius, encourageait le roi par de pieux discours, et pour le distraire il lui lisait la Bible. Comme celle de tous les Gallo-Romains, l'éducation de Crescentius, toute religieuse, le rendait peu propre aux exercices de la guerre : non qu'il manquât de courage ; mais son courage était de la nature de celui des martyrs, tout moral ; il aurait pu souffrir la mort sans pâlir, mais il avait horreur du sang, et, même pour sa défense, il n'eût pas su frapper.

Quant au jeune Sighe-Brand, il était partout où l'on se battait ; déjà plus d'une fois sa bravoure lui avait mérité les éloges d'Éber-Win, et celui-ci ne les prodiguait pas.

Pour se délasser de ses combats, Sighe-Brand venait de temps à autre s'asseoir sur un banc à la porte de la salle où se tenait le koning, et là encore il veillait sur lui.

« Eh bien, lui dit un jour celui-ci, où en sommes-nous, Sighe-Brand ?

— Excellence, je ne puis te le dissimuler, chaque jour les ennemis font des progrès ; nous ne pouvons résister plus de douze heures encore.

— On ne me prendra pas vivant, du moins; j'irai mourir avec vous au milieu des ennemis, s'écria Thiod-Rik en se levant dans un élan belliqueux; Sighe-Brand, va me chercher des armes.

— Attends encore, Excellence, je te promets que tu ne tomberas pas entre les mains de Wulfoad.

— Quoi! aurais-tu, comme le fidèle affranchi du jeune Mer-Wig, le courage de me tuer au dernier moment?

— Si tu me l'ordonnes, je le ferai, Excellence, et je me tuerai après; d'ailleurs, j'en avais déjà reçu l'ordre.

— Et de qui? ce ne peut être que d'un ami...

— C'est aussi de ton meilleur, de ton seul ami.

— Du vieux mendiant? »

Sighe-Brand ne répondit d'aucune manière à cette question.

« Je ne te demande pas tes secrets, mon brave, reprit le jeune koning; mais pourquoi ne m'avoir pas appris plus tôt les progrès des ennemis?

— C'est que tout espoir n'est pas perdu.... il peut venir encore...

— Lui? et par où? Comment traversera-t-il cette formidable enceinte d'hommes armés qui nous entourent?

— Je l'ignore, je ne me permets pas de l'interroger; mais il a promis de venir, et il viendra.

— Il est venu, dit une voix sonore derrière eux.

— Dieu! c'est lui! s'écrièrent à la fois Crescentius et Thiod-Rik en se retournant vers le côté d'où venait cette voix.

— Quel talisman t'a conduit sain et sauf jusqu'ici?

— Tout à l'heure tu le sauras; maintenant nous n'avons pas un instant à perdre; déjà les Austrasiens et les Neustriens ont franchi la première enceinte; entends-tu leurs cris? avant une heure ils seront dans cette salle... Fais venir Eber-Win. »

Eber-Win étant venu, le vieillard fit rassembler tout ce qu'il put d'or et d'argent, il en chargea Vindelicius, Sighe-Brand, Crescentius et le maire du palais; puis, allumant un flambeau :

« Suivez-moi tous, » dit-il. Il toucha en même temps un bouton de cuivre confondu parmi ceux qui ornaient les boiseries de cette pièce ; alors le mur parut s'ouvrir devant lui, et un escalier rapide, qui semblait conduire dans les entrailles de la terre, s'offrit à leurs yeux.

« J'ignorais cet escalier de retraite, dit Eber-Win non moins étonné que les autres spectateurs de cette scène.

— C'est que depuis quarante ans il n'a pas servi, répliqua le mendiant.

— Pour connaître les secrets les plus intimes des résidences royales, demanda Eber-Win, qui donc es-tu ?

— Ton libérateur dans ce moment, » répondit laconiquement le vieillard en descendant le premier.

Quand le roi et sa suite eurent passé devant lui, il referma la porte de cet escalier comme il l'avait ouverte, et l'on descendit en silence ; à peine avaient-ils eu le temps de faire cinquante pas, qu'ils entendirent un bruit affreux au-dessus d'eux : « Mort à Eber-Win ! mort à Thiod-Rik, criait-on. Où sont-ils ? où sont-ils ? ajouta une voix retentissante ; il faut les trouver !

— Il était temps, murmura Thiod-Rik.

— Oui ; ce sont les Austrasiens avec leur maire Wulfoad et ton frère Hilde-Rik, qui te cherchent pour t'immoler.

— Le bon petit frère que tu as là, Excellence ! s'écria comiquement le jeune mime, qu'on retrouva attendant son maître dans cette galerie souterraine.

— Comment peux-tu plaisanter dans une pareille circonstance ? objecta tristement Thiod-Rik ; tu crois donc n'avoir plus rien à craindre ?

— Si je le crois, Excellence ! j'en suis sûr ; n'avez-vous pas votre vieil ami avec vous ?

— Il est donc bien puissant ? demanda Eber-Win.

— Ah ! si vous le connaissiez, vous... » mais il n'acheva pas sa phrase commencée. « Aie ! » s'écria-t-il tout à coup.

— Qu'est-ce donc? t'es-tu blessé, enfant? reprit Eber-Win.

— Non, seigneur, c'est mon pied qui a tourné. » Puis, se penchant vers le mendiant : « De grâce, maître, lui dit-il à voix basse, la prochaine fois, tirez-moi l'oreille droite, car il me semble que la gauche ne tient presque plus à ma tête.

— C'est bien, bavard, repartit, tout bas aussi, le vieillard, en dissimulant un bon sourire; si tu n'y prends garde, ta démangeaison de parler nous perdra.

— Désormais, mon bon maître, je serai muet comme le chemin gracieux que nous suivons en ce moment. »

Ce chemin était un de ces ossuaires ou catacombes qui se formaient depuis plusieurs siècles déjà dans les grandes villes de la Gaule centrale. Le druidisme mourant y avait longtemps cherché un asile contre les persécutions du paganisme romain et les progrès du christianisme; alors ces retraites profondes étaient complétement silencieuses et désertes.

Après avoir marché un quart d'heure, on commença à remonter une rampe rapide; à mesure qu'on se rapprochait du séjour des vivants, il semblait qu'on entendît des chants religieux; ils devenaient de plus en plus distincts; enfin, le mendiant poussant une porte, un flot de lumière qui faillit les éblouir inonda ces pauvres gens au sortir des ténèbres : on était dans la chapelle du couvent de Saint-Hilaire.

« Une église! » dit Eber-Win; puis se précipitant avec Thiod-Rik vers l'autel, dont il embrassa l'angle le plus rapproché : « Asile! asile! » s'écrièrent-ils tous deux en tombant à genoux.

— Qui que vous soyez, dit, en s'avançant vers eux, le plus âgé des ministres de Jésus-Christ, occupés alors à célébrer les louanges de Dieu, qui que vous soyez, relevez-vous; le temple du Seigneur est l'asile des pécheurs; c'est l'asile de la paix, du repentir et de la miséricorde! Soyez les bienvenus! »

A force de chercher en frappant les murs de leurs haches, les Austrasiens et les Neustriens avaient fini par découvrir la route des

fugitifs. Ils se précipitèrent sur leurs traces. Ils arrivèrent dans l'église quelques moments après eux. Wulfoad et Hilde-Rik étaient à leur tête. « Qu'on nous les livre! » s'écrièrent-ils avec fureur en s'avançant vers eux; mais le vieux moine se jetant au devant des fugitifs et leur faisant un rempart de son corps :

« Arrière! s'écria-t-il d'une voix menaçante, vous qui violez l'asile sacré du Seigneur! Oserez-vous bien réclamer ceux que Dieu a pris sous sa puissante protection?... Retirez-vous, sacriléges, ou je vous frappe d'anathème à l'instant! »

A ces paroles, tous les fronts s'inclinèrent avec crainte. Alors l'Église triomphait dans toute l'étendue de la Gaule, et les barbares s'humiliaient sous les mains vénérables des saints prélats qui régissaient les églises.

Thiod-Rik ayant reconnu son frère, s'avança vers lui : « Hilde-Rik, lui dit-il, ne reconnais-tu pas celui à qui, durant douze ans, tu as donné le nom de frère? »

Les traits du jeune roi de Neustrie s'adoucirent à ces paroles touchantes; mais il rencontra le regard menaçant de Wulfoad, et reprenant aussitôt un air farouche : « Je ne vois ici qu'un ennemi, s'écria-t-il.

— Moi, ton ennemi? interrompit Thiod-Rik: que t'ai-je fait? c'est toi qui m'as attaqué.

— Assez, répondit l'autre d'une voix dure : tu occupes sans droit un trône qui n'appartient qu'à moi seul, moi, l'élu de la nation.

— Tu veux verser mon sang; mais c'est le tien, c'est celui de notre mère! De quel air iras-tu l'embrasser, couvert de son sang! »

Hilde-Rik, qui ne demandait peut-être pas mieux que de se rapprocher de son frère, jeta encore à la dérobée un regard interrogateur à Wulfoad; les yeux de celui-ci lui dictèrent sa réponse inhumaine.

« Ne cherche pas à m'attendrir, tu n'y parviendrais pas, s'écria-t-il: il faudra que tu meures! »

Il sortit aussitôt de l'église avec toutes les apparences de la

colère; mais que se passait-il dans son âme, et qu'eût-il fait s'il eût été libre de ses sentiments?

« Roi infortuné! s'écria Thiod-Rik en le regardant s'éloigner d'un air de compassion; les derniers des esclaves peuvent obéir impunément aux sentiments que leur inspire la nature, mais toi, tu n'oserais pas être fils, si ton maître te le défendait, et tu n'oses pas être frère parce qu'il te le défend. Ah! si je devais un jour régner ainsi, j'aimerais mieux me retirer dès aujourd'hui dans quelque cloître obscur pour le reste de ma vie!

— Eber-Win, entends-tu ce vœu du koning? dit le vieillard au maire Eber-Win.

— Oui, j'entends et je comprends, répliqua celui-ci avec un secret dépit; mais moi, je ne voulais être que le premier sujet de Thiod-Rik et son appui le plus ferme.

— Eh bien! avant de sortir de cet asile, nous mangerons ensemble les eulogies, et nous ferons tous le serment de nous être dévoués les uns aux autres, à la vie et à la mort. »

Après qu'ils eurent prononcé ce serment, le vieux mendiant prit des ciseaux et coupa très-court la belle chevelure de Thiod-Rik; celui-ci en frémissait de douleur et d'indignation.

« Console-toi, mon fils, lui dit le mendiant; dans deux ou trois ans tes cheveux auront repoussé; d'ici là, tu auras acquis quelque sagesse, et nous, nous t'aurons préparé sûrement les voies du trône. »

Ce fut ensuite le tour d'Eber-Win; plus résolu que son pupille, il abattit lui-même sa longue chevelure sans prononcer un mot.

« Pourrons-nous sortir maintenant? demanda-t-il d'une voix brève.

— Je vais l'essayer, » lui répondit simplement le vieillard, et, se retirant dans le chœur, il tira de sa besace un parchemin déjà couvert de caractères, fit fondre de la cire et y apposa un large sceau; revenant ensuite vers le groupe qu'il venait de quitter, il prit au cou du jeune koning une lourde chaîne d'or d'un travail particu-

lier, et la brisa en trois parties inégales; il donna la première à Eber-Win, la deuxième à Thiod-Rik et garda la troisième.

« Quand tu recevras, dit-il à Eber-Win, la partie de cette chaîne que je garde, tu pourras sortir de la retraite où tu vas sans doute être renfermé, tu te retireras aussitôt auprès d'Ouin, évêque de Rothomagus (Rouen), tu lui présenteras cette bague, et dès lors tu auras en lui un ami dévoué; là, tu attendras de nouvelles instructions; garde avec toi Crescentius; depuis quelques mois il s'est habitué, sous la conduite des messagers du koning, à fournir aisément et rapidement de longues courses; il connaît toutes les routes de la Neustrie et de la Bourgogne, il parle les trois idiomes qui s'y rencontrent à chaque pas; sobre, robuste, prudent, il possède toutes les qualités d'un bon messager. En quittant ta retraite, tu me l'enverras; dans quelque lieu que je sois, j'aurai soin d'avance de t'en instruire. Toi, Sighe-Brand, porte en secret ce parchemin à l'abbé de Saint-Denis, et dis-lui de ne le remettre à Wulfoad qu'au moment où Thiod-Rik sera en sûreté dans le cloître; tu attendras le koning à Saint-Denis, et tu y resteras avec lui, toujours prêt à exécuter fidèlement ses ordres. »

Prenant alors à part le jeune mime : « Toi, Vindelicius, de la part de l'abbé de Saint-Denis, tu vas aller trouver en secret le maire d'Austrasie, et tu lui répéteras ces paroles : « L'abbé de Saint-Denis m'envoie vers toi pour t'apprendre qu'il a dans ses mains, sous la date de l'an 575, une charte de Hilde-Bert le jeune, roi de Bourgogne, qui concède à ton père les villages de Souhesmes la grande et la petite, d'Ixierville, d'Ixiermont, d'Avraincourt et d'Avrainville, avec leurs droits et leurs dépendances; tu ajouteras : L'abbé te délivrera cette charte quand Thiod-Rik sera en sûreté dans le cloître de Saint-Denis et le maire Eber-Win dans celui de Luxeuil. »

Quelques jours s'écoulèrent avant le retour de Vindelicius; il revint enfin, Wulfoad l'accompagnait. Celui-ci s'était assuré de la vérité des paroles du messager, et, flatté dans son avarice, il accordait la vie sauve à ses deux ennemis; il en fit le serment solennel

sur l'autel; puis il leur donna une escorte suffisante pour conduire Thiod-Rik à Saint-Denis et son maire déchu à Luxeuil.

Comme Thiod-Rik s'avançait tristement vers lui pour l'embrasser, le mendiant lui murmura à l'oreille : « Tu trouveras à Saint-Denis un ami dévoué, l'abbé te prend sous sa protection; il refera ton éducation et remplacera le bajule qui t'a manqué jusqu'à ce jour: sache profiter de ses conseils. »

Puis, se retirant avec Vindelicius : « Viens, dit-il à celui-ci, la première partie du sort des saints qui concernait le koning est accomplie, allons travailler maintenant à l'accomplissement de la seconde.

— Ah! vous m'y faites songer, maître : le sort m'avait annoncé que je serais roi...

— Le sort aura dit vrai, Vindelicius, répliqua le vieux mendiant en souriant, tu seras roi. »

CHAPITRE QUATRIÈME.

LES JEUNES MESSAGERS.

Sommaire.

Le couvent de Luxeuil. — Nouvelles applications du talent du jeune mime. — Arrivée d'Eber-Win à Rothomagus. — Le couvent de Poitiers: sainte Baudour, Crescentius et Claudia. — Le faux Hlod-Wig III.— Rencontre dramatique des jeunes messagers ; les dangers qu'ils courent ; sang-froid de Crescentius ; courageux dévouement de Sighe-Brand. — Il est condamné à mort. — La fierté de saint Romain. — L'évêque Ouin. — Le vieux mendiant et Crescentius soulèvent la Neustrie. — Disparition du faux Hlod-Wig III.

Depuis trois ans déjà, Eber-Win et Thiod-Rik languissaient à Luxeuil et à Saint-Denis, sans qu'aucun événement leur eût annoncé un changement prochain dans leur situation, et tous deux commençaient à perdre tout espoir : comment supportaient-ils leur claustration ? Thiod-Rik avec résignation, parce qu'il recevait les leçons précieuses de l'abbé de Saint-Denis ; son intelligence agrandie, ses passions maîtrisées, son cœur ennobli par cette éducation habilement dirigée, le rendaient cependant plus digne d'occuper le trône que la plupart de ses prédécesseurs : aussi le moment marqué par la Providence où il allait ressaisir le pouvoir n'était pas loin.

Eber-Win, en proie à une fièvre dévorante, comptait les jours; privé du mouvement nécessaire à sa puissante organisation, il se consumait lentement; il avait cependant cherché à leurrer autant qu'il était en son pouvoir ce besoin d'activité. Avec la même ardeur qu'autrefois, il ambitionnait les attributions du pouvoir royal; il avait demandé et obtenu, non sans peine, les attributions de sous-prieur. Il était donc chargé du soin de réveiller le couvent aux heures indiquées par la règle, de surveiller l'exécution du règlement, les détails du service, et, parmi ceux-ci, entrait l'inspection des distributions d'aliments qui avaient lieu tous les jours à Luxeuil, comme dans tous les couvents, en faveur des pauvres. L'Église qu'avaient, à si juste titre, enrichie les rois Mer-Wings, rendait au peuple ce qu'elle avait reçu des rois.

Un jour qu'Eber-Win présidait à cette distribution quotidienne, son attention fut attirée par une discussion élevée entre un moine et un jeune mendiant. Il écouta, et voici le dialogue qui vint à son oreille :

« Jeune homme, disait le moine, retire de ton vase ce que tu viens d'y mettre, si tu veux être servi à ton tour.

— Mais, mon saint bienfaiteur (répondait le jeune pauvre avec ce ton humble jusqu'à la bassesse, dolent et nasillard, particulier aux mendiants), cet objet a touché au tombeau de saint Martin, il possède des vertus divines, et les aliments dans lesquels il a trempé acquièrent des qualités particulières.

— C'est une superstition païenne que nous ne devons pas souffrir... retire cette chaîne, ou tu n'auras rien de nous.

— Mais, saint homme de Dieu, cette chaîne (et il articula ce mot à haute voix), cette chaîne est d'or et a appartenu, dit-on, à l'un de nos konings qui y attachait autant de prix que moi-même.

— Qu'importe cela? Fais ce que je dis, ou retire-toi.

— Mais, mon bon père, cette chaîne...

— Cette chaîne est pour toi l'objet d'une superstition païenne,

te dis-je, » reprit le moine avec un peu d'irritation, et en élevant involontairement la voix.

Ce mot *chaîne* répété si fréquemment avait enfin éveillé l'attention du grand homme qui, sous sa robe de moine, conservait le cœur d'un guerrier; une espérance soudaine lui traversa l'esprit, radieuse comme un rayon de soleil pénétrant dans un profond cachot. Il tressaillit; mais, reprenant aussitôt son empire sur lui-même:

« Approche, dit-il au jeune mendiant, montre-moi cette chaîne... » A peine y eut-il jeté un regard, que ses yeux s'enflammèrent. « Elle est d'un beau travail, dit-il au pauvre... Et tu dis que c'est une relique?

— Oh! oui, mon bon père, et qui a fait des miracles!...

— En fera-t-elle encore?

— C'est selon la foi qu'on y a.

— Je me sens disposé à y avoir foi... tiens, veux-tu la changer contre cette autre relique qui ne m'a jamais quitté, c'est un petit doigt de saint Hilarion.

— Saint Hilarion! ô mon Dieu!... serait-il vrai? Moi, qui ai toujours désiré une relique de ce grand saint... J'accepte l'échange, mon saint père... » Et l'échange s'opéra aussitôt. Mais en s'approchant d'Eber-Win, le jeune pauvre, feignant de porter religieusement à ses lèvres le petit doigt de saint Hilarion, se baissa beaucoup plus qu'il ne fallait, et d'une voix basse et rapide : « Il faut vous enfuir de Luxeuil ce soir avec Crescentius, monseigneur, lui dit-il; je vous attendrai sur la route avec des chevaux; Crescentius partira de suite pour Poitiers, où l'appelle le vieux mendiant. »

Cela dit, il s'éloigna, mangeant avec un appétit qui faisait plaisir à voir la soupe aux légumes qu'on venait de lui donner.

Depuis longtemps Eber-Win préparait son évasion : la nature de ses fonctions dans le couvent la lui rendait plus facile encore. La nuit n'était pas au milieu de son cours qu'il était sur la route. Des chevaux rapides l'y attendaient en effet.

« Où allons-nous ? dit-il à son guide.

— A Rothomagus, monseigneur. Vous avez votre bague pour l'évêque ?

— Elle ne m'a jamais quitté.

— Hâtons-nous donc. »

Pendant plusieurs heures ce furent les seuls mots qu'échangèrent entre eux les deux fugitifs ; les chevaux, pressés de l'éperon, filaient comme des flèches.

Comme le jour commençait à paraître, le jeune compagnon d'Eber-Win s'arrêta ; on était alors sur la lisière d'une forêt. Il descendit de cheval, engageant son compagnon à l'imiter, puis il sonna trois fois d'une buccine qu'il portait en sautoir. Presque aussitôt un homme sortit du bois, menant par la bride deux chevaux frais.

Eber-Win alors, pour la première fois, examina son compagnon. Celui-ci portait à peu près le costume que nous avons vu au petit koning, au commencement de ce récit.

« Tu n'es pas Thiod-Rik, lui dit Eber-Win ; lui seul aurait le droit de porter ce costume. Qui donc es-tu ?

— Je suis Hlod-Wig III, le fils de Hlod-Her III.

— Mensonge ! Hlod-Her est mort sans enfant.

— Cela se peut, monseigneur ; cependant jusqu'à nouvel ordre, s'il vous plaît, je serai son fils.

— Que veut dire cette comédie ?

— Comédie en effet, monseigneur ; ne m'avez-vous pas reconnu ? Je suis le mime Vindelicius...

— En effet ! vraiment, je ne t'eusse pas reconnu... tu portes bien ce costume... Mais dis-moi : tu sais sans doute quel était ce jeune mendiant qui m'a remis le tronçon de la chaîne, dont les trois parties en se réunissant doivent nous réunir le vieux mendiant, Thiod-Rik et moi ?

— Ce pauvre, c'était encore votre très-humble esclave, monseigneur.

— Quoi, vraiment!... Tu possèdes à merveille le talent de te contrefaire... jamais mendiant n'eut l'air plus misérable, le regard plus hypocrite, la parole plus humble... tu étais le plus pitoyable de tous les mendiants... C'est un véritable triomphe pour un mime...

— Que voulez-vous, monseigneur, répliqua Vindelicius avec une feinte modestie pleine de vanité, on n'est pas élève de Campionis pour rien.

— En deux mots, mets-moi au courant des événements.

— Il y a huit jours le roi Hilde-Rik a péri assassiné avec toute sa famille dans la forêt de Chelles.

— Assassiné?

— Par un seigneur nommé Bodilon qu'il avait fait battre de verges pour une faute légère : Hilde-Rik ne conservait plus aucune mesure dans sa conduite. Alors mon maître m'a remis ce tronçon de la chaîne, en m'ordonnant de vous l'apporter. J'ai réussi; Dieu soit loué! mais l'oracle qui commence à s'accomplir pour Thiod-Rik s'accomplit aussi pour moi. Me voilà koning, jusqu'au jour où, en vous servant de mon nom apocryphe, vous aurez réuni des forces suffisantes pour que Thiod-Rik puisse vous suivre sans danger : alors je disparaîtrai tout à coup de la scène.

— Bien trouvé!... mais si je ne réussis pas et qu'on te prenne?...

— On m'égorgera, je le sais... l'honneur d'être roi, ne fût-ce que quelques mois, mérite bien, selon moi, que l'on coure ce petit danger. »

On était arrivé aux portes de Rothomagus. A peine l'évêque Ouin eut-il vu la bague donnée par le vieux mendiant à Eber-Win trois ans auparavant, que les portes du palais épiscopal s'ouvrirent devant les fugitifs : ils y trouvèrent des secours de toute espèce, et ce fut là que, pour la première fois, le faux Hlod-Wig III fut élevé sur le pavois. Toutefois les grands opposés à Eber-Win refusèrent de le reconnaître, et le maire, ne se croyant plus en sûreté à Rothomagus, quitta clandestinement cette ville, et commença à

parcourir la Neustrie et la Bourgogne, cherchant partout des amis et des secours.

Nous les laisserons un moment pour nous mettre à la recherche des autres personnages de cette histoire.

En quittant Luxeuil, Crescentius s'était rendu à Poitiers, où l'attendait le vieux mendiant :

« J'ai besoin de toi, lui dit celui-ci en le voyant, pour établir des intelligences avec la sainte reine Baudour. Présente-toi donc au couvent et demande à parler à ta sœur Claudia; tu la prieras d'obtenir de la mère de Thiod-Rik des lettres de créance auprès de saint Ægilbert, de saint Régulus, et de tous ses amis, dans le but de rétablir sur le trône son fils, encore exilé à Saint-Denis. »

Je ne chercherai pas à vous rendre l'émotion de Claudia à la vue de son frère, ni le plaisir inexprimable qu'éprouvait celui-ci à la contempler : c'est qu'elle était vraiment d'une beauté saisissante sous ce costume blanc et noir : la douce expression de son visage était devenue angélique; la sérénité d'une âme toute dévouée à Dieu répandait sur sa physionomie comme un céleste reflet.

« Es-tu heureuse, ma sœur? » Tels furent les premiers mots que lui adressa son frère.

— Heureuse, oh! oui, bien heureuse, Crescentius! La sainte reine Baudour, qui affectionne particulièrement les jeunes esclaves, a pris un soin particulier de moi; tu sais qu'elle-même avait été achetée aux Saxons, et qu'elle partit de l'esclavage pour monter au trône de Hlod-Wig II... Aussi elle aime particulièrement celles de nos compagnes qui ont été dans la servitude comme elle... Nous sommes plus de cinquante ici qu'elle a rachetées. Grâce à ses soins bienveillants, aujourd'hui je sais lire dans les livres saints et je commence à les copier passablement.

— As-tu pris le voile?

— Je n'ai pu encore obtenir ce bonheur, et suis toujours au nombre des novices.

— Et, ensuite des exercices de piété, que faites-vous?

— Nous cultivons les lettres, nous expliquons les Pères de l'Église dans leur texte original, nous les commentons, et souvent aussi nous essayons de les annoter dans leur langue. Enfin le reste du temps est consacré à des travaux de notre sexe.

— La reine t'aime-t-elle?

— Je le crois : elle m'a du moins particulièrement attachée à sa personne, et je tâche de me rendre digne de cette faveur.

— Parle-t-elle quelquefois de son fils Thiod-Rik?

— Rarement; elle a renoncé aux choses du monde, et ne pense qu'à son salut.

— Dieu ne lui défend pas d'aimer son fils. Ne craindrait-elle pas plutôt de voir ce fils hériter, comme ses frères, des vices de son père?... Dis-lui que Thiod-Rik est digne d'elle. Le temps, la solitude, la méditation, les leçons d'un saint abbé, ont mûri son intelligence, fortifié son âme contre les passions, ennobli son cœur... S'il remontait sur le trône, ce serait pour faire le bonheur du peuple... Informe de tout cela la sainte reine... réveille dans son cœur l'amour maternel, et obtiens-en des lettres pressantes de recommandation pour ses amis qui lui sont restés fidèles... L'homme à qui nous devons tous deux le bonheur et la paix de nos jours, cet homme te demande ce service, et nous ne pouvons le lui refuser!...

— Reviens demain, mon frère, j'aurai réussi près de la reine, ou c'est qu'alors la chose serait vraiment impossible. »

Quels que soient les torts de ses enfants et son propre détachement des intérêts de ce monde, une mère conserve toujours dans son cœur un pli secret où palpite le souvenir de ceux qui lui doivent la vie.

Au récit du changement qui s'était opéré dans son fils Thiod-Rik, sainte Baudour se sentit heureuse et fière; ses yeux se mouillèrent de douces larmes au nom de cet enfant, le seul que Dieu lui eût laissé. Elle donna à Claudia des lettres pressantes pour plusieurs évêques; elle les y priait, en son nom et par l'amitié qu'ils

avaient pour elle, d'aider le jeune Thiod-Rik à remonter sur le trône.

Le soir même du lendemain, par l'ordre du vieux mendiant, Crescentius partit pour porter ces missives à leur destination, tandis que le vieillard lui-même se disposait à parcourir toute la Neustrie et toute la Bourgogne, pour soulever les populations en faveur du dernier fils de Hlod-Wig.

Pendant que ces événements se passaient à Luxeuil, à Rothomagus, à Poitiers, informé par de vagues rumeurs de la mort de son frère, Thiod-Rik, impatient de ne recevoir aucune nouvelle ni d'Eber-Win ni du vieux mendiant, ordonnait à Sighe-Brand de s'enfuir du couvent de Saint-Denis et de chercher auprès d'Eber-Win la cause de cet oubli.

Une fuite, si difficile qu'elle fût d'ailleurs, cessait de l'être pour un homme d'un caractère aussi résolu que Sighe-Brand. Il partit, en jurant à son maître de ne revenir qu'avec des nouvelles certaines. Il se dirigea d'abord vers Poitiers, que le vieux mendiant avait, trois ans plus tôt, désigné comme devant être le centre du mouvement qu'il projetait.

Mais quelles difficultés le jeune Frank avait à surmonter avant d'arriver à sa destination !

Les communications étaient difficiles à cette époque où il n'existait guère que les voies romaines; et encore, depuis l'invasion des Franks, ces voies avaient été si négligées, qu'elles étaient devenues méconnaissables. En plus d'un endroit même, les habitants avaient trouvé commode de les défoncer pour en agrandir d'autant leurs propriétés. Dans tous les cas, les villes et les villages clair-semés sur le territoire de la Gaule, surtout en Bourgogne et en Neustrie, étaient séparés par de vastes marais, par des forêts profondes, des landes désolées, de hautes bruyères qu'il fallait traverser sans autre guide que l'inspection du ciel. Peu de rivières avaient des ponts, et ils n'apparaissaient qu'à de grands intervalles; il fallait donc, ou se résoudre à un long circuit, ou en opérer le trajet à gué si

l'on en trouvait un. Les loups et les autres carnassiers du Nord peuplaient ces régions inhabitées; on ne les traversait pas sans danger dans le milieu du jour, qu'était-ce donc pendant la nuit? Les routes du Nord ne présentaient point d'hôtellerie aux voyageurs, et l'hospitalité gauloise et franke devenait de jour en jour moins généreuse, moins cordiale; elle cessait presque entièrement dans les temps de trouble, car on avait toujours à redouter la vengeance du parti ennemi de ceux que l'on aurait accueillis.

Cette difficulté de communication avait porté les rois à créer à leur suite comme une école de messagers qu'on habituait de bonne heure aux courses longues et rapides, aux privations de sommeil et de nourriture, à toutes les fatigues; on leur enseignait la direction des routes ouvertes, mais on leur apprenait aussi à couper à travers les plaines et les forêts, en se dirigeant sur l'étoile polaire dans la nuit, sur le soleil dans le jour. Ils allaient ordinairement à pied, qu'eussent-ils fait d'un cheval? Ce n'eût été pour eux qu'un embarras dangereux : où un homme se sauve, un cheval périt.

Crescentius, nous l'avons dit, avait été élevé dans l'exercice continuel de la profession de messager; il en connaissait tous les inconvénients et toutes les ressources; il avait donc moins de dangers à courir que Sighe-Brand. Mais, d'un autre côté, celui-ci possédait dans sa force physique, remarquablement développée comme chez tous les Franks, des moyens de défense que la nature avait refusés à Crescentius.

Ils marchaient ainsi depuis trois jours, se dirigeant, l'un du nord à l'ouest, de Saint-Denis à Poitiers, l'autre de l'ouest au nord, de Poitiers vers une des villes où l'appelait sa mission.

Par excès de prudence, Sighe-Brand ne se reposait que quelques heures pendant la nuit, et reprenait sa route dès l'aube du jour, préférant se reposer une heure ou deux quand le soleil était dans toute son ardeur. Il choisissait ordinairement un taillis épais, et, plaçant une pierre sous sa tête, il s'endormait sans crainte des

bêtes sauvages la main sur son skramasax. La première éducation du jeune Frank, toute rustique, lui avait conservé, en partie, la subtilité d'organes qui distingue le sauvage; ses yeux portaient à une distance infinie, son odorat percevait les émanations les plus volatilisées et en distinguait la nature, son ouïe était d'une finesse extrême: enfin, dernière et précieuse qualité, son sommeil était léger comme celui d'un oiseau.

Un jour, vers midi, le soleil lançant par torrents ses flèches embrasées, Sighe-Brand, accablé tout à la fois de fatigue et de chaleur, entra dans un bois épais, et, après avoir fait son repas d'un morceau de pain noir obtenu la veille de la charité d'un paysan, il s'étendit sur l'herbe fraîche et s'endormit.

A peine reposait-il depuis une demi-heure, qu'il fut réveillé par un bruit de frôlement de branches et d'herbe foulée, assez semblable à celui que fait une bête fauve. Son premier mouvement fut de porter sa main sur son arme; puis, à demi relevé sur le bras gauche, il écoute; il lui semble entendre une voix humaine à quelques pas de lui; il prête encore plus d'attention, et, rampant sur les genoux et les mains sans produire le moindre bruit, il s'avance entre les broussailles et regarde : c'était un jeune homme revêtu de la cuculle et du chaperon; il était à genoux et semblait prier avec ferveur : « O Dieu! s'écriait-il en répétant des versets des psaumes, étends sur ton serviteur ta droite puissante, et délivre de leurs ennemis ceux qui combattent pour ta gloire. »

« Crescentius! se dit à lui-même Sighe-Brand; dois-je le croire? est-ce bien Crescentius? » Puis, se relevant d'un seul bond et serrant le jeune homme dans ses bras : « C'est toi, le compagnon de ma servitude, Crescentius! Dis-moi quelles circonstances nous réunissent dans cette forêt solitaire! »

Fort effrayé, dans le premier instant, de cet abord soudain, le jeune messager se remit bientôt de son trouble en reconnaissant son ami. « Parle bas, lui dit-il en jetant autour de lui des regards méfiants, je suis poursuivi...

— Pour quelle cause ?

— Je porte des dépêches de la sainte reine Baudour à plusieurs évêques dévoués à ses intérêts. Les grands de Bourgogne et de Neustrie voudraient seuls diriger à leur profit la révolution qui se prépare ; ils couvrent le pays de leurs hommes de guerre et de leurs espions ; on m'a vu remettre une missive de sainte Baudour à l'évêque de Divio, et depuis cette ville je suis poursuivi. J'ai pris en vain les chemins les plus détournés, les voies les moins connues : il y a une heure encore, comme je cherchais à passer à gué la rivière qui borne cette forêt, j'ai revu mes ennemis ; ils se sont précipités sur moi avec de grands cris ; j'ai pu encore leur échapper, grâce à la rapidité de ma fuite, qui m'a permis de gagner ces bois sombres.

— Combien sont-ils ?

— Quatre ; leur costume frank les fait aisément reconnaître.

— Suis-moi sans retard, c'est Dieu qui t'a envoyé près de moi ; je vais te sauver ; si je succombe, tu diras à Thiod-Rik que je suis mort pour sa cause.

— Que prétends-tu faire ?

— Mon devoir ; suis-moi, te dis-je, songe à accomplir ta mission, et, quoi qu'il advienne, poursuis ta route sans t'occuper de moi. »

Ils marchèrent ainsi durant vingt minutes avec des précautions infinies : tout à coup des voix s'élevèrent à quelque distance.

« Ce sont mes espions ! s'écria Crescentius, je les reconnais à leurs voix ; nous ne sommes séparés d'eux que par l'épaisseur d'un taillis.

— C'est assez pour leur échapper ; écoute, ajouta Sighe-Brand, et suis fidèlement mes instructions. Ce matin, à mille pas environ du lieu où nous sommes, j'ai traversé cette rivière à l'endroit où elle se précipite en cascades furieuses entre deux rochers élevés : à cet endroit, on a jeté, d'un rocher à l'autre, un pont, si l'on peut donner ce nom à un tronc d'arbre grossièrement équarri et fixé entre deux anfractuosités de la roche ; tu vas traverser ce pont : si

j'en ai le temps, je te suivrai, puis, tous deux, nous le précipiterons dans le torrent, et nous gagnerons au moins trois heures d'avance sur nos persécuteurs; si nous sommes serrés de trop près, tu le traverseras seul pendant que je protégerai ton passage; arrivé à l'extrémité opposée, tu précipiteras le tronc d'arbre dans le torrent.

— Mais toi?

— Moi, n'ai-je pas mon skramasax pour me défendre?

— Ils sont quatre, et tu es seul.

— Qu'importe?... il faut que les lettres dont tu es chargé parviennent à leur destination, il y va du trône de Thiod-Rik; n'insiste plus, ton devoir est de m'obéir en cette occasion. »

Ils étaient tout près du pont; à ce moment, des cris éclatèrent derrière eux, ils étaient découverts. Les quatre espions se précipitèrent sur les deux jeunes gens.

« Les lettres! les lettres! criaient-ils, ou vous êtes morts!

— Plutôt mourir, en effet! répliqua Sighe-Brand, » et, poussant vers le pont suspendu Crescentius qui hésitait à le laisser dans ce danger, le jeune Frank se campa résolûment devant le passage, son skramasax dans une main, sa dague dans l'autre...

Ses adversaires, reconnaissant en lui un homme de leur race, s'arrêtèrent un moment, se consultant du regard : « Jeune homme, dit le plus âgé des quatre, celui qui paraissait commander aux autres, livre-nous le passage, ou, malgré ta race et les lois qui la protégent, nous te tuerons... nous avons des ordres.

— De qui?

— Du comte d'Augustodunum.

— Depuis quand un comte donne-t-il des ordres contraires à ceux d'un roi?... Je suis de l'antrustion de Thiod-Rik.

— Thiod-Rik a renoncé au commandement; il est moine à Saint-Denis.

— Tu te trompes, il n'a jamais prononcé de vœux, et s'apprête à ressaisir le commandement.

— Qui nous prouvera que tu portes ses ordres?

— Qui me prouvera que vous exécutez ceux du comte d'Augustodunum ?

— Tu vois bien qu'il faut combattre.

— Combattons donc, » reprit fièrement Sighe-Brand.

Tous quatre s'élancèrent sur lui à la fois, mais ils s'arrêtèrent subitement, frappés de stupéfaction. Crescentius avait traversé le pont, et, selon l'ordre de Sighe-Brand ; l'énorme tronc d'arbre soulevé par lui venait de s'écrouler dans le torrent avec un bruit pareil à celui du tonnerre : les échos de la forêt et ceux des collines voisines en retentirent longuement.

« Dieu soit loué, il est sauvé ! s'écria Sighe-Brand ; maintenant, faites de moi ce que vous voudrez, ajouta-t-il en remettant paisiblement ses armes à sa ceinture ; rappelez-vous seulement qu'il y va de la liberté pour celui qui verse le sang d'un Frank, sans y être forcé par sa défense personnelle.

— Adieu ! courageux ami, lui cria Crescentius en s'éloignant ; Thiod-Rik connaîtra, je te le jure, ton noble dévouement ! Dieu veille sur toi !

— Conduisez-moi à Autun, j'ai le droit d'être jugé par votre comte, » ajouta Sighe-Brand en se tournant vers ses adversaires.

— Il est pour longtemps encore à Rothomagus ; nous avions l'ordre de lui amener dans cette ville le messager de sainte Baudour, nous t'y conduirons à sa place. »

La justice des comtes franks était au moins aussi expéditive que celle des rois. Sighe-Brand fut enfermé dans un cachot et condamné à mort. Le supplice fut fixé à huit jours de délai ; on voulait attendre l'occasion d'une fête pour procurer au peuple ce surcroît d'agrément.

Mais, dans les temps de révolution, huit jours sont un siècle : en huit jours, un trône s'écroule, un autre s'élève ; en huit jours un empire change entièrement de face ; ceux qui commandaient, obéissent ; ceux qui étaient les opprimés deviennent les maîtres.

La Neustrie et la Bourgogne s'agitaient sourdement. Le bruit



Les lettres ! les lettres ! ou vous êtes morts !
Plutot mourir en effet, répliqua [illegible]

courait que le soulèvement se faisait à l'instigation d'un vieux mendiant qui possédait une influence inexplicable sur l'esprit des peuples. Mille conjectures plus ou moins vraisemblables circulaient sur son compte.

Le seul fait incontestable dans tous ces bruits était la part que prenait le vieux mendiant au mouvement qui se préparait. Il allait sans cesse de village en village, de chaumière en chaumière, échappant à toutes les recherches par le dévouement des gens du peuple.

Eber-Win cependant, accompagné du faux Hlod-Wig III, parcourait aussi le pays. On accueillait assez bien l'ancien maire de Neustrie, mais son roi ne s'attirait ni les sympathies, ni le respect.

Ce n'est pas que Hlod-Wig III manquât d'une certaine noblesse extérieure; mais sa parole avait une pureté d'expression, sa prononciation une douceur harmonieuse, qui contrastaient singulièrement avec son origine franke. Ses gestes se faisaient remarquer par un à-propos, une sorte de perfection, qui faisaient dire au peuple, toujours si profond observateur : « On croirait que le koning d'Eber-Win joue un personnage; mais il le joue trop bien. » Et le peuple avait raison : le jeune mime arlésien sentait bien qu'il ne jouait qu'un personnage d'emprunt; et, quelque perfection qu'il y mît, il y avait toujours en lui quelques signes extérieurs qui trahissaient l'étude et l'apprêt. Le comédien perçait sous l'habit du koning.

Un homme né dans l'obscurité peut devenir un grand capitaine ou un illustre magistrat; mais il faut être né dans la royauté pour la représenter dignement.

Plusieurs fois, dans un danger pressant, on avait vu Hlod-Wig III pâlir et se troubler : un roi ne doit pas connaître la crainte.

Une autre fois, un homme lui ayant manqué de respect, au lieu de lui infliger un châtiment exemplaire, Hlod-Wig III avait ri de son irrévérence. Un roi peut pardonner quand on l'offense, ce peut-être un effet de sa clémence; mais il doit garder un soin constant de sa dignité.

Aussi le peuple ne parlait qu'avec mépris du nouveau koning; à l'instigation du vieux mendiant, il regrettait tout haut le jeune Thiod-Rik, dont la mâle contenance, le regard haut et fier, la parole ferme, réalisaient bien mieux l'idée qu'il se faisait d'un roi.

D'un autre côté, délivré de ses ennemis, le jeune messager de Baudour avait fait diligence; les évêques restés fidèles à la sainte reine, avertis par ses lettres, réveillaient le souvenir de son fils : tout s'agitait donc en sa faveur; tandis que lui seul, ignorant ce qui se passait, attendait avec impatience le retour du jeune Frank, livré à ses ennemis, et pleurait peut-être déjà sa perte.

Dieu ne voulait pourtant pas que Sighe-Brand pérît. Le jour désigné pour son supplice s'était levé; sur la plus grande place de Rothomagus un échafaud était dressé depuis la veille : un supplice atroce emprunté par Fred-Gunde à l'empire romain d'Orient lui était réservé; c'était l'*estrapade*. Déjà une multitude innombrable de spectateurs encombrait la place; déjà les instruments du supplice étaient disposés; les bourreaux étaient prêts; et voici qu'entre deux files de soldats aux regards farouches, s'avance le patient, les mains liées derrière le dos; une heure encore, et il aura cessé de vivre (car cette affreuse agonie durait une heure).

Le peuple fixe sur lui des yeux où brille une avide curiosité : on veut voir quels ravages les terreurs d'une telle mort peuvent produire sur les traits d'un homme; mais l'attente est trompée : le regard de Sighe-Brand est resté calme, limpide, assuré; son front respire la sérénité; il marche à la mort avec la tranquillité d'un homme innocent et religieux; il va mourir comme mouraient les martyrs; n'est-il pas en effet le martyr de sa fidélité à son roi?

Mais, de l'autre côté de la place, il se passe un mouvement étrange; c'est une procession qui s'avance, refoulant devant elle les flots du peuple, qui fait silence et s'ouvre sur son passage. Puis une voix s'élève, criant : « Voici la fierte de saint Romain! » et tous les fronts se découvrent et se courbent, et tous les genoux se ploient pour se poser sur la terre.

Les reliques du saint, portées par quatre prêtres, traversent la place avec l'évêque à leur tête : celui-ci s'approche du condamné qui va mourir, et, le touchant de la crosse pastorale : « Au nom du grand saint dont voici les reliques, lui dit-il solennellement, et par l'autorité des chartes de l'immortel fils de Hlod-Her le Grand, criminel ou non, jeune homme, ta peine t'est remise et tu es libre. »

Aussitôt, comme obéissant à un pouvoir surnaturel, les gardes de Sighe-Brand détachent ses liens et s'éloignent de lui en lui répétant : « Tu es libre. » Sighe-Brand, stupéfait, reste immobile à la même place, ne sachant s'il rêve; mais une grande voix, composée de dix mille voix, s'élève alors roulant dans l'espace avec le bruit du tonnerre, pour lui répéter : « Tu es libre ! » — « Je t'attends au palais épiscopal, » murmura tout bas à son oreille une autre voix. Sighe-Brand veut éprouver jusqu'à quel point est vrai l'événement étrange qui vient de lui rendre si soudainement la liberté ; il fait quelques pas au milieu de la foule, et la foule lui livre passage : quelques pas plus rapides encore, et toujours elle s'ouvre devant lui ; il s'élance, il court, il se précipite alors dans la direction du palais épiscopal, et rien n'entrave ses pas; il est déjà loin du lieu où il devait mourir, et la grande voix de la foule n'est plus qu'un murmure où l'on distingue encore ces mots, délicieux à l'oreille du condamné : « Il est libre! il est libre! gloire à saint Romain! »

Sighe-Brand, arrivé au seuil du palais, s'arrête, tombe à genoux, et levant les mains aux cieux : « O Christ libérateur! s'écrie-t-il, tes apôtres et tes saints ont continué ton œuvre; ta parole fera la conquête du monde, et un jour tous les hommes, à genoux devant toi, diront comme moi en ce moment : Loué, béni, adoré sois-tu pendant l'éternité, ô Christ sauveur! »

Sighe-Brand était attendu au palais épiscopal; on l'introduisit dans l'oratoire de l'évêque : une heure après celui-ci y rentrait. « Tu as été courageux et dévoué, jeune homme, et Dieu a veillé sur toi ; te sens-tu la force de courir de nouveaux dangers pour la même cause ?

— Parlez, je suis prêt.

— Un messager d'Eber-Win t'attend, je te laisse avec lui ; en le quittant, tu sauras ce qu'il te reste à faire. »

Ayant prononcé ces mots, l'évêque se retira comme le personnage annoncé paraissait.

« Vindelicius! s'écria Sighe-Brand avec joie; qu'es-tu devenu depuis notre séparation?

— Ah! j'ai joué une magnifique comédie ; jamais comédien n'eut un rôle si long et si brillant.

— Et tu as été applaudi comme toujours?

— Hum! hum! reprit le jeune mime avec un geste plaisant, ne parlons pas de cela... mais, regarde, reconnais-tu les deux tronçons de cette chaine d'or?

— Celle de Thiod-Rik !

— Eh bien! puisque tu les reconnais si bien, tu les lui reporteras sans retard.

— Quoi! le jour serait-il venu ?

— Oui, si tu te hâtes. Eber-Win attendra Thiod-Rik à Bacio ; c'est là que son courage décidera de son sort.

— Une bataille? s'écria Sighe-Brand, dont les regards s'enflammèrent.

— Oui, il y aura, je crois, quelque chose comme cela.

— Et Hlod-Wig III ?

— Il a disparu tout d'un coup, sans qu'on pût suivre ses traces.

— En es-tu sûr?

— On ne peut plus sûr, ajouta Vindelicius en dissimulant un sourire. Et il se retirait; mais revenant tout à coup sur ses pas : Dis-moi, Sighe-Brand, crois-tu toujours aux oracles de la Visinda-Kona ?

— Je n'y crois plus qu'à moitié..... j'ai failli mourir ; mais je ne suis pas mort; et toi, crois-tu toujours aux oracles des lettres?

— Comme toi, à moitié.

— Quoi! aurais-tu failli être roi?

— Adieu, ami, lui dit le jeune mime en lui prenant la main, sans lui répondre autrement que par un nouveau sourire; je retourne à Arelate jouer des pantomimes. »

ÉPILOGUE.

LE TESTAMENT DU VIEUX MENDIANT.

Sommaire.

Cérémonies de l'affranchissement des esclaves. — Le comte de Châlons. — Le bajule des fils du roi. — Une couronne d'or dans une besace. — Histoire du jeune Hilde-Bert et de son frère. — Un comédien comme on en voit peu. — Les prévisions du vieux mendiant sont démenties. — Minorité de Hlod-Wig III. De Hilde-Bert II, de Daghe-Bert II, de Thiod-Rik II. — De Hilde-Rik III. — Chute définitive des Mer-Wings. — Élévation de la puissance des Karlings.

Sighe-Brand ne mit que deux jours à franchir la distance de Rothomagus à Saint-Denis. Thiod-Rik s'évada du couvent la nuit même, appelant autour de lui les hommes de son parti. Bientôt il put tenir la campagne, et, se réunissant à Eber-Win, il battit l'armée des grands à Bacio, et réduisit en captivité le maire Leudésius, qu'ils lui voulaient imposer. La Neustrie et la Bourgogne reçurent avec empressement le nouveau roi, dont la renommée répandait au loin l'éloge.

Thiod-Rik, suivi de son antrustion, plus nombreuse cette fois, plus dévouée surtout, rentra triomphant dans ce palais dont il était sorti en fugitif trois ans auparavant.

Chacun admirait sa contenance calme et digne, la gravité de sa parole, la noblesse de ses manières, la sagesse de ses volontés. Ce

n'était plus le même personnage, tant l'éducation avait modifié profondément sa nature. Chacun augurait favorablement du nouveau règne, et le vieux mendiant se félicitait plus que tout autre de son succès.

Le premier soin de Thiod-Rik fut de rendre à chacun la justice qui lui était due; peut-être montra-t-il trop d'inflexibilité aux grands qui lui avait été opposés; mais, en compensation, ses amis furent comblés de présents et de bienfaits.

Un soir, en présence de son antrustion, il appela Crescentius; lui mettant un denier dans la main, il le jeta pendant quelques moments de côté et d'autre; puis, donnant enfin cet argent à son trésorier, il déclara Crescentius *manumis*, c'est-à-dire affranchi. Quant à Sighe-Brand, dont la servitude n'était que conditionnelle et temporaire, il lui rendit la liberté en payant pour lui le montant du freyd auquel le jeune homme avait été condamné.

Quelque temps après, le roi s'étant marié, Crescentius, entré dans les ordres sacrés, fut déclaré d'avance bajule des fils que le ciel pourrait envoyer au chef Mer-Wing.

Sighe-Brand reçut le titre et les attributions de comte de Châlons avec toutes les prérogatives qui y étaient attachées. Thiod-Rik compléta sa munificence en lui donnant pour épouse la pieuse Claudia, la sœur de Crescentius, élevée au couvent de Poitiers. Les plus sages des rois de la première race favorisaient ces sortes d'unions; ils pensaient, avec raison, que des femmes élevées dans la piété, instruites avec soin, en un mot, vertueuses autant qu'éclairées, devaient nécessairement adoucir les mœurs encore barbares des guerriers francks; on se rappelait l'influence heureuse que sainte Radégonde avait exercée sur son époux Hlod Her II.

« Et toi, noble vieillard, dit un jour Thiod-Rik au vieux mendiant, que puis-je pour toi?

— Continue à régner sagement et par toi-même, c'est le plus beau présent que tu puisses m'octroyer.

— Homme étrange! n'auras-tu pas assez de confiance en moi pour me révéler au moins ton nom?

— Tu le sauras après ma mort, qui ne peut tarder longtemps; je le sens à ma faiblesse, croissant de jour en jour. J'ai vécu le nombre d'années que Dieu m'avait accordées: je mourrai heureux, au moins, de n'avoir pas entièrement failli à ma destinée...

— Que veux-tu dire?

— Ne m'interroge pas... Quand j'aurai pour toujours fermé les yeux, aie soin seulement de lire ce parchemin que je te confie en ce moment, et fais-toi apporter ma besace. »

Le vieillard avait dit vrai; un mois ne s'était pas écoulé depuis ce dernier entretien, qu'il avait cessé de vivre. Fidèle à sa promesse, Thiod-Rik ouvrit seulement alors le parchemin qui lui avait été confié. Nous n'extrairons de ce qu'il contenait que les parties susceptibles d'éclaircir les endroits de notre récit demeurés obscurs.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je déclare que « ceci est mon testament.

« Je suis Hilde-Bert, l'arrière-petit-fils de Sighe-Bert le Grand, « koning de l'Osterik; mon aïeul était Hilde-Bert, mort à la fleur « de son âge; mon père fut Thiod-Rik, koning de la Nosterik, mort « au printemps de ses jours; j'avais treize ans à peine quand je « commençai de régner sur la Bourgogne; vaincu et mis en fuite « à la bataille de Châlons, que je perdis par la défection de mon « frère Sighe-Bert, je n'échappai à la mort que par la vitesse de « mon cheval; longtemps je me cachai; quelques amis, enfin, se « hasardèrent à m'offrir l'hospitalité. Les leçons de ce maître im- « pitoyable qu'on appelle l'adversité, m'avaient rendu modeste et « sage; je dus à ces deux vertus beaucoup d'amis, principalement « parmi le menu peuple. La vie de mendiant, que j'avais adoptée « de ma propre volonté, m'a permis de voir de près, d'étudier « avec soin les besoins du peuple, son caractère, ses mœurs, la « manière dont un prince peut aisément s'en faire aimer. Mon

« costume ne trompait personne ; on savait que sous mes haillons « palpitait le cœur d'un roi. Les sympathies, le respect que je m'é- « tais acquis dans tout le pays, m'auraient peut-être permis de « ressaisir la puissance ; j'en eus un moment la pensée, non pour « moi, mais pour le peuple, dont je me serais efforcé de faire le « bonheur... Un vaste mouvement se préparait dans ce but, quand « je t'ai vu pour la première fois, Thiod-Rik. Ta physionomie intel- « ligente et résolue me frappa ; j'étais vieux, mon règne eût été « court ; je résolus d'employer en ta faveur mon influence et les « moyens que j'avais préparés pour moi-même ; mais, avant d'ac- « complir cette résolution, je voulus te prémunir contre les dan- « gers qui avaient perdu tant de jeunes rois de ta race, tes prédé- « cesseurs. En cela, encore, j'ai réussi. Tout m'annonce que ton « règne sera long et glorieux... Dieu en soit loué !... Maintenant « tu sais tout... Puisse le souvenir du *vieux mendiant* effacer celui « de Hilde-Bert ! Je meurs avec la consolation que tu prononceras « quelquefois mon nom avec respect et reconnaissance.

« Je te lègue ce que contient ma besace ; accepte ce présent, « c'est le complément de ce que j'ai fait pour toi.

« Fait à Paris et revêtu de mon sceau, ce dernier jour des « kalendes de juillet de l'an DCLXXII.

« Moi, HILDE-BERT, koning des Burgundes. »

— Je l'avais pressenti, s'écria Thiod-Rik après cette lecture : que Dieu bénisse ton sommeil, noble vieillard, comme je bénis ta vie ! »

La besace ouverte se trouva contenir une couronne d'or ornée de pierres précieuses ; c'était celle, sans doute, que portait Hilde-Bert à la bataille de Châlons.

Et Vindelicius? Ainsi qu'il l'avait annoncé, il était retourné à Arelate affranchi par Eber-Win, enrichi par lui... Il joua longtemps encore des pantomimes, mais par goût plus que par besoin ; et depuis ce temps, oubliant son origine, il mena un grand train et se prétendit hardiment *fulfréate*.

Le vieux mendiant se trompa toutefois, dans ses prévisions. Thiod-Rik ouvrit son âme aux voluptés; il s'amollit et n'eut bientôt plus d'énergie que ce qu'il en fallait pour conserver le trône, tantôt sous Eber-Win, tantôt sous Pippin de Landen, qui succéda à celui-ci.

La race de Hlod-Wig le Grand allait en s'amoindrissant de jour en jour. Cinq minorités, aussi déplorables que les huit que nous avons esquissées, en précipitèrent la chute. Hlod-Wig III, Hilde-Bert II, Daghe-Bert II, Thiod-Rik II, Hilde-Rik, montés sur le trône à l'âge de huit, dix ou douze ans, ne furent que des ombres de rois, sous lesquelles les fils de Pippin abritèrent leurs usurpations, préparant ainsi la dynastie des Karlings et le règne fameux de Karl le Grand, qui en fut la gloire.

LES

JEUNES FRANÇAIS

DE TOUTES LES ÉPOQUES

LIVRE TROISIÈME

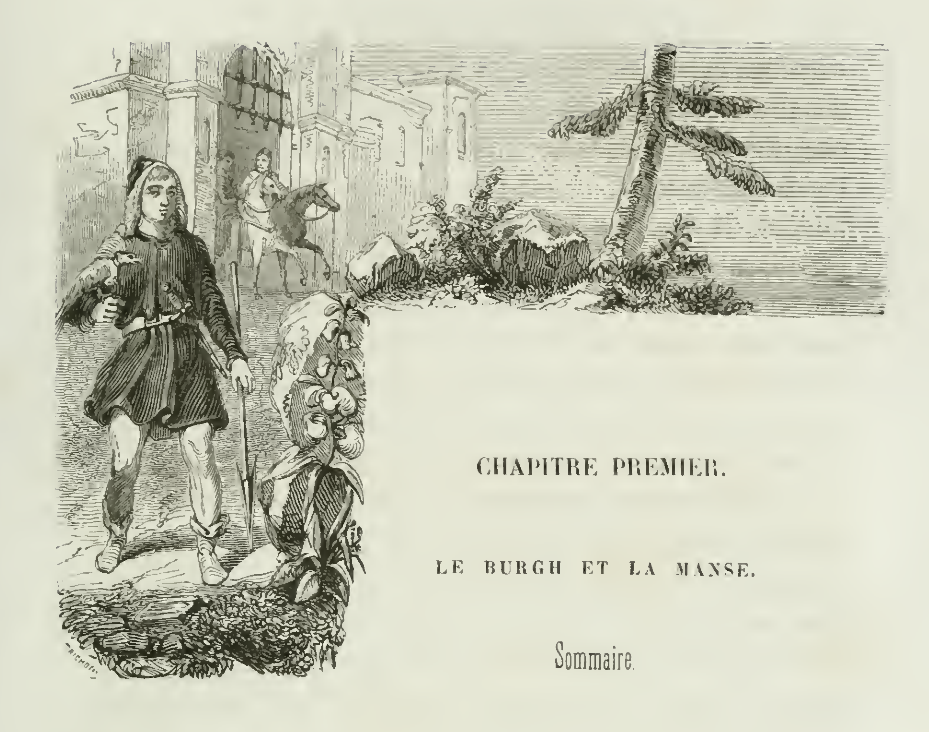
LES PETITS OTAGES

CHAPITRE PREMIER

LE BURG ET LA MANSE

De ce qu'ils ont de leur char engendré
Se doivent-ils garir et repasser.
Mal soit de l'arbre qu'est el vergié planté
Qu'à son segnor ne fet ombre en esté !...
Niés Viviens, com es aterminé
Ma bouche juge que tu soies livré
En la prison pour ton père sauver.
Si tu i muers, Dex a tout à garder !
De la vengeance nos convendra penser.

(LES ENFANCES VIVIEN. — *Manuscrit de la Bibliothèque royale.*)



CHAPITRE PREMIER.

LE BURGH ET LA MANSE.

Sommaire.

AN 845 APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Joie au burgh, tristesse à la manse. — Un pays épuisé par la guerre et les impôts. — Les pieux mensonges d'un bon fils. — Deux amis d'enfance. — Le jeune braconnier. — La chasse du comte. — Façon peu commune de chasser le sanglier. — Le fils du comte et le fils de l'Ariman. — Reconnaissance et désintéressement.

Depuis quinze ans à peu près, sur la montagne qui domine la belle et riante plaine de Vertud, l'honneur de la Campanie gauloise, un château s'était élevé : non un de ces châteaux comme nous en rencontrerons plus tard dans la suite de cet ouvrage, véritables forteresses munies de tours, de donjons, de créneaux, de fossés profonds, de ponts-levis, etc. Le château de Mont-Vertud était tout simplement une petite cité militaire environnée de hautes et fortes

murailles, et mieux défendue par la nature que par l'art. Depuis la mort du fils de Pippin, du grand Karl, l'empire immense qu'il avait fondé s'en allait en lambeaux dans la faible main de ses successeurs : les peuples farouches du Nord, Scandinaves, Sarmates, Obotrites, Hongres, Saxons, qu'il avait cru domptés après trente ans de guerre, se réveillaient pour la vengeance. Leurs barques hardies parcouraient tous nos rivages, semant partout l'horreur et l'épouvante, remontaient nos fleuves, et venaient impunément jusque dans les plus fortes villes prélever un immense butin. Ces Franks, naguère si redoutables, amollis maintenant, fuyaient lâchement devant leurs ennemis ; et les petits-fils du grand empereur, occupés de misérables querelles de succession, ou livrés à toutes les voluptés, abandonnaient le pays à lui-même ; s'ils daignaient s'en occuper un instant, c'était pour le frapper par d'écrasantes contributions. Leurs officiers venaient, après eux, achever la ruine des malheureux habitants en leur arrachant, pour leur propre compte, les derniers débris de leur fortune. Renfermés dans leurs burghs, récemment construits sous le prétexte de repousser les *Normands* (hommes du Nord), ils bravaient l'autorité royale, et se raillaient des gémissements, des cris populaires : ils se rendaient indépendants en leurs gouvernements, transformaient insensiblement leurs titres provisoires en possession définitive, et la léguaient à leurs descendants. C'étaient autant de petits rois ou plutôt de tyrans, qui, incapables de défendre leurs sujets contre leurs ennemis, ne trouvaient de force que pour les opprimer. La plupart d'entre eux étaient des chefs de guerre élevés au pouvoir en récompense de la valeur qu'ils avaient montrée dans leur jeunesse, valeur dont ils ne se souvenaient plus guère alors ; mais beaucoup étaient des aventuriers qui ne devaient leurs succès qu'à leur témérité : dans les temps d'anarchie et de révolution, la puissance est toujours au plus audacieux.

Ce préambule était indispensable pour l'intelligence des faits qui vont suivre : nous prions nos jeunes lecteurs de nous le pardonner.

Or, le premier jour des kalendes de juin de l'an 845, il y avait grande joie dans le burgh de Vertud-Mont.

Mais aussi une grande douleur régnait parmi les hommes de la plaine.

Sur la montagne, c'étaient des cris de joie, de bruyantes fanfares, les aboiements des meutes, les hennissements des chevaux, les chants rauques des hommes de guerre.

Dans le val régnait un lugubre silence. A voir cette vaste étendue de champs presque incultes que couvraient seuls les orties, les genêts et les bruyères; ces chaumières en ruine, ces manses démeublées et désertes dans lesquelles on entrait de tous côtés par des brèches dues au temps, on aurait pu croire qu'un horrible fléau, famine ou peste, avait passé sur ce pays, ou qu'au moins une armée ennemie, farouche, implacable, l'avait dévasté. Il n'en était rien, cependant. Les édits du roi et les exactions du comte avaient suffi pour produire ce grand désastre. Le val était donc silencieux et paraissait inhabité; mais si l'on se fût approché discrètement de ces tristes casemates, si l'on eût pénétré secrètement dans ces manses si misérables, que de gémissements, de soupirs, de pleurs, de malédictions, on eût saisis! Ainsi donc, là-haut le plaisir, c'est-à-dire l'abondance de toutes choses, le luxe, le superflu; là-bas la tristesse, c'est-à-dire la pauvreté, la misère, le dénûment, l'indigence, la faim, sous leurs formes les plus hideuses. Or, ce jour-là particulièrement, la plaine se désolait; car la joie des tyrans fait l'épouvante du peuple: il sait qu'en dernière analyse, c'est lui seul qui en fait les frais.

Si nous voulons connaître plus intimement ce qui se passe, suivons les pas de ce jeune homme qui, rasant les haies à pas furtifs et se courbant dans les épaisses bruyères comme s'il voulait échapper à tous les regards, se dirige vers l'une des manses éparses dans la plaine.

Il s'y introduit, non par la porte, mais par une brèche ouverte derrière l'habitation; personne ne vient à sa rencontre; aucun bruit ne résonne dans la maison que celui de ses pas. Arrivé à la

dernière cloison, il y pénètre avec la précaution qu'on prend en marchant dans la chambre d'un malade.

« C'est toi, Folbert? demanda une voix cassée qui venait du fond de cette pièce.

— Oui, mon père, c'est moi. Comment allez-vous?

— Mieux, mon enfant, beaucoup mieux. As-tu réussi?

— Voyez plutôt, » dit le jeune homme en s'approchant de l'homme qui lui avait adressé la parole.

C'était un vieillard de soixante ans environ; il était couché sur un de ces grabats assez semblables à ceux que l'on destine aux palefreniers dans les écuries; des planches clouées sur quatre pieux fichés solidement dans la terre, les fermaient des quatre côtés, formant ainsi entre elles un vide rempli avec des bruyères sauvages et des feuilles sèches; la paille eût été un grand luxe chez un *ariman* à cette funeste époque; des peaux de mouton à demi dépouillées de leur laine par l'usage recouvraient cette misérable couche. Une autre peau de mouton jetée sur le vieillard réchauffait ses membres engourdis par l'âge et la souffrance.

« *Voyez,* dit le pauvre homme avec un mélancolique sourire.

— Tu veux dire *palpez*, mon bon Folbert : tu oublies toujours que, depuis six mois, je n'ai plus d'yeux qu'au bout des doigts.

— Ah! pardonnez-moi! je suis bien coupable, en effet, d'employer des termes qui renouvellent votre peine en vous rappelant que vous avez perdu la vue. Je m'étudierai désormais à les éviter.

— Cher enfant! ne t'accuse pas plus sévèrement que je ne t'accuse moi-même : j'ai voulu plaisanter seulement. Autant pour toi que pour moi-même, je voudrais m'accoutumer à supporter gaiement mon infirmité. Tu as réussi à te procurer un peu de ce vin dont les religieux de Saint-Eusèbe m'ont recommandé l'usage?

— Oui, mon père; et, grâce à Dieu, nous en avons pour longtemps.

— Ne m'as-tu pas dit que c'était Siclebolde, un de mes débiteurs, qui te l'avait donné?

— Oui, mon père, dit le jeune garçon, dont le visage se colora d'une rougeur subite en prononçant ces paroles. Oui, mon père, c'est votre débiteur Siclebolde qui vous l'envoie, et il y a joint ce quartier de venaison.

— Ah! vraiment!... Eh bien, vois, mon ami, comme on accuse injustement les hommes! reprit le père avec un sentiment de naïve bonté : moi qui croyais Siclebolde un malhonnête homme! »

L'enfant ne répondit pas. Peut-être pensait-il comme son père.

« J'ai encore acheté pour vous, mon père, ce tabard tout neuf; il est de très-beau drap... Palpez-le pour vous en assurer... il vous réchauffera mieux que cette peau de mouton, quand vous pourrez sortir.

— Cher enfant, tu penses à tout!... Eh! oui, vraiment, c'est du bon drap!... Je serai au mieux dans cet excellent tabard... Il ne me manquerait plus qu'une aumusse pour avoir l'air d'un riche ariman.

— La voilà, mon bon père.

— Quoi, aussi! mais tu as donc une bonne fée à ton service?... Est-ce encore Siclebolde?

— Non : il avait assez donné pour une fois. C'est la veuve Hermengilde... Et l'enfant rougit de nouveau aussi fort que la première fois.

— Ah!... reprit le vieillard avec une expression de bonheur expansif, tu le vois, mon ami, on m'accusait de folle générosité envers ceux de mes concitoyens qui recouraient à mon obligeance au temps de ma prospérité; eh bien! je les trouve, à mon tour, dans le besoin! »

Folbert souffrait en entendant parler ainsi son père; il souffrait d'être obligé de l'entretenir dans son erreur par de nouvelles illusions; mais la vérité eût tué le pauvre aveugle, s'il l'eût connue.

Aussi le jeune homme fut-il tout heureux qu'un incident vînt l'arracher à cette scène embarrassante.

« Folbert ! criait une voix dans le préau qui entourait la manse : Folbert !...

— J'y vais, répondit-il à haute voix : et il s'élança vers celui qui l'appelait, évitant ainsi la gêne de répondre à son père.

— C'est toi, Gomberg ! Que me veux-tu ? » dit-il au nouvel arrivant, en l'entraînant assez loin pour que, de l'habitation, on ne pût entendre leur entretien.

Le nouvel interlocuteur était un garçon de son âge, à peu près : il portait le riche costume des valets de vénerie attachés aux grands. Comme Folbert, il était né dans la plaine ; ils avaient grandi ensemble, partageant les mêmes jeux, souvent le même lit, et mangeant à la même écuelle. L'excellent caractère de Folbert lui avait acquis dans Gomberg un ami dévoué. Celui-ci, enlevé par le comte de Vertud-Mont pour le service de ses chevaux, n'eût pas hésité à trahir son maître pour servir son ami. Les tyrans n'ont pas de serviteurs fidèles : ils n'ont que des esclaves toujours prêts à se révolter. Aussi Gomberg, jetant autour de lui un regard méfiant et baissant la voix :

« As-tu affaire demain dans la forêt ?

— Oui, plus que jamais...

— Garde-toi pourtant d'y aller : le maître du burgh (jamais, hors de la présence du comte, les habitants de la plaine ne le nommaient de son titre), le maître du burgh a ceint aujourd'hui pour la première fois le baudrier à son fils Hartrad : c'est à cette occasion qu'il y a eu réjouissance et festin au burgh. Le savais-tu ?

— Non ; depuis deux jours j'étais absent du pays.

— Tant mieux ; tu n'as pas eu le chagrin d'entendre les hommes du fisc proclamer un nouvel ordre, par lequel chaque manse devra payer deux deniers d'argent d'ici à quelques jours.

— Encore ! s'écria Folbert avec colère : mais où veut-il, cet homme impitoyable, que nous trouvions deux deniers d'argent ? Ah ! mon pauvre père !...

— Que veux-tu ? nous ne sommes plus, pour lui, que des bêtes

de somme... En attendant, ne va pas demain dans la forêt... : il y a grande chasse, et si l'on t'y trouvait, tu sais qu'il y va de la vie. C'est pour cela que je me suis échappé du burgh pour t'avertir.

— Merci, Gomberg, merci de ton dévouement, mon ami, reprit chaleureusement Folbert en lui serrant la main dans la sienne... Tu seras maltraité sans doute ce soir pour avoir désobéi...

— Ah! bah! quelques coups d'étrivières de plus ou de moins... qu'importe? si j'ai pu t'éloigner d'un si grand danger... d'ailleurs, je ne les compte plus depuis longtemps, leurs coups d'étrivières!... Me promets-tu de rester à la manse?

— Non, mon ami. Ne m'accuse pas : tu vas juger si je puis suivre ton conseil. Tu sais comment je fournis aux besoins de mon pauvre père : je chasse, malgré la défense de l'homme de là-haut, et je porte aux seigneurs voisins le gibier que je tue. Eh bien! depuis dix jours le sort m'est contraire; je n'ai rien abattu. Mon père, cependant, avait froid, et je n'avais pas de vêtements à lui donner. Des religieux lui avaient commandé l'usage du vin pour hâter sa convalescence, et sa maladie se prolongeait, parce que je ne pouvais lui en procurer... quand, il y a deux nuits, j'ai découvert les traces d'un sanglier.

— Toi! t'attaquer à un sanglier!... Tu es fou, sans doute!

— Ne m'interromps pas... Oui, je m'attaquerai à un sanglier et j'en triompherai, car Dieu sera avec moi. Ne t'ai-je pas dit que je portais sur ma poitrine une relique de saint Hubert, le grand chasseur? Avec cette relique on peut braver impunément tous les dangers : c'est tout ce qui me reste de ma mère! »

En même temps il la tira de sa poitrine, où elle était suspendue par une petite chaînette de fer, et il la porta dévotement à ses lèvres en faisant le signe de la croix.

« Ah! c'est différent..., reprit Gomberg avec cette foi naïve qui forme le trait le plus caractéristique de cette époque, où l'on voyait les populations entières, confiantes aux reliques sacrées,

oublier ces sages paroles des livres saints : « Aide-toi, je t'aiderai, » négliger les soins les plus vulgaires de leur propre défense pour s'en remettre au ciel de leur salut.

— Mais as-tu aussi, reprit Gomberg, des reliques qui puissent te protéger contre la colère d'un homme cruel ?

— Non ; permets, cependant, que j'achève... Sûr à peu près de ma proie, je me suis présenté chez le comte d'Épernay, qui marie après-demain sa fille ; et lui jurant, sur mon honneur, de lui faire porter demain soir le sanglier que j'ai vu, je lui ai demandé en échange les choses dont manquait mon père... Il me connaissait pour m'avoir souvent acheté du gibier ; il a eu confiance en moi, et m'a donné d'avance ce que je demandais : trahirai-je sa confiance ?

— Tu tiendras plus tard ta promesse.

— A-t-il remis à plus tard l'avance que je lui demandais ? D'ailleurs, plus tard, ce gibier n'aura plus pour lui le même prix. C'est l'occasion du mariage de sa fille qui l'a déterminé à écouter mes propositions.

— Reporte-lui ce qu'il t'a avancé.

— Tu oublies que mon père ne peut s'en passer.

— Ton père !... S'il était vraiment ton père, je concevrais encore ton dévouement ; mais il ne l'est que par adoption, et tu pourrais sans crime hésiter à sacrifier ta vie pour lui...

— A-t-il hésité, lui, quand, il y a dix ans, il m'a sauvé la vie au péril de la sienne en se jetant au milieu des flammes, où mon père et ma mère, frappés par les Normands, périrent ensevelis sous les débris de leur habitation ?... Non, non, Gomberg, ton amitié pour moi t'aveugle et t'empêche de voir toute l'étendue des devoirs que j'ai à remplir. Il y a va de mon honneur, il y va de la vie de mon père : j'irai chasser demain dans la forêt.

— Tu es un noble cœur, Folbert... J'ai fait ce que j'ai dû pour te sauver ; fais maintenant ce que tu dois. Adieu. Je vais prier le Seigneur qu'il te protége demain et éloigne de toi les pas du maître. »

S'embrassant tous deux comme s'ils ne devaient plus se revoir, ils se séparèrent. Folbert revint à pas légers auprès de son père. Réchauffé par quelques gouttes du liquide généreux que lui avait rapporté son fils, le vieil aveugle était tombé dans ce sommeil réparateur qui signale les convalescences heureuses.

Folbert déploya sur la terre une peau de mouton et s'y étendit à son tour. Le sommeil, qui fuit si souvent la couche somptueuse du riche, prodigue ses faveurs bienfaisantes aux pauvres. Folbert s'endormit presque aussitôt qu'il fut couché, et goûta un repos aussi paisible que s'il n'eût pas dû, quelques heures plus tard, courir au-devant de deux périls, mortels tous deux. Ne l'avait-il pas dit à Gomberg : « Dieu est avec moi ! » Dieu est toujours avec les fils dévoués et reconnaissants.

La cloche du couvent de Saint-Eusèbe, sonnant matines, le réveilla; la campagne s'éclairait encore à peine d'une teinte blanchâtre. Folbert se leva : c'était le moment qu'il avait fixé pour son départ. Il s'approcha doucement du vieillard, qui dormait encore, et l'embrassa sur le front. Les personnes âgées ont le sommeil d'une extrême légèreté. L'aveugle se réveilla, et dirigeant ses yeux éteints sur l'enfant : « Quoi ! déjà levé, mon fils? lui dit-il ; le soleil brille-t-il déjà?

— Non, mon père; mais je veux aller aujourd'hui chez Angilbert; j'espère en rapporter de la farine de blé; il vous en doit encore dix mesures, comme vous le savez. S'il m'en donnait une seulement, le bon pain que nous en ferions aiderait à votre convalescence. Mais Angilbert demeure à une demi-journée de notre manse : je dois donc me hâter, pour revenir ce soir près de vous. »

Ceci était encore de l'invention de Folbert : sa position le forçait ainsi à dissimuler avec son père à chaque instant du jour; Folbert souffrait cruellement de cette nécessité : que faire, cependant? la vie de son père était à ce prix !

« Pauvre garçon ! cher enfant ! dit le vieil aveugle en l'attirant sur son sein; que de peines, que de soins je te cause, moi qui

aurais si vivement désiré te faire une vie de joie et de bonheur! Je ne t'avais adopté au temps de ma prospérité que pour te servir d'appui : et c'est toi, dans un âge si tendre encore, qui protéges ma vieillesse... Oh! si Dieu exauce mes prières (on dit qu'il exauce souvent celles des pères), Dieu te bénira! » Des larmes d'attendrissement, tombant des yeux éteints du vieillard, mouillaient sa barbe vénérable.

« Oui, mon père, reprit après un instant de silence le jeune homme, non moins ému, oui, mon père, Dieu nous bénira, je l'espère! il vous rendra la santé et la joie. »

Il plaça sous la main de Leidrade tout ce qui pouvait lui être utile pendant son absence, et, après l'avoir embrassé encore une fois pieusement, il le quitta. Dans une des salles voisines étaient préparés dès la veille les objets dont il devait se servir. Il ceignit d'abord une forte ceinture de cuir dans laquelle il passa un long couteau, il y assujettit ensuite une daghe solide, et partit, marchant, comme la veille, d'un pas rapide et discret, rasant les haies, se cachant dans les hautes herbes, jusqu'à ce qu'il se perdit dans l'épaisseur de la forêt, où nous le retrouverons tout à l'heure.

A cette heure même, tout se préparait dans le burgh pour la chasse projetée. On n'entendait que les cris des faucons, les glapissements des veltres gaulois se mêlant aux aboiements sonores des dogues franks, les hennissements des chevaux, le son des trompes gauloises et des clairons franks, les interpellations des serfs de pied, qui s'appellent joyeusement l'un l'autre. Les chefs du burgh sont déjà rangés en ordre : le serviteur se tient à la suite de son maître, et les jeunes gens portent des vougues garnies d'un fer pointu, ou les rets fabriqués avec une quadruple toile de lin. On n'attend plus que le comte. Il paraît enfin, montant un cheval fougueux couvert d'or et de métaux précieux. Lui-même est revêtu du costume byzantin, qu'avaient mis à la mode les fils de Karl le Grand. Une robe de drap de soie brodée d'or, et entourée de menu vair, lui descend jusqu'à la naissance du mollet; il est



Le depart pour la chasse

chaussé de bottines de cuir rouge, ornées d'éperons d'or; un bandeau d'or pur aussi, enrichi de pierres précieuses, retient ses longs cheveux. A ses côtés s'avancent son fils Hartrad, ceint du riche baudrier qu'il a reçu la veille, et sa fille Meltrude; l'un sur un cheval ardent qu'il contient avec grâce, l'autre sur une haquenée. Les cheveux de Meltrude sont retenus par des bandelettes de pourpre qui ceignent ses tempes; des fils d'or attachent sa chlamyde; sa robe est teinte dans la mauve: ses manches sont couvertes de brillants; son voile orné d'éclatants filets de pourpre; un manteau de soie pend de ses épaules, et des fourrures rares et précieuses entourent son cou, resplendissant de la couleur rosée dont elle l'a teint, ainsi que ses mains et son visage; un élégant byrille retient les longues tresses de ses cheveux, et ses pieds délicats sont chaussés de cothurnes. Partout, sur son passage, c'est un murmure d'admiration; son père et son frère la contemplent avec orgueil; ils semblent fiers de sa beauté et des richesses qui la font valoir. Mais le peuple, qui la voit passer, s'en indigne: seul, il se rappelle combien de larmes et de sang, combien de crimes tout ce luxe a coûtés.

Voilà donc le splendide cortége courant la forêt. Les serfs de pied ont découvert les traces d'un énorme sanglier : c'est, entre les jeunes gens, une lutte à qui le suivra de plus près, car le monstre fuit d'abord, épouvanté par le nombre des chasseurs et par les aboiements des meutes furieuses. A leur tête se maintient Hartrad; il presse son coursier nerveux de la voix et de l'éperon, il dépasse tous les chasseurs, et, tout fier de ce succès : « Plus vite! encore! toujours plus vite! » crie-t-il à son cheval, qui bondit sous lui en efforts désespérés, et dévore l'espace.

Bientôt on l'a perdu de vue; le voilà seul, égaré dans les profondeurs silencieuses des bois: à peine si, maintenant, le vent lui apporte par bouffées le bruit mourant de la chasse. Mais, loin de ralentir son ardeur, cette pensée l'excite encore : il aura seul l'honneur de la journée, car il est toujours sur la trace du san-

glier. Déjà il saisit une flèche et bande son arc; le projectile part en sifflant et va frapper l'animal dans le cou; celui-ci, rendu furieux par sa blessure, se retourne, et, creusant la terre de ses redoutables boutoirs, l'œil sanglant, le poil hérissé, il attend le chasseur : effrayé à cette vue, le cheval d'Hartrad s'arrête court en se cabrant violemment; démonté par cette rude secousse, le jeune cavalier perd l'équilibre et roule sur la poussière. Le sanglier se précipite sur lui; c'en est fait de sa vie! Mais, à ce moment, un jeune homme s'élance tout à coup d'un taillis voisin : prompt comme l'éclair, il saute à cheval sur le monstre; celui-ci s'arrête, étonné de cette brusque attaque; profitant de ce temps d'arrêt, le nouvel assaillant se penche sur le cou du sanglier, et, d'une main ferme et sûre, le frappant au défaut de l'épaule, il lui plonge un couteau dans le cœur. Le sanglier pousse un sourd grognement et roule expirant sur la poussière.

Tout ceci s'était passé en moins de temps que nous n'en mettons à le raconter.

« Tu es un vaillant chasseur, lui dit Hartrad; tu m'as sauvé la vie. Que veux-tu pour ta récompense?

— Ce sanglier et deux deniers d'argent.

— Ta demande est bizarre; il n'importe : voici, non deux deniers d'argent, mais dix deniers d'or.

— Je n'en veux pas : deux deniers d'argent me suffisent.

— Qu'en veux-tu faire?

— Les donner aux hommes du fisc de votre père pour payer votre luxe et vos plaisirs. »

Hartrad comprit la leçon et rougit légèrement; il reprit pourtant avec hauteur :

« Tes paroles sont insolentes; tu abuses déjà du service que tu m'as rendu.

— Non; j'en use seulement pour vous dire la vérité que chacun vous cache : le pays est épuisé...

— Tu es un hardi compagnon... la franchise de tes paroles me

plait. Voici tes deux deniers... Et ce sanglier, qu'en veux-tu faire? quelque argent ne te serait-il pas plus profitable?

— Non assurément... Vous m'avez engagé à vous faire une demande; je l'ai faite; rétractez-vous vos paroles?

— Tu m'offenses! Ce sanglier est à toi, tu peux donner à mes serfs l'ordre de le porter où tu voudras...

— Merci : j'en profiterai.

— Mais que faisais-tu dans la forêt?

— Je désobéissais aux ordres de votre père : je chassais.

— Malheureux! tu risquais de te faire pendre...

— Mourir par la corde ou mourir par la faim, lequel est préférable?

— Ni l'un ni l'autre, reprit Hartrad en riant. Voici mon père! Tais-toi seulement... c'est, à mon tour, la demande que je t'adresse. »

Le comte Roricon arrivait en effet de toute la vitesse de son cheval; on avait vu repasser, emporté par une course effrénée, le cheval de Hartrad, et l'on craignait pour les jours du jeune homme.

En le revoyant, le père pâlit de joie; puis, en jetant un regard sur le sanglier, il pâlit une seconde fois, mais de frayeur.

« Hartrad, dit-il à son fils, imprudent enfant! quelles frayeurs tu m'as causées, et quels dangers tu as courus!

— Voici mon libérateur, mon père, se hâta de dire le jeune homme en désignant Folbert, que vous avez sans doute déjà reconnu.

— Que puis-je faire pour toi, jeune homme? reprit le comte.

— Rien, répondit Folbert avec dédain.

— Il se trompe, mon père, interrompit Hartrad; vous pouvez lui permettre de demeurer près de moi...

— En qualité de serviteur? s'écria Folbert.

— Non, en qualité d'ami, reprit Hartrad en lui tendant amicalement la main.

— Je serai libre alors?

— Libre comme moi-même. »

Folbert parut réfléchir un instant, au grand ébahissement des hommes du burgh, étonnés qu'on pût hésiter à accepter une telle proposition.

Relevant enfin les yeux : « J'accepte, dit Folbert; demain je me rendrai au burgh.

— Pourquoi pas aujourd'hui? demanda impérieusement le comte.

— Ne m'avez-vous pas dit que je serais libre?

— Tu as raison : nous t'accueillerons en ami quand tu viendras au burgh, et quand tu t'en absenteras, nous t'attendrons sans impatience, ajouta Hartrad. Puis se tournant vers ses serfs de pied : — Que quatre de vous demeurent ici pour porter ce sanglier où vous le dira notre nouvel ami, dit-il; et il s'éloigna avec toute la chasse, reprenant le chemin du burgh.

— Où porterons-nous cette pièce? dirent les serfs à Folbert.

— Au comte d'Épernay.

— Dirons-nous de la part de qui?

— De la part de Folbert qui s'acquitte avec lui. » Et le jeune garçon reprit allègrement le chemin de la manse; mais cette fois il ne rasait plus les haies et ne se cachait plus dans les hautes herbes : il était heureux, car il allait dire à son père adoptif : « Vous aviez raison, le ciel écoute les prières des pères. Réjouissez-vous, votre vieillesse va s'écouler dans la paix et dans l'abondance; ainsi que vous le lui aviez demandé, le ciel a béni votre fils. »

CHAPITRE DEUXIÈME.

LE JEUNE LION.

Sommaire.

Les secrets du vieil aveugle. — Incohérences des souvenirs. — Demi-révélations. — Amitié naissante. — Bruits sinistres. — Les représailles d'un peuple. — Lâcheté des grands et du peuple. — Le beffroi. — Les Saxons! les Saxons! — Le Gynécée. — Éducation monastique et mondaine tout à la fois des filles au neuvième siècle. — Les tapisseries de haute lisse, les chants de gestes. — L'équitation. — Étude des simples. — L'incendie d'une ville entière. — Bataille dans la plaine. — Deux adolescents contre cinq hommes. — Le comte captif. — Un échange de prisonniers. — Les angoisses d'un père. — Rivalité d'honneur.

Leidrade attendait son fils avec son impatience accoutumée. Le vin généreux qu'il avait bu la veille avait ranimé ses forces; il s'était levé, et Folbert le trouva assis dans le préau, revêtu du tabard et coiffé de l'aumusse qu'il lui avait apportés la veille. Avec ce tact particulier aux aveugles chez qui l'ouïe, le toucher et l'odorat acquièrent à la longue une excessive délicatesse de perception, le vieil aveugle reconnut de loin la présence de son fils. En revoyant son père debout et souriant, Folbert laissa éclater une joie délirante; il l'accablait de caresses, de consolations, et lui faisait encore entrevoir une longue suite de jours heureux. Pour

couronner leur bonheur de ce jour, il lui raconta, en dissimulant. la véritable cause de sa présence dans la forêt, le service important qu'il avait rendu à Hartrad, l'offre que celui-ci lui avait faite de vivre auprès de lui, et le parti qu'il avait pris d'accepter cette proposition, comme devant lui fournir des moyens plus sûrs de soulager leur misère. Contre l'attente du jeune homme, l'aveugle accueillit cette nouvelle avec un chagrin amer. « Quoi! s'écria-t-il, toi aussi, mon fils, tu veux me délaisser! Je savais bien qu'ils étaient souvent ingrats, les enfants que nous donne la nature; mais je croyais plus fidèles ceux de notre adoption!... Oui, ajouta-t-il en soupirant, j'ai eu des fils de mon sang; Dieu sait combien je les aimais! Eh bien, sache-le, Folbert, l'un d'eux a fui tout jeune encore le toit paternel... Je ne l'ai jamais revu... Celui-là, que Dieu le protége... car je lui ai pardonné; mais l'autre, oh! l'autre, vois-tu, Folbert... l'autre a renié son père et sa famille; l'autre a insulté mes cheveux blancs; l'autre, ajouta-t-il dans un paroxysme d'indignation qui s'élevait presque au délire, l'autre a vu son vieux père accablé par la misère, la maladie, la faim, les souffrances, et il lui a fermé sa porte, et il lui a refusé un asile et du pain. Celui-là. Folbert, je l'ai maudit! oui, maudit devant Dieu et devant les hommes; et Dieu et les hommes ratifieront ma malédiction : la colère d'un père est sainte! celui-là périra misérablement! »

Folbert resta un moment comme anéanti en présence de cette violente explosion du vieillard : c'était la première fois qu'il le voyait ainsi. Après un instant de silence, il se hasarda pourtant à reprendre d'une voix pleine de tendresse :

« Moi, vous quitter, mon bon père! moi, vous délaisser! Dieu me garde de cette noire ingratitude! Votre présence, vos bénédictions, sont aussi nécessaires à ma vie que l'air que je respire : tous les jours, oui, tous les jours, je serais venu passer plusieurs heures avec vous; et, peut-être, une modeste aisance eût-elle pu rentrer ici, grâce aux bienfaits du comte de Vertud-Mont...

— Le comte de Vertud-Mont!... s'écria Leidrade dans un délire

croissant; qui ose parler ici du comte de Vertud-Mont? qui ose prononcer son nom en ma présence et me proposer de recourir à ses bienfaits? Moi! moi! grand Dieu! oh! plutôt mille fois la faim, la maladie, plutôt mille fois la mort! moi, je prélèverais ma part dans ses rapines, ma part dans l'écrasante accusation que portera un jour contre lui le juge suprême! Non, non, jamais! Qu'il jouisse seul du fruit de ses crimes, et qu'il me laisse ma consolante pauvreté! Ne me parle plus de cet homme, Folbert, je t'en supplie, et s'il le faut, je te l'ordonne!... »

De telles paroles ne souffrent pas de réplique; Folbert garda le silence. La nuit fut triste pour tous deux: ils dormirent peu, et plusieurs fois, durant la nuit, le jeune homme entendit le vieillard soupirer en murmurant des paroles inintelligibles où le nom du comte se mêlait à des noms qui lui étaient inconnus. Vers le point du jour, le sommeil, chassé jusque-là par l'agitation de Leidrade, reprit sur lui ses droits. Après deux heures d'un repos réparateur, il se leva, et prenant le bras du jeune homme : « Allons, lui dit-il, respirer dans la campagne l'air pur du matin!... » En se promenant ainsi, il reprit insensiblement l'entretien de la ville. « Ne m'as-tu pas dit que ce comte avait un fils? demanda-t-il à Folbert.

— Oui, un enfant de mon âge, environ.

— Parle-moi de cet enfant : dépeins-le-moi.

— Il est grand et fort pour son âge, et d'une remarquable beauté.

— Parle-moi de son caractère, reprit Leidrade avec impatience. Qu'importe sa beauté? mes fils aussi étaient beaux; on les admirait souvent en ma présence; mais plût au ciel qu'ils eussent été les plus laids parmi les hommes, et que leur âme eût été noble et belle! Parle-moi donc du caractère de Hartrad; n'est-ce pas ainsi qu'il se nomme?

— Oui, mon père. Il m'a semblé naturellement noble et généreux; je le crois disposé à la bienfaisance; il pourrait devenir un homme vertueux, si l'orgueil qu'on lui inspire de sa naissance et

de la fortune de son père ne déparait ses bonnes qualités. »

Leidrade parut réfléchir pendant quelques instants, puis, se tournant enfin vers Folbert :

« Depuis hier, dit-il, la réflexion a modifié mes premières idées : ne t'étonne pas de cette apparente contradiction entre mes sentiments d'hier et ceux d'aujourd'hui, et garde-toi de m'interroger : la sagesse a seule déterminé ce changement... En doutes-tu, Folbert?

— Moi! mon père... quand vous parlez, je vous écoute toujours avec respect : quand vous ordonnez, j'obéis avec empressement, sans me permettre de juger ni vos résolutions ni vos paroles.

— C'est ainsi que doit agir un fils respectueux. Écoute-moi donc et retiens bien mon avis : Tu iras au burgh et tu deviendras l'ami du jeune Hartrad ; tu t'efforceras de combattre les mauvais penchants qu'on lui fait contracter... quelquefois enfin, en secret, et en prenant bien tes précautions, tu me l'amèneras : mes discours auront sans doute sur lui plus d'influence que les tiens ; et, si un jour il succède à son père, le pays peut-être nous devra quelque reconnaissance... Me comprends-tu, Folbert?

— Oui, mon père, et je demeure étonné de la sagesse de vos vues et de leur profondeur. Je seconderai vos généreuses intentions, n'en doutez pas, et il ne tiendra pas à moi qu'elles ne se réalisent complétement. »

Folbert reçut au burgh un accueil empressé. Toute la journée, il partageait les exercices, les plaisirs de Hartrad, et tous les soirs, avant le coucher du soleil, il retournait à la manse rejoindre son père adoptif, et lui rendait minutieusement compte de sa journée, recevant attentivement ses conseils, ses remontrances, ses leçons, pour les mettre en pratique le lendemain. Son caractère, tour à tour, selon l'occasion, plein de douceur et d'une juste fierté, sa raison saine et précoce, sa volonté ferme et nettement arrêtée, lui acquirent un grand empire sur Hartrad ; il semblait bien plutôt son bajule que son ami ; bientôt Hartrad l'aima au point de ne

pouvoir plus s'en séparer, et lui demanda comme une faveur de l'accompagner quelquefois chez le vieil aveugle.

C'était, on se le rappelle, le but auquel Leidrade avait voulu l'amener. Cependant, la première fois qu'il entendit sa voix, il se recula vivement comme pour le fuir; cette sensation fut, du reste, passagère. Le vieillard se remit presque aussitôt, et l'accueil qu'il lui fit ne se ressentit pas de cette première impression, qu'on eût pu prendre pour de l'antipathie. Bientôt, au contraire, il lui témoigna une sorte d'affabilité où l'on eût pu découvrir un commencement d'affection. Dans leurs longs et fréquents entretiens, il se plaisait à faire naître en son âme l'amour de la vertu, le courage de l'abnégation, le plus difficile et le plus rare de tous les courages.

La nature avait beaucoup fait pour Hartrad en lui donnant un cœur disposé au bien; il goûtait les sages leçons du vieil aveugle : il les rechercha, et enfin il éprouva pour le vieillard une véritable amitié, mêlée de respect et de reconnaissance... Nous devons beaucoup, en effet, à ceux qui éclairent notre esprit en formant notre cœur.

Hartrad était devenu le complice des pieuses inventions de Folbert. La veuve Hermengilde, Siclebolde et Angilbert devenaient d'une générosité qui eût certainement excité les soupçons d'un esprit moins honnête, moins loyal que celui de Leidrade; mais comme il était capable de toutes les belles actions, il n'hésitait pas à en croire les autres capables comme lui-même. Le moment n'était pas éloigné où Hartrad allait avoir besoin de mettre à profit les sages enseignements de son vieil ami.

Des bruits sinistres circulaient sourdement, semblables à ces vagues retentissements qui précèdent et annoncent les grands cataclysmes, tremblements de terre, tempêtes, ouragans. Porté sur les ailes de la terreur, le nom des fils d'Odin volait de bouche en bouche; ils avaient, disait-on, envahi les côtes du nord des Gaules, mis la Bretagne à feu et à sang, renversé plusieurs villes de fond

en comble, dépeuplé de vastes étendues de pays, emmenant à leur suite une multitude innombrable de prisonniers dont ils attendaient la rançon. C'est ainsi qu'ils prenaient une éclatante revanche des défaites que Karl le Grand leur avait fait subir. Celui-ci, pendant trente ans, les avait poursuivis comme des bêtes fauves dans leurs forêts marécageuses, sur leurs montagnes de glaces, sur leurs fleuves sauvages et déserts, pour les forcer à abjurer leur religion en faveur du christianisme; et voici qu'à leur tour, depuis près de trente ans, ils inondaient les Gaules, contraignant ses malheureux habitants à abjurer le christianisme pour embrasser le culte sanguinaire d'Odin. Terribles représailles, que Dieu permit sans doute pour accomplir ces paroles du divin Rédempteur : « Celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée! »

Un nom, surtout, retentissait parmi ceux des chefs qui conduisaient ces hordes du Nord, celui de *Hastings :* c'était le plus implacable, le plus redouté; on lui attribuait mille traits de férocité qui faisaient dresser les cheveux : des femmes égorgées, pendues, brûlées, des vieillards horriblement mutilés, des enfants écrasés ou solennellement immolés aux dieux des païens. Les tombeaux des saints violés et profanés, leurs cendres précieuses dispersées au vent, les églises et les monastères rasés au niveau du sol, les respectables ministres de Jésus-Christ frappés sans pitié au pied des autels; les routes jonchées de cadavres, les champs couverts de ruines et de cendres signalaient son passage.

Jamais, depuis Hetzel, qui s'intitulait insolemment *le fléau de Dieu*, on n'avait vu une aussi effroyable dévastation. Le bruit de son nom précédait Hastings comme l'éclair précède la foudre; en l'entendant on se croyait déjà sous son glaive : ce nom glaçait le sang dans les veines, paralysait les membres, abattait les courages; on ne savait plus que pleurer et gémir. Abandonnant les villes et les campagnes, les populations se réfugiaient dans les églises, dans les monastères, se mettant sous la protection des saintes reliques. Où étaient ces Gaulois qui allaient en chantant

au-devant de la mort, et couronnés de roses? Où étaient ces Franks invincibles qui avaient triomphé des Romains?... Il n'y avait plus qu'un troupeau d'hommes tremblants, hébétés, au milieu duquel les guerriers scandinaves promenaient leur hache, toujours infatigable, toujours altérée de sang!...

Un jour, on vit dans la plaine de Vertud se rassembler en foule les habitants. « Savez-vous? savez-vous? se disaient-ils les uns aux autres en pâlissant, Hastings et ses pirates remontent le cours de la Seine; on a déjà vu leurs légers navires sous les murs des Parisiens, qu'ils ont évités en passant; ils se dirigent sur la Campanie. Hélas! hélas! qu'allons-nous devenir?... »

Au burgh, on buvait, on chantait comme de coutume, et la seule précaution qu'on prît contre l'invasion était d'y rassembler tout ce qu'on pouvait se procurer de provisions de bouche, en achevant d'épuiser le pays; on savait bien que les Saxons, dépourvus de machines de guerre, ne viendraient pas assiéger la montagne, et l'on se mettait en mesure d'y attendre tranquillement leur départ.

Deux cœurs seulement se révoltaient, en secret, de cette lâcheté générale : Hartrad et Folbert songeaient à la résistance, ils voulaient descendre dans la plaine et combattre les ennemis.

« Y songes-tu, enfant? objectait le comte à son fils: que ferions-nous contre leurs troupes innombrables? ce ne serait pas même un combat, ce serait une boucherie.

— Mon père, ils ne peuvent être aussi nombreux qu'on le prétend; c'est la terreur qui grossit leur nombre. Un des nôtres, Sighefried, qui a été leur prisonnier, prétend qu'ils s'avancent ordinairement par bandes de trois à quatre cents?

— Nous ne sommes pas seulement deux cents hommes au burgh.

— On pourrait s'entendre avec les comtes de Troyes, de Châlons, d'Épernay, et réunir ainsi un nombre d'hommes suffisant pour tenir la campagne.

— J'aime ton courage, Hartrad : mais tu connais mal le temps

où tu vis: aujourd'hui, chacun songe d'abord à sa propre tranquillité avant de songer à celle des autres: les comtes de Troyes, de Châlons, d'Epernay, comme tous ceux de la Campanie, refuseraient de s'affaiblir pour défendre leurs voisins; que deviendraient-ils, en effet, si pendant qu'ils combattraient ici, l'ennemi se présentait à leurs portes? Crois en mon expérience, ne nous reposons que sur nous-mêmes du soin de notre sûreté.

— Mais que fait donc l'empereur Karl?

— *Le Chauve*, ajouta le comte avec un sourire de mépris, a bien d'autres soucis plus graves que le soin de son empire. D'abord, il faut qu'il songe chaque jour à ses plaisirs du lendemain; et puis, le temps qui lui reste, il le consacre à intriguer contre son frère Lothaire, dont il convoite l'héritage.

— Il ferait mieux de penser à conserver le sien; c'est ce qu'on appelle, je crois, « lâcher sa proie pour l'ombre. »

— Qu'y faire?... cela est ainsi : tu conçois bien que quand le berger abandonne son troupeau, les chiens, devenus trop faibles pour le défendre, ne s'inquiètent plus que de leur propre sûreté.

— Ainsi, du haut de nos murailles, nous assisterons froidement à ce spectacle de désolation? J'en frémis de colère rien qu'en y songeant!

— Préférerais-tu nous voir, ta sœur et moi, et toi-même, tomber au pouvoir des Saxons?

— Dieu m'en garde!

— Eh bien! quand tu sentiras ta jeune valeur mise à une trop rude épreuve d'obéissance, retire-toi près de ta sœur dans le gynécée: en la regardant, pense que tu sacrifies ton courage à sa sûreté, et peut-être le sacrifice te paraîtra-t-il moins amer.

— J'y vais donc tout à l'heure, reprit Hartrad, car je sens des larmes de colère brûler mes paupières. »

A cette époque, chez tous les grands, il y avait un appartement séparé du reste du palais, et destiné spécialement aux femmes, c'était le gynécée : elles y vivaient loin du tumulte de la guerre et

des événements politiques, livrées aux soins domestiques et aux travaux de leur sexe; cette institution datait du commencement du règne de Karl le Grand. Là s'élevaient, sous l'œil de leur mère, les jeunes filles, entourées de bons exemples et prenant l'habitude des occupations qui devaient plus tard faire régner l'ordre dans leur famille. Comme tous les exercices de piété avaient lieu en commun sous la direction du lecteur de leur père, leur mémoire se meublait de bonne heure de ces longues prières latines auxquelles les fidèles se croyaient obligés alors, les litanies des saints, les sept psaumes de la pénitence, les réponses de la messe, les ferventes oraisons du matin et du soir; dès leur plus tendre jeunesse elles apprenaient à manier l'aiguille et confectionnaient ces merveilleuses tapisseries à sujets historiques qui font encore notre admiration, comme celle de Berthe aux longs pieds, la noble épouse du roi Pépin l'Austrasien, qui est parvenue jusqu'à nous. Elles savaient filer le chanvre, ourdir le lin, et se plaisaient, au fond de leur paisible gynécée, à travailler les ornements d'église; on les voyait aussi colorier des missels et des manuscrits sacrés: de Byzance, le goût des images s'était introduit dans les Gaules. Sous ces divers rapports, l'éducation qu'elles recevaient ressemblait beaucoup à celle des couvents. Voici en quoi elle en différait : on les exerçait à conduire élégamment un cheval, à le faire volter à leur gré. Ansgarde, Luitgarde, Fremingilde, et leurs sœurs nombreuses, se plaisaient à embellir de leur présence les chasses de Karl le Grand, leur père; les dames nobles s'empressèrent de suivre leur exemple, et le goût de la chasse devint général chez les femmes; l'art de la vénerie commença à faire partie de leur éducation. C'est à ce temps qu'il faut également rapporter l'étude des plantes médicinales et l'art de panser les blessures auxquels elles se livrèrent; n'oublions pas non plus les heures qu'elles devaient donner à meubler leur esprit des *chansons de gestes*, qui prirent naissance dans ce siècle. Ces chants guerriers, composés en langue vulgaire ou romane, étaient la tradition poétique des grands tra-

vaux de Karl et de ses capitaines; chaque grande famille y retrouvait les noms de ses pères, et l'on aimait à réciter à l'occasion les vers où ils figuraient glorieusement. La musique profane, bien simple et toute de mélodie, conservant encore le caractère de son origine, venue du chant romain, qu'avait si vivement protégé le grand empereur, animait aussi les gynécées. La mandore et le trèble s'unissaient à la voix pour chanter des hymnes et des cantiques profanes, connus sous le nom de Rotruenges. La danse enfin n'était pas négligée, et toute femme noble tenait à honneur de se faire remarquer à la *quarole*. Telle était alors à peu près l'éducation des filles chez les dignitaires de l'empire; et elle ne laissait pas d'exiger des années et beaucoup d'application de la part de celles qui voulaient la porter à sa perfection.

Ainsi avait été élevée Meltrude dans ce gynécée qu'elle dirigeait depuis la mort de sa mère. En entrant dans cette partie du burgh, Hartrad y trouva tous les travaux suspendus. Là, comme ailleurs, on ne s'occupait que de la grande nouvelle du jour, l'invasion des Normands. Les jeunes filles et les femmes, groupées autour de Meltrude, écoutaient les rapports de Folbert, que celle-ci avait fait appeler.

« Eh bien! lui disait la jeune comtesse, on s'arme sans doute de toutes parts pour repousser les barbares?

— Ils triomphent partout sans rencontrer de résistance.

— Oh! mais il n'y a donc plus que des lâches sur la terre de France! s'écriait-elle comme son frère entrait. Et apostrophant celui-ci de loin : Hartrad, lui cria la belliqueuse enfant, entends-tu ce que me raconte ton ami? quelle honte! j'en rougis, moi qui ne suis qu'une jeune fille! Quoi! pas un combat! pas une seule bataille! tous ces hommes se laissent égorger comme des moutons!... »

Le comte de Vertud-Mont ignorait sans doute les dispositions belliqueuses de sa fille en lui envoyant son frère : il comptait sur Meltrude pour apaiser la bouillante ardeur de Hartrad, et voici qu'au contraire elle l'augmentait encore.

« Quoi! s'écria le jeune homme, dont les yeux s'animèrent aussitôt, quoi! c'est ainsi que tu penses, Meltrude! oh! tant mieux! combien je suis fier de toi! Vas, ton frère sera digne d'une telle sœur! Nous irons, Folbert, n'est-ce pas, nous irons au-devant des hommes du Nord! il ne sera pas dit que des femmes auront eu plus de courage que nous! »

Cependant la nuit était venue. Tout à coup des vibrations lointaines s'élèvent dans les airs, elles se balancent incertaines et vagues d'abord, puis bientôt plus suivies et plus sonores; ce sont les sons d'une cloche puissante que son battant frappe à coups redoublés.

« Le beffroi! s'écrie Meltrude; les Normands sont à Vertud! »

Aussitôt du burgh et de la plaine s'élèvent mille voix qui répètent : « Le beffroi! les Saxons! Hastings! Hastings! »

« Mon Dieu! mon Dieu! mon pauvre père! s'écrie Folbert, sans moi que va-t-il devenir? » Il s'élançait précipitamment vers la salle d'armes.

« Que voulez-vous faire? lui dit Meltrude en lui saisissant le bras.

— Le sauver ou mourir avec lui! »

Meltrude pâlit légèrement à ces paroles, mais, regardant Folbert avec admiration :

« C'est bien! lui dit-elle; c'est le devoir d'un fils! Allez, et que Dieu vous protége! Nous allons toutes ici prier pour vous! »

Folbert ne prit que le temps de se couvrir la tête d'un casque; il saisit une hache d'armes, jeta sur ses épaules un baudrier où pendait une large épée, passa à sa ceinture une grosse daghe, et, d'une course rapide, il se précipita vers la manse.

Hartrad voulait suivre son ami; il partait, quand son père le fit demander.

Cependant, à l'exemple de la jeune comtesse, toutes les femmes s'étaient agenouillées. Bientôt leurs voix s'élevèrent harmonieusement vers le Seigneur dans une de ces hymnes sacrées où le saint roi David demandait à Dieu de le faire triompher de ses ennemis.

On priait pour toute la France, mais on priait aussi pour le bon fils qui allait tenter de sauver son père au péril de sa vie.

Les chants venaient de s'arrêter, quand une lueur rougeâtre éclaira l'horizon. « L'incendie! s'écria Meltrude en se relevant pâle et tremblante: les Saxons brûlent la ville! Gertrude, et vous, Hermengilde, suivez-moi! »

D'un pas rapide, elle monta sur la plate-forme de la plus haute tour, accompagnée de ses deux suivantes. Son frère l'y suivit un instant après.

« L'incendie, Hartrad! vois-tu l'incendie? C'est Vertud qui brûle tout entier! Regarde comme les flammes s'élèvent de toutes parts sur ce large horizon! c'est l'incendie! Comme il grandit à chaque instant! comme il déploie ses ailes rougeâtres! Il me semble entendre les cris déchirants des femmes auxquels se mêlent ceux des enfants qu'on égorge sur le sein de leurs mères! Et n'être qu'une jeune fille! et ne pouvoir porter ni une épée, ni une hache! dit-elle en se tordant les mains dans un noble mouvement de désespoir. Oh! c'est affreux! affreux! Cache-moi ce spectacle! » De ses mains elle couvrit son visage, que ses larmes inondaient; larmes bénies que son ange gardien dut recueillir pieusement dans sa coupe de diamant pour les porter aux pieds de l'Éternel.

Hartrad, sombre, morne, immobile, jetait des regards effarés sur le vaste horizon de flammes qui s'étendait devant lui; il souffrait plus que Meltrude peut-être, car elle pouvait pleurer du moins, et lui ne pleurait pas. Les larmes sont un soulagement dans les grandes douleurs.

Ils demeurèrent tous deux un instant dans ce silence. Meltrude le rompit la première :

« Qu'entends-je? s'écria-t-elle; cette fois, ce n'est pas une erreur de mon imagination, des cris, des pleurs, des sanglots déchirants, frappent bien mon oreille! Hartrad, ne les entends-tu pas? »

Non, ce n'était pas une erreur : une foule tremblante, faible,

désarmée, venait demander un asile au burgh, et on la repoussait inhumainement avec la lance et l'épée.

« Quoi! reprit Meltrude, dont l'indignation ne connut plus de bornes, ces hommes ne savent-ils plus se servir de leurs armes que contre les femmes et les enfants, contre ceux qu'ils devraient protéger! Les lâches! oh! les lâches! »

Les hommes du burgh craignaient, en effet, ces bouches inutiles qui les eussent affamés promptement, et ils les repoussaient de toutes leurs forces.

L'attention de Hartrad était trop vivement attirée d'un autre côté pour qu'il pensât à répondre à sa sœur. Tout à coup il frémit, et l'attirant d'une main près de lui, tandis que, de l'autre, il lui montrait un point dans la plaine : « Là! là! regarde, lui dit-il tout pâle et respirant à peine... mes yeux me trompent-ils? Réponds-moi; mais réponds-moi donc, » répéta-t-il avec violence.

Or, voici le drame qui se déroulait sous leurs yeux dans la plaine : une manse brûlait; la clarté des flammes découpait en vives silhouettes les personnages de la scène. Un groupe de huit ou dix Normands ébranlait la porte à coups redoublés. Bientôt elle tomba sous leurs efforts. Alors un jeune homme, couvert d'un casque, la hache à la main, parut debout et menaçant sur le seuil. Derrière lui, un peu sur le côté, un jeune garçon, protégé par l'angle de la porte, se tenait à genoux, ajustant une forte flèche sur son arc. A la vue de cette résistance inaccoutumée, les Saxons reculèrent d'abord; puis, honteux de ce premier mouvement, ils revinrent en brandissant leurs armes. D'un revers de sa hache, le jeune homme abattit le premier qui s'approcha, et relevant aussitôt son arme, il frappa un second adversaire. Pendant ce temps, son compagnon avait décoché sa flèche, et un Saxon était tombé sur la poussière. A cette vue, la fureur des assaillants redoubla : jetant leurs haches, ils s'armèrent de leurs courtes épées; le jeune homme, avec la même promptitude, s'empara de la sienne; l'autre, voyant ses flèches inutiles, avait tiré sa daghe. Alors ce fut une affreuse mêlée,

dans laquelle deux jeunes hommes, à peine sortis de l'adolescence, luttaient contre cinq hommes habitués à tous les périls de la guerre.

« Oui, je vois, répondit Meltrude, sans bien comprendre la portée de ses paroles, tant était grande son agitation, je vois un brave enfant mourir glorieusement pour son père, tandis que celui qui lui doit la vie assiste paisiblement à son héroïque dévouement! » Puis, s'animant soudain, et regardant son frère avec des yeux égarés... « Hartrad, lui dit-elle, ne te souviens-tu plus qu'il fut ton libérateur? Réponds-moi à ton tour... Ah! si je m'appelais Hartrad, je mourrais de honte à ce spectacle! »

Le jeune homme, poussant un cri terrible : « Ah! tu as raison, Meltrude, je suis un lâche et un ingrat! » Et, sans attendre la réponse de Meltrude, il se précipita dans l'escalier qui conduisait aux écuries du burgh.

« Hartrad ! Hartrad ! s'écria alors la jeune fille en cherchant trop tard à rappeler son frère, ne m'écoute pas, je suis folle! » Puis, s'arrêtant tout à coup : « Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle, c'est l'envoyer à la mort, et c'est moi qui l'aurai tué! Mon Dieu, pardonnez-moi! »

En prononçant ces derniers mots, elle tomba sans connaissance sur le sol. Ses ancelles l'emportèrent dans cet état au gynécée.

Presque aussitôt les portes du burgh s'ouvrirent avec fracas; une troupe de vingt cavaliers, à la tête desquels se distinguait Hartrad, descendit à toute vitesse la rampe de la montagne, et bientôt on eût pu la voir traversant au galop la plaine dans la direction de la manse incendiée.

« Courage, Folbert! courage! criait Hartrad, nous voici! nous voici! »

Il était temps : la manse brûlait toujours, et Folbert, blessé en plusieurs endroits, perdait son sang. Il profita de ce secours inespéré. Rentrer dans l'habitation et en sortir par la brèche ignorée dont nous avons parlé plus haut, ne fut pour lui qu'une même

chose. Il conduisait par la main le vieil aveugle, et s'enfonça avec lui dans les hautes bruyères qui couvraient la plaine de ce côté. Ces sentiers inconnus et déserts lui étaient familiers : il fut bientôt hors de vue et de danger. Nous le laisserons un instant continuer sa route avec son père pour retourner à Hartrad.

Les Normands, culbutés au premier choc, se reformèrent promptement. D'autres, accourus à leurs cris, se jetèrent sur la troupe de Hartrad. Un combat acharné s'établit autour de la manse ; on se battait à la lueur des flammes. Profondément blessé des reproches trop imprudents de sa sœur, Hartrad, bouillant de colère, se prodiguait partout où l'appelait le danger, et frappait des coups auxquels on n'eût point reconnu son âge.

Voyant la résistance s'établir sur ce point, encouragés d'ailleurs par la présence des gens du burgh, les arimans et leurs serfs prirent les armes et vinrent en foule attaquer les Normands. Ceux-ci, presque accablés par le nombre, appelèrent de nouveaux compagnons. Bientôt des centaines d'hommes se pressèrent sur ce point, et cette lutte, commencée d'abord par deux enfants, menaçait de devenir une bataille. Les Normands furieux poussaient des cris sauvages et cherchaient sans hésiter un trépas qu'ils rendaient toujours avant de mourir. C'était la première fois, depuis bien longtemps, qu'on osait leur résister.

A ce moment Meltrude, revenue à elle, fit prévenir son père du danger que courait Hartrad. Le comte aurait laissé brûler et ravager tout le pays sans tirer l'épée ; mais il s'agissait de son fils, son orgueil, sa joie, son espérance, le seul objet pour lequel il se sentît encore un cœur, il monta à cheval, et, suivi de cinquante cavaliers, il se dirigea vers le lieu du combat, bien résolu de périr ou de délivrer son fils. L'arrivée de cette nouvelle troupe fit accourir de nouveaux ennemis. Maintenant plus de six cents hommes combattaient de part et d'autre. Pendant plus de trois heures, on ne sut de quel côté serait la victoire, tant la mêlée était confuse. L'incendie s'éteignait insensiblement ; bientôt la plaine retomba dans

les ténèbres de la nuit, et, ne voyant plus où portaient leurs coups, les combattants se séparèrent. Ceux de la montagne en reprirent le chemin; les Saxons rentrèrent dans leur camp, et les arimans avec leurs serfs s'enfuirent dans les forêts. La bataille avait duré cinq heures.

Couvert de sang et de poussière, ses armes émoussées, son armure brisée en plusieurs endroits, son casque dépouillé du cimier, Hartrad, écrasé de fatigue, rentra au burgh ne ramenant avec lui que quarante hommes sur les soixante-dix qui étaient descendus dans la plaine, soit sous sa conduite, soit sous celle de son père. Quant au comte, on l'attendit vainement toute la nuit : il ne revint pas. Le lendemain, au point du jour, un envoyé de Hastings vint apprendre aux gens du burgh que leur maître était prisonnier, annonçant, en même temps, qu'il mourrait, si, dans huit jours, on n'avait pas payé trois cents sols d'or pour sa rançon.

Adonné aux plaisirs, et prodigue des richesses qu'il arrachait aux autres, le comte faisait peu d'économies; son trésorier déclara n'avoir pas en sa possession seulement le tiers de cette somme. Il ne fallait pas songer à l'obtenir des habitants du pays; les Saxons venaient d'achever l'œuvre de l'empereur et du comte; la Campanie était absolument ruinée. Que faire donc? le comte devait-il périr?

Ce fut une grande douleur pour Hartrad et sa sœur. Le premier se reprochait l'ardeur, généreuse pourtant, qui lui avait mis les armes à la main; Meltrude, dans sa désolation, s'accusait des paroles imprudentes que lui avait arrachées la vue du danger que courait le brave et pieux Folbert. Que résoudre cependant?... Dans le même instant, on proposait, on rejetait, on reprenait les projets les plus incohérents, sans s'arrêter à aucun. En cette incertitude accablante, les heures semblaient avoir des ailes, et le soir vint qu'on n'avait encore rien résolu.

Que faisait Folbert? n'avait-il pu encore trouver un asile assuré pour son père, qu'il ne venait pas consoler son ami?

Une de ces pensées lumineuses, comme en conçoivent seuls les grands cœurs, éclaira l'esprit de Hartrad. « J'ai fait le mal, se disait-il, c'est à moi à le réparer. Je dois assumer sur moi seul toutes les conséquences de ma témérité. »

Sans faire part de son dessein à Meltrude, il fit venir Gomberg et lui donna la mission d'aller proposer à Hastings de rendre la liberté au comte en acceptant son fils pour otage : ainsi le Saxon laisserait à son prisonnier la faculté de réunir la somme fixée pour la rançon.

Ces conditions étaient trop avantageuses aux ennemis pour qu'ils ne les acceptassent pas avec empressement.

Le comte obtint de proroger d'un mois l'époque fixée pour sa rançon ; il ne doutait pas de l'obtenir de Karl le Chauve, qu'il avait toujours fidèlement servi. Cette considération l'engagea seule à accepter le dévouement de son fils : il le croyait tout à fait sans danger.

Hartrad, suivi des siens, et le comte, entouré des Saxons, se rencontrèrent au milieu de la plaine, où l'échange s'opéra. Ce fut une touchante entrevue. Le dur capitaine, l'homme au cœur insensible, cet aventurier parvenu, au moyen de plus d'un crime, cet usurpateur qui paraissait n'avoir revêtu la pourpre qu'afin de confondre dans cette couleur le sang qu'il avait versé et celui qu'il verserait encore, cet homme, qui le croirait? ô mystères sacrés de la nature ! cet homme eut des pleurs dans les yeux en revoyant son fils, et presque des sanglots quand on l'arracha de ses bras.

Ainsi les affections de la famille survivent, dans les âmes les plus perverses, à l'anéantissement de toutes les vertus. Il est donc bien abandonné du ciel, celui dont l'âme est devenue incapable de ressentir ces douces émotions.

Qu'on juge du désespoir du comte de Vertud-Mont, quand le messager qu'il avait envoyé à l'empereur lui apporta de la part de celui-ci un refus dédaigneux.

Insensé celui qui compte sur la reconnaissance des hommes ;

mais deux fois insensé celui qui compte sur la reconnaissance des rois.

Le désespoir, l'orgueil blessé, l'amour paternel se livrèrent un rude combat dans l'âme du comte. Il était sans ressources : rien ne pouvait aujourd'hui sauver son fils, son fils pour lequel, sans hésiter, il eût donné sa vie. Il regretta alors avec des larmes amères ces sommes immenses qu'il avait prodiguées dans d'inutiles fêtes. Si, du moins, il s'était fait aimer des Campaniens !... Aujourd'hui, peut-être, en se cotisant tous, ils arracheraient Hartrad à la mort : mais non, il les avait maltraités, opprimés, ruinés, foulés aux pieds ; il ne devait attendre d'eux que de la haine.

« Que résoudre, mon Dieu ? mon Dieu, que faire ? s'écriait le comte en se promenant à grands pas dans son appartement, où il s'était renfermé. Faut-il que mon fils périsse ? Mais je ne le veux pas, moi ! oh ! non, il faut qu'il vive ; sa mort serait ma mort !... Si j'allais moi-même implorer Hastings ? si j'allais me jeter à ses pieds pour lui redemander mon enfant ? » A cette réflexion, un sombre nuage couvrit son front ; devant lui se dressèrent menaçants les fantômes de ceux dont il avait tant de fois repoussé inhumainement les plus humbles supplications. Aussi reprit-il aussitôt : « Non ! oh ! non, pas ce moyen ! Hastings se raillerait de ma faiblesse, et mon fils n'en périrait pas moins : les hommes de guerre sont impitoyables ! Cependant, il faut le sauver ! et de tous côtés s'élèvent devant moi d'insurmontables obstacles ! Tout m'abandonne en cette affreuse extrémité ! Mon Dieu ! mon Dieu ! ne me secourrez-vous pas ? dit-il en tombant à genoux. Mon Dieu ! mon Dieu ! »

Il avait mille fois blasphémé le Seigneur ; il avait vécu dans l'insouciance de ses préceptes. Se rappelait-il seulement qu'il existât ?... Mais Dieu étend sa droite, et le criminel terrassé, anéanti, humilie son front dans la poussière : le voilà priant et pleurant, et comprenant enfin qu'en Dieu seul est la véritable force, la véritable puissance.

Mais Dieu (c'est lui-même qui l'a dit) punit dans les enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération, les fautes des parents!... Toutefois, l'instant du châtiment n'était pas venu, et Hartrad ne devait point périr de la main des Saxons.

Meltrude, cependant, s'irritait de l'absence de Folbert : le devoir, l'amitié auraient dû déjà, selon elle, le ramener au burgh!.. Il sauverait peut-être Hartrad, pensait-elle; lui seul, du moins, serait assez dévoué pour le tenter!... Et il ne revenait pas! Avait-il donc péri lui-même?

A cette pensée, un froid pénétrant saisissait la jeune comtesse, et elle se reprochait aussitôt comme un crime de permettre qu'une autre douleur se partageât son âme avec celle que lui inspirait le sort de son frère : Hartrad n'eût-il pas dû l'occuper tout entière?

Vers le soir du même jour, on vit une ombre se glisser le long de la montagne; puis, aux cris des hommes de garde, une voix répondit : « C'est moi! Folbert! ouvrez... »

Meltrude entendit ce nom et cette voix, et elle tressaillit; le comte aussi l'entendit, et une voix sauvage éclaira ses traits. Il allait donc avoir enfin sur qui venger le sort de son fils! Folbert n'était-il pas la cause première de tous ses malheurs?

« Qu'on l'amène en ma présence! » s'écria-t-il. Puis, sitôt que le jeune homme fut devant lui : « Misérable! sais-tu bien que Hartrad va périr à cause de toi! Sais-tu qu'il est entre les mains d'Hastings! Maudit soit le jour où nous t'avons rencontré dans la forêt! Je ne sais à quoi tient que tu ne périsses à l'instant! » Et le saisissant d'une main, de l'autre il suspendait son poignard sur sa poitrine.

« Y songez-vous, mon père? s'écria Meltrude en lui arrêtant le bras. Oubliez-vous que Folbert fut le libérateur de Hartrad? »

Folbert n'avait ni pâli ni tremblé : calme et maître de lui, il subissait les menaces du comte comme si elles se fussent adressées à un autre.

« Laissez faire votre père, dit-il tranquillement. Je savais le malheur qui vous a frappés, et je venais offrir au comte le sacrifice de ma vie, risquée à la délivrance de son fils ; s'il préfère la prendre maintenant, il peut se satisfaire...

— La délivrance de mon fils ! s'écria le comte, se rattachant aussitôt à cette vague espérance... Tu voulais tenter sa délivrance ?...

— Je n'ai pas cessé de le vouloir.

— Connais-tu les dangers de l'entreprise ?

— Je les connais : je reviens du camp des Saxons.

— As-tu vu Hartrad ?

— Je m'en suis bien gardé ! Pendant deux jours et deux nuits, j'ai rôdé autour du camp pour en reconnaître toutes les dispositions. Je les connais maintenant.

— Et tu espères ?

— Plus que jamais. Il ne me manque qu'un peu d'argent pour gagner un seul homme, de qui dépend toute l'entreprise.

— Prends, sans compter, tout ce que renferme mon trésor, et ramène-moi mon fils. »

Le comte s'éloigna pour donner des ordres à son trésorier.

« Oh ! c'est bien, Folbert, ce que vous faites, lui dit Meltrude en rougissant ; je vous reconnais à ce trait généreux.

— Hartrad m'a conservé mon père ; n'est-il pas juste qu'à mon tour je le rende au sien ? J'accomplis un devoir ; d'ailleurs, j'aime Hartrad comme s'il était mon frère. Ayez toujours les yeux sur la ville ruinée, et si, d'une des maisons, vous voyez, la nuit, briller une flamme, réjouissez-vous, ce sera le signe de la délivrance de votre frère.

— Allez donc, lui dit Meltrude en rougissant davantage, allez, Folbert ; qu'il vous doive encore une fois la vie ! Nos vœux vous accompagneront. Si vous triomphez, vous aurez acquis des droits éternels à notre reconnaissance. Si vous périssez... Elle s'arrêta un instant à ce mot, et des larmes brillèrent dans ses yeux.

— Si je péris ?... reprit Folbert en la regardant tout ému.

— Je vous pleurerai pendant le reste de ma vie !... » Et elle s'éloigna précipitamment pour lui cacher les larmes qui mouillaient ses yeux.

« Maintenant, s'écria Folbert avec enthousiasme, je puis braver tous les dangers ! vainqueur ou vaincu, ma récompense est également belle ! Je pénétrerai hardiment dans le camp des Saxons !... »

CHAPITRE TROISIÈME.

LE CAMP DES SAXONS.

Sommaire.

Le jeune sourd-muet. — Le pirate Hastings. — Le banquet des pirates. — Chants des scaldes, sagas, etc. — Scènes d'abjuration. — Les dogues du Smaland. — Culte d'Odin. — La statue d'Hermansaül. — Récit de Hastings. — La casate du Culvert. — Déchirante alternative. — Pauvres mères! pauvres enfants! — La majorité du Culvert. — Renoncement à la famille en présence des Missi Dominici. — Le choix d'une loi. — Un supplice inouï. — La vengeance. — L'ivresse du barbare. — La javeline enchantée. — Le parc aux captifs. — Les stratagèmes de l'amitié. — La fuite. — Poursuite, dangers nouveaux. — Le signal de nuit. — Intervention du vieil aveugle. — Les frères ennemis. — La malédiction paternelle. — Le châtiment d'un mauvais fils.

Le camp des Saxons était situé sur la rive droite de la Seine. Ces barbares, pirates en naissant, ne quittaient guère les rivages : conservant ainsi sous la main leurs légères embarcations, et toujours prêts à reprendre le chemin de la mer, ils vivaient dans une parfaite sécurité, certains de la lâcheté des Franks, et ne se donnaient pas même la peine d'ouvrir des tranchées autour de leurs camps : c'étaient tout simplement des tentes grossières formées de grosses toiles, ou des bois provenant de leurs pillages. Mais des gardes veillaient constamment autour de leurs bivacs, et il eût suffi d'un

cri jeté par l'un d'eux pour leur mettre à tous, en un instant, les armes à la main.

C'était cependant ces hommes que Folbert allait braver !

Protégé par les ombres de la nuit, il s'approcha, autant qu'il le put, du camp; lorsqu'il jugea ne plus pouvoir avancer sans donner l'éveil, il s'étendit sur l'herbe et feignit de dormir profondément. Le premier Saxon qui sortit dès l'aurore l'aperçut, et le reconnaissant à son costume pour un Frank, il l'apostropha rudement : « Hé, l'espion, avance ici ! » Quoiqu'il entendît fort bien, Folbert feignit de n'avoir pas entendu. « Ah ! tu n'entends pas ! dit le Saxon, je vais te faire entendre ! » Il saisit sa lance et s'approcha vivement du dormeur. Il y allait peut-être de la vie de Folbert, mais tout son plan dépendait de cette circonstance critique; il conserva la même position en priant mentalement le Seigneur de le protéger.

Étonné de cette immobilité, le Saxon s'arrêta la lance levée : « Il dort comme un loir, dit-il; il ne m'a pas entendu. » Pour le réveiller, il lui appliqua sur les reins un rude coup du bois de sa lance.

Folbert se dressa debout d'un seul bond; toutefois, au lieu de se tourner du côté du Saxon, il se tourna d'abord du côté opposé. « Par ici, lui dit l'homme à la lance, par ici ! » Folbert ne bougeant pas, il lui appliqua un nouveau coup de sa lance. Cette fois, Folbert se tourna vers lui.

« Que fais-tu là ? tu es un espion, sans doute ? Réponds. »

Folbert ne répondit rien.

« Tu ne veux pas répondre ? Attends !... »

Il le menaça de nouveau de sa lance, et, cette fois, en lui posant le fer sur la poitrine. A cette vue, le jeune homme tomba à genoux, les mains jointes, avec tous les signes extérieurs de l'épouvante. Il jeta des sons rauques, inarticulés, et, montrant sa bouche et ses oreilles, avec des gestes désesperés, il s'efforça de faire comprendre qu'il était sourd et muet.

« Tu ne parles ni n'entends! c'est ce que nous allons voir. » Saisissant alors Folbert par le bras, il le conduisit devant Hastings lui-même, en faisant part à celui-ci des circonstances qui se rattachaient à la capture du jeune homme.

Hastings était un homme de trente-quatre à trente-cinq ans; rien en lui n'annonçait l'homme des bords du Borysthènes ou des rives de la Baltique. Une épaisse chevelure blonde couvrait ses épaules, et une longue barbe ombrageait son visage. Son aspect était dur et farouche. Assis sur un de ces grands siéges en fer pillés sans doute dans un couvent, il donnait déjà ses ordres à ses capitaines; et quoique le soleil fût levé à peine, Hastings était revêtu de son armure de fer, comme s'il se fût agi de livrer immédiatement une bataille. D'une main il s'appuyait sur une longue javeline, et de l'autre maintenait debout, à ses côtés, son bouclier, peint d'une multitude de couleurs, selon l'usage des Saxons.

« Ce jeune Frank est sourd-muet, Eiwind, ou c'est un espion, dit-il en fixant sur Folbert un regard scrutateur; tiens-toi derrière lui, Eiwind, et au premier signal que je te donnerai, fends-lui la tête d'un seul coup de ta hache! » Ses yeux terribles fouillaient dans les yeux du jeune homme. Si celui-ci eût laissé paraître sur son visage la plus légère émotion, il était perdu. Il demeura impassible, les yeux fixés sur Hastings avec ce regard hébété particulier aux sourds-muets chez qui l'éducation ne supplée pas aux organes que la nature leur a refusés.

« Tu te trompes, Eiwind, ce garçon est aussi sourd qu'un cadavre. Je le garderai près de moi; conduis-le à Barwerd, qui lui enseignera par signes à me servir à table. »

La méfiance d'Hastings n'était pas détruite, quoiqu'elle parût l'être; et plusieurs fois dans la journée, au moment où il devait le moins s'y attendre, Folbert subit de dangereuses épreuves. Heureusement il était doué d'une volonté inébranlable; il s'était promis d'être sourd et muet, il le fut. Il dérouta si bien tous les

soupçons, qu'à la fin de la journée on ne doutait plus de sa double infirmité. Les Saxons se confiaient entre eux, en sa présence, tous leurs secrets, comme s'ils eussent été seuls : c'est ce que désirait Folbert; il espérait ainsi apprendre en quel endroit du camp on tenait les otages. Il sut, de cette manière, non sans frémir de douleur, qu'ils étaient parqués au milieu du camp et confondus avec les captifs. Il fallait donc songer à s'introduire parmi ceux-ci sans éveiller les soupçons : Folbert ne rêva plus dès lors qu'aux moyens de parvenir à ce résultat.

Le soir étant venu, selon son habitude, Hastings réunit à sa table ses chefs les plus fameux. Placé derrière le redoutable pirate, et muni d'une outre pleine de vin du Rhin, Folbert fut chargé du soin fatigant d'étancher la soif du barbare. L'hydromel capiteux était réservé pour la fin du repas, après que les pirates étaient repus des venaisons de toute espèce dont leur table était chargée, car leur principale nourriture se composait de gibier rôti au grand feu, comme nous le pratiquons encore aujourd'hui sous le nom de gibier à la tartare; les Tartares nomades du Nord, en effet, étaient les inventeurs de cette rapide et facile préparation, et les Saxons, qui s'étaient, dans l'origine, mêlés aux Tartares, leur avaient emprunté plusieurs usages.

Comme tous les repas chez les Saxons, celui-ci se termina par les chants belliqueux que les scaldes improvisaient sur la harpe. A leur entrée, Hastings se leva, et, se tournant vers ses convives en étendant sa javeline vers eux : « Laissez chanter les scaldes, » dit-il. Aussitôt le plus profond silence régna sous la tente. Après qu'ils eurent accordé leurs instruments, le plus ancien commença ainsi avec cette abondance de métaphores hardies qui forment le trait le plus caractéristique de leur poésie, tandis que les autres l'accompagnaient en imitant sur leurs harpes le bruit sourd des forêts et des vagues avant la tempête.

CHANT DE THORWALD APRÈS AVOIR FUI PENDANT LE COMBAT.

« Un vent sinistre ébranle les sapins du Smaland, et les dogues « du chasseur ont hurlé sur la montagne.

« Le choc des lances et des boucliers n'est plus répété par les « échos ; l'on n'entend plus sur le champ de bataille que le bruit « du ruisseau rocailleux qui tresse dans ses ondes le sang de mille « guerriers ; les vainqueurs chargés de butin reviennent dans la « cité de Calmarie ; et moi, plus timide que le cerf, j'ai fui à l'ap- « proche des ennemis, effrayé par la lueur des épées.

« Un vent sinistre ébranle les sapins du Smaland, et les dogues « du chasseur ont hurlé sur la montagne.

« Qu'ai-je fait, indigne héritier de Fillar? Comment, en un seul « jour, ai-je oublié tous les exploits de mes aïeux, dont les noms « sont gravés sur les obélisques de Lunden? Ombres de mes « pères, j'abaisse sous le poids de votre courroux un front avili et « des yeux pleins de trouble et de honte. Épargnez-moi cet accent « qui maudit, ce regard qui foudroie : je suis assez puni, l'on ne « me verra plus revenir en triomphe avec les compagnons de ma « jeunesse !

« Un vent sinistre ébranle les sapins du Smaland, et les dogues « du chasseur ont hurlé sur la montagne.

« De ce rocher que fréquentent à minuit les Normes invisibles, « je vois le palais où la foule des braves est assemblée ; d'où vient « l'éclat rougeâtre que jettent leurs boucliers? est-ce le reflet des « flambeaux de la fête, ou la lueur des derniers rayons du soleil? « Eh ! que m'importe ? hélas ! jamais, à la clarté des pins brûlants, « je n'entendrai la harpe du scalde, en vidant les coupes d'or du « banquet !

« Un vent sinistre ébranle les sapins du Smaland, et les dogues « du chasseur ont hurlé sur la montagne.

« Ah ! puisqu'il n'est plus pour toi de gloire, meurs donc, lâche « guerrier ; tombe sur ton épée, et que tes compagnons, voyant « ta blessure, te couvrent d'un peu de terre en disant : « Son sang « apaise le courroux des dieux ; il n'a pas craint la mort : il est « digne de nous ! »

« Odin, Frigga, Rimer, puissances du Walhalla, que mon « trépas nous réconcilie ! Recevez mon sang pour la rançon de « mon ombre, et sauvez-la du triste Neflheim et des vipères du « Nastrond.

« Un vent sinistre ébranle les sapins du Smaland, et les dogues « du chasseur ont hurlé sur la montagne. »

Ainsi les dogmes religieux d'Odin et les chants des scaldes préconisaient le mépris de la mort et l'amour des combats. La mort, reçue dans les batailles, était pour les Saxons le moment du triomphe et de la délivrance ; elle leur ouvrait le paradis d'Odin. Cette croyance, répétée dans toutes leurs sagas, faisait d'eux des héros et les rendait invincibles.

« Honneur et gloire aux braves qui tombent dans les combats ! » s'écria Hastings en agitant sa longue javeline ; et tous les assistants de répéter après lui :

« Honneur et gloire aux braves qui tombent dans les combats ! »

La saga du scalde, les nombreuses libations de vin et d'hydromel qu'avaient faites les chefs saxons avaient surexcité leur imagination.

« Les captifs ! qu'on nous amène les captifs ! » s'écrièrent-ils tous ensemble en agitant leurs armes. Ils étaient ivres de vin, ils voulaient s'enivrer de sang.

« Amenez vingt captifs ! » dit Hastings.

Folbert frémit en entendant cet ordre, qui annonçait une de ces scènes d'atroces barbarie comme on en racontait tant de Hastings.

Bientôt, en effet, un cliquetis de chaînes annonça la présence des malheureux prisonniers. Au milieu de la tente on amena une

hideuse et colossale statue, taillée dans un tronc d'arbre : c'était Hermansaül, le dieu de la guerre des Germains et des Saxons. Ils avaient déifié Herman, *Arminius*, vainqueur des légions romaines conduites par Varus.

D'un autre côté se voyaient les emblèmes du christianisme.

Les captifs avaient le choix entre une mort instantanée, horriblement douloureuse, ou la profanation des attributs de leur sainte religion et l'adoration d'Hermansaül. Là commençaient les sanglantes représailles des tyrannies de Karl, qui, lui aussi, avait donné le choix aux Saxons entre le baptême et la mort. Ce n'était pas par ces moyens violents que le Sauveur devait conquérir le monde.

Les Saxons goûtaient une joie féroce à ce spectacle. Ils riaient des hésitations, des terreurs des chrétiens, et s'évertuaient à trouver les formules d'abjuration les plus humiliantes, les blasphèmes les plus épouvantables, qu'ils forçaient leurs captifs à répéter.

Hâtons-nous de le dire pour en finir avec cet odieux tableau, presque tous abjurèrent : Dieu semblait punir en eux les excès de leurs pères : Dieu les abandonnait.

Un seul résista. C'était un jeune homme de vingt ans environ ; il portait l'habit clérical. Quand on lui présenta, pour l'insulter, l'image de son Dieu, il la porta à ses lèvres en s'agenouillant devant elle ; puis, se tournant vers l'idole, il la renversa d'un coup de pied. Aussitôt ce furent des cris affreux parmi les Saxons : ils se précipitèrent sur lui et le frappèrent de mille coups : « Abjure ! abjure ! lui criaient-ils ! — Jamais ! jamais ! » répondit le jeune clerc. Alors il fut jeté à terre et foulé aux pieds ; il était tout sanglant, tout brisé dans ses membres : « Abjure ! abjure ! lui répétaient-ils. — Jamais ! jamais ! répondait-il toujours d'une voix mourante.

— Les dogues ! les dogues ! » hurlèrent avec frénésie les Saxons.

Sur un signe de Hastings, quatre dogues monstrueux, affamés, furent amenés dans la tente du festin ; ils entrèrent bondissant,



Le Banquet des Saxons

avec des aboiements sonores, les yeux étincelants, les bajoues pendantes, ouvrant une gueule sanglante qui laissait voir une double rangée de dents.

« Abjure! abjure! si tu ne veux être livré aux dogues, crièrent encore les Saxons au jeune homme.

— Mon Dieu! reprit celui-ci en levant les yeux au ciel, recevez ma vie en holocauste! puisse le sacrifice que j'en fais apaiser votre colère et remettre mes frères en grâce auprès de vous! »

On entendit à peine ces derniers mots : les dogues s'étaient jetés sur lui, broyant ses os et dévorant ses entrailles. En quelques minutes il n'y eut plus à la place qu'il occupait que des restes sanglants et hideux.

En assistant à ce spectacle, Folbert sentait son sang se figer dans ses veines; il eut cependant l'incroyable courage de maîtriser toutes ses émotions. N'avait-il pas promis de délivrer son ami? tout ce qu'il voyait ne faisait que le confirmer dans son héroïque résolution.

Après cette exécution, les Saxons sortirent de la tente; ils allaient former des danses guerrières; les cris, les menaces, les défis qu'ils se jetaient les uns aux autres, furent promptement suivis du cliquetis des armes; ils se battaient entre eux : c'est ainsi qu'ils terminaient leurs fêtes; quand le sang de plusieurs eut rougi la terre, il rentrèrent sous leurs tentes et le silence se fit dans leur camp.

Hastings était resté dans la salle du banquet avec le plus vieux des scaldes. Folbert s'était jeté dans un coin et feignait de dormir. Un silence profond régnait dans la tente de Hastings; plus sombres que jamais, les regards de celui-ci, fixés dans le vide, semblaient y suivre des personnages invisibles pour tout autre que lui. Parfois des mots interrompus sortaient de ses lèvres. « Oui, c'était ainsi... Oh! le lâche!... Je me vengerai!... Que la vengeance est douce!... Encore! Frappez, frappez toujours! qu'elle périsse jusqu'au dernier, cette race odieuse! » Joignant l'action aux paroles, Hastings,

écumant de colère, frappait à coups redoublés de sa lance sur la table... Il paraissait fou!... Il l'était en effet en ce moment! « Quoi! s'écriait-il, des menaces à moi! que me font vos anathèmes? Je brave votre Dieu impuissant!... Anges et démons, je vous brave! Laissez-moi, laissez-moi, ombres sanglantes! Spectres hideux, qui m'attirez avec vous dans les enfers!... fuyez!... vous ne triompherez pas de Hastings! »

En prononçant ces mots, il tomba exténué, frémissant, les cheveux collés sur ses tempes par une abondante sueur.

« Cet homme est sans doute en proie à une terrible ivresse, » se disait Folbert... Qu'eût-il pensé, s'il eût su qu'au contraire Hastings ne cherchait l'ivresse que dans l'espoir d'échapper à ses épouvantables visions? La colère de Dieu pesait sur cet homme.

Tout à coup des sons de harpe, doux, suaves, éoliens, résonnèrent auprès de lui; puis insensiblement les sons se lièrent, formant des phrases musicales, légères et perlées; elles respiraient une délicieuse mélancolie.

Hastings releva la tête, écoutant avec étonnement d'abord cette harmonie pénétrante; ses regards perdirent graduellement de leur fixité; ses traits se détendirent; semblable au dormeur qui échappe à un cauchemar affreux, il poussa un long soupir, et se tournant vers le vieux scalde qui tirait des sons si ravissants de sa harpe :

« Liodasmider, merci! lui dit-il avec une certaine émotion qu'on aurait pu prendre pour de la reconnaissance! merci! Sans toi que deviendrais-je! mais aux accords de ta harpe divine, les génies malfaisants qui m'obsèdent s'enfuient; tes mélodies me rendent la vie.

— Tu as la force et le courage d'Odin; mais tes colères te sont encore plus fatales à toi-même qu'à tes ennemis! Tes rigueurs dépassent les droits les plus impitoyables de la guerre.

— C'est que mes rigueurs sont des vengeances!

— Que t'ont fait ces Franks! ils sont lâches, il est vrai; c'est leur plus grand, leur seul crime!...

— Leur seul crime! reprit Hastings avec violence. Tu ignores tout ce que j'ai d'insultes à venger: écoute l'histoire de ma vie, et tu me trouveras peut-être encore trop clément envers eux. »

Folbert, devenu plus attentif à chaque instant, ne perdait pas une seule des paroles que prononçait Hastings. Celui-ci commença en ces termes :

« Je ne suis pas né, tu le sais, sur les rives heureuses où croît la « blanche anémone, et qu'éclaire la brillante aurore de minuit. J'ai « vu le jour sur ces rivages, oui, dans la plaine de Vertud, où nous « venons de porter le fer et le feu.

— Tu as renié ta patrie et ton Dieu?

— Oui, je les ai reniés et maudits. Avant de me juger, écoute-moi jusqu'à la fin.

« Dans ta patrie, tout homme est libre, et pourvu qu'il puisse « faire tournoyer sur sa tête *la main du meurtre* (la hache), quand « il a versé bravement *la sueur des combats* (le sang), il couvre de « couleurs brillantes le *bouclier de l'attente*, et dès lors il s'appar- « tient tout entier; il prend glorieusement sa place parmi *les des- « tructeurs des peuples* (les guerriers): il habite à son gré *le camp « des vaisseaux* (la mer), ou se perd sous *la chevelure de la terre* « (les forêts). S'il est le plus fort et le plus brave, il devient *la « colonne du peuple et le gardien de la mer* (roi).

« Mais ici, sur la terre des Franks, terre maudite! il y a des « hommes qui naissent esclaves d'un autre homme! Esclaves, « entends-tu? c'est-à-dire soumis à toutes ses volontés, à tous ses « caprices! n'ayant rien à eux, ni leurs femmes, ni leurs enfants, « ni la misérable chaumière qui les abrite: rien : ils n'ont rien « et ne sont rien. L'homme réduit à cet état n'est plus qu'un « meuble, un animal; moins encore, une chose que l'on vend avec « le sol sur lequel il végète. C'est épouvantable, n'est-ce pas? « mieux vaut cent fois la mort : c'est ce que je me suis dit un « jour.

« Parmi ces esclaves, il est des degrés: le plus vil c'est le cul-

» vert : ils nomment ainsi le malheureux qui naît dépouillé de tous « les droits que la nature confère aux hommes.

« Mon père était culvert; je passe sous silence les souffrances « qui remplirent les jours de mon enfance : le froid, la faim, la « fatigue, les privations de toute espèce, on peut supporter tout « cela sans accuser les dieux; voici ce qu'on ne peut supporter.

« Nous étions deux enfants. L'aîné, il se nommait Filibert, allait « avoir treize ans; j'en avais douze.

« Un jour, notre maître entra dans notre casate : il venait, au « nom de la loi, prendre l'un de nous. Il laissait à notre mère le « choix de celui qu'elle voulait garder. Déchirante alternative. « entends-tu, Harald, de mettre une pauvre mère dans l'obligation « de sacrifier un de ses enfants pour sauver l'autre! La mienne « pleura d'amères larmes : elle se jeta aux pieds du maître, lui « offrant de travailler deux heures de plus chaque jour, s'il voulait « lui laisser ses deux enfants! Il fut impitoyable, il fallut obéir! « Cette scène affreuse est encore présente à mon souvenir. Je ne « pleurais pas, moi, je n'ai jamais su pleurer; mais je sentais « s'amasser en mon cœur des flots de haine et de vengeance!... « Contrainte enfin de s'expliquer, ma mère allait se prononcer en « ma faveur; mon père la retint : il préférait son autre fils : mon « frère resta; je partis.

« J'habitais le château du maître, et je le servais en frémissant « d'indignation. Pendant un an, je subis d'affreux traitements; « souvent mon sang a coulé sous le fouet; souvent, courbé sous « mes fers, j'ai passé des semaines entières dans d'infects cachots, « nourri d'un pain noir, désaltéré d'une eau fétide. C'est là que, « dans le silence de mes tristes nuits, j'ai fait le serment de me « venger!

« Pendant ce temps, Filibert s'attirait chaque jour davantage les « reproches de mon père : c'est ainsi qu'il lui prouvait sa recon- « naissance de la préférence qu'il lui avait accordée sur moi.

« A cette époque, on annonça une expédition de l'empereur

« Hlod-Wig *le Pieux*, ou *le Débonnaire*, comme ils disent, contre « ses fils révoltés; ceux-ci recrutaient des soldats de tous côtés. « Mauvais fils lui-même, Filibert devait épouser le parti des mau- « vais fils.

« Un jour, il se présenta devant un des *missi dominici* en tournée, « et brisant, devant tout le peuple, deux petits bâtons sur sa tête. « il déclara renoncer solennellement et pour toujours à sa famille « et se mettre sous la loi salique ; il avait alors quatorze ans, l'âge « auquel le fils d'un esclave ou d'un paysan est déclaré ici majeur, « c'est-à-dire pouvant disposer, dans certaines conditions, de sa « personne et de sa volonté.

« Le même jour, Filibert partit. Depuis je n'en ai plus entendu « parler. Mon père le pleura beaucoup : ma mère vint plus souvent « se consoler près de moi.

« Ses visites ravissaient quelques instants à mes travaux domes- « tiques, elles déplurent à notre maître. Il lui ordonna de ne plus « revenir. »

A ce moment les yeux de Hastings devinrent plus sombres, son front se couvrit d'un nuage. sa respiration parut plus oppressée.

Le liodasmider, jetant par hasard un regard dans la tente. aperçut Folbert couché dans un coin.

« Avant d'aller plus loin, dit-il à Hastings, regarde... nous ne sommes pas seuls.

— Tu m'y fais penser, reprit Hastings en souriant amèrement. ce jeune sourd-muet a emporté mon outre presque pleine, et j'ai soif... » Il poussa en même temps Folbert du bout de sa lance de façon à réveiller le jeune homme, s'il eût réellement dormi; il lui tendit sa coupe.

Folbert se leva donc, mais avec la démarche et la figure d'un homme qui sort d'un profond sommeil. en remplit la vaste coupe du pirate. Ensuite, il fit mine de se recoucher; le maître, d'un geste impérieux, lui ordonna de rester devant lui pour remplir sa

coupe chaque fois qu'elle serait vide. Il annonçait ainsi l'intention de la vider souvent : Folbert prit donc tout à la fois son regard le plus hébété, le plus endormi, et demeura devant le brigand, ne perdant pas un mot de son récit.

Hastings reprit en ces termes :

« Ma mère revint pourtant. Elle eût mieux fait, oui, beaucoup « mieux, de ne pas revenir! Notre maître impitoyable la fit saisir « par d'autres esclaves, et ordonna qu'elle fût battue de verges. En « vain je me jetai aux pieds de l'inhumain, en vain je les baignai « de mes larmes en lui demandant comme une faveur de subir le « châtiment qu'on lui réservait: il me repoussa rudement; alors « je me tournai du côté des esclaves, et leur adressai les mêmes « prières; ceux-ci, comme de véritables brutes qu'ils étaient. « tournèrent en raillerie mes humbles supplications; ils osèrent en « faire un objet de risée! Alors, oubliant et ma jeunesse et mon « impuissance, ivre de douleur et de colère, je me précipitai sur « eux. les frappant avec une force que je ne me connaissais pas « encore. Ils reculèrent étonnés. Mais le maître était là! Il ordonna « que je subirais le même châtiment que ma mère; je dus céder au « nombre : on nous mit donc tous deux à genoux. les épaules « dépouillées, et le supplice commença. Je ne sais ni le nombre ni « ni la force des coups que j'ai reçus. Je ne les sentais pas; les coups « que je ressentais, c'étaient ceux que subissait ma mère; ceux-là « m'allèrent jusqu'au cœur! Chaque fois qu'un de ses gémissements « parvenait à mon oreille, il me semblait que mon âme m'abandon- « nait! Depuis j'ai souvent versé mon sang dans les combats, j'ai vu « la douleur et la mort sous leurs formes les plus effroyables. j'ai « enduré les tortures de la soif et de la faim; mais jamais, non « jamais. je n'ai rien souffert de comparable à ce que j'éprouvai ce « jour-là, en entendant les sanglots de ma pauvre mère! Quand je « me relevai, non sang coulait des mille blessures que m'avaient « faites les verges cruelles, mon dos n'était plus qu'une plaie; et « cependant, je te le répète. Harald. je ne souffrais pas dans mon

« corps : c'est que mon âme était ailleurs! seule elle avait souffert.
« horriblement souffert.

« Mon premier mouvement fut de m'élancer vers ma mère ; elle « venait de perdre connaissance et on l'emportait en cet état. Je « me sentis pris d'un frisson glacial, mes dents s'entre-choquaient « à se briser. Depuis ce moment, j'ignore ce qui m'arriva. Pendant « dix jours je fus en proie à une fièvre brûlante ; pendant dix « jours le délire s'empara de moi.

« Les premiers mots que je prononçai en revenant à la vie « furent pour demander des nouvelles de ma mère... Elle était « morte, Harald, morte des suites de ce supplice : morte sans « m'adresser son suprême adieu, sans que son fils pût recueillir « son dernier souffle avec son dernier baiser! Le croirais-tu, je « n'eus pas une larme à la nouvelle de la perte qui me frappait! « Je trouvai ma mère presque heureuse d'échapper à une existence « si déplorable. Mais je jurai de la venger! Tu sais si j'ai tenu mon « serment! A partir de ce jour, je gardai avec tous un silence « farouche, épiant l'occasion d'accomplir ma vengeance : elle se « présenta enfin. »

Pendant ce récit, Hastings avait dix fois tendu machinalement sa large coupe, et dix fois Folbert l'avait remplie. Il semblait que les paroles du pirate lui brûlassent la gorge comme ses souvenirs lui déchiraient le cœur. Arrivé à cet endroit de sa vie, il parut comme soulagé d'un énorme fardeau et respira plus librement.

« Un jour mon maître étant à la chasse, emporté à la poursuite « d'un cerf, se sépara de ses gens. Seul je l'avais suivi ; je ne le « quittais pas plus que son ombre. Je le tenais donc enfin dans mes « mains! L'heure de la vengeance avait sonné, cette heure si im- « patiemment attendue, cette vengeance si longuement méditée! « A nous deux, maître! lui dis-je en arrêtant son cheval à la bride. « C'est moi, Egbert, le fils d'Ansgarde que tu as lâchement assas- « sinée! Réglons nos comptes... défends-toi!

« — Insolent esclave! s'écria-t-il en jetant un regard inquiet

« derrière lui. si ta mère est morte pour avoir été battue de « verges, toi. tu seras pendu haut et court! » et il regardait encore « derrière lui.

« — Oui, regarde, repris-je en saisissant ma pique : regarde... « tu es seul, bien seul, en face de celui que tu as si mortellement « offensé ! Rien ne peut te sauver! Tu vas mourir !

« Il comprit sans doute à mes regards toute l'étendue de ma « haine : il se mit en garde et tenta de se défendre ! mais que pou- « vait-il contre les souvenirs palpitants qui conduisaient mes « coups! Ma pique lui traversa le cœur ; il tomba sans même pous- « ser un soupir.

« Je pris la fuite. Pendant trois mois je ne quittai pas les forêts, « qui me protégeaient de leur ombre; pendant trois mois je dispu- « tai ma vie aux animaux les plus immondes, couchant dans des « cavernes d'où je chassais leurs dangereux habitants. Enfin j'arri- « vai sur les bords du Weser. vous y étiez campés alors... Tu sais « le reste... »

« Oui, reprit le liodasmider... nous t'accueillîmes comme un frère... Ta valeur et tes exploits t'attirèrent notre admiration et tu devins notre chef. Je conçois maintenant ta haine pour cette race lâche et inhumaine qui n'a de courage que pour opprimer les faibles; venge-toi. tu fais bien.

— Oui, oui! je me vengerai!... Buvons, Harald. à ma vengeance ! »

Les nombreuses libations de Hastings commençaient à lui monter au cerveau; sa langue s'épaississait, ses paroles devenaient incohérentes; il murmura encore quelques mots inintelligibles, puis sa tête tomba lourdement sur ses bras, croisés sur la table; il dormait de ce sommeil de plomb qui suit l'ivresse.

Harald se retira en faisant signe au prétendu sourd-muet de veiller sur le pirate.

« Le voilà donc cet homme si redoutable, ce guerrier invincible, ce pirate infatigable! se disait Folbert en le contemplant

d'un œil de mépris ; « ce n'est plus qu'une masse inerte à la merci du bras le plus faible ! En ce moment, un enfant en délivrerait le monde ! »

Cette pensée lui causa un instant de vertige ; il se demanda s'il ne renouvellerait pas le sanglant sacrifice de Judith au camp d'Holopherne : mais en tuant Hastings, il compromettait davantage encore le salut de Hartrad : cette pensée seule suspendit son bras prêt à frapper.

Il voulut du moins profiter des avantages que lui offrait l'ivresse du chef saxon pour hâter et faciliter l'évasion de Hartrad.

Il s'approcha avec précaution de Hastings et le poussa assez brusquement pour le réveiller s'il n'eût dormi que d'un sommeil ordinaire. Hastings ne donna aucun signe d'existence ; le camp eût brûlé sans qu'il se réveillât.

Enhardi par l'expérience, Folbert saisit la javeline du chef tombée à ses côtés ; elle était bien connue de tous les Saxons, et bien reconnaissable, en effet, par son bois peint de diverses couleurs éclatantes et sa pointe d'or massif. Muni de cette arme, il sortit de la tente par un côté dont il avait gagné la sentinelle à force d'argent ; de là, avec des précautions infinies, il se dirigea au centre du camp : il était arrivé au parc des captifs.

Ces pauvres gens étaient en effet parqués comme des moutons dans un vaste parallélogramme, fermé seulement par des palissades, mais soigneusement gardé ; ils étaient là plus de trois cents, attachés deux à deux par de lourdes chaînes de fer, sans abri, couchés sur la terre humide, et ne vivant que des misérables restes de la table des vainqueurs, qu'on leur jetait avec une insolente pitié. Et c'était là qu'était Hartrad ! Son ami sentit des larmes monter à ses yeux à cette triste pensée : il n'avança qu'avec plus de résolution. « De la part du chef, » dit-il en montrant sa javeline au premier soldat qui voulut l'arrêter... Le soldat s'inclina et le laissa passer. Il pénétra de la même manière dans l'enceinte du parc. Là, une autre difficulté se présentait : comment reconnaître Hartrad au

milieu de cette foule de prisonniers? il eût perdu une heure au moins à les examiner les uns après les autres, et le temps était précieux : Hastings pouvait se réveiller! Folbert prit une de ces résolutions énergiques qui peuvent tout perdre ou tout sauver : il se coucha par terre au milieu des autres; et d'une voix éclatante il cria : « Hartrad!

— Qui m'appelle? » répondit celui-ci en se relevant d'un bond. Personne ne répondant, il se recoucha.

Folbert cependant avait vu la place où il reposait; se relevant un instant après, il alla jusqu'à lui, puis, se couchant à ses côtés sans en être vu : « Hartrad! lui dit-il, silence! pas un cri, pas un geste, ou nous sommes perdus! Je viens te délivrer ou périr avec toi! Lève-toi et suis-moi en silence! »

Il est plus facile d'imaginer le saisissement du jeune homme que de le peindre. Le ton de Folbert était si sérieux, la circonstance si solennelle, qu'il sut maîtriser sa première émotion, et le suivit en silence. La javeline lui fit sans difficulté ouvrir tous les passages. Il sortit du côté opposé à celui par lequel il avait été vu le matin, espérant ainsi de ne rencontrer aucun de ceux qui le connaissaient. Il se trompait : la Providence lui réservait une nouvelle épreuve. La dernière sentinelle à laquelle il présenta son arme enchantée le laissa d'abord passer, puis, se ravisant aussitôt et courant sur lui l'arme haute : « Ah! traître! s'écria le Saxon, je te reconnais! tu es le prétendu sourd-muet de ce matin. » Il allait frapper Folbert, quand celui-ci, faisant un bond de côté, lui enfonça en même temps sa javeline dans la poitrine. Le Saxon tomba en poussant un cri d'alarme.

« Fuyons, Hartrad, fuyons! dans quelques minutes tout le camp sera sous les armes! »

Tous deux d'une course précipitée s'éloignèrent du camp.

Bientôt, en effet, ils entendirent des cris derrière eux. Des lumières circulaient vivement d'une tente à l'autre chez les Saxons. On se mettait à leur poursuite.

Ils fuyaient, dévorant l'espace; déjà, depuis une heure, ils couraient; leur respiration devenait pantelante, la sueur ruisselait de leurs membres; mais ils étaient jeunes tous deux, agiles, vigoureux, et il s'agissait de leur vie : leur course ne se ralentissait pas. Enfin ils touchent à Vertud.

Cette ville n'était plus qu'un monceau de ruines et de cendres: les rues étaient désertes, la ville inhabitée; le silence de la mort planait sur elle. « Arrêtons-nous un instant, Hartrad; nous sommes, je crois, en sûreté : qui songerait à nous venir chercher au milieu de ces ruines? » dit à ce moment Folbert à son ami.

Puis, d'un pas moins pressé, à travers un dédale de murs écroulés, il le conduisit à une maison que l'incendie avait presque entièrement épargnée; il frappa trois fois dans sa main et la porte s'ouvrit aussitôt.

« Quoi! déjà de retour, mon enfant! Le ciel a-t-il protégé ton entreprise?

— Oui, mon père, répondit le jeune homme en se jetant dans les bras que lui ouvrait le vieil aveugle; voici Hartrad! Laissez-moi maintenant prévenir son père en lui donnant le signal convenu. »

Une torche résineuse brillait quelques instants après au sommet de la maison.

Folbert n'avait pas prévu que ce signal, en avertissant le comte de Vertud-Mont, pouvait aussi éveiller les soupçons de l'ennemi. C'est ce qui arriva. Une heure ne s'était pas écoulée que les Saxons emplissaient la ville déserte. Furieux d'avoir été joué par un enfant, Hastings les conduisait. Quelques coups de hache lui suffirent pour enfoncer la porte. En entrant, voici le spectacle qui frappa ses yeux.

Debout, au milieu de la salle, se tenait le vieil aveugle, appuyé de chaque bras sur Folbert et sur Hartrad; le front du vieillard brillait d'une majesté devant laquelle Hastings s'inclina malgré lui. Folbert profita de ce rapide étonnement, et s'adressant au pirate :

« Je suis désarmé, tu le vois; d'ailleurs un guerrier tel que toi dédaignerait sans doute de frapper un vieillard et deux enfants. Il y a une heure tu as commencé un récit, permets que je l'achève.

— Non ! non ! tu me tromperais encore...

— Au nom de ta mère Ansgarde, je t'en conjure.

— Ansgarde ! s'écria Leidrade d'une voix sonore; qui parle ici d'Ansgarde ?

— Que vois-je? murmurait de son côté Hastings; qu'entends-je? cette voix... ces traits... serait-il possible?...

— Egbert ! interrompit l'aveugle, c'est la voix d'Egbert, plus mâle et plus forte, mais c'est sa voix !... Egbert, mon fils ! est-ce toi ?

— Oui, mon père, oui, c'est moi ! Le pirate tomba aux pieds du vieillard. Puis, se relevant aussitôt, d'un accent impérieux il ordonna aux Saxons de s'éloigner.

— Qui donc es-tu, toi qui commandes à ces hommes de carnage?... Non, mes souvenirs me trompent, tu n'es point Egbert.

— Pardonnez-moi, mon père, ne me maudissez pas !

— Je ne te maudirai pas; c'est trop déjà qu'une fois ton frère...

— Mon frère... Oh ! dites-moi ce qu'il est devenu ?

— C'est moi qui vais te répondre, Egbert, reprit Folbert... Ton frère était brave comme toi... comme toi il est devenu un chef de guerre ; c'est lui qui commande au burg. Ton père ne s'appelle-t-il pas Filibert ? réponds, Hartrad.

— Oui ; pourquoi cette question ?

— C'est que ton père est le fils de Leidrade, que tu embrasses en ce moment, et le frère de Hastings.

— O ciel ! s'écrièrent à la fois les trois autres personnages de cette scène.

— Je vois ici l'action de la Providence, reprit d'une voix émue le vieil aveugle. Je le sens, il est arrivé l'instant fatal où le ciel, exauçant mon imprudente malédiction, va m'en punir en punissant mon fils. Quel malheur va nous frapper ? je l'ignore ; mais je tremble...

— Viens, Hartrad, sans perdre un instant ; je veux moi-même te remettre dans les bras de ton père... » s'écria Hastings.

Comme il sortait en l'entraînant vivement par la main, la porte s'ouvre, et le comte paraît l'épée levée. En voyant Hastings entraîner Hartrad, il ne doute pas des intentions de son ennemi, et se précipite sur lui en lui portant un coup terrible... Hartrad, de son côté, se précipitait vers son père en lui criant : « Arrête ! c'est ton frère ! » Le malheureux jeune homme reçoit le fer tout entier au-dessous de l'épaule ; son sang jaillit à flots de sa large blessure : il tombe.

A cette vue, le comte a laissé échapper son épée : consterné, stupéfait, désespéré, il s'agenouille à côté de son fils, en donnant tous les signes d'un violent désespoir.

Le jeune homme, jetant sur son père un regard plein de tendresse : « Mon père, lui dit-il, console-toi de ma mort : je t'ai revu, je meurs heureux ! Dis à ma sœur... »

Puis, il ferma les yeux : il avait vécu.

« O ciel impitoyable ! s'écria le comte égaré, tu ne pardonnes donc jamais ?

— Non, reprit d'une voix lente et solennelle le vieil aveugle, le ciel ne pardonne pas à ceux sur qui pèse la malédiction paternelle.

— Qui donc es-tu, vieillard, pour oser insulter à ma douleur ?

— Je suis Leidrade, ton père ! et, loin d'insulter à ta douleur, je la partage et te plains : j'aimais ton fils. »

A ces simples paroles, le comte recula, comme frappé de la foudre ; puis, tout à coup, ses traits se contractèrent, et, pâle, frémissant, les yeux hagards, il s'enfuit en criant :

« Malheur ! malheur sur moi !

— Et toi, Egbert ? dit à son tour Leidrade.

— Si tu veux me suivre, répliqua le pirate, je serai partout pour toi un fils respectueux.

— Te suivre au milieu de tes hordes impies ?... tu m'offenses sans raison...

— J'ai fait un serment redoutable..... je ne puis y manquer.

— Va donc accomplir ton serment criminel... mais, ne l'oublie pas, à défaut de la malédiction paternelle, celle de Dieu peut t'atteindre! »

Hastings était déjà parti. Le vieillard s'agenouilla à côté du corps de Hartrad. « Pauvre enfant! murmura-t-il; ainsi, tu as porté la peine des crimes de ton père! Ah! tu as bien fait de mourir! Peut-être aussi, quand les années auraient blanchi tes cheveux, te serais-tu vu seul et délaissé sur la terre!

— Vous m'oubliez, mon père, reprit Folbert en lui saisissant les mains.

— Pardonne, Folbert, oui, je t'oubliais... » Puis, étendant les mains sur lui avec un geste solennel : « Enfant de mon adoption, lui dit-il, tu seras récompensé de ta piété filiale. Maintenant, je me souviens de toi, et c'est pour te bénir! Dieu, qui ratifie les malédictions des pères, ratifie aussi leurs bénédictions... Tu l'éprouveras! »

ÉPILOGUE.

L'EXPIATION.

Sommaire.

Une dernière grâce de Dieu. — Fin chrétienne d'un homme coupable. — Majorité des filles nobles. — Le pauvre ermite. — L'inconfès. — La légende d'Egbert le damné.

Le comte de Vertud-Mont, ou plutôt Filibert tout simplement, car les noms de famille ne datent que du dixième siècle, Filibert fut pendant plusieurs jours en proie à une fièvre violente que troublaient d'effrayantes hallucinations. Des images fantastiques passaient et repassaient devant ses yeux. Souvent il murmurait les dernières paroles du vieil aveugle. « Je suis Leidrade, ton père ! » et alors il frissonnait de tous ses membres. « Maudit ! maudit ! s'écriait-il tout à coup en pâlissant ; la malédiction des pères est irrévocable ! malheur à moi ! » Puis, criant et pleurant, il appelait son fils, son cher Hartrad, couché sous la froide pierre du tombeau. Les consolations mêmes de Meltrude étaient impuissantes à calmer ses fureurs ; pendant dix jours elle veilla près de lui sans prendre un instant de repos. Vers le matin du dixième jour, Dieu, qui avait si sévèrement vengé en sa personne la majesté paternelle outragée, Dieu lui fit la grâce d'une mort chrétienne ; il revint à

lui; son premier soin fut de demander un prêtre; il se repentit sincèrement, confessa ses péchés, et mourut paisiblement dans les bras de sa fille, réconcilié avec l'Église.

Comme les biens qu'il laissait à Meltrude se trouvaient sans défenseur, son deuil expiré, elle dut songer à se choisir un époux. Elle venait d'atteindre sa quatorzième année, et la loi déclarait majeures et libres de leur volonté, sous la condition de choisir un époux, les filles orphelines qui avaient de grands biens à administrer.

Le choix de Meltrude ne pouvait être douteux; elle avait trop éprouvé la piété, le courage, les vertus de Folbert, pour confier à un autre que lui le soin de son bonheur.

Le vieux Leidrade, son grand-père, les unit à l'autel. Folbert devint comte de Vertud-Mont. Ainsi se réalisa la prédiction du vieil aveugle.

Sous l'administration paternelle de Folbert, le pays se releva de sa ruine : son nom y devint le synonyme de toutes les vertus.

De lui sortirent ces comtes de Vertud-Mont, qui, plus tard, sous les aïeux de Hugues Capet, sous Eudes, Robert le Fort, Hugues le Grand, signalèrent leur courage contre les Normands, et contribuèrent puissamment à leur faire lever le siége de Paris.

Ils furent les partisans zélés de la troisième race de nos rois, dont ils soutinrent puissamment les fondateurs, car la dynastie de Charlemagne s'éteignait de jour en jour dans des rois sans caractère et sans énergie.

Le dixième siècle vit leur chute définitive et l'élévation des Capétiens.

Nous aurons lieu, dans la suite de cet ouvrage, d'apprécier la révolution profonde que cet événement produisit dans le pays. Que devint Hastings? on n'a que des conjectures sur son sort. Voici cependant à son égard la tradition que nous avons recueillie sur les lieux mêmes des événements :

Trente ans après l'incendie de Vertud, un étranger parut dans



La Comtesse Meltrude

le pays; son front ravagé par les passions plus que par l'âge, ses yeux creux qui jetaient encore par instants un feu sombre, ses rides profondes, sa haute taille voûtée et comme pliant sous un accablant fardeau, le tremblement nerveux qui l'agitait sans cesse, tout en lui annonçait un homme arrivé à cet âge reculé où la vie s'en va d'elle-même. Il paraissait quatre-vingts ans; il n'en avait pourtant pas soixante-cinq!

Il erra longtemps sans abri, car il inspirait une horreur insurmontable, quoiqu'on ignorât jusqu'à son nom; on le fuyait, et toutes les portes se fermaient devant lui. Il fut réduit à se construire lui-même un ermitage dans l'endroit le plus reculé de la forêt.

Ceux qui passaient par hasard près de cet endroit y entendaient des gémissements douloureux, des prières prononcées au milieu de sanglots dans lesquels on distinguait ces mots : « Pardonnez-moi, Seigneur, mes iniquités! » Plusieurs fois cet homme voulut s'approcher du tribunal de la pénitence; mais bientôt on le voyait s'enfuir, les cheveux dressés sur la tête, les yeux égarés, et s'écriant : « Misérable! fuis loin des lieux saints, la malédiction du ciel est sur toi! » Ainsi, comme Caïn, il désespérait de la miséricorde divine... Avait-il donc, comme Caïn, trempé ses mains dans le sang de ses frères? Quels crimes atroces avait-il commis? Quels étaient le nombre et l'horreur de ses iniquités?

Il traîna ainsi une vie languissante pendant quelques mois. Un jour on n'entendit plus rien à l'ermitage. Il était mort... mort seul, sans les consolations de la religion, sans recevoir la rémission de ses crimes!

Selon l'usage du temps, qui refusait la terre bénite aux dépouilles mortelles des *inconfès*, on creusa une fosse dans la forêt, et on l'y jeta.

Mais on prétend que la nuit même le démon vint exhumer son corps et l'emporta dans les enfers, au milieu des cris et des rires des damnés.

Pendant bien longtemps, disent les superstitieux paysans, on entendit à cet endroit de sinistres plaintes mêlées à des rires sataniques. C'était un homme dont l'âme en peine venait implorer après sa mort l'absolution qui lui avait manqué de son vivant; et si vous leur demandez le nom de cet homme, ils vous répondront en faisant le signe de la croix : « C'était l'âme damnée d'Egbert, du pirate Hastings!... »

LES

JEUNES FRANÇAIS

DE TOUTES LES ÉPOQUES

LIVRE QUATRIÈME

LES ESCHOLATRES DU PARVIS NOTRE-DAME

CHAPITRE PREMIER

LE PÈLERINAGE



CHAPITRE PREMIER.

LE PÈLERINAGE.

Sommaire.

AN DE GRACE 1093.

Une famine en 1093. — Humbert le Tricheur, seigneur de Cosne, la gente damoiselle Emmeline. — Le mal des ardents. — L'atelier de Colgar l'armurier, dit Boson, Léonard son fils, Gertrude sa femme, tableau de famille. — Origine des corporations. — Deux pèlerinages, reposoirs, reliquaires, ermitages, chapelles expiatoires, ex-voto, les chapelets. — Une raillerie du Tricheur. — Les armuriers se soulèvent. — Les bandes de loups. — Combat nocturne contre les loups. — Le reliquaire. — Le fermelet. — Le glas funèbre. — Priez Dieu pour les trépassés! — La *trêve de Dieu*. — Le cercueil vide. — La *camise* ensanglantée. — Le serment de la vengeance. — La veille sainte.

C'était la maison la plus gaie de la ville de Cosne, que celle de Colgar-Boson l'armurier; mais c'était aussi la plus bruyante. Le travail y régnait constamment et y faisait régner avec lui la prospérité. Colgar-Boson jouissait, à plus de vingt lieues à la ronde, d'une réputation d'habileté méritée; nul ne trempait mieux que

lui une épée, ne réunissait avec plus d'art les écailles d'une cotte de mailles; nul ne savait donner une forme plus terrible aux masses d'armes, brandaciers, badelaires, hanicroches, fourches-fières, pertuisanes, à toutes ces armes, aussi étranges de nom que de formes, mais toujours effrayantes et meurtrières, qui composaient l'arsenal d'un homme de guerre au moyen âge.

De plus de vingt lieues à la ronde on venait chez Colgar-Boson commander des armes. Colgar était donc riche, et, comme il était généreux, les nombreux ouvriers qu'il employait, sous le titre de *compains* (expression heureusement choisie pour relever les inférieurs à leurs propres yeux), ses ouvriers professaient tous pour lui une affection sincère et dévouée.

Il fallait les voir à l'ouvrage dès l'aube naissante! Le vaste atelier s'emplissait de mouvement et de bruit; la forge jetait au loin ses lueurs embrasées, et, pendant que le marteau assouplissait le fer rouge sur l'enclume, que la lime le mordait en grinçant, les voix des robustes compagnons de Colgar soutenaient le travail en cadence par des chants de guerre: tantôt c'était *la romance* de Roland, mort à Roncevaux; tantôt celle qui célébrait les victoires que Louis le Pieux, fils de Charlemagne, avait remportées sur les Bretons-Armoricains.

A force de manier les instruments de la guerre, les armuriers avaient contracté un caractère essentiellement belliqueux. Il est à remarquer qu'ils se montrèrent toujours à la tête des mouvements populaires qui signalèrent cette époque.

Fier, non sans raison, de sa fortune loyalement acquise, de son habileté dans son art, Colgar était un de ces esprits indomptables, toujours prêts à se révolter contre la tyrannie, sous quelque forme qu'elle se présentât, et, plus d'une fois, dans ses querelles avec les féodaux du pays, il s'était vu obligé de s'enfuir dans la forêt : c'est ce que signifiait son surnom de Boson (*l'ami de la forêt*), de même que son nom Colgar (*soldat aux regards superbes*) le représentait bien au moral et au physique. Colgar était un excellent

homme, mais il ne péchait pas par excès d'humilité. Quand il se croyait offensé, il devenait violent, et son premier mouvement l'entraînait aux représailles.

Un mariage heureux et la naissance d'un fils avaient tempéré néanmoins ces fougueuses dispositions.

Comment, en effet, des sentiments amers seraient-ils entrés dans son âme, quand il avait sous les yeux le doux tableau de sa femme, la belle Gertrude, sa *ménagère,* comme il le disait, assise dans son grand fauteuil de chêne noir, le trousseau de clefs pendu à la ceinture, et filant sa quenouille de chanvre, ou tricotant les chausses de son mari ou de son fils, tandis que celui-ci, assis aux pieds de sa mère, cherchait à déchiffrer les caractères d'un gros manuscrit que lui avait prêté un curé du voisinage?

Léonard allait avoir quatorze ans; c'était un bel adolescent, aux regards limpides et purs, au teint rosé, bien fait dans sa personne, mais plutôt petit que grand, plutôt svelte que robuste, d'une parfaite santé cependant. Léonard était tout le portrait de sa mère, doué, comme elle, d'une vive sensibilité, s'impressionnant d'un mot touchant, s'animant au récit d'une belle action, mais ordinairement calme, souriant, et offrant sur son frais visage le type du bonheur et de la gaieté.

Souvent Gertrude interrompait le mouvement de son rouet pour adresser à son fils un regard d'amour, et Colgar, placé à distance, les contemplait tous deux, la mère et l'enfant, et, dans cette admiration muette, son cœur débordait de joie, et des larmes mouillaient ses yeux. « O mon Dieu! disait-il intérieurement, vous avez été bon pour moi; soyez béni! »

Qui n'eût envié le sort de Colgar-Boson?

Cette paisible existence allait cependant être troublée.

Ainsi, par un beau jour d'été, on voit la surface d'un lac, auparavant unie comme un miroir, et reflétant, avec l'azur du ciel, la verdure des hauts peupliers qui lui servent de ceinture, se convulsionner tout à coup sous le souffle de la tempête, et

bientôt n'offrir plus aux regards que l'image de la désolation.

La servitude dans laquelle vivait une partie de la population, et les guerres civiles qui déchiraient le pays, paralysaient les bras; désertant les campagnes, les paysans s'enrôlaient sous les bannières des féodaux, demandant ainsi à la guerre, c'est-à-dire au pillage, les ressources que ne leur présentait plus l'agriculture. Alors la famine apparaissait tout à coup, s'étendait d'une extrémité du territoire à l'autre, sévissant sans relâche sur tous les habitants, mais principalement sur les plus pauvres. Quelquefois, cependant elle paraissait circonscrire sa marche et s'arrêtait à une province. C'est ce qui eut lieu dans l'Orléanais en 1093.

Aujourd'hui, un pareil malheur passerait presque inaperçu; les soins prévoyants du gouvernement, les greniers d'abondance établis dans toutes les grandes villes, et, plus encore, la facilité des communications ouvertes non-seulement entre les points les plus éloignés de la France, mais encore entre la France et toutes les nations du monde, arrêteraient immédiatement le fléau. Mais, à la fin du onzième siècle, alors que notre terre était morcelée entre une infinité de petits souverains toujours en guerre les uns avec les autres, dans un pays où, depuis les Romains, on n'avait point établi de nouvelles routes, malgré l'accroissement de la population; avec les droits énormes, répétés sous les énonciations les plus bizarres, qu'il fallait payer en passant des terres d'un seigneur sur celles d'un autre, on comprendra les désastres que devait produire la famine quand elle apparaissait dans une contrée.

Les historiens du temps nous en ont laissé des peintures effroyables : « On ne voyait, dit l'un d'eux, dans les rues, que des figures haves et décharnées, des hommes semblables à des spectres; chaque jour, la mort décimait les familles. Bientôt l'église cessa de pouvoir suffire aux inhumations; il fallut creuser des fosses communes, gouffres profonds où venaient s'engloutir des villes entières. On tenta de faire du pain avec les matières qui y sont le plus étrangères : d'abord on fit entrer dans sa composition du

seigle, de l'orge, de l'escourgeon ; puis on en vint à disputer aux bestiaux leur nourriture ; on essaya du pain d'avoine ; l'avoine épuisée, on y ajouta du plâtre. Enfin, chose horrible ! on vit des hommes se nourrir de la chair de l'homme ; les tombes, fermées à peine, se rouvraient sous les mains des misérables affamés ; ils dévoraient jusqu'aux cadavres déjà en putréfaction.

En transcrivant de tels détails, on se sent saisi de frissons, et la plume tombe des mains.

Le mal n'atteignit pas à cet excès dans l'Orléanais en 1093 : toutefois, les premières atteintes en furent assez sérieuses pour exciter de vives appréhensions. Dans le secret du foyer domestique, chacun examina ses provisions, visita sa grange, sa huche et son cellier, supputa ses ressources et chercha à les accroître. Les relations cessèrent tout à coup, les portes des maisons restèrent closes, même pour les amis et les parents. Bien peu d'hommes civilisés résistent à une pareille épreuve ; bien peu conservent l'élévation d'esprit qui les distinguait auparavant : la terreur du fléau développe chez presque tous l'instinct implacable de la conservation, et les ravale au niveau des brutes.

Colgar-Boson laissa, comme par le passé, sa maison ouverte à ses parents ; les compagnons continuèrent leurs travaux comme si rien n'eût menacé leur tranquillité. Qu'avaient-ils à redouter, en effet ? le bon génie des familles, l'*économie prévoyante* présidait à leur sort sous la figure de Gertrude la belle, mais surtout la bonne ménagère. Le cellier, la huche, la grange que Colgar avait aux champs, tout était plein chez lui ; il pouvait braver la famine jusqu'à la nouvelle moisson.

Grâces vous soient rendues, Gertrude ! les femmes comme vous sont l'orgueil et la providence de leur famille ! Repoussé par vos soins diligents, le fléau passera sur le pays sans effleurer seulement votre maison du bout de son aile : grâces vous soient rendues !

Mais combien de maisons s'assombrirent aux premières nou-

velles de la disette! Toutes celles où régnait l'amour des plaisirs, du luxe, de la prodigalité!

Le castel de Cosne regorgeait de meubles et d'étoffes précieuses: les vins exquis, les conserves délicates, les liqueurs enivrantes, l'or et l'argent, sous toutes les formes auxquelles savaient les plier les orfèvres, déjà redevenus habiles à cette époque, s'y trouvaient en abondance; mais les granges étaient vides. Qu'avait-il besoin, en effet, de faire des provisions, le magnifique seigneur de Cosne? n'avait-il pas là, devant lui, dix lieues de terre sur lesquelles il régnait en maître, ou plutôt en tyran? La famine se montre-t-elle : « Çà, sénéchal, fais sonner le boute-selle; endossons la cuirasse et l'armet; sautons sur nos bons palefrois tout bardés de fer, et, la lance au poing, courons sus aux vilains; pillons et le manant dans sa chaumière sans défense et le voyageur qui passe! — Mais il a déjà satisfait à tous les droits de péage, barrière, escorte, pulvérage, que sais-je encore! — Raison de plus; s'il a payé, c'est qu'il avait de l'argent : il doit lui en rester. — Mais le vilain est déjà écrasé par la corvée, la taille, la mainmorte, etc. — Qu'importe? cela nous regarde-t-il? n'est-ce pas notre vavassal, notre serf, notre homme de formariage, de poueste, enfin? De quoi nous parles-tu, bon sénéchal? Çà! çà! en selle, et courons sus aux vilains! — Mais le bourgeois, qui n'est que ton vassal, seigneur baron, et qui a payé toutes ses redevances et fourni son homme d'armes à ta bannière? — Le bourgeois! race odieuse, engeance détestable qui songe à s'affranchir de notre pouvoir! Sus! sus! bon sénéchal! frappons dru sur le bourgeois! S'il se plaint, tu lui diras qu'il n'avait pas payé, qu'on s'est trompé, tout ce que tu voudras; mais nous garderons le butin. S'il remue, tu feras dresser au carrefour de la route notre gibet, car nous avons droit de justice haute et basse; nous nous assemblerons dans notre salle d'honneur, et, de par notre arrêt, il sera branché haut et cours! »

Ce n'était pas sans raison que le peuple avait ajouté au nom d'Humbert, seigneur de Cosne, le surnom significatif de *Tricheur*.

Le castel avait cependant aussi ses anges tutélaires; le ciel avait accordé à Humbert une épouse pieuse, une fille, modèle de toutes les grâces et de toutes les vertus. La jeune Emmeline et Blanche, sa mère, s'efforçaient, mais en vain, par les plus tendres insinuations, de réprimer les mauvais penchants d'Humbert le Tricheur. S'il n'avait tenu qu'à elles, on aurait eu moins souvent, dans le pays, le spectacle des grandes chasses du baron; moins souvent la salle du festin aurait retenti des chants de ses nombreux convives; les jongleurs, trouvères et baladins eussent été bannis du castel, et la chapelle eût été restaurée et enrichie, les vassaux protégés; les celliers moins riches, les granges l'eussent été davantage; l'ordre et l'économie eussent régné dans les finances du baron.

Mais que pouvait leur faible voix sur cet homme violent, dont le cœur était aussi inflexible que son armure de fer?... d'un seul de ses regards il arrêtait les paroles sur leurs lèvres; le froncement de ses sourcils les rendait tremblantes, glaçait leur tendresse et refoulait dans leur âme leurs élans expansifs. Humbert le Tricheur était le tyran de sa famille comme il l'était de ses vassaux. Blanche de Cosne et sa gente damoiselle ne pouvaient que prier Dieu et s'appliquer à réparer en secret les injustices de leur seigneur.

Cependant, il faut le dire, les mauvaises passions d'Humbert éclataient avec bien plus de force encore en l'absence de sa femme et de sa fille.

Or, depuis huit jours, la gente damoiselle de Cosne était absente, ainsi que sa mère. Toutes deux avaient entrepris un pèlerinage à *Notre-Dame-des-Bois*.

Avec la famine, un autre fléau, le *mal des ardents*, appelé aussi le *feu sacré*, avait envahi la baronnie : c'était encore une de ces calamités qui désolèrent si souvent le moyen âge. Ceux qui étaient atteints de cette épidémie, dont le nom seul indique les effets, souffraient d'horribles douleurs : un feu dévorant les consumait; tout leur corps gonflait; la peau devenait noire, livide et tendue. Après

quelques jours de souffrances inouïes, ils mouraient défigurés, exhalant une puanteur tellement insupportable, que leurs proches même renonçaient à leur rendre les derniers devoirs. A cette époque, l'art médical, dans son enfance, n'était encore qu'un monstrueux assemblage de superstitions et de procédés empiriques; mires et physiciens se déclaraient impuissants contre le *mal des ardents* : abandonné par eux, et regardant d'ailleurs, non sans raison peut-être, ce fléau comme un châtiment du ciel, le peuple tournait ses regards vers la religion, et, prosterné au pied des autels, il implorait tout à la fois des consolations et des secours.

Or, le castel de Cosne était dans la consternation : un homme d'armes venait d'y mourir du *mal des ardents*. Voilà pourquoi la dame de Cosne et sa fille avaient entrepris un pèlerinage à *Notre-Dame-des-Bois*. Elles allaient prier la sainte Vierge d'intercéder auprès de son Fils pour détourner le mal du castel et de la baronnie.

A peine furent-elles parties, que le Tricheur lâcha ses hommes d'armes dans la campagne : il s'agissait de remplir les greniers en détroussant les voyageurs, en pillant les paysans. Bientôt on n'entendit plus parler que de leurs actes de violence, et la ville en frémissait d'indignation.

La famine sévissait chaque jour davantage. Dans cette extrémité, la ville tourna aussi ses regards vers le ciel : les gens de métier, qui alors commençaient à se réunir en corporation, déployèrent la bannière du saint sous l'invocation duquel ils s'étaient placés, et les processions religieuses, avec le clergé en tête, se croisèrent de toutes parts. La foi chrétienne, dans sa naïve grandeur, régnait alors sur toute l'étendue de la France.

Ces cérémonies religieuses renouvelaient l'ardeur des croyances; souvent elles étaient suivies et complétées par des pèlerinages; c'est ce qui eut lieu à Cosne dans cette circonstance. Les notables de la ville, les échevins, résolurent d'envoyer en neuvaine une mission à *Notre-Dame-des-Bois*, la grande consolatrice de la du-

ché. Douze noms, six de jeunes filles, six de jeunes garçons, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à dix-huit, furent tirés au sort. A sa grande joie, Léonard fut compté parmi les favorisés.

Placée sous la direction d'un vénérable prêtre, la jeune mission partit, accompagnée, jusqu'à la distance d'un mille environ, par leurs familles et tous les habitants de la ville.

Quel spectacle curieux et attendrissant que celui de ces jeunes gens qui suivaient modestement leur route, séparés en deux groupes, s'entretenant pieusement de choses saintes, et mesurant les distances par la quantité de chapelets qu'ils avaient récités, si bien qu'on ne disait plus : « De la chapelle de Saint-Loup à celle de Saint-Éleuthère il y a deux mille pas, » mais bien : « Il y a douze ou quinze chapelets. » Touchante et naïve piété, dont beaucoup souriraient aujourd'hui, mais que Dieu accueillait avec faveur, comme il accueille les prières des petits enfants!

Le long de la route, de distance en distance, s'élevaient des croix de pierre, telles qu'on en rencontre quelquefois sur les voies du Nord ; ces croix étaient des expiatoires établis par la piété ou le repentir, en commémoration d'un crime commis au même lieu. Des reposoirs faisaient de temps en temps briller, aux yeux des fidèles fatigués, leur modeste croix de bois rustique, plantée à leur fronton ; d'autres fois, la cloche d'un ermitage, sonnant à pleine volée l'*Angelus* vers le soir, annonçait aux pieux voyageurs que, loin d'eux, un saint personnage, retiré du monde pour se livrer tout à Dieu, leur offrait pour une nuit un abri et la frugale hospitalité de l'ermitage.

De Cosne à Notre-Dame-des-Bois la distance n'était que de vingt-huit lieues, mais alors il ne fallait pas moins de six jours pour s'y rendre et autant pour en revenir.

Or, pendant que la dame de Cosne et sa gente damoiselle d'une part, Léonard avec ses jeunes amis de l'autre part, accomplissaient le pèlerinage de Notre-Dame-des-Bois, des événements inattendus s'étaient passés à Cosne.

Dans leur fureur de pillage, les gens d'Humbert ne connaissaient aucun frein : un jour, ils trouvèrent commode d'entrer de force sur les terres de Colgar-Boson, et de vider ses manses de toutes les provisions qu'elles contenaient.

A la première nouvelle qui lui vint de ce vol à main armée, Colgar, ne pouvant croire à cette énormité, monte à cheval, et se dirige au castel pour y demander une prompte et éclatante justice. Humbert le reçoit avec toutes sortes d'égards extérieurs, s'efforce de lui persuader qu'il est étranger à cette violence; il la rejette audacieusement sur ses gens, et jure de les punir si le délit est avéré : il engage l'armurier à se procurer le nombre nécessaire de témoins, et le renvoie à quelques jours de là pour se présenter à son tribunal.

Le jour fixé étant venu, Colgar se présente. Le comte, chaussé de ses souliers à la poulaine les plus exagérés, la barbe en pointe parfumée d'essence et parsemée de poudre d'or, les cheveux coupés en rond à la hauteur des oreilles, siégeait dans sa grande salle de justice, revêtu des insignes de sa puissance et entouré des officiers de sa maison. A quelques pas de lui se tenait le *borel*, armé de sa hache : à la portée du bras de celui-ci sont placés les instruments de torture, dont l'usage commençait à s'introduire en France. Le reste de la salle est encombré de populaire, empressé comme toujours de jouir de cette solennité judiciaire.

On introduit Colgar; il formule sa plainte en termes énergiques.

« Où sont les témoins? lui dit le baron.

— Des témoins, sire de Cosne! où pourrais-je en trouver quand il s'agit de déposer contre vous, devant vous? Qui oserait braver votre ressentiment?

— Qu'attends-tu donc de moi? puis-je condamner personne sur ton unique témoignage?

— Le fait est patent, il est impossible que vous l'ignoriez... Les biens dont on m'a dépouillé injustement ont été apportés ici.

— Oses-tu bien m'accuser d'être le complice de ce méfait? »

interrompit Humbert le Tricheur avec la feinte indignation d'un homme honnête que le soupçon seul outrage. Quiconque n'eût pas connu Humbert eût été pris à ce faux semblant. Colgar le connaissait : il comprit qu'on lui tendait un piége, et se tint pour averti.

— Je ne vous accuse pas, reprit-il avec fermeté ; j'accuse vos gens : j'ai voulu dire seulement que s'il vous plaisait de les interroger, vous seriez bientôt instruit de la vérité.

— Je ne demande pas mieux, ne fût-ce que pour te prouver mon désir de te rendre la justice que tu réclames. » Puis s'adressant tour à tour à ses hommes : « Çà, sénéchal, as-tu vu ou entendu quelque chose qui puisse nous éclairer à ce sujet?

— Rien absolument, monseigneur.

— Et toi, Humfroy, dis-nous ce que tu sais de cette affaire.

— Ce ne sera pas long, monseigneur : j'en entends parler pour la première fois, reprit Humfroy d'un air goguenard.

— Voyons, parle à ton tour, Philibert!

— Sur quoi, monseigneur?

— Eh! mais, sur le pillage dont ce brave homme se plaint d'être victime.

— On a pillé notre brave armurier, monseigneur? reprit Philibert d'un ton de dolente compassion ; et qui donc l'a pillé, monseigneur?

— Tu le vois, Colgar, celui-ci ne sait même pas ce dont il est question... Voyons, Sigald, toi qui es à l'affût des nouvelles, tu vas nous renseigner.

— Sur quoi, monseigneur? sur le mariage projeté entre la damoiselle d'Ingars et le comte de Villemor?... Volontiers, monseigneur : on dit que les noces seront magnifiques...

— Eh! non, imbécile ; il s'agit de ce pauvre homme, Colgar dit Boson, notre habile armurier de Cosne ; ne le reconnais-tu pas?

— Si fait, vraiment, monseigneur ; est-il accusé de quelque crime?

— C'est lui, au contraire, qui accuse : mais puisque tu n'es

instruit de rien de ce qui le regarde, tu peux te retirer... Tu le vois, Colgar, en voici encore un qui ne sait absolument rien. Passons à un autre; à toi, Robert...

— Assez, je vous prie, sire de Cosne, de ce jeu offensant!... interjeta à son tour l'armurier pâle de colère; je comprends maintenant ce qu'il me reste à faire... Adieu, monseigneur, ajouta-t-il d'un ton de menaçante ironie : je reviendrai vous demander justice quand j'aurai trouvé des preuves et des témoins.

— Voilà par où il eût fallu commencer, mon brave; tu le vois, cependant, je n'ai rien négligé pour faire droit à tes réclamations.

— C'est vrai, monseigneur, c'est vrai. Oh! vous n'êtes pas, vous, de ces seigneurs qui pillent leurs vassaux et se rient ensuite de leurs plaintes! Bien loin de là, vous leur rendez bonne et prompte justice pour la protection de leur personne et de leurs biens. » Comme il parlait ainsi, un sourire sardonique démentait ses paroles et leur donnait une toute autre signification. « Nous nous en souviendrons en temps utile, monseigneur, » ajouta Colgar en se retirant.

Les rires étouffés, les chuchotements, les regards narquois, l'accueillirent sur son passage; mais déjà Colgar rêvait à sa vengeance : il feignit de ne rien voir et de ne rien entendre; il voulait d'abord sortir du castel. Une fois dehors, il sauta sur son bon cheval, et, se retournant vers les gens d'armes d'Humbert qui l'insultaient encore : « Nous nous retrouverons, leur cria-t-il, lâches brigands! Votre maître veut des preuves, j'en trouverai dans ma forge et dans mon atelier!

— Il nous menace, je crois! dit un homme de garde.

— Je le connais, répliqua l'un de ses voisins; il est homme à faire mieux que de menacer, et nous agirons prudemment en nous tenant sur nos gardes quand nous battrons la campagne; autrement, avant peu, il nous arrivera malheur!

— Allons, tu rêves, Sigurd; pour savoir tremper des poignards et des estramaçons, crois-tu que ce brave homme sache s'en servir? »

Sigurd ne rêvait pas : en arrivant chez lui, encore tout bouillant de colère, le premier soin de Colgar-Boson fut de visiter son atelier ; il plaça au milieu tout ce qu'il y avait chez lui de plus parfait en armes défensives et offensives, puis appelant ses compagnons :

« Amis, leur dit-il, le châtelain de Cosne traite ses vassaux comme des esclaves et ses esclaves comme des chiens. Il y a dix jours, vous le savez, il nous a pillés ; aujourd'hui, il s'est raillé de nous par un semblant de justice ; ne vous semble-t-il pas qu'on pourrait apprendre au sire de Cosne que nous valons bien ses gens de guerre?... Voilà des armes neuves ; voulez-vous que nous montrions à ces pillards comment on s'en sert? Nous les leur vendrons un peu plus cher ensuite, car ils ne douteront plus de leur excellence !

— Guerre à Humbert le Tricheur ! s'écrièrent tous les compagnons ; sus ! sus ! aux gens du castel ! notre cri sera : *Saint-Georges à la ville !* » Et s'armant avec soin, ils sortirent sous la conduite de Colgar.

Ange protecteur de la paix du foyer, pourquoi étiez-vous absente, Gertrude? Votre sagesse, votre douceur, eussent calmé sans doute les ressentiments de votre époux : vous eussiez empêché bien des malheurs !

Mais l'épouse de Colgar avait dû se rendre aux champs pour s'assurer par elle-même de l'étendue des pertes qu'on lui avait annoncées et des moyens de les réparer.

Ils étaient braves et résolus, les compagnons armuriers ; sous la conduite de leur maître, ils semblèrent n'avoir rien à craindre. Dès le lendemain, ils rencontrèrent leurs ennemis et les attaquèrent hardiment. Le choc fut rude et la lutte acharnée ; le sang coula abondamment de part et d'autre ; mais les armuriers finirent par l'emporter, et les gens du castel payèrent cher leurs insolences de la veille. Ils se retirèrent en désordre.

A cette nouvelle, Humbert entra en fureur, et fit sommer Colgar

de paraître à son tribunal pour se défendre du crime de rébellion dont il était accusé. Usant d'ironie à son tour, Colgar lui fit répondre qu'il se présenterait devant lui quand il aurait trouvé toutes ses preuves, et qu'il s'occupait activement à les réunir.

Le baron fut donc réduit à s'emparer de vive force de son vassal, et une sorte de petite guerre s'organisa entre eux, au grand étonnement du pays, qui ne pouvait s'expliquer l'audace inouïe jusque-là de l'armurier.

Chaque jour, quelque escarmouche nouvelle avait lieu entre les gens du comte et les compagnons. Ceux-ci se défendaient vaillamment et continuaient à conserver l'avantage. *La trêve de Dieu* seule mettait un terme à ces combats toujours renaissants. Depuis le mercredi au soleil couchant, jusqu'au lundi au soleil levant, selon les règlements des conciles provinciaux dont la législation s'était enfin généralisée, les adversaires déposaient les armes, et la paix régnait sur la contrée. Là encore se retrouve l'influence bienfaisante du clergé de France.

Les guerres de ville à ville, de château à château, étaient devenues si fréquentes, si meurtrières, si désastreuses, que l'Église avait dû interposer son autorité pour empêcher la ruine complète du pays. Pendant la trêve de Dieu, les marchands reprenaient leurs voyages, l'agriculture tentait quelques efforts, les évêques et les curés faisaient agir leur intervention conciliante, et la France respirait au moins pendant quatre jours par semaine ; ce n'était pas trop, à coup sûr !...

Dans certains cas, les évêques ne craignaient pas de prononcer les peines les plus sévères, l'excommunication, l'interdiction même, contre ceux qui enfreignaient la trêve de Dieu ; ces menaces redoutables suffisaient généralement pour réduire à l'obéissance les plus puissants et les plus irrités. Les rois eux-mêmes s'humiliaient devant l'autorité de l'Église et la souveraineté des papes. Le roi de France, Philippe Ier, qui régnait alors, après avoir encouru les foudres du Vatican, dut s'amender et abjurer publiquement ses

fautes pour en obtenir le pardon ; si son père lui-même, Robert, lui avait donné l'exemple de la révolte, il lui avait aussi donné celui de la soumission. Après de tels exemples, quel front si haut en France eût osé bravé les ordres de l'Église ?

Dans la personne de ses représentants, la religion chrétienne était donc plus que jamais la grande modératrice des peuples, et le pivot sur lequel devait rouler toute la civilisation moderne.

Nous aussi nous profiterons de la trêve de Dieu, pour nous éloigner de cette scène de violence. D'autres événements réclament notre attention.

La mission dont Léonard faisait partie était arrivée à Notre-Dame-des-Bois ; c'était une simple chapelle construite en bois, mais d'un dessin élégant et pittoresque. L'ogive angulaire, les ovales des cintres, les piliers qui soutenaient la voûte en s'élevant vers elle comme des arbres avec leurs branches chargées de feuillages, l'emploi des rosaces et la profusion des sculptures, tout dans ce modeste vaisseau faisait pressentir une prochaine révolution dans l'art de bâtir, et annonçait ces magnifiques cathédrales que nous a léguées le moyen âge. Au fond de la chapelle, au-dessus de l'autel qui lui était consacré, apparaissait l'image protectrice de Notre-Dame-des-Bois ; sa statue, de grandeur naturelle, était en bois ; des couleurs vives faisaient ressortir les chairs, les draperies et les ornements du costume. Cette statue offrait ce type naïf mais pur, et non sans charme, qu'ont à leur naissance tous les arts qui empruntent leur caractère au sentiment plutôt qu'à la pensée ; ils saisissent par le mouvement et l'ensemble plus que par les détails : l'artiste alors n'étudie pas encore, il s'abandonne à ses impressions.

Une multitude innombrable d'*ex-voto* étaient suspendus sur les murs des bas-côtés : pêle-mêle étrange, mais touchant, où chaque infirmité humaine était représentée. Ici des béquilles avaient été laissées par un boiteux qui avait dû sa guérison à l'intercession de Notre-Dame : là une mère avait fait don à la chapelle d'un tableau

représentant l'instant où elle offre à la sainte Vierge son jeune enfant expirant, et celui où le petit malade, guéri, sourit à sa mère en pressant sur ses lèvres l'image de Notre-Dame. Plus loin brillait une splendide armure de chevalier, c'était celle d'un comte qui, blessé mortellement dans un combat, avait fait vœu d'offrir son armure complète à Notre-Dame, s'il revenait à la vie. D'un autre côté on voyait le brancard sur lequel s'était fait porter jusque-là un paralytique qui était revenu à pied chez lui. Partout, sur des plaques de marbre noir ou blanc, on lisait des inscriptions en lettres d'or : des aveugles, des sourds-muets, des lépreux, guéris, avaient laissé à Notre-Dame-des-Bois ces pieux monuments, témoignage de leur dévotieuse reconnaissance. La foi, qui, selon le grand apôtre, transporterait des montagnes, la foi opérait alors des miracles.

En entrant dans ce saint temple, Léonard fut saisi d'une telle émotion, qu'il ne put que tomber sur ses genoux en élevant au ciel des yeux baignés de larmes : il se reportait par la pensée à Jérusalem, quand le Sauveur la remplissait de sa parole et de ses miracles. Il croyait le voir entouré de paralytiques, de malades, d'infirmes, et leur imposant les mains avec ce visage où rayonnait une si imposante sérénité, avec ce geste d'une simplicité puissante, cet accent pénétrant qu'il devait avoir quand il disait à Lazare : « Levez-vous et vivez ! » ou à la veuve croyante : « Votre foi vous a sauvée ! » Une sainte terreur suspendit presque en lui la pensée, et, le front prosterné sur la poussière, il ne put que s'écrier : « Notre-Dame, ayez pitié de nous ! » Comme un vaste écho, la voix de la foule reprit après lui : « Notre-Dame, ayez pitié de nous ! »

C'était là un spectacle magnifique, mes jeunes amis ; cette humilité pieuse de nos ancêtres les rendait forts dans toutes les difficultés de la vie, invincibles dans les combats. Celui qui craint Dieu ne craint que Dieu : que peuvent sur lui les hommes ?...

Comme Léonard entrait avec sa mission à Notre-Dame-des-Bois,

la dame de Cosne et la gente Emmeline, sa fille, en sortaient. La nuit était venue, nuit noire et profonde comme celle qui règne sous les dômes impénétrables qu'opposent à la lumière les immenses feuillages des forêts; car, ainsi que l'indique son nom, Notre-Dame-des Bois était située au sein d'une forêt. Plusieurs de nos grandes villes n'ont pas eu d'autre commencement.

Un quart d'heure venait à peine de s'écouler, quand la chapelle fut ébranlée par de longs hurlements. La négligence des seigneurs occupés à des guerres continuelles, le défaut d'administration, la prostration morale où vivaient les gens de la campagne, les conditions géographiques de la France à cette époque, tout avait favorisé la multiplication des loups: ils infestaient le pays, où ils apparaissaient tout à coup par bandes nombreuses, s'avançant hardiment jusque dans les villages et même jusque dans les villes, où ils causaient d'affreux dégâts. Il n'est guère de chroniques ou de poëmes de ce temps dans lesquels maître *Isengrin* (le loup) n'ait son rôle. La terreur qu'ils inspiraient s'est conservée jusqu'à nous : « Voici le loup! » disent encore pour les rendre sages les mères à leurs enfants, dans plusieurs de nos départements. Le loup ne vient jamais, Dieu merci! mais pour qui sait penser et observer, ce mot prouve qu'autrefois le loup ne venait que trop souvent.

Les hurlements deviennent plus effrayants, ils se rapprochent, et la forêt en est ébranlée. Soudain, on entend le galop précipité d'un cheval; un cavalier s'arrête sous le pronaos de la chapelle; ses traits sont altérés; sa voix tremblante d'émotion, les flancs de son coursier couverts d'écume, attestent la rapidité de sa course : « Au secours! au secours! s'écrie-t-il; les loups attaquent le cortége de la dame de Cosne! ils sont si nombreux que l'escorte ne peut leur résister! Avant qu'il soit une heure, ils l'auront toute dévorée! hâtez-vous de la secourir! »

A ces mots, les femmes et les jeunes filles répondent par des cris d'effroi, les hommes par un cri de courage et d'humanité : « Partons! partons! sans retard! »

On s'arme à la hâte, on allume des torches résineuses et l'on se précipite sur les pas du cavalier : on arrive enfin sur la scène du sinistre. Là, un spectacle vraiment terrible s'offre aux regards... Des douze hommes qui formaient l'escorte de la dame de Cosne, six ont déjà succombé : tous les chevaux du cortége ont été dévorés. Il ne reste plus de la petite caravane que l'armure des cavaliers, les hauarchments des chevaux, et des ossements épars; les six hommes d'armes qui survivent forment un cercle étroit au milieu duquel se pressent, tremblantes, Blanche et sa fille, avec leurs femmes de service.

Les cadavres des loups tués par leurs défenseurs leur forment comme une sorte de rempart. Cependant une trentaine de ces animaux, affamés et rendus furieux par la vue du sang et l'odeur du carnage, les assiégent incessamment : leurs yeux reluisent dans l'ombre, et leurs hurlements couvriraient le bruit du tonnerre. Ils se jettent sur les armes, les saisissent avec les dents, cherchent à les broyer, pendant que d'autres mordent à la main, à la figure, partout où ils peuvent trouver prise, les intrépides gens d'armes. Quoique blessés pour la plupart en plusieurs endroits et perdant leur sang, ceux-ci se défendent vaillamment; mais déjà leurs forces trahissent leur courage : quelques instants encore, ils vont servir de pâture aux loups; Emmeline et sa fille ne reverront pas les tours de Cosne!... Mais non, leur dernière heure n'a pas sonné encore : entendez-vous ces cris? voyez-vous ces flambeaux qui brillent là-bas et s'avancent vers vous? c'est le secours inespéré, c'est le salut, c'est la vie! Tombez à genoux, Emmeline et Blanche, vous reverrez encore votre castel, vos bois giboyeux et vos plaines fertiles! Remerciez Notre-Dame-des-Bois.

Les loups se tournèrent contre les arrivants; Léonard était au premier rang. Les hommes de Cosne crurent pouvoir donner quelques minutes de repos à leurs bras, lassés de frapper. Repos fatal! plusieurs loups, revenant à leur première proie, se précipitent inopinément sur eux, les renversent, et tombent sur les



« d'un revers de sa hache, il fend la tête au monstre »

pauvres femmes... Léonard a vu le danger qu'elles courent : sans calculer l'étendue de celui qu'il va braver, la hache dans une main, le poignard dans l'autre, il se précipite au milieu des carnassiers, il va leur disputer leur proie. Un corps gisant sur la terre attire d'abord ses regards. C'est une jeune fille évanouie; à côté d'elle, un homme, la figure mutilée par de cruelles morsures, se soulève péniblement sur un bras pour défendre cette enfant d'un loup monstrueux qui cherche à la dévorer. Léonard est petit et d'une faible complexion, mais il est courageux et adroit; dans les plus grands dangers, il conserve un sang-froid qui double ses ressources : Léonard prend son temps, ajuste son coup, et d'un revers de sa hache il fend la tête au loup, qui tombe expirant à ses pieds. « Dieu vous récompense! lui dit aussitôt l'homme au visage mutilé; mais ne perdez pas de temps, sauvez la gente damoiselle de Cosne; emportez-la hors d'ici! »

C'était donc à Emmeline que Léonard venait de sauver la vie! Il la saisit dans ses bras, et, se faisant aider d'un de ses compagnons, il la rapporte sous le pronaos de Notre-Dame-des-Bois. Il la dépose sur un banc, et, s'agenouillant près d'elle, il cherche à la rappeler à la vie. En lui donnant ses soins empressés, il ne peut s'empêcher de remarquer la douceur et la régularité des traits de ce beau visage; la pâleur de la mort, qui le couvre, loin de le flétrir, lui communiquent en quelque sorte un nouveau charme; il lui semble qu'une si suave enveloppe ne doit être que le reflet d'une belle âme. Qu'elle ressemble peu à son père, le farouche chevalier! En lui, tout annonce l'empire des mauvaises passions; dans sa fille, tout révèle l'assemblage des plus charmantes vertus! — Il la regarde encore, et son image se grave dans sa mémoire; elle n'en sortira plus.

Emmeline revient enfin à la vie; elle ouvre les yeux et jette autour d'elle des regards étonnés : « Où suis-je? dit-elle, où est ma mère? » Puis ses yeux tombent sur Léonard, toujours agenouillé près d'elle; son visage aussitôt se couvre des teintes pudi-

ques de la timidité : « Qui êtes-vous? » dit-elle; et, sans attendre la réponse : « Ah! oui, je me rappelle... les loups!... Comment ne m'ont-ils pas dévorée? » Se relevant aussitôt dans un mouvement d'effroi : « Ma mère! s'écria-t-elle, où est ma mère? je veux la voir! menez-moi vers elle! — Elle était, il me semble, répond Léonard, hors de danger, quand, vous arrachant à la voracité d'un de vos agresseurs, je vous apportai ici, gente damoiselle. Pardonnez-moi de n'en pas savoir davantage... Dans cet instant fatal je n'ai vu que vous, je n'ai pensé qu'à vous! »

Emmeline rougit davantage encore, baisse les yeux et garde un modeste silence. « On vient de ce côté, reprend Léonard, c'est madame la baronne, sans doute : je crois la reconnaître. »

A peine achevait-il ces mots, qu'Emmeline était dans les bras de sa mère... « Ma mère! — Ma fille! » On n'entendit que ces mots; puis des pleurs, des sanglots, des baisers, des mots entrecoupés, insignifiants, si les cris partis de l'âme n'arrivaient pas toujours à l'âme. Il faut être mère pour comprendre cette expansion incohérente, échevelée, folle, à laquelle se livre une mère quand on lui rend son enfant qu'elle croyait perdu. Ce sont des gestes, des paroles, des regards, qui arrachent tout à la fois des sourires et des pleurs à ceux qui en sont les témoins. Alors le visage d'une mère est un miroir d'une mobilité prodigieuse, dans lequel se reflètent en un instant tout un monde de pensées et de sensations contraires : l'effroi, le doute, l'hésitation, la sérénité, les souffrances de l'enfer, les joies enivrantes du ciel s'y succèdent tour à tour ou s'y expriment à la fois. O tendresse maternelle! chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre de Dieu, il suffirait de vous connaître pour croire en lui et pour l'adorer. Ne fallait-il pas la puissance sans limites du Dieu tout d'amour pour créer ce trésor de tendresse inépuisable, cet abîme sans fond que nous nommons l'*amour maternel*, faute d'avoir pu trouver un autre nom plus digne de cette passion souveraine?

Quand elle eut donné cours à l'explosion de sa joie, la dame de

Cosne se souvint qu'elle avait à remplir un devoir de reconnaissance :

« Où est ton libérateur, ma fille? lui dit-elle.

— Le voici, ma mère. »

Après l'avoir considéré, sans dissimuler l'étonnement que lui inspirait sa grande jeunesse et ses apparences délicates, Blanche détacha de son cou un médaillon où étaient renfermées quelques saintes reliques : « Jeune homme, lui dit-elle, à d'autres qu'à toi j'offrirais de l'or en récompense du service que tu m'as rendu : mais si j'en crois la noblesse de tes traits, l'or n'a que peu de valeur à tes yeux. Reçois de ma reconnaissance un don plus précieux : ce médaillon est ce que je possède de plus cher au monde... : il contient une relique de saint Hilarion. J'ai reçu ce souvenir des mains de ma mère à son lit de mort... Le voici, prends-le, et quelle que soit l'heure où tu me le feras parvenir, le jour ou la nuit, en réclamant ma protection, je jure de faire pour toi tout ce qui sera en mon pouvoir. »

Léonard, selon la noble coutume de nos ancêtres, mit un genou en terre pour recevoir ce souvenir, et posa ses lèvres sur la main qui le lui présentait.

« Merci, noble dame, murmura-t-il ; la récompense surpasse de beaucoup le service. »

Pendant ce temps on avait formé une nouvelle escorte. Blanche et Emmeline s'éloignèrent en jetant un dernier regard de gratitude à Léonard. Il les suivit longtemps des yeux, immobile à la même place, et plongé dans une délicieuse rêverie. Quand il en sortit, il fut fort surpris de se trouver seul. Combien de temps avait-il donc consumé dans ses vagues pensées? Il allait se retirer aussi, quand ses yeux se portèrent machinalement à ses pieds ; un objet y brillait ; il se baisse, le ramasse, et à la clarté de la lune il l'examine : c'était un de ces épais manuscrits sur parchemin, artistement écrits et ornés à chaque page de grandes lettres et d'attributs richement coloriés. Il contenait les Heures religieuses, reliées

dans une couverture de bois, recouverte de velours bleu, ornementé d'attributs pieux d'ivoire, d'or et d'argent. Les pages de ces sortes de livres se pressaient sur elles-mêmes au moyen de fermoirs de vermeil : pour cette raison on les nommait *fermelets*. Le chiffre d'Emmeline éclatait sur celui-ci. En s'apercevant de cette circonstance, Léonard ressentit une secrète émotion... Comment ce fermelet se trouvait-il en sa possession? De la part de la gente damoiselle de Cosne était-ce un oubli involontaire, ou bien avait-elle voulu, comme sa mère, lui laisser un témoignage de sa reconnaissance? Léonard préférait cette supposition, sans oser s'y arrêter.

La neuvaine achevée, la mission reprit, dans le même ordre, le chemin de Cosne. Comme si Dieu avait exaucé les vœux de cette pieuse jeunesse, partout sur son passage se déployaient des champs où d'opulentes moissons se doraient sous les rayons du soleil. La famine était conjurée, sinon pour le moment, du moins pour les années suivantes: et tout pénétrés de joie, les jeunes pèlerins revenaient dans leur famille d'un pied léger; un quart d'heure de marche encore, et ils embrasseront leurs parents bien-aimés!

Mais quels sons lugubres se balancent dans les airs? est-ce le beffroi qui crie, de sa voix sinistre, aux populations : « Fuyez! voici l'ennemi! voici l'inondation! voici l'incendie! Fuyez! fuyez! » Non : les sons de la cloche se prolongent régulièrement, lents et monotones, versant dans l'âme une invincible tristesse... Vous l'avez reconnue, sans doute, la cloche funèbre qui accompagne l'agonie des dernières heures du chrétien : c'est le glas des morts!... Tous les jeunes gens pâlissent et frissonnent en l'écoutant. Plus de doux propos, de gaies devises; le sourire s'efface de leurs lèvres; ils se regardent, muets d'effroi : lequel d'entre eux est menacé dans ses affections?

Les pèlerins s'avancent pourtant vers la ville; les faubourgs en sont déserts et silencieux; quoi! personne ne vient à la rencontre de ceux qui rapportent les bénédictions du ciel et la protection de

Notre-Dame-des-Bois! La nuit a couvert l'horizon de ses crêpes sombres, et pas un flambeau ne brille au devant d'eux! Et toujours! toujours, ce glas navrant qui jette dans les airs ses notes sinistres! ils ont froid dans l'âme; et cependant les voilà qui hâtent leurs pas. Ainsi est fait l'homme : de tous les maux, l'incertitude est pour lui le plus cruel; comme le patient au bourreau, nous semblons tous dire au malheur : « Frappe, puisqu'il le faut, mais frappe vite et ne redouble pas les souffrances du supplice par les langueurs mortelles des préliminaires. »

Écoutez!... dans l'ombre et le silence une voix s'élève; elle traîne ses mots en notes déchirantes et semble l'accompagnement du glas de la mort : « Réveillez-vous, gens qui dormez! priez Dieu pour les trépassés! » Ainsi dit-elle, et cette fois d'un mouvement unanime les jeunes gens tombent à genoux, et chacun d'eux du fond de son cœur crie à Dieu, comme Jésus au jardin des Oliviers : « Seigneur, Seigneur! éloignez, je vous prie, de moi ce calice! » Une sueur froide les saisit et coule de tout leur corps... Il faut se séparer : chacun d'eux, en chancelant, prend le chemin du toit paternel... Léonard s'avance péniblement, ses jambes lui paraissent devenues de plomb... Le voilà devant sa porte... il n'ose lever les yeux sur les croisées... il s'y décide enfin... toutes sont mornes et sombres; une seule est vivement éclairée... il croit dans cet éclat distinguer une lumière pareille à celle que produiraient quatre flambeaux placés à terre au milieu de la chambre... Il écoute!... De temps en temps une voix s'élève, inégale, chevrotante, comme brisée par des sanglots... Il la reconnaît cette voix! c'est celle de sa bonne mère!... Le cœur de Léonard bat à lui ôter la respiration... D'autres voix répondent à celle de sa mère avec l'ensemble régulier des prières religieuses; serait-ce qu'on dit là les psaumes de la pénitence?... La tête troublée, perdue, Léonard s'élance dans l'escalier, il pousse devant lui la porte de la chambre de son père et reste pétrifié : au milieu s'élève un modeste catafalque; quatre cierges brûlent à chaque coin : sa mère, à genoux, abîmée dans sa

douleur, récite les prières des morts, les compagnons et les serviteurs, à genoux autour d'elle et les yeux baignés de larmes, lui donnent les répons... A la vue de son fils, Gertrude pousse un cri, se soulève d'un bond convulsif, et, saisissant son fils par la main, elle l'entraîne avec elle près du catafalque : « Viens, dit-elle, viens prier avec nous pour ton père! » Et comme le jeune homme la regarde d'un air hébété... « Oui, reprend-elle... ton père n'est plus... le sire de Cosne l'a perfidement assassiné! il ne nous a même pas laissé la triste consolation d'embrasser ses restes mortels! Ton pauvre père ne jouira pas des honneurs d'une sépulture chrétienne: les oubliettes du castel l'ont englouti! Tiens! voilà tout ce qui nous reste de lui! » En même temps elle lui présente une *camise* ensanglantée qu'elle couvre de ses baisers et de ses larmes; puis, succombant à l'énergie de sa douleur, elle pousse un soupir, ses lèvres blanchissent, ses yeux se ferment, son beau visage prend les teintes glacées de la mort, elle tombe lourdement, froide, inanimée, sur le carreau; à la voir ainsi, on dirait une belle statue de marbre, la statue du désespoir.

« Ma mère! ma mère! s'écrie Léonard en la relevant dans ses bras et lui prodiguant les plus tendres soins, ma mère! ne reconnaissez-vous pas ma voix! je suis Léonard, votre fils bien-aimé! Oh! mon Dieu! mon Dieu! ajoute-t-il, avez-vous aussi résolu de m'ôter ma mère? c'est trop de douleur en un seul jour pour un fils! Vous aurez pitié de moi, mon Dieu! pitié! pitié! »

Il sanglotait amèrement, le pauvre enfant; il se tordait les bras de désespoir... Dieu eut enfin pitié de lui : Gertrude rouvrit les yeux; mais elle reprit toute la force de sa pensée avec la vie; un feu sombre brillait dans ses regards, la pâleur de ses joues avait fait place tout à coup à des teintes ardentes et marbrées; une sueur abondante perlait sur son front, et cependant elle frissonnait et ses dents s'entre-choquaient violemment : la fièvre la consumait. D'un geste convulsif, elle étendit sur le cercueil vide la camise ensanglantée de son époux; puis, prenant la main de son fils, elle l'éleva

au-dessus de ce triste souvenir : « Par ce que tu as de plus cher au monde, Léonard, lui dit-elle, jure-moi que tu vengeras ton père !

— Par ce que j'ai de plus cher et de plus saint au monde, par la mémoire de mon père, par vous, ma mère, je jure que je vengerai mon père sur ceux qui l'ont lâchement, perfidement assassiné !

— Jusqu'au jour où tu auras accompli cette juste vengeance, elle sera ta seule pensée, le seul mobile de tes actions?

— Je le jure, ma mère, je le jure!

— C'est bien, reprit Gertrude comme soulagée par ce serment, tu es mon digne fils, Léonard, le digne fils de ton père! »

Après de longues supplications, le jeune homme obtint de sa mère qu'elle se retirât dans son appartement et s'étendît quelques instants sur son lit. A peine y fut-elle, qu'elle tomba dans un sommeil pesant, accablement profond qui suit les grandes crises dans lesquelles le corps succombe sous les étreintes de l'âme.

Léonard passa la nuit dans la chambre mortuaire : combien de pensées amères percèrent son cœur pendant cette longue veille, glaives acérés, plus impitoyables que les poignards les mieux trempés, car ils font des blessures mortelles avec lesquelles on vit cependant, pour en éprouver à chaque jour, à chaque heure, les cuisantes morsures! que de projets contraires, bizarres, impossibles, audacieux, insensés, se heurtèrent dans son esprit durant cette nuit funèbre! Tantôt il se jetait à genoux, le front sur la pierre, et se plongeait dans d'ardentes oraisons; tantôt il se levait, se promenait à grands pas, prononçant des mots entrecoupés, des menaces où se mêlait le nom d'Humbert de Cosne; quelquefois il lui semblait le tenir en son pouvoir : « Perfide! lâche assassin! tu vas expier tes crimes! » lui criait-il, et il allait frapper!... mais alors une diaphane apparition, une figure qu'il ne pouvait pas bien distinguer, et qui se confondait, tantôt avec l'apparence d'un ange aux ailes blanches, aux traits radieux, l'ange de la miséricorde et du pardon sans doute, tantôt avec la forme d'une jeune fille douce et timide,

venait se placer entre lui et son ennemi, entre le crime et la vengeance, et il se sentait désarmé; un instant après, il s'accusait d'insensibilité filiale, il se prosternait devant le cercueil vide de son père, et reprenait toute sa colère.

Il passa la nuit dans ces pénibles alternatives; quand le jour vint, Léonard était d'une effrayante pâleur: un cercle bleuâtre cernait ses yeux: ses traits contractés accusaient la fatigue d'une longue lutte avec lui-même: mais d'ailleurs tout annonçait en lui ce calme qui suit une résolution inébranlable. Le sentiment de ce qu'il croyait alors son devoir triomphait en lui.

Adieu, beaux rêves, visions flatteuses! Léonard ne vivra plus désormais que pour la vengeance!... Excepté son père, mort par un assassinat, et sa veuve désolée, excepté l'assassin, il a tout oublié: guerre éternelle, implacable, au sire de Cosne! malédiction à Humberd le Tricheur! et malheur à qui désormais se placera entre Léonard et son but!

Après avoir rendu les derniers devoirs à la mémoire de son père, Colgar revint auprès de sa mère: il la trouva plus calme et plus résignée: assis à son chevet, un prêtre vénérable, doué de cette onctueuse éloquence qui s'insinue dans l'esprit, lui versait goutte à goutte ce baume de l'âme qu'on nomme les consolations religieuses, en attendant le moment où il pourrait, au nom du Dieu compatissant, lui commander le pardon.

Trouvant sa mère dans cette situation morale, Léonard osa lui demander des détails sur le terrible événement de la veille; voici en quelques mots ce qu'il en apprit :

Pendant la trêve de Dieu et au mépris des défenses de l'Église, Humbert s'était emparé de Colgar; inutilement son épouse l'avait imploré en offrant même une riche rançon, il avait impitoyablement repoussé toutes ses offres, et, poussant la dureté jusqu'à la férocité, il ne lui avait répondu qu'en lui envoyant la chemise sanglante de son époux: quant à son corps, avait-il dit, qu'on fouille les abîmes du torrent, si l'on veut le retrouver...

« Assez! j'en sais assez, dit Léonard à sa mère en l'interrompant : je sais maintenant où est ma vengeance.

— Que veux-tu dire?

— Pardonnez à mon silence : je voudrais ne vous faire connaître mes desseins que quand ils seront sur le point de réussir. Ce n'est point avec l'épée qu'il faut frapper notre ennemi : mon père était plus fort que moi et il a succombé.

— Comment donc veux-tu l'atteindre?

— Avec la parole; croyez-moi, ma mère, j'ai beaucoup réfléchi depuis hier : des vues jusque-là secrètes se sont tout à coup révélées à moi : il y a, il doit y avoir des paroles qui frappent plus sûrement que l'épée : la science, l'art de penser, de concevoir et de dire, doivent rendre un homme supérieur à tous les autres hommes.

— Mais où apprendras-tu ces paroles qui doivent assurer ton succès?

— Je vais les chercher à Paris, sur le mont Sainte-Geneviève : je les recueillerai des lèvres de ces savants docteurs dont la renommée est venue jusqu'à nous; ils révèlent, dit-on, aux hommes, une puissance secrète et que chacun possède en soi ; ils annoncent une ère nouvelle à l'humanité. J'irai leur demander le secret de ma force et le triomphe du bon droit.

— Va donc, mon fils, et que Dieu veille sur toi ! chaque jour, dans mes prières, ton nom se mêlera à celui de ton père. »

CHAPITRE DEUXIÈME.

A-GUY. L'AN NEUF. — LES BACHELETTES.

Sommaire.

Le compagnon du hasard. — Le pâté de venaison. — La taverne du Saint-Sépulcre. — Le festin de Sardanapale et les fèves bouillies. — Petit-Pierre et Pierre le Vénérable. — Les rêves de l'avenir. — Le protecteur inespéré. — Le parvis Notre-Dame.— Le mont Sainte-Geneviève.— La parole et l'épée. — Vie des escholâtres. — A-Guy, l'an neuf. — Les travestissements. — Les bachelettes. — Le noir messager. — L'enfant évêque. — La Pilota. — La nuit porte conseil.

Muni de quelques sous d'or seulement, et portant en croupe de son cheval une valise où étaient renfermés ses effets de corps les plus indispensables, Léonard suivait déjà, depuis plusieurs heures, le chemin de Paris. Triste et pensif, il méditait sur son bonheur passé, sur ses joies éteintes si promptement ; l'image de son père surtout occupait sa pensée, et des larmes amères baignaient son visage quand il se le représentait périssant dans les oubliettes du castel de Cosne. « Oh ! oui, mon père, je te vengerai ! murmurait-il alors ; je l'ai juré par ma mère et par toi ! je te ferai une éclatante réparation ! »

Il cheminait donc ainsi, tellement absorbé dans ses reveries,

qu'il ne s'apercevait qu'à peine du mouvement de son cheval. Les prés, les bois, les champs, les bourgs et les villages s'effaçaient derrière lui à l'horizon, sans qu'il remarquât la rapidité de sa course. Il lui arrivait en ce moment ce qui nous arrive à tous : quand l'esprit se laisse emporter sur les ailes de l'imagination, il semble communiquer au corps une partie de son activité : alors on ne va jamais assez vite, et l'on voudrait franchir les distances avec la même rapidité que la pensée met à parcourir les années et les lieux.

Par un mouvement machinal, Léonard pressait à chaque instant sa monture de l'éperon ; le noble animal n'avait d'abord que trop bien répondu à l'impatience de son maître : en quatre heures il avait parcouru douze lieues. Mais voici que ses forces s'épuisent ; il ne répond plus à l'éperon ni à la voix que par des efforts convulsifs qui ne durent qu'un moment. Tout à coup il s'arrête, et, devenu insensible aux excitations les plus vives, il demeure immobile, tremblant sur ses jarrets et soufflant avec force.

Plongé dans ses pensées, Léonard ne s'est pas encore aperçu de l'épuisement de son cheval ; il s'irrite de son immobilité et le gourmande de la bride et de l'éperon ; une lutte s'établit entre l'impuissance de l'un et l'impatience de l'autre.

« Holà ! hé ! mon garçon, lui crie une voix à quelques pas derrière lui, vous voulez donc crever votre bête ? Du train dont vous allez, cela ne tardera pas.

— Que voulez-vous dire ? répond en se retournant le jeune cavalier tiré de sa rêverie.

— Je vous ai vu passer il y a un quart d'heure devant moi... Par saint Pierre, mon patron, vous filiez comme un trait ! Quand on va si vite, on ne tarde pas à s'arrêter, me disais-je, et j'avais raison : vous voilà ! Croyez-moi, descendez de cheval, et, pendant qu'il se reposera une heure ou deux, si le cœur vous en dit, nous ferons une brèche à ce pâté de venaison... Eh bien ?

— Eh bien ! j'accepte, » répliqua Léonard, après avoir examiné l'état pitoyable où il avait mis sa monture.

Il l'attacha par la bride à un arbre sur la route, et s'assit sur l'herbe à côté du compagnon que le hasard lui donnait.

C'était un jeune homme de l'âge de Léonard, mais que la petitesse de sa taille et l'extrême finesse de ses traits rajeunissaient de plus de deux ans. Quoiqu'il portât le costume de paysan, il n'en avait ni la grossièreté de langage ni la rudesse de manières; sa voix, au contraire, avait une certaine suavité pénétrante : un sourire bienveillant se dessinait volontiers sur ses lèvres, et ses yeux petits, mais vifs et brillants, pétillaient d'esprit.

« Là, mon garçon, dit-il à Léonard en découvrant son pâté de venaison : flairez-moi ceci! Hein! cela embaume! vrai pâté de chevreuil, oui dà! Or, imitez-moi : couchez-vous à la sybarite sur ce lit moelleux de verdure, et nous allons faire un festin digne de Lucullus.

— Excusez-moi de ne pas répondre comme je le devrais à votre courtoisie : un grand, un irréparable malheur m'a frappé : je suis triste.

— Ne vous gênez pas; libre à vous de me répondre ou de vous taire, à votre choix, pourvu que vous fassiez honneur à mon pâté... et à cette petite outre de vin d'Orléans... Ah çà, sans être trop curieux, vous n'allez donc pas loin?

— A Paris, seulement.

— Seulement! et vous alliez du train que j'ai vu! Votre cheval vous eût laissé en route, mon garçon.

— C'est vrai, je le pressais sans m'en apercevoir... Connaissez-vous Paris?

— Un peu... j'y ai demeuré quelques jours, il y a un an, chez un oncle, un brave homme qui tient, sur la montagne Sainte-Geneviève, l'auberge de *la Lyre du roi David*.

— Et le roi Philippe?

— Il vit toujours, retiré au fond du palais, dans l'oisiveté et les plaisirs. »

Ainsi devisant, ils achevèrent leur repas.

« Maintenant, adieu ! dit Pierre à son compagnon ; vous êtes à cheval, moi à pied ; quoique nous fassions la même route, nous ne pouvons voyager ensemble : vous arriverez plus vite que moi.

— Faisons mieux, reprit Léonard : vous m'avez offert la moitié de votre déjeuner, j'ai franchement accepté ; faites de même, montez en croupe derrière moi ; Fleur-d'Épine est un roussin des plus vigoureux, il nous portera bien tous les deux.

— Oui, si vous ne le pressez pas trop.

— Vous m'apprendrez ce que vous savez de Paris : la route ainsi nous paraîtra moins longue. »

Voilà donc les deux jeunes gens qui, devisant de choses et d'autres, lient ensemble plus ample connaissance chemin faisant. Fleur-d'Épine, réduit à une allure raisonnable, ne semblait pas s'apercevoir que sa charge fût doublée.

Ils étaient jeunes tous deux, Pierre et Léonord ; tous deux loyaux et confiants, bons et généreux tous deux, ils devaient se convenir, ils se convinrent, et quand vint le soir, l'analogie de leurs caractères, plus encore que celle de leur âge, avait fait presque deux amis de ces deux individus que le hasard seul avait réunis le matin. Ainsi la nature est remplie d'affinités secrètes, et, de même que certains éléments s'attirent ou se repoussent quand on les met en contact, ainsi certains esprits se recherchent ou se fuient dès l'instant qu'ils se rencontrent, sans que d'aucun de ces deux faits on puisse donner d'autre raison que la sympathie ou l'antipathie ; définition aussi obscure que le phénomène qu'elle a la prétention d'expliquer.

Arrivés au petit village de Serrans vers le soir, les deux jeunes gens s'arrêtèrent :

« Voulez-vous que nous achevions le pâté de venaison ? dit Pierre ; je me sens en appétit.

— Volontiers, à la condition que j'y ajouterai une *carbonée de bacon*... répondit Léonard en mettant pied à terre devant la *Taverne du Saint-Sépulcre*, dont l'hôte vint à sa rencontre aussitôt.

Vous entendez, l'hôte, ajouta-t-il en se tournant vers celui-ci : nous voulons une carbonée de bacon, et qu'elle soit bien salée ; vous y ajouterez une tarte aux poireaux, du vin d'Orléans et des épices, si vous en avez.

— Oh ! oh ! mais vous voulez donc renouveler le festin de Balthazar ? Ne craignez-vous pas l'apparition du *Mané, Thécel, Pharès !*

— Non, je suis assez malheureux pour avoir peu de choses à craindre. »

Léonard était naturellement si affable, si aimable, qu'il trouva le courage de surmonter sa douleur pour ne point attrister le repas qu'il offrait à son nouvel ami.

Il eût été sans doute plus communicatif s'ils eussent été seuls dans la *Taverne du Saint-Sépulcre ;* mais à une autre table, à quelques pas de celle qu'ils occupaient, un voyageur prenait aussi son repas, repas sobre et frugal s'il en fût jamais : un plat de fèves cuites à l'eau, du pain de seigle et un cruchon de *godale*. Ce troisième voyageur, d'ailleurs, n'avait rien de gênant pour personne : grave et recueilli dans ses pensées, il mangeait silencieusement, sans paraître même s'être aperçu qu'il ne fût pas seul dans la taverne.

Rien ne rend compatissant et liant comme un bon dîner, dit-on : Pierre l'éprouva cette fois. « Ce brave homme me fait vraiment peine à voir, murmura-t-il à l'oreille de Léonard ; son excessive sobriété me paraît comme un reproche de notre recherche gastronomique ; je l'inviterais presque à partager notre table, si je l'osais...

— Et pourquoi ne l'oseriez-vous pas ?... vous fait-il peur ?

— Peur !... non, certes ; ce n'est pas ce sentiment qui m'arrête ; sa physionomie respire la bienveillance, mais une bienveillance austère. Ce vieillard m'inspire, malgré moi, un profond respect... »

Ces derniers mots arrivèrent-ils à l'oreille du vieux voyageur ?

Nous serions disposé à le croire, car un sourire rapide éclaira son visage, et il jeta un regard encourageant à nos jeunes gens.

« Voyez donc, Pierre, notre vénérable voisin vient de vous regarder en souriant ; je crois qu'il vous a entendu...

— Oh ! alors je me risque... Quand elle passe certaines limites, la timidité devient de la sottise. » Joignant l'action aux paroles, Pierre se dirigea aussitôt vers l'étranger :

« Vénérable étranger, lui dit-il en le saluant courtoisement, pardonnez à une fantaisie d'enfant ; j'aime avec passion les fèves à l'eau ; les vôtres m'ont prodigieusement tenté : seriez-vous assez bon pour les partager avec nous ? De notre côté, nous serons charmés qu'il vous plaise de prendre votre part de notre dîner. »

Il était difficile de tourner la difficulté avec plus d'esprit. Le vieillard sourit finement, et, se levant aussitôt pour passer à la table de ses voisins : « Ah ! ah ! répondit-il, vous êtes un fin gourmet, je le vois ; certes, des fèves comme celles-ci, n'en a pas qui veut ! et je sais plus d'un grand seigneur qui accepterait bien volontiers l'échange que vous me proposez... »

Le dîner fut aussi gai que le permettait l'état moral de Léonard ; il parlait peu, mais il écoutait beaucoup Pierre et le nouveau convive ; l'étendue des connaissances de celui-ci, la facilité de sa parole, la richesse des expressions dont il se servait, la hardiesse et l'élévation de ses idées, étaient un grand sujet d'étonnement pour ces deux jeunes gens. Évidemment ils s'étaient adressés à un homme éminemment distingué par son intelligence, et ils commençaient à comprendre qu'en effet plus d'un grand seigneur se serait trouvé honoré d'être à leur place.

« Comment vous appelle-t-on, mon jeune ami ? dit le vieillard à son vis-à-vis de droite.

— On m'appelle Léonard, maître, » répliqua celui-ci, en donnant sans y penser, à son interlocuteur, le titre qu'on ne donnait encore qu'aux plus doctes professeurs. A cette appellation, l'homme aux fèves ne put s'empêcher de sourire de nouveau. Il voyait com-

bien il avait produit d'effet sur les deux jeunes gens, et peut-être en était-il flatté secrètement ; il n'en fit rien voir toutefois, et se tournant vers son autre vis-à-vis, il lui adressa la même question.

— On m'appelle Pierre, riposta vivement celui-ci.

— Ah! voici une grande difficulté, reprit le premier avec un enjouement presque paternel : Pierre est également mon nom : comment fera votre ami pour nous distinguer l'un de l'autre, quand il nous parlera?

— Rien de plus facile, maître, répliqua vivement le jeune garçon : il m'appellera Petit-Pierre, et vous, Pierre le Vénérable! »

Le vieillard sourit encore cette fois, mais en rougissant légèrement. Cette naïve flatterie adressée à lui, inconnu, par un enfant inconnu, le toucha profondément.

« C'est bien, mon enfant, dit-il à Petit-Pierre en lui serrant amicalement la main; tu as bon cœur, tu as de l'esprit et tu es modeste; continue ainsi, et quelque jour en parlant de toi, on ne dira pas *Petit-Pierre*, mais *Pierre le Riche*, ou *Pierre le Généreux*.

— Ce second titre me plairait beaucoup plus que le premier: toutefois, il ne satisferait pas encore mon ambition.

— Elle est donc bien vaste, ton ambition? Et quel surnom voudrais-tu mériter?

— Vous allez rire, sans doute, de ma présomption...

— Tu voudrais qu'on t'appelât *Pierre le Savant*, peut-être?

— Mieux que ça!...

— Ton ambition m'effraie, en vérité... Le surnom de *Pierre le Fort* te plairait-il!

— Mieux que ça!

— Tu m'étonnes!... Dis-moi de suite le but de tes rêves... je renonce à le deviner.

— Je voudrais mériter qu'on m'appelât *Pierre le Sage*.

— Ce que tu dis est bien, très-bien, mon cher enfant, reprit chaleureusement le vieux voyageur, charmé de cette réponse inat-

tendue ; sans être sorcier, je puis te prédire un bel avenir et de grands succès... Et toi, Léonard, que désires-tu ?

— Rien.

— Quoi, rien ! ni gloire, ni richesses ?

— Ni gloire, ni richesses.

— Que vas-tu donc chercher à Paris ?

— Des idées avec lesquelles on puisse remuer tout un peuple, des paroles qui donnent du cœur aux lâches... Il doit y en avoir ?...

— Il y en a... Qu'en veux-tu faire ?

— C'est mon secret.

— Rêverais-tu la puissance ?

— Que m'importe la puissance !

— Si jeune, méditerais-tu déjà la vengeance ?

— Vénérable Pierre, laisse-moi mon secret... Sache une chose seulement : si je rêvais la vengeance, c'est qu'en l'accomplissant je serais utile à plusieurs.

— Prends garde, enfant, reprit sévèrement cette fois le vénérable interlocuteur. La vengeance est une arme à deux tranchants ; celui qui s'en sert se blesse toujours dangereusement lui-même. Quiconque se venge de son ennemi perd tout à la fois sa tranquillité en cette vie et son bonheur dans l'autre. Le temps modifiera sans doute tes sentiments ; ta jeunesse m'intéresse, toutefois, et je veux t'être utile. »

Le dîner s'écoula ainsi. Au moment de se séparer, Pierre le Vénérable prit une plume et une écritoire suspendues à sa ceinture, puis il écrivit quelques lignes sur deux feuilles de vélin : il donna l'une de ces feuilles à Petit-Pierre, en lui recommandant de les porter à l'abbé de Saint-Denis ; l'autre à Léonard, en l'engageant à la remettre au docte Savarus, l'un des chanoines de Notre-Dame de Paris.

« Adieu, mes enfants, leur dit-il en les quittant ; l'an prochain, le dixième jour des kalendes d'avril, vous me retrouverez à *la Taverne du Saint-Sépulcre ;* me promettez-vous d'y venir ?

— Oui, oui, nous le promettons! s'écrièrent à la fois les deux jeunes gens.

— Allez donc et que Dieu vous protége! »

Arrivés à Paris, Petit-Pierre et Léonard se séparèrent aussi. Le premier traversa la ville pour se rendre à Saint-Denis: le second se présenta à l'auberge de *la Lyre du roi David*, où il se recommanda du neveu près de l'oncle.

Nous laisserons Petit-Pierre continuer sa route vers l'antique abbaye de Saint-Denis, où l'attendaient des événements qu'il était loin de prévoir. Nous le retrouverons dans la suite de ce récit.

Le lendemain, muni du vélin de Pierre le Vénérable, Léonard se présenta au chanoine Savarus. Cet homme, d'une haute stature, maigre et voûté par l'âge, offrait dans sa physionomie ce type d'austérité qui avait frappé Léonard dans le convive de la *Taverne du Saint-Sépulcre*.

Il examina sévèrement le jeune homme. Satisfait sans doute du résultat de cet examen, il ouvrit la missive et regarda d'abord la signature : « Pierre le Vénérable! s'écria-t-il; c'est Pierre le Vénérable qui t'envoie!

— J'ignore si tel est son surnom : c'est celui que nous lui avons donné après l'avoir entendu parler quelques instants.

— Toute la France le lui avait donné avant toi: Pierre est un des plus grands esprits de notre temps; c'est une des lumières, une des gloires de notre pays; c'est en même temps le caractère le plus noble, la vertu la plus austère. Puisque Pierre le Vénérable te protége, mon enfant, sois le bienvenu dans ma maison, comme tu le serais chez le roi lui-même. » Et il le fit entrer dans sa cellule de travail, grande faveur que le chanoine Savarus n'octroyait qu'à ceux de ses nombreux visiteurs qu'il voulait particulièrement honorer. Il recevait les autres dans son *parlouër*.

« Tu te sens appelé vers l'étude des sciences : c'est une vie pénible que tu vas embrasser, un but difficile que tu veux atteindre! Te sens-tu le courage d'une existence toute de solitude, de

recueillement, d'abnégation? point de plaisirs, point de repos : une nourriture sobre jusqu'à la privation ?

— Si la science est à ce prix, je me crois digne d'y aspirer.

— Viens donc : un pieux évêque de Paris, avant de mourir, a institué un legs en faveur de trois jeunes gens pauvres qui en seraient jugés dignes; ils sont élevés, entretenus, instruits aux frais de la cathédrale. Ces jeunes gens sont nommés, pour ce motif, *les Clercs du parvis Notre-Dame*. Une place est vacante parmi eux : tu vas l'occuper. Ne néglige rien pour mériter chaque jour cette grande faveur, que tu ne dois aujourd'hui qu'à la protection de Pierre le Vénérable. »

Sur-le-champ, Léonard fut présenté à ses nouveaux condisciples. « Héribert et Guillaume, leur dit Savarus, voici un nouveau frère que je vous amène; accueillez-le comme tel, car je l'aime comme mon fils, et le vénérable abbé de Cluny vous le recommande. »

Je passerais rapidement, mes jeunes amis, les détails de la vie des étudiants à la fin du onzième siècle, si elle ne me paraissait renfermer des éléments propres à vous intéresser autant qu'à vous instruire.

La France tendait alors seulement à se constituer; jusqu'alors le sol n'avait été occupé que par des peuples barbares, conquis ou esclaves, tous différents de mœurs, de lois, de religion, de costume et de langage, peuples qui s'étaient précipités à diverses époques les uns sur les autres comme des flots qui se succèdent dans une mer houleuse.

Au dixième siècle, notre pays commence à prendre un caractère d'unité ; la langue *romane* se forme, et quoique divisée en plus de cinq cents dialectes, elle se distingue, par des formes générales, de toutes les autres langues.

Le goût de l'étude naît avec la nationalité; l'enseignement s'organise; l'université n'était pas née encore à la fin du onzième siècle, mais Paris devenait déjà le rendez-vous de tous les

docteurs, et la jeunesse de toutes les nations de l'Europe y affluait. Elle se partageait en deux parties bien distinctes : la première suivait, sous les écolâtres des cathédrales, des études principalement religieuses ; l'autre, semblable à un essaim bourdonnant, se réunissait autour de l'oratoire de la sainte patronne de Paris, sur la montagne qui porte encore son nom : celle-là se livrait à l'étude de la rhétorique et de la philosophie d'Aristote. On commentait sa métaphysique, sa physique, son éthique, son histoire naturelle et toutes ses œuvres. On ne jurait que par Aristote. Sur le mont Sainte-Geneviève s'élevaient d'agrestes habitations entourées de jardins, de vergers, de bois ; c'était là que demeuraient les docteurs infatigables qui, dès le soleil levé, distribuaient à plus de trois mille écoliers le pain de l'intelligence. Ils leur enseignaient surtout à formuler leur raisonnement dans des règles invariables, mais assez élastiques pour se prêter à toutes les thèses ; on disputait sur toutes choses ; les plus savants se faisaient une gloire de soutenir avec un égal talent le pour et le contre. On appelait alors *dialectique* cette science aride et fatigante que nous avons, plus tard, désignée du nom de *scolastique*.

Telle était l'ardeur qu'apportait à ces cours la jeunesse, qu'on vit souvent des écoliers coucher sur la terre et se dresser des tentes afin d'être arrivés de meilleure heure le lendemain matin, et de ne rien perdre de la leçon du maître.

On désignait indifféremment sous le nom général de clercs les jeunes gens qui suivaient les cours des cathédrales, ou ceux qui recherchaient l'enseignement des docteurs du mont Sainte-Geneviève.

L'esprit droit et positif de Léonard s'accommodait mieux des études de la cathédrale ; il devint promptement habile à déchiffrer les vieux cartulaires, les chartes, les manuscrits écrits en caractères mérovingiens et carolingiens ; il s'appliqua à les transcrire et y parvint heureusement. Alors il se mit à lire les saintes Écritures et à les commenter ; enfin les Pères de l'Église traduits en langue vul-



Mouilleron lith — Imp Lemercier à Paris

Les Escholâtres du mont Ste Geneviève

gaire; les oraisons dominicales, le plain-chant, l'explication des mystères du saint sacrifice de la messe prirent aussi plusieurs heures de sa journée.

Doué d'une persévérance infatigable, d'une intelligence prompte et facile, d'une mémoire heureuse, Léonard se distingua parmi ses camarades. C'est alors que les trois jeunes clercs du parvis Notre-Dame résolurent de compléter leurs acquisitions scientifiques en donnant quelques heures de leur journée à l'enseignement plus brillant, peut-être, de la montagne Sainte-Geneviève, mais, à coup sûr, moins loyal. Aux cathédrales on étudiait dans le but de glorifier la religion; sur la montagne on apprenait à discuter pour discuter, rien de plus; on acquérait une érudition confuse et mal digérée, mais en même temps une éloquence verbeuse et sophistique, propre à impressionner les masses grossières.

Léonard n'eut pas entendu deux fois cette argumentation captieuse, cliquetis de mots, phraséologie sonore, qu'il comprit tout le parti qu'il en pouvait tirer dans ses vues; et désormais il suivit régulièrement les assemblées de la montagne Sainte-Geneviève. Ses deux *compaings*, selon l'expression du temps, l'imitèrent en cela : Héribert, pour ne pas se séparer de ses amis; Guillaume, par un goût irrésistible et passionné. C'était plaisir d'entendre nos amis disputer à toute heure du jour : Léonard, pour s'exercer à manier la parole; Guillaume, par amour de la dispute; Héribert, par complaisance. Tout sujet leur était bon... et Guillaume, plus ardu, plus retors que ses amis, l'emportait ordinairement sur eux... Quand une fois il enfourchait Aristote, c'était un feu roulant de citations à faire reculer un bataillon de docteurs.

La logique d'Aristote et sa rhétorique étaient pour lui un vaste arsenal où il puisait des armes contre toutes les agressions : litote, épichérème, catachrèse, et ces mille expressions barbares dites *figures de rhétorique*, que nous a léguées le moyen âge, étaient pour lui des moyens toujours victorieux. La victoire était-elle incertaine, vite il invoquait le dilemme, et le voilà triomphant!

Le onzième siècle est l'époque aristotélique et disputeuse par excellence.

Il existait entre Guillaume et Léonard cette grande différence que, pour le premier, la dispute était un but; il l'aimait pour elle-même. Pour le second, elle n'était qu'un moyen; il l'aimait à cause du parti qu'il en pouvait tirer un jour, car il songeait toujours à son serment.

En conséquence, et pour compléter ses moyens d'action, il ne négligeait pas les ressources plus matérielles. « Qui sait si quelque jour, se disait-il, nous ne nous prendrons pas corps à corps le sire de Cosne et moi, quoique je préfère aujourd'hui le frapper plutôt dans sa puissance, dont il abuse si cruellement, que dans son corps? Soyons donc fort par l'esprit et par le bras; sachons frapper avec la parole, mais au besoin sachons frapper avec l'épée! »

Si, dès l'aube du jour, vous eussiez suivi Léonard, vous l'eussiez vu, glissant le long des cortilles de la montagne, pénétrer dans une petite maison de la Cité; là, il dépouillait son costume clérical, et pendant une heure ou deux, armé d'une de ces grandes épées du temps, il s'escrimait d'estoc et de taille. A l'épée succédait le poignard; puis venaient à leur rang la masse d'armes, le brancadier, etc. Souvent aussi il revêtait l'armure de fer tout entière : heaume, brassards, cuissards, cuirasse, jambards, et monté sur un fort cheval, la lance en arrêt, il s'élançait au galop et venait frapper le more ou la quintaine placés à l'autre extrémité de la carrière.

Si Léonard ne brillait pas par la force dans ces exercices violents, il y déployait du moins une adresse remarquable; son sang-froid, la vivacité, la souplesse de ses mouvements en eussent fait un champion redoutable; il eût pu paraître sans trop de désavantage dans un tournoi : élégant cavalier du reste, et faisant volter avec grâce son palefroi sous sa main.

Léonard unissait donc les qualités de l'homme de guerre aux connaissances du clerc; quelles que fussent les circonstances qui viendraient le saisir, il y était tout prêt.

Le temps, qui a des pieds de plomb pour les gens oisifs, a des ailes rapides pour les gens sérieusement occupés. Une année presque entière s'était écoulée depuis l'arrivée de Léonard à Paris, et il s'en était à peine aperçu ; cependant il ne prenait d'autre plaisir que celui de la promenade au milieu des riantes prairies qui longeaient la rive gauche de la Seine, depuis la montagne Sainte-Geneviève environ, jusqu'à l'endroit où s'élève aujourd'hui le palais Bourbon ; tout cet espace était désigné alors sous le nom de Pré-aux-Clercs.

Plusieurs fêtes religieuses apportaient de temps à autre un jour de plaisir plus vif à la jeunesse ; parmi ces fêtes nous devons ranger la foire du Landit, établie par Charles le Chauve sur les terres de Saint-Denis ; cette foire célèbre ne durait pas moins de quinze jours, et la foule y affluait de tous les points de l'Europe. A la fin du onzième siècle, les docteurs et leurs clercs commençaient à s'en emparer ; on sait que plus tard elle devint une solennité tout universitaire dans laquelle le recteur prenait le premier rang.

Les marchands, les jongleurs, les bateleurs, les troubadours venus en France à la suite de Constance la Méridionale, la deuxième épouse de Robert, inondaient la foire du Landit ; ce n'était partout que danses et festins, cris de joie, musique bruyante ; tout le tumulte, le bruit étourdissant, le mouvement que nous rencontrons encore aujourd'hui à la foire des Loges à Saint-Germain.

Les cagoux, malandrins, gipsies, truands, bohémiens, l'innombrable famille si pittoresque alors des voleurs, filoux, sorciers, astrologues et diseurs de bonne aventure, étaient le plus bel ornement de ces fêtes et comme leur accompagnement obligé, au grand détriment des poches du public et de la sûreté des marchands.

Je ne dois pas omettre une autre fête prticulièrement chère alors à la jeunesse. Je veux parler des Bachelettes. Le premier jour de l'année, vers la fin du mois de mars (l'année n'a commencé le 1[er] janvier que sous le règne de Charles IX), les clercs des églises, et parmi eux l'on rangeait les enfants de chœur, revêtus de leurs

plus beaux habits, visitaient tous les paroissiens, leur portant des branches de buis bénit, en criant *à guy l'an neuf;* c'était probablement un reste du rite druidique, dont alors l'origine était complétement oubliée; puis ils faisaient une quête générale pour les cierges; le lendemain ils étaient maîtres dans l'église, élisaient parmi eux un évêque, des chanoines, des chantres, etc. : ils célébraient les offices, revêtus des habits sacerdotaux, et la fête se terminait par un festin splendide suivi de danses, où ils paraissaient dans les travestissements les plus burlesques.

Telle était la naïveté de ce temps encore barbare où l'Église aimait à montrer son indulgence aux peuples pour les attirer par sa douceur : agissant en cela comme les grandes personnes avec les enfants, dont elles supportent patiemment certaines faiblesses afin d'en corriger d'autres plus dangereuses. L'Église, qui avait enfanté ce monde nouveau, qui l'avait couvé durant tant de siècles, le berçait encore maternellement sur son sein, souriant à ses jeux puérils, et l'amenant insensiblement à reconnaître ses erreurs et à s'en corriger : chaque siècle était marqué par de notables progrès; elle s'avançait ainsi vers le but mystérieux du catholicisme, le sommet de la civilisation, l'unité dans la croyance et dans l'autorité.

Je ne dois pas vous le dissimuler, mes jeunes amis, des excès fâcheux signalaient le plus souvent ces fêtes : la jeunesse porte avec soi une turbulence contre laquelle on ne saurait trop la mettre en garde.

Léonard était plus réfléchi sans doute qu'on ne l'est d'ordinaire à son âge; mais il avait seize ans!... et vous savez, jeunes amis, ce que c'est que d'avoir seize ans!... c'est l'effervescence, le bouillonnement, l'impétuosité, le besoin dévorant d'activité d'une nature en laquelle la vie surabonde, et qui, ne sachant où en déverser le surcroît, court sans réflexion, se jette et se précipite vers le mouvement et le bruit. Tel un fol étalon court et bondit çà et là à travers la plaine, sans raison et sans but, simplement pour dé-

penser la force, le fluide vital qui l'inonde, et dont l'excès l'agite.

Heureux celui qui sait régler l'emploi de cette puissance! d'un torrent dévastateur il fait une rivière paisible et bienfaisante qui fertilisera le reste de sa vie.

Pour vous montrer indulgents envers notre héros, il vous suffira de songer à ce que vous êtes vous-mêmes.

Voilà donc Léonard courant à travers la ville avec ses *compaings*, et ne se refusant ni les apostrophes plaisantes aux passants, ni les gais quolibets; au banquet il se montra joyeux convive, et faut-il le dire?... pourquoi non?... les mœurs du temps lui servent d'excuse; il se montra buveur intrépide... trop intrépide.... Après le festin, les travestissements bouffons et la danse... c'était l'usage... Je ne vous dirai pas le déguisement qu'avait adopté Léonard : était-ce la peau d'un ours ou l'habit bariolé du fou aux oreilles d'âne, à la marotte qui ricane incessamment, aux bruyants grelots; le masque horrible de Marmatra, le Croquemitaine du moyen âge; ou plutôt le maillot rosé, la chevelure ondoyante, le front radieux et les ailes diaphanes de l'archange triomphant? je vous laisse le choix... Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il avait suivi l'exemple des autres, et il s'en donnait à cœur-joie.

Était-il donc éteint dans son âme le souvenir de son père, lâchement assassiné? Avait-il oublié le serment redoutable qu'il avait prononcé sur son cercueil vide, hélas! et sa mère, noble et sainte femme qui, vêtue encore de blanc, le deuil des veuves à cette époque, prie sans doute à cette heure pour son époux et pour son fils... son fils dont elle attend impatiemment le retour, toute prête à le dégager de son serment, car la piété a repris sur elle son empire? Quoi! Léonard, vous avez noyé dans le vin son image sacrée! quoi! vous vous abandonnez à ces joies coupables quand votre bonne mère pleure là-bas, dans la solitude, veuve de son époux et veuve de son fils! vous sautez *la pilota*, cette danse effrénée dont le souvenir demain vous mettra la rougeur au

front... Léonard! Léonard! laissez aussi la religion pénétrer dans votre âme: renoncez à toute haine, pardonnez à votre ennemi, et retournez près de votre mère : son cœur tendre a plus besoin de consolations que de vengeance!

Il se livrait ainsi à l'entraînement du plaisir, le jeune homme, semant les bons mots, les plaisantes interpellations, les gestes bouffons; et pour la seconde fois il allait entreprendre la pilota, quand un homme apparaît dans la salle du banquet : une longue robe noire l'enveloppe tout entier, un capuchon rabattu sur son front cache presque son visage, dont on ne voit que le bas, couvert d'une barbe épaisse; il traverse lentement les groupes joyeux, qui s'ouvrent étonnés devant cet étrange et lugubre personnage; il s'avance gravement vers Léonard; celui-ci s'arrête interdit à son approche : serait-ce le remords qui vient à lui sous cette forme sinistre?... Léonard tremble et frissonne involontairement... Arrivé devant le jeune homme, le nouveau venu s'arrête, l'examine un instant en silence; les rires et les chants ont cessé tout à coup; on s'attend à quelque événement tragique. L'homme noir tire alors de dessous sa robe une quenouille, et, la montrant à Léonard :

« Au nom des compagnons de ton père, voici ce que je t'apporte.

— O ciel! un si sanglant reproche!...

— N'est que trop mérité.

— Sinistre messager, remporte cet objet, s'écrie Léonard dont l'orgueil se révolte à cet outrage... J'ai appris à manier le glaive et la lance, bientôt je le ferai voir...

— Eh bien! si tu refuses cette quenouille, oseras-tu accepter cet autre présent? »

En même temps l'homme au capuchon déployait aux yeux égarés de Léonard une chemise ensanglantée... Il devint tremblant en la voyant; il la saisit pourtant impétueusement..... « Donne, dit-il, j'en suis digne!... n'en crois pas le spectacle

honteux que je t'offre en ce moment, ce n'est qu'un jour d'égarement; je n'ai pas cessé, je te le jure, d'être digne de ceux qui t'envoient... Bientôt! bientôt! je leur reporterai moi-même ce linge, mais lavé dans les eaux d'une noble réparation! Va, tu peux le leur assurer.

Les yeux baignés de larmes, pressant sur son cœur alternativement et sur ses lèvres ce souvenir éloquent du passé, Léonard s'enfuit, déchirant son travestissement, en jetant les débris au vent et les foulant aux pieds...

En arrivant dans la chambre qu'il occupait à *la Lyre du roi David*, il s'agenouilla devant l'image du Sauveur... « Pardonnez-moi, mon Dieu, s'écria-t-il au milieu des larmes et des soupirs... Mon père! du haut du ciel où vous régnez sans doute, et vous, ma mère, pardonnez-moi! pardonnez-moi! je n'aurai oublié un jour que pour mieux me souvenir toute ma vie!... A l'œuvre donc, et malheur à toi, sire de Cosne! tu as fait assez de malheureux : il est temps de songer à briser ta pernicieuse puissance!...

Léonard passa toute la nuit en oraison. Quand il se releva le matin, sa pensée première était sensiblement modifiée : il n'avait pas renoncé entièrement à ses projets, mais il les avait subordonnés aux plus louables sentiments, ainsi que nous le verrons par la suite. Ainsi font les belles natures : elles peuvent faillir un moment, mais c'est pour se relever aussitôt plus fortes et plus grandes; elles n'ont rien perdu des qualités qui les distinguaient avant leur chute, elles ont gagné au contraire de la défiance d'elles-mêmes et de la modestie; l'expérience les a complétées.

CHAPITRE TROISIÈME.

LES CHARBONNIERS DE LA VALCREUSE.

Sommaire

Visite au couvent de Saint-Denis. — Petit-Pierre et le sire de Radonvilliers. — Le champion de la royauté. — Encore la taverne du Saint-Sépulcre. — Qu'est-ce que le sire de Radonvilliers? — La conjuration. — Les plans de Léonard. — Moyen peu économique de se procurer un titre.

Dès l'aube du jour, Léonard s'habilla et sortit, se dirigeant vers l'abbaye de Saint-Denis, où Petit-Pierre avait été parfaitement accueilli par la recommandation de Pierre le Vénérable.

Qu'allait faire Léonard près de lui? Espérait-il y trouver des secours pour l'exécution de ses desseins? Mon Dieu, non; il obéissait à un sentiment de sympathie bien plus qu'à un raisonnement. Son cœur débordait de pensées amères, et il cherchait un cœur ami pour les épancher. La franchise expansive de Petit-Pierre lui avait dès le premier abord inspiré confiance; la finesse de son esprit, la promptitude de ses idées, la résolution de sa parole lui permettaient d'espérer de lui, sinon des ressources d'action, du moins d'utiles avis, et dans tous les cas des consolations.

Il retrouva son compagnon de voyage tel qu'il l'avait quitté un

an auparavant; seulement ses yeux brillaient d'une plus vive perspicacité, et l'ovale de sa figure, un peu allongé, communiquait à sa physionomie un air de distinction plus intelligent encore.

Il le rencontra sous les frais ombrages du cloître, se promenant en société d'un compagnon. L'aspect de celui-ci interdit d'abord Léonard. Il s'arrêta un instant et considéra attentivement ce nouveau personnage.

C'était un jeune homme âgé à peine d'une quinzaine d'années; mais à sa taille haute et forte, à ses membres vigoureux, on lui en eût aisément donné plus de vingt. Sa physionomie expressive, ses yeux largement ouverts et pleins de feu, son front hardiment développé, ses traits énergiques, la sonorité de son organe, la fermeté de son geste, tout en lui saisissait ceux qui l'approchaient: on pressentait en ce jeune homme un héros; son costume, demi-guerrier et demi-clérical, présentait d'ailleurs une étrangeté qui attirait l'attention.

Par-dessus une robe courte de velours noir sans ornements, il portait le chaperon des moines; mais sous ce chaperon brillait un riche baudrier où se suspendait une de ces épées massives en usage parmi les chevaliers; un gros poignard était passé à sa ceinture.

« Bonjour, cher compagnon, dit de loin Petit-Pierre en courant à la rencontre de Léonard et l'embrassant affectueusement; c'est bien à vous de ne pas oublier vos amis, car je suis de ce nombre, croyez-le bien. Êtes-vous toujours aussi triste?

— Plus que jamais, Pierre; il est des douleurs que le temps rend plus cuisantes au lieu de les cicatriser... et je venais vous en entretenir. Mais vous n'êtes pas seul.

— Est-ce le sire de Radonvilliers qui vous gêne? soyez sans crainte, c'est un de mes meilleurs amis, et bientôt, je n'en doute pas, ce sera le vôtre... Vous pouvez donc librement parler devant lui... Qui sait? peut-être même pourrait-il vous servir; il ne laisse pas que d'avoir quelque puissance; n'est-ce pas, Louis?

— Bien peu, Pierre, trop peu, répondit avec un triste sourire

le sire de Radonvilliers: mais cette puissance, telle qu'elle est, je la mets au service de mes amis : plus tard, elle pourra s'accroître. Votre ami peut compter sur moi... Qu'il parle donc devant moi comme si vous étiez seul; j'oublierai dès ce soir cette conversation; ou, s'il le veut, je m'en souviendrai toute ma vie.

— Écoutez donc, sire de Radonvilliers, et n'oubliez jamais l'histoire lamentable que je vais vous raconter; elle est un grand exemple des excès auxquels peut entraîner la puissance quand la vertu ne la modère pas. »

Léonard alors fit à ses deux auditeurs une peinture éloquente des pillages du baron de Cosne, de la tyrannie insupportable qu'il exerçait sur la contrée, et enfin de la mort de son père, perfidement assassiné par le baron; il dépeignit en termes pathétiques la douleur de sa mère et la sienne propre; il les fit assister à cette scène tragique dans laquelle il avait juré sur le cercueil vide de son père de venger son trépas. « Je tiendrai mon serment, s'écria-t-il, et depuis un an je n'ai pas eu une autre pensée : si vous me voyez si triste aujourd'hui, Pierre, c'est qu'hier un messager des compagnons de mon père, hommes rudes et qui ne savent point pardonner, est venu cruellement me railler de mon impuissance; et cependant seul, sans appui, sans pouvoir, que puis-je faire?... Mon âme se soulève de honte à la pensée d'une lâcheté... Je puis tout entreprendre, excepté un crime!...

— Tu as raison, mon ami, interrompit vivement le sire de Radonvilliers en posant sa large main sur l'épaule de Léonard, doublement raison de vouloir faire justice à la mémoire de ton père et de reculer devant une mauvaise action.

— Le Seigneur commande l'oubli des injures, reprit pieusement Pierre.

— Que dis-tu? répliqua Louis, dont le front s'empourpra de colère... L'oubli des injures, soit; mais la justice! il faut, pour la sûreté de tous, que la justice éclate dans toute sa majesté! Pierre, le sang versé veut une expiation... D'ailleurs n'y a-t-il pas ici

révolte contre l'Église et révolte contre le roi?... Il appartient au roi de protéger ses sujets... ne pas le faire, c'est manquer à ses devoirs les plus sacrés, sa politique même le lui commande... Où est aujourd'hui l'autorité royale?... partout méconnue... partout méprisée!... Plus d'unité, plus de nationalité! Une foule d'usurpateurs subalternes ont dépecé la France... ils la déchirent à belles dents... Oh! par saint Denis! c'est une chose honteuse pour le pasteur d'abandonner son troupeau aux loups dévorants! Non! non! il n'en sera pas toujours ainsi!... Par monseigneur Jésus et par madame la Vierge, je le jure, nous les écraserons les uns après les autres ces insolents féodaux; nous raserons au niveau du sol leurs castels et leurs forteresses, ou nous périrons à la peine. »

En parlant ainsi le sire de Radonvilliers s'était redressé de toute sa hauteur, il paraissait d'une taille colossale; ses lèvres frémissaient, ses narines se gonflaient de colère, ses yeux étincelants, tournés vers l'horizon, semblaient y chercher ceux à qui s'adressaient ses menaces, et sa main nerveuse tourmentait son glaive dans son fourreau, pendant que du pied il foulait la terre à pas pressés, comme si déjà il y eût tenu son ennemi renversé... Il était beau en ce moment le sire de Radonvilliers, magnifique, sublime, héroïque. Il rappelait involontairement à la pensée la colère du lion, quand le roi des animaux, secouant sa crinière fauve, jette ce premier rugissement qui ébranle la forêt et chasse tremblants au fond de leurs antres les tigres et les hyènes.

Ébloui de l'air de force et de grandeur qui rayonnait de ce jeune homme, Léonard le suivait d'un regard étonné, muet, immobile; Louis avait cessé de parler qu'il semblait l'écouter encore. Il cherchait à s'expliquer la cause de cette explosion, et ne pouvait y parvenir : d'où venait qu'un féodal prît si ardemment parti pour la royauté contre la féodalité?... certes, ceci ne s'était jamais vu!...

Le sire de Radonvilliers ne lui laissa pas le temps de sonder

davantage cet incident : « Donne un rendez-vous prochain à ton ami, dit-il à Petit-Pierre : s'il a des amis fidèles et sur lesquels il puisse compter, qu'il les amène ; nous y serons. D'ici là j'examinerai.... je verrai ce que je puis faire pour servir ses projets : seulement, qu'il ne l'oublie pas : c'est une justice qu'il faut accomplir et non une vengeance. »

Après ces paroles, il se retira.

« Étrange garçon que votre ami, Pierre! Mais qu'il doit être terrible à ses ennemis! Je me sentais en sa présence saisi de crainte et de respect.

— C'est l'effet qu'il produit sur tous les hommes... Mais ne nous occupons pas de lui... Vous avez entendu ses derniers mots... Où nous retrouverons-nous?

— Dans trois jours se représente l'anniversaire de notre rencontre à la taverne du *Saint-Sépulcre*... Pierre le Vénérable y sera.

— J'y pensais... Dans trois jours donc à la taverne du *Saint-Sépulcre*, et n'oubliez pas d'y amener vos amis. »

Après Petit-Pierre, Léonard n'avait d'autres amis que ses deux condisciples du parvis Notre-Dame ; il se confiait assez en eux pour leur faire part de ses tourments ; le jour venu, tous trois se mirent en route pour la taverne du *Saint-Sépulcre ;* une grande activité y régnait quand ils y entrèrent ; l'hôtelier allait et venait sans cesse, gourmandant sa femme et sa servante d'une façon ridiculement importante ; la cuisine exhalait un fumet pénétrant de viandes rôties, et sur les tables apparaissaient rangés en ordre de bataille les cruches des vins de la Bourgogne et les grands pots allemands de godale.

« Oh! oh! notre hôte, s'écria dès l'entrée Guillaume, flatté de ces apprêts ; il y a donc noces et festins chez vous aujourd'hui? ou bien recevez-vous quelque comte souverain avec sa cour?

— Soyez les bienvenus, jeunes gens, repartit le digne hôtelier ; soyez les bienvenus ; les préparatifs que vous voyez ont été com-

mandés par le très-haut, très-noble et très-puissant seigneur de Radonvilliers.

— Le sire de *Radonvilliers?* vous dites Radonvilliers, l'hôte? qu'est-ce que c'est que ça? reprit ironiquement Guillaume...

— C'est un très-haut...

— Très-noble et très-puissant seigneur... interrompit vivement le facétieux jeune homme en imitant l'emphase boursouflée d'Alain, nous savons cela... Mais où est située cette seigneurie? au septentrion, à l'est, au ponant ou au sud?

— Je ne puis vous l'apprendre... Tout ce que je sais, c'est que le sire de Radonvilliers est...

— Un très-haut, très-noble, très-puissant seigneur : vous nous l'avez dit déjà, maître Alain.

— Tu ne m'avais pas parlé de cet illustre convive, Léonard?

— Il est vrai, je ne l'ai vu qu'une fois; c'est un ami de Petit-Pierre... Je n'y songeais plus guère.

— Connais-tu au moins l'endroit où est située sa seigneurie?

— Pas le moins du monde.

— Et toi, Héribert?

— Je n'ai jamais entendu parler de Radonvilliers.

— Radonvilliers est un mythe!

— C'est une fable?

— C'est une allégorie!

— Une île aussi parfaitement inconnue que celle de l'Atlandide du divin Plato...

— Qu'importe! le sire de Radonvilliers paye de somptueux dîners!... Je propose un toast à la santé du *très-haut*, *très-noble*, *très-puissant sire de Radonvilliers!* »

Et tous trois de se pléger joyeusement en entrechoquant les hanaps.

Pendant ce toast la porte s'ouvre, un nouveau convive paraît; c'est Pierre le Vénérable. Léonard le signale à ses amis, et tous se lèvent respectueusement devant l'abbé de Cluny.

« Tu es exact au rendez-vous, Léonard : c'est bien : et Petit-Pierre?

— Nous l'attendons, Révérence.

— Votre Révérence, qui est un abîme de science, pourrait-elle nous indiquer où est situé Radonvilliers? interrompit Guillaume après un instant de silence.

— Je ne connais ville ni village, bourg ni castel, forêt ni lac, val ni mont, qui porte ce nom, répliqua en souriant le vénérable abbé.

— Je le disais bien, Radonvilliers est une figure de rhétorique oubliée par maître Aristotélès, » s'écria triomphalement Guillaume.

Comme il achevait cette exclamation, un bruit de pas de chevaux retentit sur la route; ils se mirent tous à la fenêtre, et virent une bataille de trente lances qui s'avançait en bon ordre vers la taverne; Petit-Pierre et le sire de Radonvilliers marchaient à leur tête; seulement, cette fois, celui-ci était couvert d'un casque et d'une cotte de mailles; la visière du casque était baissée. Petit-Pierre portait le costume monacal dans toute sa sévérité.

« Oh! oh! se dit intérieurement Guillaume, en voici bien d'une autre!... Je commence à croire au sire de Radonvilliers! »

Celui-ci, levant sa visière, parut enfin dans la salle du banquet.

En le voyant, Pierre le Vénérable fit trois pas en avant, et, les mains croisées sur sa poitrine, il s'inclina humblement devant lui en disant : « Paix et gloire à monseigneur. »

— Le sire de Radonvilliers, interrompit vivement Petit-Pierre, placé derrière le jeune homme.

— Le sire de Radonvilliers, » reprit promptement l'abbé.

Ce petit incident n'avait pas échappé aux trois clercs du parvis Notre-Dame. « Je crois de plus en plus au sire de Radonvilliers! » murmura le joyeux Guillaume, devenu presque sérieux.

A l'exception de Guillaume, qui fit honneur au dîner, les autres convives y touchèrent à peine : il n'y fut question que de l'affaire de Léonard.

« Le castel de Cosne est-il fortifié? demanda Louis.

— Inexpugnable, monseigneur; situé sur un rocher au pied duquel roule un torrent rapide qui prend sa source dans les flancs même de la montagne.

— Les gens d'armes du baron?

— Nombreux et bien disciplinés.

— Le sire de Cosne?

— Vaillant et rude chevalier, dont l'épée sait frapper de grands coups.

— Sa famille?

— Deux femmes : la dame de Cosne et sa damoiselle Emmeline : toutes deux aussi bonnes que belles, ajouta Léonard en rougissant malgré lui.

— Tant pis, reprit le sire de Radonvilliers en se levant et se promenant avec agitation dans la salle; j'aimerais mieux qu'elles fussent laides et méchantes : rien au moins n'arrêterait mon bras. Comment font ces cruels vautours pour retenir dans leurs aires ces chastes colombes?... Où vont-ils les ravir? Mais qu'importe? je les châtierai tous!... Oh! sire du Puiset, et vous les Burchards de Montmorency, les comtes de Montlhéry, barons de Marne, sires de Coucy, de Beaugency, de Cressy, à l'abri derrière vos épaisses et hautes murailles, vous tous qui croyez pouvoir insulter impunément aux ordres de votre suzerain, quelque jour, bientôt j'espère, l'aigle royal prendra son essor, et du haut des airs fondra sur vos donjons inaccessibles, et vous fera crier pardon et merci.

— Évidemment, se disait Guillaume, le sire de Radonvilliers est le chevalier de dame royauté; il y met une ardeur qui fait plaisir à voir. Il agirait pour son propre compte, qu'il ne ferait ni mieux ni plus... Que signifie tout ceci? »

Un peu calmé par l'explosion de cette colère secrète qui le saisissait toujours au nom seul des féodaux rebelles, Louis l'Éveillé se rassit à la table, et se tournant vers Léonard, il l'interpella ainsi brièvement :

« Quels moyens as-tu trouvés ?

— Si j'avais seulement cent livres tournois à ma disposition et vingt hommes d'armes, je ne serais pas embarrassé.

— Parle comme si tu les avais.

— Au péril de ma vie, je m'introduirais sous un déguisement dans le castel de Cosne pour en connaître les endroits faibles et les ressources...

— Pas mal imaginé... Et puis ?

— Pendant ce temps, mes amis que voilà parcourraient le pays en soulevant les vassaux, les paysans et les serfs, à qui ils distribueraient de l'argent pour acheter des armes ; on gagnerait la ville en persuadant aux notables et aux gens de métier de réclamer, les armes à la main, une charte qui assurât leurs droits et leurs franchises en leur permettant de se gouverner par eux-mêmes. Ces mots de franchises, de droits, habilement semés, grandiraient promptement dans les esprits ; avant un mois, tout le pays serait en émotion.

— Et puis ? reprit laconiquement Louis en jetant un regard d'intelligence à Petit-Pierre et à Pierre le Vénérable.

— Alors, pour seconder ce mouvement et augmenter l'embarras du baron de Cosne, j'irais trouver les évêques, je le leur dénoncerais comme ayant violé la trêve de Dieu ; je le prouverais, et le sire de Cosne, frappé d'excommunication, peut-être même d'interdit, se verrait abandonné de ses serviteurs les plus dévoués ; alors je partagerais mes vingt hommes d'armes en quatre compagnies sur quatre points différents ; ils se mettraient à la tête des vilains et dirigeraient leurs attaques. Ceux-ci, se voyant soutenus, deviendraient plus forts et plus hardis.... Ainsi attaqué, cerné de tous côtés, isolé, le sire de Cosne resterait sans défense.

— Mais que deviendrait ta vengeance ? Le sire de Cosne vaincu, tu ne pourrais encore rien sur lui !

— Ne serait-ce donc rien que de l'avoir dépouillé de sa puis-

sance, de l'avoir mis dans l'impossibilité de faire souffrir à d'autres ce que j'ai souffert?

— C'est noblement parler, Léonard, reprit le sire de Radonvilliers en jetant un regard satisfait à Pierre le Vénérable ; mais la dame de Cosne et la gente Emmeline? »

A ces deux noms Léonard s'arrêta interdit ; il courba un instant le front, en proie à une lutte violente. Bientôt il le releva fièrement en disant : « Je ne me venge pas sur des femmes ; je saurais, quoi qu'il advînt, assurer leur tranquillité.

— Très-bien ! je suis content de ton plan : c'est une conception hardie. Le discours, comme tu l'as pensé, servira mieux ta cause que les armes. Tu demandes cent livres tournois, les voilà ; vingt hommes? ils seront à ta disposition quand tu les réclameras à ton ami : le sire de Radonvilliers ne t'oubliera jamais ; tu me reverras au moment opportun... Maintenant à l'œuvre, et que le cœur ne te faille pas plus que l'esprit ne t'a failli aujourd'hui ! »

En même temps il se retira.

« Ne craignez-vous pas, monseigneur, lui souffla à l'oreille Petit-Pierre, cette émotion des gens de ville et de campagne?... L'exemple est contagieux : il pourrait s'étendre et monter peut-être jusqu'à vous... Le peuple est toujours aveugle dans ses colères ; il dépasse souvent le but.

— Sois sans inquiétude, mon ami ; j'interviendrai à temps. Le peuple reconnaîtra en moi son protecteur le plus sûr, et je me servirai de lui pour abattre nos ennemis communs : désormais le peuple et le roi ne doivent plus faire qu'un. Laisse-moi agir, et tu verras !...

— Je me tais, dans l'étonnement et l'admiration que m'inspire la profondeur de vos vues politiques... »

Pendant que ce colloque avait lieu entre ces deux personnages, un entretien moins grave occupait les autres convives restés dans la salle :

« Que disiez-vous donc tout à l'heure ne pas connaître le sire

de Radonvilliers! Votre Révérence n'avait pas la mémoire présente à cet instant... car elle l'a fort bien reconnu dès son entrée dans cette salle... disait malignement Guillaume à l'abbé de Cluny.

— Il est vrai, répondit celui-ci fort embarrassé : un oubli... une distraction... que sais-je?...

— Donc le sire de Radonvilliers?...

— Oh! c'est un très-haut...

— Très-noble, très-puissant seigneur, comme disait tantôt notre hôte; je commence à le croire comme lui et comme Votre Révérence; mais, de grâce, dites-nous dans quel duché, comté, marquisat est située la terre de Radonvilliers?...

— Eh! le sais-je? répondit le bon abbé de Cluny; si cette ville n'existe pas, elle existera, soyez-en sûr.

— Que Votre Révérence m'excuse! reprit l'espiègle Guillaume; je sais tout ce que je voulais savoir. Jusqu'à présent, nos féodaux empruntaient leurs noms à leurs terres; cette fois ce sera la terre qui prendra le nom de l'homme... C'est une idée comme une autre... un peu plus originale... voilà tout... Mais que Votre Révérence en convienne avec moi, bâtir une ville pour justifier un nom pris par hasard peut-être, ou pour en cacher un autre plus retentissant, est une fantaisie tant soit peu princière, et qui ne viendrait guère à l'imagination de nos bannerets... Félicite-toi, Léonard, la Providence t'a protégé : ta cause est en bonnes mains! »

Pierre le Vénérable ne répondit que par un sourire significatif, et les trois jeunes clercs reprirent, bras dessus, bras dessous, la route de Paris.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA GENTE DAMOISELLE DE COSNE.

Sommaire.

La cour plénière du baron. — Le tournoi. — Trouvères, jongleurs et baladins. — Les hommes de poueste et de formariaige. — Pâ, pâ, reinettes, pâ. — Le mot d'ordre. — Les charbonniers de la Valcreuse. — L'horizon du Tricheur se rembrunit. — Les Lombards. — Comment on se ruinait en 1095. — Description d'un château féodal. — L'excommunication. — Commune! commune! Guerre civile. Louis l'Éveillé. — L'hommage-lige. — L'épreuve judiciaire. — La vengeance et la pitié. — Le bouclier du sire de Cosne.

Pendant que l'orage s'amoncelait secrètement sur sa tête, que faisait le sire de Cosne? Incapable de remords, insoucieux de l'avenir et se croyant sûr de l'impunité, il continuait sa vie de désordres et de plaisirs. L'abondance avait chassé jusqu'au souvenir de la famine; le mal des ardents n'avait plus reparu dans le castel: le ciel semblait ainsi récompenser la piété d'Emmeline et de sa mère, la dévotion des habitants de Cosne. Mais loin que cet événement providentiel eût rappelé le baron à la vertu, il n'y voyait que l'occasion de s'abandonner avec plus d'ardeur à ses passions.

Quel aliment leur donnera-t-il, cependant? Par hasard, il est en paix avec tous les seigneurs voisins... Piller les voyageurs? mais

ils connaissent si bien l'avidité de Humbert le Tricheur, qu'ils préfèrent, au danger de passer sur ses terres, l'ennui d'opérer un détour de dix lieues dans leur marche. Ravager les manses des habitants du pays ? il n'y trouverait que des provisions de bouche, et le castel en regorge ! Est-il donc condamné à vivre comme un ermite ? A cette pensée son front s'assombrit... il se demande s'il ne va pas chercher quelque prétexte pour renouveler la guerre avec ses voisins. Un projet traverse enfin son esprit... projet brillant de mille séductions, car Humbert lui sourit et s'en applaudit lui-même... Il fait venir son sénéchal : « Çà, Godescal, as-tu jamais assisté aux honneurs d'une cour plénière ? Eh bien ! c'est un plaisir que nous voulons te procurer... Tu vas convoquer par des hérauts tous les seigneurs de la contrée. Nous aurons tournois et carrousels, grandes chasses au tigre, festins, jongleurs, baladins, trouvères et troubadours ; pendant toute la durée des fêtes, notre terre sera libre, pour les étrangers, de tous droits de péage... Va, et fais savoir à chacun que le rendez-vous est fixé au castel de Cosne dans un mois, jour pour jour. Ah !... tu n'oublieras pas de faire savoir aussi à nos vassaux qu'ils aient à payer entre les mains de notre majordome, d'huy à dix jours, un denier parisis par tête... Puisqu'ils jouiront de la vue de nos fêtes, il est juste qu'ils en payent les frais... N'est-ce pas, Godescal ? ajouta-t-il en riant méchamment.

— Oui, monseigneur, oui, certainement, reprit le sénéchal en s'inclinant humblement : tout ce que veut Votre Seigneurie est juste... Seulement...

— Quoi ? seulement... parle franchement, je le veux.

— Eh bien, monseigneur, excusez la liberté de mes paroles... mais le populaire se plaint déjà beaucoup... Il serait peut-être à craindre qu'il ne s'émût sérieusement à la nouvelle de ce surcroît d'impôt...

— Oui dà ! eh bien, il payera deux deniers parisis, puisqu'il se plaint... et pour lui fermer la bouche, tu feras dresser une fourche



patibulaire à chaque angle du castel. Cette vue le persuadera plus éloquemment que les plus beaux discours du monde... je t'en réponds. »

Les hérauts d'armes du baron, embouchant la trompette, s'en vont donc déployer l'étendard de Cosne, aux étoiles d'or, devant tous les castels des environs, proclamant en même temps la cour plénière de leur seigneur.

Aussitôt tout s'agite dans le pays : les dames songent à leur toilette; les chevaliers préparent leurs équipages, renouvellent leurs armures, celles de leurs écuyers et de leurs varlets. Il y a rivalité d'orgueil parmi la noblesse : c'est à qui déploiera le plus de luxe et de magnificence.

Tout s'anime également au castel : gens d'armes et varlets, tout est dans le ravissement des plaisirs que promet la cour plénière. C'est un mouvement, un tumulte continuel: les chants de guerre se mêlent aux chants de joie.

Blanche et Emmeline seules se montrent plus tristes encore que d'ordinaire; leur costume est devenu plus sévère ; elles se retirent plus souvent pour prier dans la chapelle du château, et leurs dévotions s'y prolongent plus longtemps. Elles semblent vouloir expier d'avance les folles joies qui vont troubler leur tranquillité; ou peut-être le ciel, qui les aime, leur accorde-t-il comme un vague pressentiment des périls qui les entourent. Ne savent-elles pas que le Seigneur aime à faire éclater sa justice en frappant les méchants au sein même de leur prospérité ? C'est au moment où ils se croient le plus solidement assis au sommet de leur puissance qu'il les renverse d'un souffle. Plus ils tombent de haut, plus leur chute est exemplaire et retentissante.

Priez pour votre époux, noble dame de Cosne; priez pour votre père, vertueuse Emmeline : car voici que son jour est venu ; et pendant qu'il rêve chasse et festins, tournois splendides et luttes brillantes, pendant qu'il s'enivre d'un fol orgueil, voici que là-bas une de ses victimes, depuis longtemps oubliée, un faible enfant

ourdit maille à maille et patiemment jour par jour, heure par heure, depuis un an, le piége qui va bientôt l'envelopper tout entier. Priez donc pour votre époux et pour votre père, Blanche et Emmeline, et puissent vos supplications détourner de lui la colère de celui qui venge les faibles et les opprimés!

La joie régnait plus que jamais au castel, et plus que jamais aussi la douleur habitait la maison de Colgar-Boson. C'est que le cercle des jours, en revenant sur lui-même, avait ramené l'anniversaire de la mort déplorable de l'armurier. A l'approche de ce jour néfaste, sa pauvre veuve sentait redoubler sa tristesse : son âme était de celles qui n'oublient point. Gertrude avait la religion du souvenir.

Quand vint le soir de ce jour, elle voulut que tout retraçât à ses yeux ce sinistre événement tel qu'il s'était passé.

Au milieu de la chambre de l'armurier, tendue de noir, s'éleva un catafalque entouré de ces cierges d'église qui répandent sur tout ce qui les entoure comme une pâle et froide lumière. Puis les compagnons de son époux vinrent de nouveau s'agenouiller autour d'elle, et tous ensemble ils commencèrent les prières des morts. Comme au même jour de l'année précédente, les sanglots de la veuve interrompaient seuls la monotonie de ces oraisons.

« Mon Dieu! mon Dieu! s'écriait-elle, pardonnez-moi d'avoir médité la vengeance! Colgar, Colgar, reprenait-elle en se penchant sur ce cercueil vide, comme si son époux eût pu entendre ses regrets, Colgar, pardonne-moi! Ah! j'aurais dû garder près de moi notre enfant, et ne pas lui suggérer des desseins que condamne la loi du Seigneur! Mon amour pour toi, la douleur de ta perte, m'ont égarée! Pardonnez-moi, mon Dieu! Cher époux, pardonne-moi! »

Tout entière à son désespoir conjugal, à ses appréhensions maternelles, elle s'arrêta un instant, toujours penchée sur le catafalque: un silence profond régnait autour d'elle. Tout à coup une

voix grave et triste, mais ferme et sonore, troubla ce silence. Voici ce que disait cette voix : « Par ce que j'ai de plus cher au monde, par vous, ma mère, par ce sang qui demande justice, je jure que mon père sera noblement vengé ! »

Aux premiers accents de cette voix, Gertrude tressaillit ; était-elle le jouet de son imagination exaltée, cette voix avait-elle bien résonné à ses oreilles, ou l'avait-elle entendue seulement dans son âme ?

Mais quel est ce linge ensanglanté qui se déploie sur le catafalque ? c'est le cruel présent de l'assassin, la chemise de son époux. Elle la saisit d'un mouvement convulsif et la porte à ses lèvres... puis se redressant tout à coup et se jetant dans les bras de son fils, muet maintenant à côté d'elle et baigné de larmes, « Léonard ! Léonard ! s'écrie-t-elle, c'est toi ! béni sois-tu ! Mais je t'attendais ; oui, un mouvement secret de mon âme me disait que tu ne pouvais manquer à cette pénible solennité ! Sois le bienvenu près du tombeau de ton père ! Oh ! va, cher enfant, le temps a calmé ma colère sans pouvoir calmer ma douleur... Reste, oh ! reste désormais près de moi... Ton père t'ordonne par ma bouche de renoncer à la vengeance.

— Ciel ! que dites-vous, ma mère ?... mais la vengeance pour nous, c'est la justice !

— Laisse agir celle de Dieu !

— Ah ! c'est lui aussi qui a tout conduit ! et maintenant il est trop tard pour revenir sur nos pas ! Humbert est perdu !

— Que veux-tu dire ?

— Au cri de douleur que j'ai jeté, mille cris ont répondu. Autour d'Humbert s'est noué un cercle infranchissable de ressentiments ; ce cercle va se rétrécissant d'instants en instants... Ne me demandez pas comment cela s'est fait... à peine le sais-je moi-même !...

— Quoi ! ces pensées, ces paroles redoutables qui devaient te donner la victoire ?

— Je les ai trouvées, ma mère, et si terribles, que moi-même aujourd'hui je suis épouvanté de leur puissance… puissé-je trouver ensuite d'autres paroles pour conjurer l'effet des premières.

— Je frémis en t'écoutant !…

— Ne m'interrogez pas, ma mère ; sachez-le cependant, Dieu, je le crois, a fait de votre fils l'humble instrument de ses desseins ; les événements qui vont s'accomplir, préparés par lui, sont l'aurore d'une époque nouvelle pour l'humanité !… » Puis s'agenouillant près du catafalque :

« Pardonnez-moi, mon père, de ne pas mêler plus longtemps mes pleurs aux pleurs dont ma mère honore votre pieux souvenir… Le soin de votre mémoire me réclame. » Se relevant aussitôt et étendant la main sur le catafalque : « Je le jure de nouveau, ombre plaintive de mon père, vous serez satisfaite ! Oui, je vous vengerai comme vous méritez de l'être, en donnant la paix et le bonheur à des milliers d'opprimés ; je veux que désormais ils bénissent tous à jamais votre nom, en se rappelant qu'ils doivent leur prospérité à l'amour qu'avait pour vous votre fils ! » Se tournant enfin vers les assistants, restés immobiles d'étonnement : « Fidèles compagnons de Colgar, si vous n'avez pas oublié ses bienfaits, si comme autrefois vous faites encore votre offense de son offense, si le mépris des périls vous anime encore, suivez-moi, car j'ai compté sur vous !

— Tu as bien fait, Léonard, lui répondit pour tous le chef des ouvriers ; parle, et nous t'obéirons aveuglément.

— Armez-vous donc et venez ! Au revoir, ma mère ! soyez sans inquiétude, le ciel combat avec votre fils ; dans quelques jours, vous le reverrez triomphant. »

Dire à une mère : « Soyez sans inquiétude, » quand son fils court au combat, c'est dire au fleuve : « Remonte vers ta source. » à la harpe éolienne : « Sois muette sous le souffle de l'ouragan qui t'ébranle ; » c'est vouloir l'impossible.

Les lèvres de Gertrude ne s'ouvrirent que pour laisser passer un soupir d'angoisse. Qu'eût-elle dit ? n'avait-elle pas mis elle-même

les armes aux mains de son fils? Elle regretta alors avec amertume l'emportement de sa douleur : tant il est vrai que nos fautes portent toujours en elles-mêmes leur châtiment!

Les armuriers, solidement armés, sortirent sous la conduite de Léonard; il parcourut avec eux les rues alors désertes et silencieuses de la ville; de temps en temps il s'arrêtait devant une maison, et de la main il frappait sur les volets trois coups, à des intervalles inégaux, les deux premiers rapprochés, le troisième à la distance de quelques secondes; alors le volet s'entr'ouvrait avec précaution, et voici le court dialogue qui s'échangeait mystérieusement et à voix basse entre Léonard et son interlocuteur :

« La coupe est-elle pleine? disait Léonard.

— Elle déborde, lui répondait-on.

— Sur qui la répandras-tu?

— Sur celui qui l'a remplie.

— Cette nuit, à la clarté de la lune, les charbonniers s'assembleront dans l'enceinte ignorée; y seras-tu?

— J'y serai. »

A ce dernier mot le volet se refermait, et Léonard continuait sa route. Partout c'étaient les mêmes demandes et les mêmes réponses. Ses compagnons le suivaient silencieusement, frappés d'un respectueux étonnement en présence de ces intelligences secrètes de leur jeune chef, qui révélaient un mouvement conçu sur une grande échelle, quoiqu'ils fussent bien éloignés encore d'en comprendre la portée.

Une fois, ils rencontrèrent le guet de nuit : loin d'être intimidé par cette circonstance, Léonard prit à part le chef du guet, lui posa les mêmes questions et obtint les mêmes réponses.

Sortis de la ville, ils prirent dans la campagne une route déserte; bientôt ils furent en face du castel; là Léonard arrêta sa troupe et lui adressa quelques mots : « Nous ne pouvons éviter de passer en cet endroit... Faites silence et amortissez autant que possible le cliquetis de vos armures. Je vous précède un instant; quand vous

entendrez la chanson des hommes de poueste, placés autour des fossés du castel pour en battre les eaux à coups de gaule, afin d'empêcher les grenouilles de troubler la paix du maître, vous viendrez... »

Seul, il s'avança vers eux. « Qui va là? » lui demanda-t-on de loin avec précaution. « Moi, l'élu, » répondit-il; et on le laissa approcher. A ces pauvres gens, les derniers dans l'ordre social de l'époque, espèce de parias qui ne jouissaient pas même du droit d'avoir une famille, comme l'indiquait leur nom d'hommes de *formariaiges* et de *poueste*, il adressa les mêmes questions et obtint les mêmes réponses. « Chantez d'une voix plus haute maintenant, » leur dit-il. Aussitôt, agitant leurs gaules, ils reprirent presque en chœur ce monotone refrain que nous ont conservé les chroniques:

« Pà, pà, reinettes, pà (paix).
« Voici monsieu
« Le baron du lieu,
« Que Dieu gâ, gâ, gâ! (garde.)

A la faveur de ce bruit, les armuriers passèrent sans éveiller l'attention des hommes de guette, qui veillaient en se promenant sur la plate-forme des tours.

Léonard alors s'enfonça dans un chemin creux qui pénétrait dans la forêt; ce chemin, formant de continuelles et brusques sinuosités, allait sans cesse en descendant; après un quart d'heure de marche, ils rencontrèrent des charbonniers qui veillaient auprès de leur feu couvert. C'étaient de ces grands hommes à longues barbes, les habits en lambeaux, la figure hâve et toute noircie de charbon, qui effrayèrent l'enfance de Hugues Capet et celle de Philippe Ier. A cette heure de la nuit, et dans cet endroit solitaire, ils avaient vraiment quelque chose d'effrayant.

« Qui vive? cria l'un d'eux.

— Moi, l'élu, et les miens, répliqua Léonard.

— Passez. »

Trois cents pas plus loin, même rencontre, mêmes interpellations, mêmes réponses. Cinq fois le fait se répéta avant que Léonard fût arrivé à sa destination.

« Voilà des précautions bien prises, se disaient les armuriers : ceux qui les prennent doivent avoir un grand intérêt à n'être pas surpris. »

Le chemin suivait une rampe toujours plus rapide, mais il s'élargissait et les arbres y devenaient plus rares.

« C'est la route de la Valcreuse, dit le plus vieux des compagnons ; je la reconnais.

— Tu as raison, et nous voici arrivés, Réginald, lui répliqua Léonard ; avant d'aller plus loin, regarde un peu devant toi, le coup d'œil en vaut la peine. »

Voici en effet le spectacle extraordinaire que présentait à cette heure le Valcreuse :

Au sein de cette vaste enceinte formée sans doute par quelque ancien cataclysme, et couronnée dans tout son pourtour par des chênes gigantesques, apparaissait une grande multitude d'hommes ; à des intervalles réguliers, l'un d'eux tenait une branche de pin enflammée ; la clarté de ces lumières dessinait en fantastiques silhouettes les figures de ces individus ; tous étaient solidement armés d'armes offensives ; mais à l'exception des armuriers amenés par Léonard, et des vingt hommes d'armes du sire de Radonvilliers, épars dans cette foule compacte formée de plus de trois mille individus, on n'y voyait ni casques, ni cuirasses, ni cottes de mailles : cette assemblée n'était composée que de populaire, selon l'expression dédaigneuse de la noblesse d'alors. Ce populaire, protégé par le pouvoir légitime, le pouvoir royal, allait cependant contraindre bientôt ses oppresseurs à compter avec lui.

A peine Léonard se fut-il montré, qu'Héribert et Guillaume vinrent à sa rencontre.

« Tout va pour le mieux, lui dit celui-ci ; pas un n'a manqué à l'appel : nous leur avons si éloquemment prouvé par démonstration

philosophique les droits qu'ils tenaient de Dieu, nous leur avons si bien échauffé la bile en leur mettant sous les yeux le tableau de la honte et de la misère qui pèse sur eux, des vexations inouïes dont ils sont les victimes; enfin, que te dirai-je? les mots de franchises, d'honneur, de courage, distribués subtilement à chacun selon son goût, en grosse et menue monnaie, ont fait merveille; la persuasion surtout où ils sont d'être les plus forts a métamorphosé en loups enragés tous ces timides agneaux. Tu n'as plus qu'à les lâcher sur ton sire de Cosne, il va voir beau jeu! Pour moi, je ne donnerais pas, à l'heure qu'il est, un fétu de paille de la peau du Tricheur.

— Ainsi tout marche à souhait, point de trahison, point d'indécision?...

— Unanimité complète : tu n'as qu'à parler pour être obéi. »

Léonard monta sur un tertre élevé, et, de la main demandant le silence, il harangua l'assemblée. Il commença par leur retracer en traits éloquents les crimes de leur seigneur : quel était celui d'entre eux qui n'eût pas été frappé par lui, soit dans ses affections les plus chères, soit dans son honneur, soit dans sa fortune? D'où tenait-il ce droit de les opprimer? de leur lâcheté seule; car ils étaient assez nombreux, assez forts pour s'affranchir de sa tyrannie, s'ils le voulaient, surtout en invoquant l'appui du roi. Il leur développa ensuite son plan de conduite; il leur montra le baron frappé d'excommunication, abandonné de tous les siens, livré sans défense à la justice suzeraine. Ayant ainsi excité leur ressentiment, ayant fait briller à leur esprit les avantages qu'il obtiendraient de leur victoire, il acheva de les décider en leur montrant les vingt gens d'armes du sire de Radonvilliers et les vingt armuriers qu'il avait à sa suite, tous armés de pied en cap. Des acclamations unanimes couvrirent sa voix, et, séance tenante, ces trois mille hommes jurèrent de consacrer leur vie et leur fortune au service de la cause qu'ils embrassaient aujourd'hui. Ils voulaient de suite marcher sur le castel et en faire le sac. Léonard eut quel-

que peine à les convaincre qu'ils compromettraient leurs affaires par cette démarche imprudente, rien n'étant préparé pour en assurer le succès. Il fut arrêté qu'avant d'en venir à une résistance concertée et générale, on procéderait par des résistances isolées et individuelles, en refusant obstinément, et quelque danger qu'il y eût à le faire, le payement des deux deniers parisis imposés dernièrement par Humbert. Il les congédia en leur donnant rendez-vous à quinzaine, en plein jour et en armes, sous les murs du castel.

Nous quitterons un instant le fils de l'armurier pour revenir au sire de Cosne.

En vain déploya-t-il une sévérité inaccoutumée envers les récalcitrants; les prisons du château s'emplissaient de prisonniers, mais les coffres d'Humbert restaient vides. Cette résistance générale commença à l'inquiéter sérieusement; elle annonçait un parti pris de la part de tous les vassaux; il pouvait devenir dangereux de pousser les choses plus loin. Humbert donna l'ordre à son majordome de cesser les poursuites. « Oui, se disait-il, un pareil ensemble ne se produit pas sans une volonté supérieure qui guide toutes ces volontés éparses et les réunisse pour en former un faisceau. »

Quel était le chef de cette rébellion? le Tricheur mit ses espions en campagne, employa tour à tour avec ses prisonniers, pour en tirer des éclaircissements, les caresses et les plus mauvais traitements. Ses soins furent perdus, les prisonniers repoussèrent les tentations du Tricheur; chacun d'eux prétendit n'avoir obéi qu'à sa propre impulsion, ils semblèrent ignorer même que d'autres eussent suivi leur exemple. Les espions partout reconnus, repoussés, bafoués, battus, dépistés, revinrent aussi mal instruits qu'en partant.

Cette sourde résistance qu'il rencontrait partout sans pouvoir la saisir nulle part pour l'étouffer dès sa naissance, exaspérait le baron : lui aussi, alors, il eut comme un vague pressentiment d'un

prochain désastre... mais quel serait-il? d'où viendrait-il?... Il se sentait sous la main d'un ennemi plus habile que lui; il le sentait et ne pouvait le combattre! Chaque jour l'horizon s'assombrissait davantage; il constatait les progrès du mal sans rien tenter pour l'arrêter... Le Tricheur frémissait de rage. Ah! qu'il eût préféré à cette incertitude accablante, la vue de ses vassaux entourant son château, le fer d'une main, la torche de l'autre! au moins, il eût su où diriger ses coups, et il était assez vaillant pour ne pas s'effrayer de pareils dangers. Patience, sire de Cosne, vous les verrez bientôt s'arrêter armés autour de vos grands fossés: bientôt vous entendrez leurs sinistres clameurs, et alors, plus encore qu'aujourd'hui, vous frémirez de votre impuissance!

Comment fournir aux frais ruineux de la cour plénière? Le populaire, qui devait en faire les frais, en était venu à ce point de livrer plutôt son corps que son argent! Humbert contremanderait-il ses invitations? Subirait-il la cruelle humiliation d'avouer sa pénurie à tous ses voisins? Quelle souffrance pour son orgueil!

Depuis longtemps déjà, sous le nom de Lombards, les juifs étaient en possession de faire l'usure: ils venaient en aide aux prodigalités fastueuses des nobles, et leur rendaient pour un peu de temps les apparences de l'opulence; mais à quel prix onéreux!... Quand un seigneur se mettait une fois dans les mains de ces mécréants, il n'en sortait que ruiné.

Humbert engagea ses plus belles terres, et il eut de l'argent, se promettant de faire rembourser plus tard à ses vassaux l'intérêt et le capital!

Voici donc que s'élève l'amphithéâtre élégant où siégeront les nobles spectatrices des joutes courtoises. Les tribunes se couvrent d'étoffes de soie et de velours; les tapis de haute lisse dérobent à la vue la nudité des gradins; le gonfanon de Cosne, de soie aux étoiles d'or, laisse flotter au vent en cent endroits ses flammes élégantes frangées d'argent; les salles du castel sont remises à neuf; les lits s'y entassent, ces grands lits carrés, larges de six pieds, élevés

sur leurs estrades recouvertes de tapis, surmontés de leurs riches baldaquins, car il faut loger richement ceux qu'on invite. Le majordome passe la revue du *dressouer* et compte la vaisselle d'or et d'argent, les fourchettes, les salières, les *drageouers* précieux remplis de dragées et de fines épices, les coutels, les hanaps, les coupes, les boutiaux, le linge ouvré sortis des mains habiles des tisserands brabançons, les doubliers venus de la Frise. On restaure les meubles, on rétablit les portières des appartements, on renouvelle les torchères, on remet à neuf les siéges et les meubles de chêne noir hardiment sculptés; des meutes de chiens danois, dressés spécialement à faire la chasse aux rats, envahissent toutes les pièces du château, qu'on veut purger de ces hideux rongeurs. Nuit et jour on n'entend que le bruit de la scie et les coups de marteau : les armures précieuses, venues d'Auxerre et de Mâcon, les lances courtoises, les housses éclatantes, les caparaçons splendides abondent de tous côtés. Le castel va changer de face ; on croirait que la baguette des fées l'a touché. La chapelle seule est demeurée ce qu'elle était : froide, nue, délabrée.

Croyez-vous qu'Humbert se réjouit fort de tous ces préparatifs? Oui, quand il croyait les faire payer à ses vassaux ; mais depuis qu'il a dû en faire les frais, chaque coup de marteau le fait bondir de colère, chaque grincement de la scie lui déchire les oreilles; il s'enferme dans son appartement : là, du moins, il peut s'abandonner sans contrainte à ses noires humeurs. Ne craignez pas toutefois qu'elles retombent sur ses nobles convives : non, en leur présence il saura composer son maintien ; il aura pour tous des sourires bienveillants, des paroles flatteuses; l'orgueil sait opérer de ces miracles. Dieu seul saura ce qu'un tel effort lui coûte, et quels amas de colères et de vengeances se font dans son âme. Malheur, oh ! trois fois malheur aux pauvres vassaux de Cosne si la victoire les trahit! ce n'est plus seulement leur fortune et leur liberté qu'ils vont disputer à leur seigneur, mais leur existence, celle de leurs femmes et de leurs enfants.

Déjà les troubadours et les trouvères, ornement des fêtes chevaleresques, se montrent dans le pays. Les jongleurs, farceurs et charlatans les suivront de près; les marchands ambulants, les forains, les mires et physiciens ne tarderont pas, entraînant à leur suite truands, bohêmes, gipsies et caqueux; alors, si les gens de métier, si les hommes de la terre, les serfs se mêlent à cette multitude pittoresque, l'assemblée sera complète et représentera toute la société du moyen âge, vaste échelle dont le haut féodal est le sommet et le serf la base.

Voyez-vous accourir de loin ces superbes caravanes! c'est le comte Antoine de Montrésor et la belle Amicie de Montfort, sa noble épouse; Maximilien de Villemor et la gracieuse Iseult de Varennes; Gilbert de Blanchefort et Corisandre de Leméril; Guillaume de Montélimart ou Guillaume aux blanches mains; Jean de Suresne et la gente Adélaïs sa fille; François d'Avaugour, Pierre de Montmirel, Gilbert *sans avoir*, le bon Chevalier et Jacques d'Avesnes, dit *le Rechin*, et sa chaste comtesse Aliénor de Dampierre; que sais-je encore! cent autres noms déjà célèbres, et qui tout à l'heure iront chercher dans les champs de la Palestine une illustration qui doit traverser les siècles; ces hommes sont déjà l'honneur de la chevalerie et l'espoir de la France, dont ils régénéreront la gloire et les généreuses tendances. Salut à vous, valeureux chevaliers! on oublie ce que vous êtes encore en vous voyant tels que vous serez prochainement, les défenseurs intrépides et fidèles de la patrie, les champions de la religion et de la royauté! Vainqueurs d'Antioche, de Ptolémaïs, de Jérusalem; chevaliers du Temple et de Malte; héros de Bouvines, de Crécy, de Marignan, de Pavie, salut à vous!

Blanche de Cosne et sa fille durent figurer à la tribune la plus élevée, sous un dais magnifique préparé pour elles; elles revêtirent leurs plus brillants atours, les robes de soie où l'éclat de l'or se marie à celui des pierreries; un diadème étincelant couvrit leur chevelure et l'enceignit; les colliers, les bracelets, les

bagues, les pendants d'oreilles, les ceintures chargées de pierreries, les châtelaines artistement ciselées où pendaient les sachets parfumés, les reliques enchâssées d'or, les flacons à odeurs, les chapelets dont les *ave* étaient en émeraudes, les *pater* en turquoises, les *credo* en rubis ; tous ces bijoux, dont la mode leur faisait un devoir de se charger, brillaient moins aux yeux des nobles convives que leur modestie et leur chaste maintien : la vertu ajoute un nouvel attrait à la beauté. A Emmeline, à sa mère était réservé l'insigne honneur de distribuer les couronnes d'or aux vainqueurs ; ceux-ci avaient en outre le droit de leur baiser la main.

Le troisième jour eurent lieu les courses de bagues ; le septième, les exercices de la lance à grandes courses de cheval ; un pas d'armes devait signaler le huitième ; le reste du temps était destiné aux luttes lyriques des trouvères et des troubadours ; aux farces des bateleurs, des charlatans ; aux consultations des mires et des physiciens ; les diseurs et diseuses de bonne aventure, les étals des marchands forains, remplissaient les intervalles de repos ; les chasses où le tigre remplaçait les *veltres* et les *dogs* étaient placées en dernier lieu sur le programme ; elles signalaient la clôture de la cour plénière. Chaque jour se terminait par un magnifique festin où apparaissaient les mets les plus recherchés de la cuisine du temps.

Les chants des ménestrels couronnaient les plaisirs de la journée. Le castel en était plein. Parmi eux se distinguaient, par la finesse de leurs traits, trois jeunes gens dont le plus âgé n'avait pas seize ans : ce jeune ménestrel paraissait d'une complexion frêle et délicate ; mais son justaucorps violet, orné de menu vair, communiquait une grâce particulière à sa taille ; sa toque de velours bleu foncé et son col blanc rabattu sur ses épaules faisaient valoir sa physionomie pleine de douceur et de fermeté tout à la fois ; malgré elle, les yeux d'Emmeline se portaient sans cesse sur lui ; il lui semblait que ce jeune ménestrel ne lui était point inconnu, et ses regards, en se fixant sur lui, exprimaient une vive anxiété.

La dame de Cosne éprouvait les mêmes sentiments que sa fille, et toutes deux gardaient le silence... Ce jeune homme leur apparaissait à toutes deux comme une menace... C'est qu'elles le reconnaissaient comme vous l'avez sans doute reconnu.

« Léonard! murmuraient-elles; que vient-il faire en ce lieu? Est-ce l'amour des plaisirs qui l'amène au castel? Oh! non, car sa figure est triste, et, quand ils s'arrêtent sur le baron, ses yeux jettent un feu sombre. D'ailleurs, sous le prétexte de la promenade, combien de fois ne l'ont-elles pas vu toutes deux examiner attentivement les remparts, la situation des poternes, la hauteur des tours, l'épaisseur des murs, la profondeur des fossés; il tourne souvent ses pas du côté du donjon où sont renfermés les prisonniers: il a compté les meurtrières, apprécié la largeur du pont-levis, et combien il faut d'hommes pour le défendre; les herses, les palissades, les barbacanes, les mangonneaux, les guichets, les citernes sans rebords, les créneaux, ont été l'objet de son examen; peut-être a-t-il déjà pénétré dans les souterrains; peut-être connaît-il la profonde galerie creusée sous la montagne qui s'étend jusque dans la plaine; si jamais il conduit une troupe ennemie contre Cosne, comment pourra-t-on lui résister? Cependant le soir venu, il chante comme les autres de gais refrains, ou récite, en s'accompagnant de la mandore, les prouesses des douze pairs de la Table Ronde.

Cette insouciance apparente cache des résolutions redoutables. L'amour filial instruit Emmeline de ce que peut l'amour filial; elle le sent par elle-même: un fils tel que Léonard ne vient pas chercher le plaisir sur le théâtre de la fin tragique d'un père. Emmeline s'effraye à juste titre de la présence de Léonard au castel.

Aucun incident particulier ne troubla les sept premiers jours de la cour plénière; le huitième jour avait lieu, ainsi que nous l'avons dit, le pas d'armes.

Rangés des deux côtés de la lice, accompagnés par leurs pages et leurs écuyers qui portent leur écu et leur lance, se tiennent les

chevaliers; les hérauts d'armes s'avancent au milieu de l'arène. élevant au-dessus de leurs têtes leurs bâtons distinctifs; quand les trompettes, les buccines, les clairons ont sonné les fanfares des combats, ils élèvent la voix et crient : « Largesses aux chevaliers; laissez aller les bons combattants! » Les barrières tombent, et des deux bouts de la carrière s'élancent l'un contre l'autre deux chevaliers, la lance en arrêt; le vaincu cède la place à un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait épuisé la liste des combattants. Les dames, rangées sur les amphithéâtres, les applaudissent de la voix et du geste, les appellent par leurs noms, et cherchent à les encourager en leur envoyant tantôt une écharpe, tantôt leur mouchoir ou quelque autre partie de leur toilette. Les chevaliers, ainsi favorisés, redoublent d'ardeur; ils tiennent à se montrer dignes de l'estime qu'on leur témoigne. Déjà, depuis plus de six heures, la lice est ouverte; il ne reste plus qu'un combattant, le vainqueur des autres; il se promène fièrement dans la carrière, faisant volter et piaffer son palefroi; il attend qu'un nouvel adversaire vienne lui disputer la couronne; un quart d'heure s'est écoulé, et personne ne s'est présenté. Il s'apprête à descendre de son coursier pour aller recevoir la couronne des mains d'Emmeline. Tout à coup la trompette se fait entendre de nouveau; c'est un escadron de quarante lances environ qui s'avance au milieu d'un tourbillon de poussière de toute la vitesse des chevaux. Tous les hommes sont hermétiquement couverts de leur heaume; impossible de distinguer leurs traits. Le chevalier qui se tient à leur tête est revêtu d'une armure complétement noire, et, comme ses hommes d'armes, il cache ses traits sous sa visière baissée. Sur un signe de sa lance la barrière tombe devant lui; son adversaire prend du champ, et tous deux, au signal des juges du camp, fondent l'un sur l'autre avec la rapidité de l'éclair. Le nouveau combattant, de petite taille et de proportions délicates, semble devoir être écrasé par son adversaire; mais s'il est le moins fort, il est le plus adroit; il modère habilement son coursier jusqu'au moment

où il voit que celui de son rival a perdu la plus grande force de son élan ; alors il lâche la bride au sien, l'excite de l'éperon, tombe d'une course irrésistible sur son ennemi, le frappe de sa lance en pleine poitrine, et, lui faisant vider les arçons, l'envoie rouler pesamment à dix pieds sur le sol. On emporte sur un brancard le chevalier rudement contusionné. Le prix est au dernier venu. Mais avant de le recevoir il doit se soumettre à l'usage, et proclamer son nom et son cri d'arme.

« Beau chevalier noir, lui crie le baron, dis-nous ton nom, et montre-nous ta bannière.

— Ma bannière, la voilà! » répond une voix juvénile, et en même temps un des hommes du chevalier noir déroule aux yeux d'Humbert une bannière sur laquelle brille l'image de saint Georges, avec ces mots brodés en lettres d'or : « Saint Georges à la ville! » Malgré lui, Humbert se trouble, car il la connaît cette bannière, il l'a vue souvent aux mains de Colgar-Boson... Quel est donc l'audacieux qui ose relever cette enseigne qu'il croyait tombée avec l'armurier ? Il va bientôt le savoir :

« Ton nom? » reprend-il, ému d'une ardente curiosité.

Le chevalier noir relevant aussitôt sa visière :

« Léonard! répond-il à haute voix; Léonard, entends-tu, sire de Cosne? le fils de Colgar-Boson, ta victime!

« Dames et seigneurs, soyez témoins, ajoute-t-il en se tournant vers l'assemblée... devant vous, je le dis hautement, cet homme est un lâche assassin, un traître, perfide envers les hommes et perfide envers Dieu; j'offre de le lui prouver où et quand il voudra, avec telles armes qu'il lui plaira, à pied ou à cheval, à son gré. »

En même temps, ôtant son gant de sa main, il le lança au milieu de la carrière.

« Tu en as menti par la gorge, vassal, lui répond Humbert ivre de colère; et d'ailleurs où sont tes titres de chevalerie pour que je te fasse l'honneur de tirer l'épée contre toi ?

— Mes titres, les voici ! » répliqua Léonard en lui montrant les quarante hommes de sa suite armés de toutes pièces ; « te paraissent-ils suffisants ? Mais attends ; tout à l'heure c'est moi qui te demanderai les tiens... Écoute, entends-tu ces chants funèbres ?... Un moment encore, et du haut de ta puissance tu vas tomber plus bas que moi... »

En effet, des chants d'église lents et monotones remplissaient les airs, lointains encore, mais se rapprochant insensiblement.

L'assemblée était frappée d'un muet étonnement.

Bientôt on vit paraître, marchant à pas lents, une longue procession de frères bénédictins ; ils pénétrèrent dans la lice, vide alors, Léonard s'étant rangé sur un des côtés, et se formèrent en demi-cercle devant le dais où se tenait Humbert. Un noble vieillard sortit alors des rangs, escorté de quatre clercs portant des cierges allumés ; il fit quelques pas en avant ; on put alors reconnaître en lui Pierre le Vénérable, le puissant abbé de Cluny. A cette vue il se fit un silence profond parmi le peuple et la foule des seigneurs. L'abbé fit le signe de la croix, puis d'une voix sévère s'adressant à Humbert :

« A toi, Humbert, baron de Cosne, Chamblard, Surcey et autres lieux, convaincu d'avoir sciemment et volontairement enfreint les canons de notre sainte Église, en violant la trêve de Dieu pour accomplir perfidement une vengeance odieuse sur la personne de l'armurier Colgar, de Cosne ; au nom du Dieu vengeur nous venons déclarer que l'Église te rejette de son sein ; elle te déclare hérétique et maudit. Que pour toi la terre n'ait plus de fruits ni de moissons ; que la colère du Seigneur étende sur toi tous les désastres ; que tu meures privé de sépulture ; que tes restes soient la proie des vautours comme ton âme sera la proie de l'enfer ; sois maudit dans ce monde et dans l'autre, et maudits soient comme toi tous ceux qui te porteront aide et assistance ; maudit ! maudit ! maudit ! »

Et les moines reprirent en chœur : « Maudit ! maudit ! maudit ! »

Puis, ce mot terrible se prolongeant comme un écho, on entendit monter du fond de la plaine jusqu'au sommet de la colline des voix qui répétaient : « Maudit! maudit! maudit! »

C'était la voix d'un peuple tout entier qui s'unissait à l'Église pour anathématiser l'impie, le parjure, le meurtrier, l'oppresseur. Les clercs renversèrent leurs torches, et les éteignirent en en pressant avec le pied la mèche contre terre.

Aussitôt on eût vu tous les chevaliers quitter le voisinage de Humbert et s'éloigner en silence, l'isolant comme un lépreux ou un pestiféré ; ses serviteurs eux-mêmes s'enfuirent pendant que la procession se retirait du même pas lent et grave, faisant entendre au loin les dièses mélancoliques du *Dies iræ*.

Emmeline et Blanche elles-mêmes osaient à peine se rapprocher de leur seigneur, tant était puissante la terreur que l'excommunication répandait autour d'elle!...

A peine l'abbé de Cluny avait-il disparu derrière la colline, que Léonard élevant la voix :

« Eh bien! orgueilleux baron, te voilà maintenant plus bas qu'un juif, plus bas qu'un chien, car tu n'es plus un homme. Maintenant c'est moi qui te ferais honneur en me mesurant avec toi ; mais te voilà tombé, tu ne feras plus de malheureux ; là se borne ma vengeance ; tu peux te retirer.

— Non! non! crièrent tout à coup mille voix. Mort au parjure, au traître, à l'excommunié! »

Ce cri n'était pas prononcé, que de tous côtés surgirent en foule des hommes armés, manants, serfs, bourgeois et vilains, tous les acteurs de la Valcreuse; en un moment Humbert en fut entouré... Ils étaient plus de trois mille, criant avec d'horribles menaces : « Mort à l'excommunié! qu'il périsse comme un chien, Humbert le Tricheur! » C'était ce moment que redoutait Léonard lui-même. Quels désastres allait commettre en sa fureur le peuple déchaîné? quel frein imposer à ses redoutables colères?

C'en était donc fait de Humbert si un événement inattendu ne fût venu changer la face des choses. Comme le populaire se précipitait sur le Tricheur, des trompettes retentirent à quelque distance. Le peuple s'arrête et regarde : c'était une bataille de cent lances environ ; elle s'avançait conduite par ce jeune homme que nous avons déjà vu à Saint-Denis auprès de Petit-Pierre ; celui-ci chevauchait sur une haquenée aux côtés de son ami.

« Le sire de Radonvilliers ! s'écria Léonard.

— Oui ; tu vas le connaître enfin, ton sire de Radonvilliers, lui murmura à l'oreille Guillaume, qui avait eu le temps de se rapprocher de son ami.

— Que veux-tu dire ?

— Écoute, tu vas le savoir. »

A ce moment, Humbert se précipitant de sa place aux pieds du beau jeune homme :

« Aide et protection, monseigneur ! s'écria-t-il ; je me mets entre les mains de Votre Altesse.

— Que veux-tu de moi, baron de Cosne ?

— Devenir votre humble vassal, monseigneur. Oui, délivrez-moi de ce populaire révolté ; faites-moi relever de l'excommunication, et je deviens votre homme-lige.

— Fort bien. Et pourquoi ce peuple s'est-il mutiné ?

— Quelques exigences inaccoutumées de ma part, monseigneur...

— Je comprends. Qu'y puis-je faire, baron ? Tes vassaux ont raison de se révolter, je ne puis les contraindre à se soumettre sans garantie. On se fie peu à ta parole en ce pays, baron de Cosne.

— Qu'ils parlent, je leur accorde d'avance ce qu'ils me demanderont.

— Commune ! commune ! sous la protection royale, clamèrent mille voix.

— Soit, Altesse ; faites dresser la charte sous votre protection ; je suis prêt à la signer. »

Grave et silencieux, Léonard assistait à cette scène. Petit-Pierre ne lui avait dit qu'un mot, et ce mot lui avait suffi. « Attendez, Léonard, vous aurez votre tour. »

La charte par laquelle le sire de Cosne se faisait le vassal et l'homme-lige du roi fut dressée sur-le-champ. Le sire de Radonvilliers était un homme d'expédition. Humbert la scella de son sceau; puis se mettant à genoux, les mains dans les mains de son seigneur, il prononça la formule de l'hommage-lige.

La charte qui assurait à la ville de Cosne le droit de se gouverner par elle-même fut achevée en même temps, signée par Louis l'Éveillé, Humbert, et les magistrats improvisés de la commune.

Ceci achevé, Léonard s'approcha, et d'un ton grave et résolu :

« Et moi, monseigneur, qu'aurai-je?

— Le *Jugement de Dieu* si la cause est bonne… »

En même temps, il le fit mettre à genoux devant lui, et le frappant doucement sur les épaules du plat de son épée :

« Pour l'honneur des dames, le service du roi, et le championnage de Dieu, lui dit-il, je te fais chevalier! n'en démérite jamais! »

Puis se tournant vers Humbert :

« Sire de Cosne, ce jeune homme t'accuse d'avoir traîtreusement tué son père. Le nies-tu?

— Oui, Altesse; j'ai fait justice à mes droits, voilà tout.

— Eh bien! je t'accorde l'*épreuve judiciaire ;* maintenant il est chevalier comme toi, tu ne peux refuser.

— J'accepte sur l'heure, Altesse, s'écria Humbert, à qui le courage n'avait jamais manqué.

— Oui, sur l'heure! répondit Léonard; la lice est prête : tu es couvert de tes armes et moi des miennes… Allons! et que Dieu décide entre nous. »

Ce fut une lutte longue et acharnée; Humbert était plus robuste, Léonard plus agile; ils se portèrent mutuellement des coups qu'ils paraient avec une égale habileté. Leurs armures défensives tombaient en larges écailles sous le tranchant du glaive à deux mains

et de la hache d'armes. Enfin Léonard porta à son ennemi un si furieux revers sur le sommet du heaume, que le baron, étourdi du coup, tomba de son cheval. Léonard ne fit qu'un bond sur son ennemi, et tira de sa gaine son poignard de miséricorde... A ce moment, deux grands cris se firent entendre, si déchirants, que le poignard lui échappa des mains. Blanche et Emmeline avaient poussé le premier; le second venait de Gertrude, secrètement présente à cette scène. « Léonard, mon fils, lui disait-elle, pardonne au meurtrier! laisse à cette fille innocente son père qu'elle aime, à cette épouse vertueuse cet époux qu'elle chérit!

— Vous le voulez, ma mère! soyez obéie! » reprit Léonard, naturellement porté à la miséricorde. Puis, à demi-voix, mais de manière à être entendu de celle à qui il s'adressait : « Emmeline! Emmeline! murmura-t-il, c'est vous surtout qui sauvez votre père! » Enfin, au baron, en lui tendant la main : « Relève-toi, sire de Cosne, dit-il, et que Dieu te pardonne comme je le fais moi-même!... Puisses-tu consacrer au repentir la vie que je te laisse!

— Altesse, la journée est bonne pour vous, murmura tout bas Petit-Pierre à l'oreille de Louis.

— Dis pour la royauté, pour la prospérité de la France; car il faut que désormais le peuple et le roi fassent commune cause contre la féodalité! »

ÉPILOGUE.

LA DERNIÈRE CONSOLATION.

Sommaire.

La première croisade. — Le pèlerin messager. — Emmeline et Gertrude réunies dans l'amour de Dieu. — Ce que devinrent Louis l'Éveillé, Petit-Pierre et Guillaume.

Si vous désirez connaître ce que devinrent les différents personnages de cette histoire, je vais vous l'apprendre en peu de mots.

Léonard partit à la suite de la première croisade, prêchée cette même année par Pierre l'Ermite. Durant deux ans on n'entendit plus parler de lui. Un jour, un pèlerin se présenta au castel de Cosne et remit à Emmeline un fermelet orné de son chiffre, en lui disant ces simples mots : « Celui qui possédait ce souvenir de vous l'a gardé jusqu'à son dernier soupir; il vous le renvoie pour vous assurer qu'après Dieu et sa mère, vous avez eu sa dernière pensée; » et lui désignant du doigt l'image du Sauveur sculptée sur le dos du fermelet : « C'est ici qu'il a posé ses lèvres pour la dernière fois. »

Emmeline ne dit pas un mot, ne poussa pas un soupir; deux larmes descendirent le long de ses joues devenues de marbre. Un mois plus tard, elle déclara à son père qu'elle avait le mariage en horreur, et de son plein gré elle se retira au monastère de Sainte-Brigitte, où elle prit le voile.



Elle y retrouva Gertrude, que ces trois dernières années avaient vieillie de vingt ans : on disait toujours d'elle la bonne Gertrude, mais on ne disait plus la belle Gertrude : c'est que la beauté de l'âme est la seule qui ne soit pas soumise aux vicissitudes humaines.

Toutes deux, Emmeline et Gertrude, pleurèrent ensemble la mort de Léonard :

« Je l'aurais pourtant bien aimé, ma mère, disait souvent la première à la seconde.

— Oui, ma fille, reprenait tristement Gertrude, et lui aussi, il eût trouvé le bonheur près de vous; mais il ne pouvait épouser la fille du meurtrier de son père : c'est pourquoi il est allé mourir sur la terre sainte.

— Offrons nos peines au Seigneur et prions pour Léonard, » disaient alors les deux servantes de Dieu en tombant à genoux sur la terre.

Le baron fonda des messes pour le repos de l'âme de Colgar-Boson. Il se repentit, et Dieu lui accorda une longue et paisible existence. Quand il mourut, précédant de quelques semaines seulement sa femme dans la tombe, la commune de Cosne avait changé son surnom de *Tricheur* en celui de *Juste*.

Héribert devint curé dans une petite ville, où il sema fructueusement la parole de Dieu.

Sous le nom de Guillaume de Champeaux, le troisième clerc du parvis Notre-Dame devint célèbre dans le monde. Il fonda l'école dite *scholastique*, et fut l'un des plus doctes professeurs de la montagne Sainte-Geneviève.

Petit-Pierre quitta ce nom pour prendre celui de Suger. Il fut l'ami constant de Louis VI, le conseil de Philippe-Auguste et de Louis le Jeune. Il devint abbé de Saint-Denis, et deux fois, pendant l'expédition du roi en Palestine, il eut l'honneur insigne de gouverner la France en qualité de régent.

Louis l'Éveillé, succédant à son père Philippe Ier, reçut de ses peuples le surnom de Batailleur. Selon son projet, il réduisit à l'o-

béissance tous les grands vassaux en les soumettant individuellement. Il mit quatorze ans à accomplir cette rude tâche. Si Louis VI ne fut pas le fondateur des communes, il en favorisa du moins l'établissement.

Il reconstitua l'autorité royale, et, sous son règne, la nationalité française reparaît avec l'abondance, la force et la prospérité.

La nationalité d'un pays, c'est l'unité dans la croyance, dans la langue et dans le gouvernement.

Louis VI l'avait compris : pour que la France fût grande et forte, il fallait que la royauté fût puissante. Tous ses travaux tendirent vers ce but; et ce sont ses efforts, souvent couronnés de succès, qui font de son règne l'un des plus glorieux de notre histoire nationale.



Offrons [illegible] à Dieu [illegible]

LES

JEUNES FRANÇAIS

DE TOUTES LES ÉPOQUES

LIVRE CINQUIÈME

LES PAGES ET LES ÉCUYERS

CHAPITRE PREMIER

A CRESSANGES SONT LES MUSARDS



CHAPITRE PREMIER.

A CRESSANGES SONT LES MUSARDS.

Sommaire.

Émeute d'enfants à Bourbon en 1516. — Le connétable de Bourbon. — Jehan de l'Hôpital. — Une messe de minuit en 1516. — Le sire de Marillac. — Les oblies et les oiseaux lâchés.

Le 25 décembre de l'an de grâce 1516, il y avait émeute d'enfants dans la petite ville de Bourbon-l'Archambault; c'étaient des cris, des huées, des rires, des interpellations joyeuses à ne pas s'entendre; la rue de Moulins, la plus large, obstruée d'abord par la foule des enfants, le fut bientôt par celle des grandes personnes, qui voulurent leur part du spectacle.

« Qu'est-ce donc, maître Alain? disait un gros cordonnier, le plus cagneux des cordonniers présents et à venir, à l'un de ses voisins, tisserand de son métier, non moins remarquable par la proéminence de son abdomen.

— Hé! hé! répondit celui-ci avec un rire sonore, il paraît que ce sont des enfants qui se battent... » et il se mit à rire plus bêtement encore que la première fois, tout en s'efforçant de prendre une meilleure place à la galerie.

Lors même que je ne vous eusse pas averti de la profession des deux interlocuteurs, vous l'eussiez devinée bientôt, n'est-il pas vrai, mes chers lecteurs? Il faut être bien dépourvu d'éducation, de sens et de sentiments (ces deux derniers défauts ne sont que trop souvent la conséquence du premier) pour ne pas s'émouvoir d'un tel spectacle, pour ne pas essayer d'y mettre un terme.

Aussi quelques personnes plus raisonnables voulurent-elles élever la voix pour rétablir l'ordre; les gens mal-appris étaient en majorité, ils trouvèrent mauvais qu'on prétendît leur donner une leçon d'humanité; de la résistance, ils passèrent promptement aux invectives; et peut-être même auraient-ils été jusqu'aux voies de fait, si une voix, bien connue de tous sans doute, n'eût soudain commandé le silence.

« Qu'est ceci, Marillac? le feu est-il à notre bonne ville de Bourbon? Voyons un peu cela! »

Celui qui parlait ainsi était un grand et beau jeune homme de vingt-six ans à peine, d'une figure mâle et fière; il dépassait de la tête tous ses voisins. Son large béret, assez semblable à celui que portent encore les montagnards basques, ombrageant sa figure, on ne l'avait pas d'abord reconnu; mais aux premiers mots qu'il prononça, il se fit un mouvement dans la foule, elle oscilla un moment comme une mer agitée; un silence profond succéda à ce tumulte: puis un cri bruyant, unanime, le rompit tout à coup :

« Bourbon! Noël à Bourbon! Dieu protége notre sire! »

Et tous les bonnets s'agitèrent en l'air avec un enthousiasme impossible à décrire.

C'était en effet Charles de Montpensier, duc de Bourbon et d'Auvergne, prince souverain de Combraille, de Dombes, et de je ne sais plus combien de comtés, vicomtés et baronnies, gouverneur

du Languedoc, pair et connétable de France, le plus grand seigneur de France après le roi François Ier, le magnifique François Ier, qui le traitait de cher cousin, pour tout dire en un mot.

Charles de Bourbon, le héros d'Aignadel, où à l'âge de dix-neuf ans il avait décidé la victoire en notre faveur, en chargeant les Vénitiens à la tête des pensionnaires du bon roi Louis XII, le héros de Marignan, où cinq ans plus tard il avait eu deux chevaux tués sous lui et un troisième blessé; l'élève et l'émule en gloire, en vaillance, en habileté, des plus grands capitaines de son temps, La Palisse, la Trémoille, Bayard; Charles de Bourbon, enfin, magnifique, généreux, clément, promettait à ses vassaux une longue suite d'années de prospérité; il les gouvernait avec sagesse et se montrait leur père; il n'avait pas encore trahi la France et son roi. Fiers de leur duc, heureux sous son administration, ses sujets l'aimaient et l'admiraient à l'envi; partout où il passait, on se pressait autour de lui pour le mieux voir, et il n'y avait qu'un cri : « Noël à Bourbon! Dieu garde notre sire!

— C'est très-bien! mes amis, reprit-il en souriant; mais de quoi s'agit-il? voyons, maître Alain, racontez-moi cela en deux mots. »

En deux mots!... que ne demandait-il aussi bien à maître Alain de lui faire une paire de bottes de cheval en deux jours! maître Alain y eût sans doute plutôt réussi. Il essaya pourtant, et, roulant entre ses mains son bonnet gras et poissé, il commença en ces termes : maître Alain était le beau parleur de l'endroit, chacun donc lui prêta attention.

« C'est bien de l'honneur à votre humble sujet, monseigneur... En deux mots voici l'histoire... Je sortais donc de chez moi sur le coup de onze heures...

— En deux mots, s'il vous plaît, maître Alain, reprit le duc en riant malgré lui.

— Oui, monseigneur... c'est entendu... Je sortais donc de chez moi sur le coup de onze heures... Oui, vraiment, c'était onze heures, car l'horloge de Notre-Dame vibrait encore, lorsque ces

cris viennent frapper mes oreilles, prononcés par une troupe de petits écoliers en tumulte : « A Cressanges sont les musards! musard! musard! »

— En deux mots, s'il vous plaît, maître Alain, dit le duc qui commençait à s'impatienter.

— Oui, monseigneur... Vous savez que les vassaux de Cressanges, condamnés par leur seigneur à ne faire que cette réponse à ceux qui leur adressent la parole le premier samedi de mars, regardent, à bon droit, le surnom de musard comme une insulte, et s'en fâchent tout rouge quand on le leur donne; or, il paraît que plusieurs de ces enfants ayant donné ce sobriquet à l'un d'eux, natif de Cressanges, celui-ci s'en est offensé. Ce que c'est pourtant que d'avoir un mauvais caractère!... Pour moi, si j'avais un enfant d'un mauvais caractère, je...

— En deux mots, bavard, en deux mots, » reprit le duc en frappant du pied. Maître Alain eut peur, il se troubla, et, perdant le fil de ses idées, il cria tout tremblant et d'une haleine : « Ce sont des enfants qui se battent, monseigneur!

— Non, monseigneur! s'écria aussitôt une voix toute juvénile, ce sont des enfants qui se réunissent au nombre de vingt, les lâches! pour battre un de leurs camarades, et cela parce qu'il est pauvre, les barbares!

— Marillac, faites avancer cet enfant!... » reprit le duc intéressé par cette énergique apostrophe.

Alors parut un enfant de dix ans, qui se campa hardiment devant le duc : son œil vif, son teint animé, son front intelligent, sa constitution robuste, la résolution de son geste le faisaient remarquer parmi tous les autres.

« Et toi, que faisais-tu dans la bagarre?

— Moi, monseigneur, je me battais avec le plus faible contre les autres.

— C'est bien, cela! Tu ne méprises donc pas les pauvres?

— Les pauvres sont mes frères, monseigneur.

— Comment t'appelle-t-on?

— Jehan, monseigneur.

— Et ton autre nom?

— Jehan de l'Hôpital.

— C'est le nom de ton père?

— Je n'ai pas de père, monseigneur : les bons religieux de l'hôpital Saint-Jehan m'ont servi de père ; et c'est pourquoi l'on m'appelle Jehan de l'Hôpital, et moi je ne m'en fâche pas.

— Tiens, lui dit le duc, voilà pour encourager tes bons sentiments. Je me souviendrai de toi. » En même temps, il lui glissa un écu d'or dans la main.

« Noël à Bourbon! s'écria hardiment l'enfant; quand je serai grand, monseigneur, je veux me faire tuer pour vous, et j'entrerai dans les gendarmes de votre garde.

— Voilà un petit garçon bien décidé, dit en riant le duc à Marillac, son secrétaire. Se mettre seul du parti du plus faible contre toute une multitude! j'aime cela. Cet enfant deviendra quelque chose. Fais-moi souvenir de lui, Marillac. »

Que fera de son écu Jehan de l'Hôpital?

Ne craignez rien, il le gardera précieusement, non par avarice, mais par reconnaissance. Un écu d'or! ou plutôt, comme on disait alors, un écu à la salamandre, c'était une fortune pour lui... « Avec un écu d'or, se dit-il, je puis acheter un jour une arquebuse et entrer dans la milice de monseigneur! Gardons notre écu d'or pour acheter une arquebuse! »

Or, Jehan de l'Hôpital était aussi pieux que brave. Si vous eussiez assisté quelques heures plus tard à la messe de minuit qui se célébrait dans l'église Notre-Dame d'Archambault, l'un des plus beaux monuments gothiques de notre pays, quoique encore inachevé aujourd'hui, vous l'auriez vu religieusement agenouillé sur les dalles humides et priant avec recueillement. En vain les orgues enflaient leur voix puissante pour mieux célébrer la naissance de Jésus Sauveur; en vain les grands et les petits chantres

développaient toutes leurs ressources musicales, rien ne troublait sa dévotion. Quand, au *Credo*, ce grand mot *et homo factus est*, qui contient en lui tout notre dogme religieux, se fit entendre, il s'inclina jusqu'à terre, s'inquiétant peu d'avoir sa part des oblies qui tombaient des cintres, non plus que d'attraper quelques-uns de ces oiseaux qu'on lâchait alors dans l'église, et qui, éblouis par les lumières et se frappant à tous les murs, devenaient bientôt la proie des enfants, qui se les disputaient.

Enveloppé d'une épaisse capeline, car le temps est toujours très-froid l'hiver dans ce pays exposé aux vents qui soufflent des montagnes de l'Auvergne, un homme placé près de Jehan n'avait perdu aucun des mouvements de notre enfant.

« Brave et pieux! lui dit-il à demi-voix pendant qu'il était prosterné, le ciel te bénira, mon enfant. »

Quand Jehan, se relevant, chercha de l'œil l'inconnu, celui-ci avait disparu. Mais le lendemain un valet du palais venait chercher notre petit garçon à l'hôpital de la part du duc.

« En attendant que tu sois gendarme dans ma garde, je veux te faire roi, Jehan, roi de la fève s'entend, ajouta-t-il avec bonté; suis donc notre secrétaire, qui va te faire revêtir d'habits plus conformes à ta nouvelle dignité. »

Ce secrétaire était le sire de Marillac, l'inconnu de la messe de minuit. Il commanda au costumier du prince toute une garde-robe à la taille de Jehan, et lui donna rendez-vous dans la salle d'assemblée pour le 6 de janvier suivant.

« Brave et pieux, lui dit-il en le quittant, le ciel te bénira, mon enfant!

— Ah! c'était vous, messire!

— Oui, mon brave petit camarade, et tu me reverras, je l'espère du moins, plus d'une fois. »

CHAPITRE DEUXIÈME.

LE POVRE PETIT ROY DE LA FEBVE.

Sommaire.

Le festin des Rois en 1516. — Coutume traditionnelle des ducs de Bourbon. — Influence de la religion chez nos pères. — Le povre petit roy de la febve. — Services des pages. — Avantages particuliers à l'éducation des gentilshommes. — Une épisode du sac d'Imola. — La part du pauvre. — Chevaliers de lettres et d'armes. — Comment Jehan put devenir un savant clerc.

Or il faut que vous sachiez que depuis Louis, IIIe du nom, duc de Bourbon, qui le premier l'avait adopté, l'usage était dans sa famille de sanctifier le festin des Rois en choisissant pour roi de la fève un pauvre, et le plus souvent un enfant indigent. Dans les autres familles on mettait de côté une portion du gâteau appelée la part du bon Dieu; cette portion était donnée à un pauvre, accompagnée de quelques aumônes.

C'était, selon moi, une belle et louable coutume que de purifier en quelque sorte les plaisirs, même les plus permis, en les mettant sous la protection de la religion.

Plus heureux que nous, dès leur plus tendre enfance, nos pères marchaient vers un but assuré; ils savaient où tendaient

leurs pas; trois principes, représentés par trois mots, suffisaient alors à remplir d'honneur et de gloire la plus longue carrière : « Dieu, la France et le roi! telle était la noble devise à laquelle ils sacrifiaient leur vie. Le sentiment religieux surtout se manifestait chez eux dans toutes les occasions un peu importantes; la religion sanctifiait les plaisirs, ennoblissait les dangers, consolait les douleurs.

Dieu, la France et le roi! que de grandes choses, que d'efforts sublimes, de merveilles, nous avons accomplis à l'aide de ces trois mots!

Aussi, j'aime à me reporter à ces temps de foi naïve et de charité chrétienne; j'aime à m'asseoir, convive obscur, à ces festins où les hommes les plus éminents par la vertu, le talent, les services rendus au pays, la naissance, abdiquaient volontairement, pour quelques heures, leurs grandeurs devant un pauvre enfant tout à l'heure encore sans vêtements, sans chaussure, presque sans asile, et le dernier parmi leurs plus infimes vassaux. Cet enfant représentait alors à leurs yeux Notre-Seigneur Jésus-Christ, pauvre lui-même, et si pauvre « qu'il n'avait pas une pierre où reposer sa tête. »

Suivez-moi donc dans ce palais ducal, et en attendant l'entrée triomphante du pauvre roi de la fève, jetons un coup d'œil sur la salle du festin.

Sur une vaste table où s'élèvent des corbeilles de fleurs naturelles venues à grands frais des pays méridionaux, cinquante couverts sont dressés; la vaisselle est d'or et d'argent; quelques plats en terre de Faënza se montrent de distance en distance; Bernard Palissy ne vint qu'un demi-siècle plus tard nous donner ses belles terres cuites, et la porcelaine ne prit naissance que sous Louis XIII; mais, par compensation, à la place de chaque convive brillait un de ces verres dits de Venise, d'une finesse excessive, brodés comme de la dentelle, revêtant les couleurs les plus vives et les formes les plus capricieuses; aux deux extrémités de la

salle, deux *dressouers* ou buffets étalent aux yeux éblouis des convives toutes les richesses d'or et d'argent des ducs de Bourbon. Là, brillent les aiguières et les *drageouers* de vermeil, les hanaps, les vases et les écuelles de métal précieux ornés de pierres fines, les coupes de madre, d'agate et d'onix.

La table, formant le fer à cheval, est couverte de nappes de toile de Frise, par-dessus lesquelles on étend des doubliers damassés dont l'invention était encore toute récente.

Les soupes au safran et à l'ail, les gibiers arrangés de toutes les manières et surtout à la tartare, mais toujours avec force épices; les ragoûts auxquels la cannelle, le gingembre, le girofle communiquent une vertu puissamment tonique, encombrent la table, dont le milieu est occupé par une immense tourte de pâte ferme, que nos pères appelaient si pittoresquement *gastel à febve or rois crier.* Sur la partie supérieure du dressoir sont rangés avec symétrie les compotiers où se pressent les fruits confits, le cotignac, les conserves, les marmelades et toutes ces bonnes inventions qui composent les desserts; un préjugé bizarre bannissait encore les fruits crus de la table des gens riches, on les regardait comme d'une digestion difficile et nuisible.

Mais on vient de corner l'eau : les chevaliers et les dames invités entrent et se placent à leur rang, le plus élevé en dignité à la droite du duc, puis celui qui le suit immédiatement à sa gauche, et ainsi de suite jusqu'aux deux extrémités du fer à cheval : la table n'étant occupée que d'un côté et les convives n'ayant que des voisins et pas de vis-à-vis, l'intérieur est vide et destiné au service.

A la suite des dames et des chevaliers entrent les pages, qui se placent derrière leurs seigneurs respectifs pour recevoir immédiatement leurs ordres; les hérauts d'armes annoncent enfin le duc; il entre, suivi de ses écuyers, et précédé de ses pages d'honneur qui pénètrent dans le fer à cheval et se préparent à découper les viandes, tandis que d'autres pages, une aiguière à la main, donnent à laver aux dames et aux chevaliers dans de l'eau de rose,

et leur présentent des serviettes frangées d'or pour s'essuyer les mains; d'autres pages encore tiennent des buires élégantes qui renferment les vins, et se disposent à remplir les hanaps et les verres des seigneurs à leur moindre signe. Une troupe nombreuse de valets, placée le long des murs avec des torches résineuses à la main, éclairent les profondeurs de la salle, tandis que deux cents flambeaux de cire, placés entre les corbeilles et les plats, illuminent splendidement la table du festin.

Le roi de la fève, Jehan de l'Hôpital, se présente enfin conduit par le chapelain du château: celui-ci récite à haute voix le *Benedicite*, auquel tous les assistants répondent, et le repas commence.

Jehan s'efforça de dissimuler d'abord l'admiration que ce spectacle éblouissant lui inspirait; mais bientôt il ne fut plus maître de lui-même, et son étonnement se trahit par des paroles assez naïves pour exciter une décente gaieté dans l'assemblée.

« Eh bien! cher petit sire, lui dit le châtelain de Sauvigny, qui depuis le commencement du dîner semblait s'intéresser vivement à lui, au point qu'il ne l'avait pour ainsi dire pas quitté du regard, eh bien! voilà un dîner qui désormais vous fera trouver bien mauvais ceux de l'hôpital, n'est-ce pas?

— Oh! non, messire (Jehan savait parfaitement de quelle qualification il devait user en parlant à chaque personne; qui lui avait donné ce tact ou ce sentiment des convenances? était-ce chez lui un don naturel ou une connaissance acquise, nous l'ignorons; toujours est-il qu'il le possédait, c'est tout ce que nous voulons constater), oh! non, messire; qu'importe que la nourriture soit exquise ou grossière? On vit aussi bien avec une bouillie de seigle, un morceau de porc aux choux, du pain d'escourgeon et une choppe de godale, qu'avec ces faisans dorés, ces vins précieux et ce pain de roi qui sont sur cette table; et si j'en avais le choix, ce n'est pas sur ces objets qu'il se porterait.

— Vous préféreriez peut-être les beaux habits, les rhénanes fourrées, les chaînes d'or des chevaliers et leurs toques ornées de

diamants? reprit la jeune Isaure de Morlat, la fille du marquis de cette marche.

— Pas davantage, gente damoiselle; qu'importe la richesse des vêtements? une robe de velours rouge, de drap d'or bordé de vair et d'hermine, n'est pas plus chaude que la veste de velours d'Auvergne que me donne la charité de mes pères de l'hôpital. Si j'avais à choisir, ce n'est pas encore là-dessus que se porterait mon choix.

— Et que choisirais-tu donc? lui dit le duc, tant les réponses de l'enfant excitaient la curiosité.

— Je voudrais être à la place de l'un de ces pages...

— Et pourquoi?

— Parce que j'aurais le bonheur d'approcher tous les jours de nobles seigneurs; d'apprendre, à leur école, le langage élégant et les manières courtoises; d'entendre de leur bouche les récits de leurs exploits et celui des grandes batailles auxquelles ils ont assisté; j'apprendrais sous eux les déduits de la chasse, le noble art de dresser les chiens et les oiseaux de proie, celui plus noble encore, continua-t-il en s'animant à chaque mot, de dompter les chevaux; j'apprendrais aussi à manier une épée, à lacer un heaume, à revêtir un haubert; bientôt je saurais rompre une lance; je pourrais paraître dans un tournoi...

— Mais c'est l'éducation tout entière d'un gentilhomme que tu désires, mon pauvre petit sire, s'écria avec une certaine compassion le sire de Sauvigny.

— Oui, mais d'un gentilhomme, c'est tout ce que je choisirais : la gloire du nom, la richesse, la puissance, qu'en ferais-je? mais le droit de mourir pour mon seigneur, sous sa bannière, près de lui et en jetant son cri de guerre, oh! voilà ce que voudrais!... »

L'assemblée accueillit d'un murmure approbateur ces ardentes paroles.

« C'est un noble enfant, disait l'un, — digne d'être né gentilhomme, reprenait un autre. — Quel dommage qu'il ne le soit pas!

ajouta avec attendrissement le sire de Sauvigny, gouverneur des pages de Bourbon, je l'aurais nourri, élevé près de moi; il eût remplacé le fils que j'ai si malheureusement perdu à la prise d'Imola!...

— Vous ne nous avez jamais raconté ces malheurs, messire; nous nous intéressons pourtant, vous le savez, à tout ce qui vous touche, interrompit le duc.

— Le souvenir de ce triste événement renouvelle toute ma douleur; permettez-moi donc, monseigneur, de vous la raconter en quelques mots seulement : « C'était avant la deuxième conquête « du Milanais; feu Sa Majesté le bon roi Louis, douzième du nom, « m'avait confié la garde de la ville et de la citadelle d'Imola. J'y « vivais depuis un an avec ma dame bien-aimée et notre petit « Enguerrand, âgé de cinq ans à peine. Pendant la bataille d'Ai- « gnadel, le bruit courut que vous étiez entouré d'ennemis et en « danger; aussitôt je prends quarante hommes d'armes et je m'é- « lance à votre aide en jetant votre cri de guerre : Bourbon! « Notre-Dame, à la rescousse!... Mais vous aviez déjà enfoncé « l'ennemi, quand j'arrivai il fuyait en désordre devant votre ban- « nière. Nous rentrâmes avec vous à Aignadel où vous prîtes posi- « tion... Pendant ce temps un parti de lansquenets, trouvant dans « sa fuite Imola presque sans défense, la prit, la pilla, et y mit le « feu. J'accourus à la lueur de l'incendie. Un secret pressentiment « de mon malheur précipitait mon cheval en une course insensée. « Spectacle horrible! Quand j'arrivai, on m'avait enlevé mon fils, « et je trouvai sa mère expirante. Je ne vous peindrai pas mon « désespoir. Il n'y a pas de mots pour exprimer une pareille dou- « leur. Ma bien-aimée dame trouva encore la force de me con- « soler; frappée mortellement, en défendant son fils, par un de ces « barbares, elle avait eu le temps néanmoins d'en gagner un moins « inhumain; après lui avoir fait jurer sur l'Évangile de me rap- « porter notre enfant, pour prix de sa fidélité, elle lui avait dési- « gné l'endroit où je tenais cachées nos richesses.



Un page de Bourbon

« Sans doute ce misérable aura craint que je ne lui voulusse « reprendre son larcin; jamais je n'en ai entendu parler... Mon « pauvre enfant aura péri faute de soins, abandonné par cet « homme, si généreusement payé pour me le rendre. »

En achevant ces mots, le malheureux père essuya ses yeux mouillés de larmes; l'assemblée paraissait presque aussi émue que lui-même, et le pauvre roi de la fève ne pouvait retenir ses pleurs. Ce récit avait éteint la gaieté des convives. Or, le repas tirant à sa fin, avant qu'on ne servît l'hypocras aromatisé et les collations, le chapelain, selon l'usage, se leva, et prononça les Grâces avec toute l'assemblée.

A ce moment, le sénéchal du duc vint lui présenter une aumônière ouverte : on savait ce que cela signifiait; chacun fouilla à son escarcelle : le duc laissa tomber quarante écus d'or dans l'aumônière. Chacun des chevaliers y ajouta un écu d'or; les écuyers y mirent chacun un écu d'argent, les pages et les varlets chacun un sou d'argent. L'aumônière ainsi alourdie fut rapportée au duc. Alors celui-ci se tournant vers le pauvre petit roi de la fève : « Jehan, lui dit-il avec bonté, tu es un noble enfant; mais, si noble que tu sois de cœur, je ne puis te faire noble de titre et d'armes avant que, par de grands services, tu ne l'aies mérité; tu ne peux devenir chevalier de guerre qu'avec le concours de circonstances trop rares pour y compter. Mais tu peux devenir aisément chevalier de lettres, et nous voulons t'y aider. La somme renfermée dans cette bourse est destinée à payer tes maîtres et tes livres; promets-nous, Jehan, d'être un jour un savant.

Jehan avait mis un genou en terre en écoutant ces paroles : « Vous êtes bon pour moi, monseigneur, répondit-il en portant à ses lèvres la main du duc... vous voulez que je m'applique à la science... je tâcherai, monseigneur...

— Il aimerait mieux entrer dans nos pages, murmura avec attendrissement le sire de Sauvigny; par la sainte Trinité, cela se comprend ! Il a raison, et moi je serais aise de le bien diriger. »

CHAPITRE TROISIÈME

CE QUE COUTE UNE ROBE DE BROCART ET CE QUE VAUT UNE PIÈCE D'OR.

Sommaire.

Naissance du comte de Clermont. — Réjouissances du baptême. — Le roi François Ier à Moulins. — Magnificence du duc de Bourbon. — L'amiral Bonnivet, le chancelier Duprat, la reine-mère Loyse de Savoie. — Singulier anagramme de son nom. — La taverne et Onfroy le joueur. — Premiers symptômes de froideur entre le roi et le connétable. — Une indiscrétion. — Comment Jehan devint page de monseigneur de Bourbon.

Si Jehan profita des maîtres que lui donna la générosité du duc de Bourbon, c'est ce que je ne saurais vous dire ; il y fit sans doute tous ses efforts : à défaut d'inclination, la raison et la reconnaissance lui en imposaient le devoir. Or, Jehan était un garçon de trop de sens et de cœur pour manquer volontairement à aucun de ses devoirs.

Les événements, d'ailleurs, changèrent bientôt la nature de ses études ; vous allez en juger.

Au commencement de l'année suivante (1517), le ciel accorda un héritier au duc de Bourbon. La joie fut grande dans la famille ducale et dans tout le Bourbonnais. Malgré quelque froideur

survenue entre lui et son bon cousin, le roi François Ier consentit à tenir le petit comte de Clermont sur les fonts de baptême, et son aïeule, madame Anne de France, fut naturellement sa marraine.

Au mois de septembre, le roi se transporta à Moulins, devenue depuis l'an 1296 la résidence des ducs de Bourbon. Je ne vous ferai pas la description de la magnificence que déployèrent à l'envi le roi et le connétable. Tous deux étaient jeunes, pleins de fougue et d'amour-propre, et, disait-on tout bas, rivaux de gloire et de magnificence. Un seul mot suffira pour vous donner la mesure du luxe inouï que déploya Bourbon : il reçut le roi à la tête de cinq cents gentilshommes de sa maison, vêtus de riches habits, et portant chacun au cou une lourde chaîne d'or massif qui revenait trois fois sur elle-même; quant au connétable, il avait ce jour-là une robe de drap d'or d'un prix fabuleux, et si lourde, disent les chroniques du temps, qu'il paraissait fatigué de son poids. Le roi, qui se croyait supérieur en magnificence à tous les princes de son temps, fut lui-même étonné de tant de splendeur, et cette circonstance contribua peut-être plus que toutes les autres à l'injustice dont le connétable se vit bientôt victime. Tant il est vrai que souvent les petites causes engendrent les grands événements!...

Je ne veux pas vous faire ici un cours d'histoire, et je ne vous en parlerai désormais qu'autant qu'elle se rattachera aux aventures de notre héros, le pauvre Jehan de l'Hôpital, le roi de la fève de l'année précédente, ce que vous n'avez pas oublié. Dans tous les cas, il se le rappela en temps utile, comme vous allez le voir.

C'était sur toutes les places de Moulins une affluence innombrable de gens; de tous les points du royaume, on était accouru à ce spectacle; les chevaliers et les seigneurs étaient arrivés les premiers, traînant après eux une suite nombreuse de pages, de varlets, de gendarmes, et de serviteurs de toutes sortes; parmi eux se distinguaient les deux favoris du roi, le grand chancelier Duprat et l'amiral Bonnivet.

Tous deux, nés dans les terres de Bourbon, et outrés du peu de

cas que celui-ci avait paru faire d'eux en plusieurs occasions, étaient devenus pour lui d'implacables ennemis. L'amour-propre offensé ne pardonne jamais : c'est une triste vérité que l'on ne devrait jamais oublier ; Bourbon en fut un mémorable exemple.

Nos inférieurs sont toujours disposés à imiter nos sentiments et nos passions en les exagérant. « Tel maître, tel valet, » dit la sagesse des nations ; pour être tout à fait juste, elle aurait dû dire : « Tel maître, pire valet. » En conséquence, pour l'honneur de leur maître, les gens de l'amiral Bonnivet se croyaient obligés à faire mauvaise mine aux gens de Bourbon ; ceux-ci, plus fiers encore parce qu'ils appartenaient à un plus grand seigneur, à tout propos, et même sans propos, maltraitaient cruellement la domesticité de l'amiral ; de là, des querelles bruyantes qui se terminaient toujours par des voies de fait.

Cependant valets de Bourbon et valets de Bonnivet avaient à combattre un ennemi plus redoutable aux deux partis qu'aucun des deux n'était redoutable à l'ennemi ; cet ennemi, c'était l'ennui, suite naturelle de l'oisiveté : quand on était par trop talonné par l'ennui, on se réunissait contre l'ennemi commun ; alors on faisait trêve un instant aux haines de parti ; on n'était bientôt plus séparé que par la largeur d'une table sur laquelle roulaient bruyamment les dés sortant du cornet et que tachaient de fréquentes libations. Sans périphrase, on jouait et on buvait ; les ardeurs du jeu poussaient aux libations, et celles-ci excitaient encore l'ardeur du jeu ; si bien que le tout se terminait invariablement par des invectives et des luttes quelquefois sanglantes.

Or, un jour, deux hommes, attablés ainsi dans un coin de l'auberge du Faisan doré, jouaient depuis une demi-heure : ils étaient seuls dans cette vaste salle ; seuls, en effet, car ils ne comptaient pour rien un enfant d'une douzaine d'années qui prenait silencieusement un mince repas à une table voisine de la leur.

Voici quelques mots du dialogue qui s'échangea bientôt entre les deux joueurs :

« Dis donc, Onfroy, criait à l'autre, en le narguant, un valet à la livrée de Bourbon : la chance ne te vient pas aujourd'hui... Dix ! ajouta-t-il, après avoir examiné les dés qu'il venait de jeter. A toi, Onfroy.

— Puisses-tu quitter ce soir les houzeaux, reprit durement Onfroy en jetant les dés. Huit!... Maudit sort!... »

Le jeu continua ainsi durant un quart d'heure entre eux avec des chances variables, mais, en somme, défavorables à Onfroy. Celui-ci, maugréant avec fureur, pour se consoler, recourait aux pots ; mais malédictions et libations n'y faisaient rien, la fortune avait résolu sa ruine ce jour-là. Sa colère ne connut bientôt plus de bornes; il voulut se venger, et, frappant son adversaire à l'endroit sensible :

« C'est sans doute aussi avec ses gains au jeu que ton maître paye ses robes de drap d'or, lui dit-il méchamment.

— Non, il les paye sur les richesses des ennemis de la France, répliqua l'autre ; jamais ton amiral n'en pourra dire autant ; s'il se fait bâtir des châteaux de plaisance, c'est qu'il vend sa justice, ou plutôt ses injustices. Mais « *une si belle cage est trop grande et trop belle pour un tel oiseau.* »

— Plaît-il? reprit brutalement Onfroy; puisque tu sais si bien répéter les paroles de ton connétable, je vais t'en dire que tu ne répéteras pas, tant elles viennent de haut : « *Notre amiral a un château, et il le gardera. Mais qu'un sujet déploie devant son maître un luxe si exorbitant, c'est une insolence qu'un roi ne saurait souffrir sans se manquer à lui-même. Nous réduirons Bourbon à sa véritable valeur.* »

— Qui a dit cela, le roi? tu en as menti par la gorge : le roi n'a pu tenir un tel propos.

— J'ai entendu ces mots de mes deux oreilles, mais je ne dis pas qu'ils viennent du roi, » ajouta Onfroy craignant de s'être trop avancé, et voulant cependant jouir de la colère de son adversaire.

Le jeu continuait toujours contraire à Onfroy ; il joua jusqu'à son dernier sou, puis il joua sa toque, puis son justaucorps. On peut juger de sa fureur : il suait, hurlait, écumait. « Par la male mort! s'écria-t-il enfin, je donnerais dix ans de ma vie pour posséder en ce moment un écu à la salamandre ! »

En cet instant, l'enfant qui assistait à cette scène se leva, et, allant vivement vers les joueurs :

« Vous l'aurez pour beaucoup moins si vous voulez, dit-il au joueur malheureux.

— Qui me le donnera? est-ce toi, par hasard? Tu m'as bien l'air d'un donneur d'écus à la salamandre !

— Je vous le donnerai pourtant, reprit l'enfant avec un grand sérieux ; par Notre-Dame, je vous le donnerai !

— A quelles conditions?

— Jurez-moi sur votre âme de répondre sincèrement à toutes mes questions.

— N'est-ce que cela? donne ton écu. » Comme il disait ces mots, les regards du joueur brillaient de convoitise tandis qu'il tendait avidement la main.

« Quand vous m'aurez répondu.

— C'est juste.

— Venez donc avec moi là-bas, dans le coin de la salle, Angilbert vous attendra à cette table pour recommencer tout à l'heure la partie avec vous. »

Onfroy et l'enfant causèrent un quart d'heure environ. A la suite de cet entretien le joueur reprit la partie avec un écu à la salamandre pour enjeu, sans plus s'inquiéter du jeune garçon qui le lui avait donné. Que lui importait, en effet? il avait de quoi satisfaire une heure sa passion ! Peut-être avait-il compromis gravement son maître ; peut-être une indiscrétion commise par lui allait-elle troubler la France et l'Europe... Que lui importait, encore une fois? il pouvait continuer à jouer. La passion ne raisonne pas. Les joueurs avaient eu le temps à peine de recommencer une par-

tie, que déjà Jehan, car ce donneur d'écus d'or, selon l'expression d'Onfroy, n'était autre que notre pauvre petit roi de la fève, entrait sous le grand porche du palais ducal.

Comment se trouvait-il à Moulins?... Tout simplement parce qu'il avait suivi le supérieur des religieux de Saint-Jean, nommé pour servir d'acolyte à l'évêque de Clermont, qui devait baptiser le fils de Bourbon. Ce supérieur l'avait pris en affection, et ne voulait plus d'autre clerc pour lui servir sa messe.

Le connétable était d'un abord facile à tous ses sujets, il était donc naturel qu'il ne fît pas attendre son protégé.

« Oui dà, lui dit-il de loin en le voyant paraître, vous avez à m'entretenir de choses graves?

— Oui, monseigneur.

— Parle donc, mon brave champion, je t'écoute.

— Monseigneur, reprit résolûment Jehan, savez-vous combien coûte une robe de drap d'or?

— Sont-ce là les choses importantes dont tu veux m'entretenir? s'écria le duc en riant.

— Je vous en supplie humblement, monseigneur, daignez répondre à ma question : combien coûte une robe de drap d'or?

— Mais c'est selon... de combien d'aunes?

— De douze aunes environ...

— Comme celle que je portais au baptême de mon fils? continua avec bonté le duc toujours riant. Marillac te dirait cela mieux que moi. Toutefois, je crois qu'elle a coûté 1.730 écus d'or... Es-tu content? Où en veux-tu venir?

— Vous vous trompez, monseigneur, elle coûte infiniment plus...

— Mais non vraiment; c'est tout ce que j'ai donné...

— C'est qu'elle n'est pas entièrement payée, monseigneur... Voulez-vous que je vous dise ce que va vous coûter cette robe de brocart? votre titre de connétable de France, votre gouvernement du Languedoc, vos biens du Bourbonnais, votre titre de duc, c'est-

à-dire toutes vos dignités, tous vos revenus et presque tous vos biens.

— Que dis-tu là? s'écria Bourbon, dont l'œil s'emplit de courroux... Veux-tu te jouer de notre clémence?

— Ne plaise à Dieu, monseigneur!... Ce que je voudrais, ce serait donner ma vie pour vous... Mais le roi est jaloux de Votre Altesse. L'amiral, à qui il a raconté vos paroles méprisantes à propos de sa belle cage...

— Qui t'a dit cela? Nous étions seuls le roi et moi!...

— Oui, mais il a rapporté le mot à l'amiral, un de ses domestiques l'a entendu. Bonnivet, pour se venger, attise le feu de la jalousie du roi; un témoin indiscret, un affidé de l'amiral m'a tout raconté. Le roi, Bonnivet, le chancelier Duprat et madame Loyse de Savoye aidant, il n'est question de rien moins que de vous dépouiller sous forme de justice.

— Mais aucun tribunal n'oserait commettre cette énormité!...

— Prenez garde, monseigneur, la reine-mère ose tout. Vous savez l'anagramme que le peuple a fait de son nom : *Loy se désavoye*.

— Et l'homme qui t'a fait cette confidence?

— Il est encore occupé à jouer à l'auberge du Faisan doré : on le nomme Onfroy.

— C'est bien. »

Le duc frappa trois coups sur un timbre, et Marillac parut.

« Marillac, prends trois archers de ma garde, et ramène-moi un valet de Bonnivet; cet homme se nomme Onfroy; il est en ce moment à l'hôtel du Faisan doré; va sans perdre de temps. »

Onfroy, saisi de frayeur, confirma les paroles de Jehan dans tous les détails, et il en ajouta de plus grands encore. Mais n'osant plus retourner vers son maître, il supplia le duc de le garder parmi ses gens. Le connétable le renvoya avec cette assurance. A peine fut-il parti que se tournant vers Jehan de l'Hôpital :

« Tu m'as appris ce que peut coûter une robe de brocart, enfant,

lui dit-il en lui appuyant amicalement la main sur l'épaule ; je veux t'apprendre quelque chose aussi : tu ne sais pas, je gage, ce que vaut un écu d'or?

— Il vaut cinq écus d'argent, monseigneur.

— Non, il vaut plus, beaucoup plus.

— Un peu plus, il est vrai : 21 sols d'argent.

— Tu n'y es pas... il vaut un titre de gentilhomme et le droit d'entrer dans mes pages. Comment veux-tu t'appeler, enfant ?

— Jehan de l'Hôpital.

— C'est une belle fierté de ne pas renier son origine !

— Je ferai ce nom aussi grand que votre bonté, monseigneur, ajouta Jehan dont le front rayonnait.

— Ton assurance me plaît. Leçon pour leçon, Jehan. Es-tu content ?

— Oh ! monseigneur ! » murmura l'enfant en tombant aux genoux du duc, dont il porta respectueusement la main à ses lèvres.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LE GOUVERNEUR DES PAGES ET LE MAITRE DES ÉCUYERS.

Sommaire

Le messager, les veilles, les corvées. — Rapport des seigneurs avec leurs pages. — Soins des châtelaines envers leurs pages. — Exercices de la fronde, du dard, etc. — Les siéges simulés. — Rondes de nuit. — Interrogatoires chevaleresques. — Ce que c'était qu'un sergent d'armes. — La pierre du faix. — La croix de Jérusalem. — Onfroy commence à éveiller les soupçons.

Voilà donc notre Jehan au comble de ses vœux ; page du duc de Bourbon ! que pouvait-il ambitionner de plus? Le jour même Marillac le présenta au sire de Sauvigny, qui désormais, en sa qualité de gouverneur des pages, se trouvait chargé de l'éducation courtoise du jeune garçon. Si vous vous rappelez, mes chers lecteurs, la bienveillance que lui avaient témoignée tous les convives du dîner des Rois, et surtout le sire de Sauvigny, vous devez supposer que celui-ci accueillit à merveille notre jeune ami.

« Eh bien! lui dit-il, mon petit Jehan, nous allons donc décidément changer notre robe de clerc pour la toque de page et le justaucorps mi-parti ?

— Oui, messire, grâce au ciel! Adieu le grimoire et vive la guerre! Vous serez content de moi, je vous le promets!

— Je l'espère bien; d'ailleurs il y va de ton intérêt; tu vas te trouver l'égal des enfants des premières maisons de France, dont monseigneur s'est chargé; les fils des marquis de Gannat, de Beslay, de Verneuil; ceux des comtes de Laubepierre, de Chavreroches, de Montluçon, de Hérisson. Ils ne te verront guère volontiers parmi eux. Tu n'as qu'un seul moyen de te faire pardonner ton origine, c'est de les surpasser tous en grâce, en force, en courtoisie, en activité. A défaut de naissance, fais-toi respecter par ton mérite.

— Soyez tranquille, messire; j'y réussirai ou je mourrai à la peine. »

C'est avec de telles paroles, pleines de noblesse, de franchise, de vivacité, que Jehan se gagnait la bienveillance de tous ceux qui le connaissaient.

Le sire de Sauvigny lui donnait toutefois un excellent conseil. Ses nouveaux camarades étaient de braves garçons sans doute, mais dédaigneux, fiers et hautains avec tous ceux à qui le hasard n'avait pas accordé une naissance aussi illustre que la leur. Ils allaient sans doute se trouver fort humiliés d'admettre parmi eux un misérable orphelin, élevé jusque-là par la charité publique, et qui ne devenait leur compagnon que par une faveur inouïe du maître. Ils ne se trouvaient pourtant pas humiliés de rendre à celui-ci tous les services que nous rendent aujourd'hui nos domestiques, de lui tenir l'étrier quand il montait à cheval, de veiller des nuits entières dans son antichambre, attentifs à son premier appel, disposés à transmettre rapidement ses ordres à qui de droit, à les exécuter eux-mêmes au besoin; à porter les messages qu'il daignait leur confier, quelque temps qu'il fît et à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fût. Bien plus, ils se regardaient comme honorés par tous ces services; voulait-on les récompenser de leur zèle? on leur en demandait toujours davantage; et c'était une faveur qui excitait bien des jalousies que celle d'accompagner le seigneur ou sa dame en voyage, de l'annoncer dans ses visites, et surtout de le suivre à la chasse, portant sur le poing son faucon ou son épervier.

Pourquoi eussent-ils rougi de rendre à leur maître des services qu'un fils rend tous les jours volontiers à son père, puisque les seigneurs qui les admettaient ainsi dans leur intimité les traitaient paternellement? En effet, ils présidaient à leur éducation, la dirigeaient souvent eux-mêmes; ils leur donnaient tout à la fois le précepte et l'exemple des vertus qui faisaient alors la gloire d'un gentilhomme; à défaut de l'histoire écrite ces enfants l'apprenaient traditionnellement, dans les conversations des chevaliers entre eux, auxquelles ils assistaient; la conversation roulait presque toujours sur les haut faits des capitaines illustres, des guerriers fameux; chaque jour ils entendaient le récit des grandes batailles, ou celui des solennités auxquelles leurs seigneurs avaient assisté, et ils apprenaient d'eux la manière de s'y comporter; enfin, et ce dernier trait complétera le tableau de cette noble éducation, la dame du lieu ne dédaignait pas de les instruire elle-même de leur religion, de les pénétrer du sentiment de leurs devoirs, en même temps qu'elle leur inspirait le sentiment du goût et de l'élégance; qu'elle s'efforçait de polir leur langage, de leur communiquer cette grâce et cette aisance de manières qui devaient en faire un jour de courtois chevaliers.

A ce propos, soit dit en passant et pour votre profit, mes jeunes amis, à mon sens, cette partie de l'éducation est beaucoup trop négligée aujourd'hui: nos enfants, je veux bien le croire, pour leur faire la part belle, seront tous des savants; mais j'aimerais mieux qu'ils le fussent un peu moins, et se montrassent moins gauches dans leurs mouvements, moins embarrassés dans leurs réponses, lorsqu'en quittant les bancs du collége ils entrent dans le monde. J'ai quelque expérience, je crois; or, même dans ce qu'on appelle les affaires, j'ai toujours vu la prévenance, l'amabilité, la politesse, l'esprit d'à-propos, le sentiment des convenances, et ces mille nuances du savoir-vivre qui se résument dans un seul mot, *le tact*, réussir plus vite et mieux que la capacité la plus incontestable, privée des qualités que je viens d'énumérer. Si donc vous voulez

réussir, efforcez-vous de réunir ces deux moyens infaillibles de succès : savoir-vivre, capacité.

A une époque où il n'existait aucune école spéciale à laquelle la noblesse pût confier ses enfants, cet échange de services était une noble et louable coutume : elle resserrait entre les familles les liens de la parenté et de l'affection ; elle établissait des obligations mutuelles de famille à famille, et conséquemment tournait encore au profit des relations sociales, dont elle étendait le cercle.

Jehan tint la promesse qu'il avait faite au gouverneur des pages, et pendant les deux ans qu'il passa sous sa direction, jamais il n'y eut lieu de lui adresser un reproche.

Il se distinguait surtout dans les exercices auxquels on élevait la jeune noblesse. S'agissait-il d'atteindre un but avec la fronde?... il touchait toujours le but le premier.

A l'exercice du dard, il n'avait pas d'égal ; il fallait le voir, le regard fixe, le bras tendu, brandissant fortement son arme, se plier tout à coup sur lui-même en arrière par un mouvement rapide, pour se jeter aussitôt de deux pas en avant avec la vitesse de l'éclair : le dard partait en sifflant, et, dix-neuf fois sur vingt, venait se planter droit dans le but, où il vibrait bruyamment ; ce coup était le triomphe de notre héros ; les habitants de la ville, spectateurs habituels de ces jeux guerriers, l'applaudissaient à tout rompre, et les pages eux-mêmes ne pouvaient résister à leur entraînement.

Ainsi donc Jehan avait insensiblement vaincu leur mépris ; on ne pouvait pas, il est vrai, sans se rendre ridicule soi-même, affecter des airs méprisants avec un garçon comme Jehan ; le dédain fit donc promptement place à la froideur ; mais Jehan se montrait si cordial, si modeste dans ses succès, si prévenant sans humilité, que force fut bien à ces jeunes gens de le traiter enfin en bons camarades.

Un de leurs principaux exercices, et celui auquel ils apportaient le plus d'ardeur, consistait à se diviser en deux partis, dont l'un

choisissait une position, un passage à défendre, par exemple ; l'autre cherchait à s'en emparer par la force ; Jehan était toujours nommé le chef d'un de ces deux partis, tant ses compagnons avaient de confiance dans sa vigueur et dans la justesse de son coup d'œil, soit pour choisir la position à défendre ou le côté par lequel on devait attaquer ; on secondait avec docilité les dispositions qu'il prenait pour l'attaque, et les retranchements inoffensifs mais ingénieux qu'il adoptait réunissaient toutes les voix.

Jehan avait donc su se concilier tous les cœurs, et le sire de Sauvigny surtout lui témoignait chaque jour plus d'affection ; à ce point même que ceux qui connaissaient les manières ordinairement froides et réservées du vieux capitaine, s'étonnaient de la familiarité presque tendre par instant qu'il témoignait à Jehan ; il suivait tous les jours plus régulièrement les exercices des pages ; et là, il semblait n'avoir d'attention que pour Jehan ; celui-ci éprouvait-il un échec, malgré lui le front du chevalier s'assombrissait ; Jehan triomphait-il, au contraire, les yeux du gouverneur des pages rayonnaient de satisfaction. Chacun voyait et suivait aisément ces diverses impressions sur la figure expressive du sire de Sauvigny ; mais comme, du reste, jamais il n'avait usé de son autorité, soit pour favoriser le nouveau venu, soit pour lui épargner aucunes corvées ; comme on le voyait au contraire assujetti plus souvent que les autres aux rondes de nuit, aux veilles, aux attributions les plus fatigantes des pages, qu'en certaines occasions le gouverneur montrait même à son égard une exigence rigoureuse, notamment dans les interrogations que les pages subissaient plusieurs fois dans l'année en présence du duc et des chevaliers les plus notables de la duché, personne ne croyait devoir s'inquiéter de la préférence du gouverneur ; on comprenait fort bien qu'après tout un homme a le droit de placer à son gré ses affections ou sa bienveillance.

Notre page était aimé de tous ceux qui l'entouraient, ai-je dit : non, pas de tous : un homme, un seul, lui manifestait autant d'é-

loignement et d'antipathie que les autres lui montraient d'amitié.

Cet homme était Onfroy, le joueur passionné, le serviteur indiscret et infidèle de l'amiral, l'homme qui, pour un écu d'or, avait vendu les secrets de son maître.

Onfroy était un homme de guerre dans toute la force du mot; nul n'en connaissait mieux que lui les ressources, les habitudes, les dangers; il en possédait parfaitement l'art vulgaire et pratique: excellent soldat, il était aussi un excellent sous-officier. Prompt à juger les hommes et leurs aptitudes, en quelques mots de conversation Bourbon avait reconnu la spécialité de celui-ci; Onfroy donc avait été incorporé dans les gendarmes du duc avec le titre de sergent d'armes, titre assez analogue à celui d'officier instructeur dont nous usons aujourd'hui. En cette qualité, Onfroy se trouvait, sur quelques points, en contact avec les pages et les écuyers de Bourbon; il surveillait et dirigeait les exercices des pages qui avaient trait à la gymnastique (cet art n'est pas d'invention moderne, comme vous le voyez); pour les écuyers, il leur enseignait l'escrime, art alors encore en son enfance, quoiqu'il en soit question sous le nom d'*escremie* dans nos manuscrits de la fin du treizième siècle, l'équitation, les soins du cheval, le maniement des armes, leur entretien, enfin toute la pratique du métier.

Onfroy n'aimait pas Jehan; il lui échappait souvent à son propos des paroles hostiles: la bienveillance du chevalier à l'égard du jeune homme lui paraissait une injustice; il en dit plusieurs fois son avis tout haut; peut-être espérait-il exciter contre notre héros la jalousie de ses compagnons. A son grand regret, il n'y réussit pas; alors il s'en prit au chevalier lui-même, et, autant qu'il le pouvait sans courir de trop grands dangers, il blâmait sa préférence, critiquait sourdement ses actes quand ceux-ci se rapportaient à Jehan, et raillait en termes détournés les signes d'affection qui lui échappaient. Plusieurs fois déjà le sire de Sauvigny s'était vu obligé de le rappeler vertement au respect; cette circon-

stance n'avait fait qu'accroître et envenimer l'animosité qu'Onfroy nourrissait contre notre héros, avec cette seule différence que maintenant il enveloppait le sire de Sauvigny dans cette haine, et il ne fallait rien moins que l'excessive rigueur de la discipline d'alors pour le contenir dans les termes du devoir; mais Onfroy était une de ces natures brutales et violentes sur lesquelles la passion est toute-puissante : il était à craindre qu'en un moment donné il ne franchît toutes les bornes, dût-il y jouer sa tête.

Onfroy était, en termes du temps, un *sacripant;* il avait fait la guerre toute sa vie, sous toutes les bannières, tantôt à la solde de celui-ci, plus tard à la solde d'un autre; il avait combattu sur tous les champs de bataille de l'Europe, toujours avec celui qui payait le mieux et le plus cher; mais c'était un excellent homme de guerre, et à l'époque où l'on se battait partout, la force brutale était surtout estimée. Cette qualité ouvrait toutes les portes à celui qui la possédait, sans qu'on songeât d'ailleurs à s'enquérir de ses antécédents : les hommes comme Onfroy formaient alors la masse des armées.

D'où venait toutefois cette animosité du sergent d'armes contre Jehan?... Peut-être tout simplement de ce que celui-ci connaissait sa passion honteuse pour le jeu, ou plutôt encore parce qu'il savait sa trahison envers son ancien maître, ou enfin parce qu'il est dans la nature de l'homme d'éprouver des sentiments quelconques. Onfroy, incapable d'attachement, ne l'était pas d'envie, de jalousie, de haine. Jehan, parti de si bas, allait devenir tout à l'heure son supérieur. N'était-ce pas assez pour remuer toute la fange de cette âme ouverte aux seules passions mauvaises?

Jehan s'était d'abord efforcé de triompher de cette hostilité; mais, soit qu'il n'eût pas attaché assez de prix à cette conquête, soit qu'Onfroy eût mal accueilli ses avances, Jehan avait vite renoncé à s'en faire un ami, et, nous devons l'avouer, il éprouvait aujourd'hui pour le maître des écuyers une répulsion au moins égale à celle que celui-ci lui manifestait.

Un tel état de choses devait amener nécessairement, un jour ou l'autre, quelque fâcheuse catastrophe. Tout se passa pourtant sans encombre, jusqu'à l'expiration des deux années de noviciat de notre héros, car il n'était plus séparé de la cérémonie glorieuse où il devait ceindre l'épée que par une dernière épreuve nommée *la pierre du faix*.

Cette épreuve était si simple en elle-même, que je ne vous en parlerais pas si elle n'avait été l'occasion d'un petit événement où Onfroy joua un rôle qui resta longtemps incompréhensible pour ceux qui en furent témoins.

L'exercice de *la pierre du faix* consistait à soulever une lourde pierre, et à la jeter en avant aussi loin que possible : dans la cérémonie de l'investiture, le gouverneur des pages avait arrêté que le rang des candidats serait déterminé par les jets de cette pierre : celui qui la lancerait le plus loin aurait le premier rang, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

En sa qualité de dernier venu parmi messieurs les pages, Jehan devait le dernier subir l'épreuve.

Or voici comment elle se pratiquait.

Afin de conserver la liberté de leurs mouvements, les concurrents s'étaient dépouillés de leurs pourpoints, et, retroussant les manches de la chemise, avaient ainsi les bras nus. Un *gros varlet* allait ramasser la pierre et l'apportait à Onfroy ; celui-ci, à son tour, la présentait du côté le plus avantageux au jouteur, et lui indiquait en même temps le mouvement qui devait favoriser le mieux son effort.

Le tour de Jehan étant venu, il fallut bien que, bon gré, mal gré, Onfroy lui présentât la pierre du faix. Avec une mauvaise grâce évidente, il s'approchait donc de lui, quand tout à coup il s'arrête, se trouble et pâlit : la pierre lui échappe des mains, et, poussant une exclamation que l'émotion arrête à moitié dans sa gorge, il s'enfuit précipitamment.

Jugez du désordre que cet événement répandit parmi tous les spectateurs!... Que signifiait cette étrange conduite? D'où pouvait

venir une si profonde émotion? On eut beau chercher et se perdre dans les conjectures les plus bizarres, personne ne put trouver à ce fait un motif seulement vraisemblable. Jehan, néanmoins, subit glorieusement son épreuve.

Nous qui connaissons la cause du trouble d'Onfroy, nous ne tiendrons pas plus longtemps votre curiosité en suspens.

Les yeux du vieux soudard s'étaient portés, machinalement d'abord, sur les bras nus de Jehan : il distingua bientôt sur le bras droit un signe presque imperceptible. C'était une petite croix de Jérusalem en tatouage bleui par l'action de la poudre à canon sur la chair vive, comme le pratiquent encore nos marins. L'aspect de ce signe suffit pour causer l'épouvante du maître des écuyers.

Mais que signifiait cette croix de Jérusalem tracée sur le bras de Jehan?

C'est ce que vous saurez dans le chapitre qui termine ce cinquième livre.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE DOIGT DE DIEU.

Sommaire.

Cérémonie de l'investiture de l'épée. — La duchesse de Bourbon sert de mère à Jehan. — Le caractère d'Onfroy se dessine. — Apprentissage pénible des écuyers. — Services, fonctions, attributions des écuyers. — Saint-Séverin, écuyer de François Ier. — Gymnastique violente de l'époque. — L'escrime. — L'estramaçon. — Le poignard. — Onfroy commet de nouvelles imprudences. — Affection du sire de Sauvigny pour Jehan. — Onfroy s'emporte contre le sire de Sauvigny. — Confession *in articulo mortis*. — Jehan et le sire de Sauvigny se reconnaissent. — Le chapelet de corail. — Ce que c'était que la croix de Jérusalem tracée en tatouage sur le bras de Jehan. — La voix du sang. — Bon sang ne peut mentir.

Ce fut un beau jour pour Jehan que celui où, *sortant hors de page*, il fut revêtu du titre glorieux d'écuyer, et eut enfin le droit de porter une épée.

Cette investiture de l'épée se faisait avec un grand cérémonial dans lequel la religion intervenait nécessairement.

L'église de Notre-Dame d'Archambault avait été désignée pour le lieu de la cérémonie, et l'évêque de Clermont lui-même y devait officier. Aussi, dès le matin, Notre-Dame était parée comme pour

une grande fête, et les cloches sonnaient à toutes volées, appelant les fidèles; ils ne se firent pas attendre; bientôt l'affluence fut telle, qu'il fallut placer des gardes aux portes, afin de maintenir l'ordre.

Les enfants des plus nobles et des plus puissantes familles du Bourbonnais parurent enfin; mais quel changement dans leur costume! ce n'était plus le justaucorps élégant, la toque gracieuse, surmontée de sa plume en épi, les basques à crevés, mais la robe courte de velours incarnat, ornée de vair et d'hermines, les hauts-de-chausses larges et cachés jusqu'au-dessous du genou par des bottes molles, dites, à cause de ceux qui les portaient, bottes à l'écuyère. Ils avaient tous la tête nue.

Chacun de ces jeunes gens alla tour à tour, au moment de l'offrande, s'agenouiller devant l'autel, présenté par son père et sa mère, lesquels tenaient un cierge allumé à la main; l'évêque prit sur l'autel une ceinture et une épée; après les avoir bénits, il adressa à chaque candidat l'exhortation suivante : « Monsieur, je « vous ceins cette épée pour la défense de l'honneur de Dieu et de « l'Église, et du royaume, et des orphelins, et des pauvres affligés: « Dieu vous fasse la grâce de vous en acquitter. — *Amen*, » répondait le candidat. Le prêtre alors passait l'épée au père; celui-ci, embrassant son fils, la lui ceignait en lui disant : « Souviens-toi de « qui tu es fils, et ne forligne pas. »

La première fois qu'il entendit ces mots, Jehan ne put s'empêcher de faire un triste retour sur son sort : il n'avait pas de père, lui, pour en recevoir une pareille allocution : il était l'enfant de l'hôpital... A cette pensée, il pleura. Il eut lieu cependant de se consoler presque aussitôt; son tour étant venu, la duchesse Suzanne de Bourbon et le sire de Sauvigny lui tinrent lieu de père et de mère, au grand étonnement de l'assemblée; la duchesse voulut lui ceindre elle-même l'épée : « Souvenez-vous, lui dit-elle, que vous « êtes le fils de notre bonté, et ne démentez jamais les bonnes « qualités qui vous l'ont attirée. — Jamais! oh! jamais! » répondit le jeune homme tout ému.

Cet incident toucha toute l'assistance, et sans la sainteté du lieu, le peuple eût témoigné bruyamment à la bonne duchesse l'enthousiasme que lui inspirait sa générosité.

Caché derrière un pilier, un homme suivait Jehan d'un regard sombre où se lisait tout à la fois la haine unie à un sentiment de superstitieuse terreur : « Le voilà filleul de la duchesse! murmurait-il sourdement, c'est-à-dire presque aussi inviolable qu'elle-même : et le sire de Sauvigny devient son parrain! Oh! c'est le doigt de Dieu! comment cela finira-t-il? Oui, c'est le doigt de Dieu! »

Et il sortit avec la foule, triste et pensif.

Etrange mystère! Que se passait-il donc en l'âme de cet homme? Pourquoi la prospérité du pauvre orphelin lui apparaissait-elle comme une menace?

Ce n'était pas une petite gloire, en effet, que ce titre d'écuyer d'un prince tel que le duc de Bourbon. En l'en revêtant, le duc le reconnaissait digne de marcher sur ses traces. C'est même ce que signifiait proprement le mot *écuyer*, ce terme étant pris de la culture de la vigne, dont le rejeton qui pousse au pied du cep s'appelle *écuyer*. Cette jeunesse ne formait-elle pas en effet une race nouvelle, destinée à représenter un jour la tige glorieuse dont elle procédait?...

C'était d'ailleurs le premier grade de la chevalerie; celui qui l'avait acquis était traité avec des égards particuliers; on lui donnait dans les actes du temps la qualification de *noble homme*, quelle que fût d'ailleurs son origine: nos rois enfin l'avaient en telle estime, que plusieurs d'entre eux, dans leurs chartes, ne donnent pas d'autres titres à leurs fils aînés.

Mais aussi quels pénibles devoirs, quel rude apprentissage de la guerre devenaient le partage des jeunes gens dès le jour où ils en étaient revêtus!

Vous avez vu que les pages recevaient l'épée vers leur quatorzième année: ils étaient donc encore dans un âge fort tendre, et

pourtant dès lors pour eux commençait la vie des camps. Il fallait en effet de longues années pour les plier aux fatigues de leur profession. Quelle force n'était pas nécessaire à ces hommes pour supporter une armure si pesante qu'elle effraierait les plus robustes d'entre nous! L'usage des arquebuses et des mousquets avait de jour en jour fait épaissir les armes défensives; on cherchait encore à se mettre derrière elles à l'abri des balles: si bien qu'à l'époque dont nous parlons, selon le témoignage d'un des meilleurs capitaines de ce temps-là, qui s'en plaint, à trente-cinq ans les hommes les plus robustes avaient déjà les épaules voûtées et le dos courbé comme des vieillards.

Les attributions du page n'étaient qu'un jeu, une fête continuelle, comparées à celles de l'écuyer.

Ils faisaient le même service de guerre que les gens d'armes et les soldats dans les places de guerre; service fatigant, même de notre temps, où tant de modifications inspirées par l'amour du bien-être ont pénétré partout.

Avant d'aspirer à l'honneur de la chevalerie, ils devaient connaître par expérience tout ce qui concerne le service des princes.

Aussi tour à tour étaient-ils *écuyers-chambellans*, c'est-à-dire chargés du soin de la chambre de leur seigneur, dont ils gardaient l'or, l'argent et la vaisselle plate, toujours prêt à lui rendre compte de ses richesses métalliques.

Écuyers de la bouche, ils remplissaient à peu près les fonctions de nos maîtres d'hôtel.

Écuyers d'échansonnerie, ils veillaient à ce que le service se fît régulièrement pour ce qui concernait les vins et les liqueurs, en réglaient la distribution quotidienne ou mensuelle aux gens de la maison.

Écuyers de paneterie, ils appliquaient le même ordre à la distribution, la cuisson, la fabrication du pain: aujourd'hui nous ne connaissons guère que deux ou trois sortes de pain; alors il en



Ceremonie de l'investiture de l'Epee

existait de plus de trente sortes, dont chacune avait sa destination particulière; l'écuyer devait les connaître toutes et les employer selon le lieu, les personnes, et même selon les jours; cette attribution n'était donc pas sans offrir quelques difficultés.

Écuyers tranchants, ils découpaient les viandes à la table du maître; leur mérite consistait à s'acquitter de ce soin avec promptitude, élégance, justesse de coup d'œil surtout: car il fallait juste autant de parts qu'il y avait de convives. Ce n'était pas la chose du monde la plus aisée, si l'on en juge par ce qui se passe encore aujourd'hui, où nous voyons de grands seigneurs payer à certains maîtres d'hôtel experts en cet art jusqu'à vingt francs le cachet pour apprendre à découper habilement.

Écuyers d'écurie, la besogne devenait plus lourde encore: l'équitation n'est un plaisir que pour ceux qui possèdent parfaitement cet art. Vous voyez passer un élégant cavalier, il semble à peine s'inquiéter de son cheval; il le fait volter, cabrer, sauter, changer d'allure à son gré; l'animal semble deviner les désirs de son maître; vous enviez le sort de son cavalier?... Demandez-lui par combien de fatigues, d'ennuis, de courbatures il a payé cette aisance de maintien, cet empire absolu sur son cheval!... Et combien plus difficile alors était-il de conduire un coursier revêtu de fer, quand soi-même on en était pesamment couvert!... En outre, l'écuyer pansait son cheval, apprenait à le soigner au besoin, à changer sa nourriture, à le guérir des maux qui pouvaient lui survenir. La sûreté d'un cavalier dépend en grande partie de son cheval: dans les vicissitudes si nombreuses de la guerre, il faut être en état de se passer des secours d'autrui. Ceci n'avait rien d'humiliant pour nos jeunes gens, car de tout temps l'art d'élever les chevaux a passé pour noble en France.

Écuyers d'honneur enfin, ils suivaient leur seigneur à la guerre, entretenaient toutes ses armes, les réparant et les fourbissant dans l'occasion, dans les marches, ils conduisaient leurs chevaux de bataille, les tenant de la main droite, d'où ces chevaux furent

nommés *dextriers;* ils armaient le chevalier pour la bataille, et, de tous, ce soin était le plus important, la vie du chevalier en dépendait; il fallait, sans les trop serrer, rassembler et affermir les jointures de la cuirasse, des brassards, des cuisards et des autres pièces; asseoir et lacer exactement sur sa tête ce casque si pesant qui l'emboîtait jusqu'aux épaules, et qu'on appelait un heaume: la visière ou ventaille devait en être soigneusement clouée ou rivée. Trop serré dans son armure, le combattant n'avait plus les mouvements libres, il éprouvait une prompte fatigue résultant de la compression des muscles; trop à l'aise sous son habit de fer, il offrait des ouvertures au glaive ennemi; l'endossement de ce harnais (expression du temps) était donc l'objet d'une étude spéciale pour l'écuyer. Pour lui, il n'avait encore qu'un rôle passif dans la bataille; il devait être attentif à tous les mouvements de son maître, lui fournir de nouvelles armes en cas d'accident, lui présenter à propos l'épée, la hache ou la plombée, le relever s'il tombait de son cheval, et lui donner un coursier frais quand le premier était blessé; il restait ainsi rigoureusement sur la défensive, en aidant ingénieusement à la victoire de son chevalier; enfin il parait les coups qui étaient destinés à celui-ci, et lui faisait un rempart de son corps. Saint-Séverin, écuyer de François Ier à la bataille de Pavie, sauva la vie à son maître en combattant vaillamment devant lui; en raison de la gravité de la circonstance, Saint-Séverin se crut sans doute dispensé de s'en tenir à la lettre du règlement. Tous ces exercices, vous en conviendrez, mes jeunes lecteurs, étaient un peu plus difficiles et surtout plus pénibles que de traduire du grec et du latin, ou de résoudre une équation de premier ou de second degré.

Jehan voyait donc ses journées et même ses nuits passablement remplies; cependant il trouvait encore le temps de développer ses forces par des travaux de gymnastique.

Tantôt, armé de pied en cap, il s'essayait à sauter sur un cheval de bataille; ou bien il faisait, ainsi chargé, de longues courses

pour s'habituer aux marches forcées et pour acquérir une longue haleine ; ou bien encore, armé d'une cognée ou d'un lourd marteau, il frappait durant des heures entières sur un arbre, en y employant toutes ses forces : ses bras et ses mains s'endurcissaient ainsi à la fatigue ; pour s'accoutumer à lever légèrement les bras, il le faisait armé de toutes pièces, sauf le bassinet ; en cet état il exécutait le soubresaut, dansait couvert d'une cotte d'acier, ou s'élançait à cheval sans mettre le pied à l'étrier ; d'autres fois, il plaçait un homme à cheval, et d'un élan il escaladait le cheval et venait tomber à califourchon sur les épaules de l'homme ; plus hardi encore, il prenait d'une main les crins du cheval près des oreilles, de l'autre il l'empoignait au-dessus du garot, et, s'élançant alors, il retombait de l'autre côté en faisant passer son corps entre ses bras. Je ne vous parlerai pas des exercices qu'il pratiquait avec les échelles de bois, de cordes lisses, à nœuds, etc. : vous connaissez sans doute tout cela pour l'avoir pratiqué dans vos leçons de gymnastique.

Venait ensuite l'escrime ; Onfroy ne donnait ses leçons à Jehan qu'avec une extrême répugnance, mais encore les lui donnait-il, lui enseignant l'usage du poignard, et notamment du poignard de miséricorde, les grands coups-d'estramaçon, les défauts de l'armure, les mouvements de parade et ceux d'attaque, les feintes, en un mot, les moyens de tuer son ennemi promptement et honnêtement, c'est-à-dire dans les règles de l'art.

Souvent, dans ces assauts simulés, Jehan, emporté par sa fougue naturelle, pressait tout à coup son maître avec une force irrésistible, en jetant en même temps des cris de guerre : A toi, cette estocade!... pare celui-ci! pare celui-là!... Par saint Jehan, mon patron, tu vas crier merci!... » Et son estramaçon, prompt comme l'éclair, frappait d'estoc et de taille celui du maître, sans lui laisser le temps de se reconnaître. Alors Onfroy lâchait pied, et les autres ecuyers prétendaient tout bas avoir vu pâlir le vieux routier, le dur homme de guerre, qui semblait oublier que ce combat n'était

qu'un jeu : l'un d'eux même crut une fois entendre sortir confusément de ses lèvres blémissantes ces mots : « Ah! c'est le doigt de Dieu! »

Le sire de Sauvigny, depuis sept ou huit ans gouverneur des pages et des écuyers, habitué à leurs exercices, y avait assisté jusque-là avec une parfaite indifférence, s'émouvant peu des contusions ou des blessures même qui en résultaient quelquefois: suivant lui, ce n'était qu'un avant-goût des délices de la guerre, et il en plaisantait volontiers. Depuis un an, toutefois, ses idées s'étaient singulièrement modifiées à cet égard ; aujourd'hui, selon lui, « ces jeux n'étaient pas sans dangers sérieux ; et à quoi étaient-ils utiles? en vérité, quand on les retrancherait de l'éducation des écuyers, il n'y aurait pas grand mal. »

En l'entendant, Onfroy levait les épaules de pitié, et lui demandait en raillant s'il ne serait pas mieux encore de les élever à coudre et à filer?

C'était surtout quand Jehan s'aventurait à de vrais tours de force que le vieux chevalier redoublait ses critiques contre cette périlleuse éducation, « aussi propre à former des bateleurs que des gens de guerre ; » ses paroles s'empreignaient alors d'une sorte d'amertume ; et, d'ordinaire, il finissait par rappeler Jehan, en lui défendant de continuer.

Beau texte à railler pour le bourru soudard.

« Finiras-tu tes singeries, maître Onfroy, lui disait quelquefois le gouverneur avec colère, ou sens-tu le besoin de passer encore un mois au cachot? »

Le mot *encore* vous avertit que maître Onfroy avait déjà fait connaissance avec le cachot ; il n'en sentait donc aucunement le besoin. Mais il ne pouvait qu'à grand'peine maîtriser ses mauvais sentiments, envenimés encore par ce mois de cachot qu'il devait au sire de Sauvigny. Pourquoi Onfroy demeurait-il à Bourbon?... Rien ne l'y retenait que sa volonté ; ou plutôt il obéissait à cette puissance mystérieuse que les anciens désignaient sous le nom de

fatalité, et que nous autres, chrétiens, nous honorons sous le nom de Providence divine.

L'heure approchait, en effet, où la Providence allait faire éclater sa justice.

Quel crime Onfroy avait-il à se reprocher? C'est ce que nul n'eût pu dire: c'était un secret profond qui, pendant dix ans, avait dormi au fond de sa conscience, connu de lui seul... et de Dieu!...

Les voies de la justice éternelle sont impénétrables autant qu'infaillibles.

Un jour, emporté par cette ardente émulation qui le conduisait à faire toujours plus et mieux que les autres, Jehan entreprit un tour de force tel que tous ses camarades en pâlirent. Auprès du manége, deux murs de la hauteur d'une tour s'élevaient parallèlement en face l'un de l'autre, séparés seulement par la largeur d'une brasse; à la force des bras et des jambes, notre hardi écuyer entreprit de gravir jusqu'au sommet de ces murs. Le voilà donc grimpant à peu près comme nos ramoneurs dans nos cheminées, à cette exception que ceux-ci ont quatre points d'appui au lieu de deux, et beaucoup plus rapprochés. Le sire de Sauvigny alors absent, arriva comme Jehan atteignait au plus haut des murs.

« Ah! mon Dieu! s'écrie le gouverneur en l'apercevant, au dévaloir il va se tuer! Holà! hé! qu'on apporte des échelles, entendez-vous!... qu'on se hâte!...

— Eh! mon Dieu! ne put s'empêcher de dire Onfroy, ce serait une damoiselle, qu'on n'aurait pas pour elle plus de ménagements! Laissez-le donc faire, messire. D'ailleurs, c'est moi qui commande ici pendant l'exercice. » S'adressant aussitôt aux varlets qui apportaient des échelles : « Laissez cela, vous autres; s'il se casse quelque chose, l'hôpital n'est-il pas là! Il y retournera. voilà tout.

— Misérable! s'écria le sire de Sauvigny exaspéré, et s'avançant avec un geste de menace sur Onfroy, je te ferai pendre, aussi vrai que tu es un païen maudit!

— Tu as levé la main sur moi! malheur à toi, sire de Sauvigny. Tu me feras pendre, dis-tu; mais du moins tu ne jouiras pas du spectacle de ma mort!... »

En même temps, les yeux étincelants, Onfroy, furieux, la dague à la main, se jetait en désespéré sur le gouverneur.

A cette vue, Jehan pousse un cri de terreur et d'indignation, et, se laissant choir plutôt qu'il ne descend de la hauteur où il est arrivé, il s'élance à son tour, la dague au poing, sur Onfroy.

« Vil brigand! lui crie-t-il d'une voix éclatante, défends-toi! et voyons si tu sauras parer les coups que tu m'as appris à porter!

— Malheur à moi! murmure Onfroy, pâlissant et rompant en même temps de deux pas...

— Tu l'as dit, malheur à toi! » reprend Jehan tout frémissant de colère et le pressant toujours de plus près.

Onfroy cherche en vain à se défendre, un effroi inconnu paralyse ses efforts, il ne porte que des coups mal assurés; l'habile maître ne connaît plus son art meurtrier; il se trouble et chancelle; il cherche en vain à éviter par la fuite (lui qui n'a jamais fui) le sort qui le menace; Jehan ne lui laisse pas un instant de répit, et d'un coup furieux il lui perce enfin la poitrine...

Onfroy tombe baigné dans son sang.

« Un médecin! pour Dieu, un médecin! s'écrie Jehan, dont la colère fait aussitôt place à la pitié à l'aspect du premier sang qu'il vient de verser.

— Qu'on transporte cet homme à l'hôpital! ordonne le gouverneur.

— Non, messire, ni médecin ni hôpital, ce n'est pas la peine; c'est un prêtre qu'il me faut, reprend d'une voix étranglée le maître d'escrime. Cet enfant m'a tué avec un des coups que je lui avais enseignés, le plus mortel de tous... l'élève a vaincu le maître avec ses propres armes; cela devait arriver ainsi. Depuis longtemps, j'en avais le pressentiment. Faites donc venir le chapelain du château, car je n'ai pas une heure à vivre. Je m'y connais.

ajouta-t-il avec un amer sourire, aucun de ceux que j'ai frappés ainsi n'a survécu plus d'une heure. »

Onfroy voulut faire sa confession publiquement: il pria donc les assistants de l'entendre, et notamment le sire de Sauvigny et Jehan.

Ces confessions publiques *in articulo mortis* n'étaient pas rares alors parmi les grands criminels. On les regardait comme une sorte d'expiation.

Nous ne vous rapporterons pas celle de cet homme; ce fut un tableau hideux de meurtres, de pillages, de trahisons et des crimes les plus horribles; le récit enfin de la vie d'un de ces soudards volontaires et indisciplinables qui couraient tous les camps; la suite traditionnelle de ces bandes atroces de routiers, de girovagues, de gargoux, véritables brigands qui désolèrent si longtemps l'Europe, et dont Duguesclin avait en grande partie purgé la France sous le règne de Charles V; nous craindrions d'exciter à bon droit votre dégoût et votre indignation.

Un incident seul mérite de vous être raconté.

« Or, écoutez bien, vous tous qui m'entendez, reprit-il d'une « voix sifflante après un instant de repos, écoutez, et apprenez à « redouter la justice de Dieu !

« Cet enfant qui m'a frappé c'est une de mes victimes... C'était « en 1511, au pillage d'Imola, après la bataille d'Aignadel... Une « pauvre mère, je la vois encore... percée de coups par les miens « en défendant son fils... elle se jette à mes pieds... oui, à mes « pieds... c'était une grande dame pourtant, mais elle était mère « aussi... elle m'offrait des richesses considérables si je voulais « remettre cet enfant à son père... J'eus pitié d'elle et je sauvai « l'enfant, bien résolu, dans ce moment au moins, à tenir ma pro- « messe... Plus tard, je craignis la colère du père, et je gardai « l'enfant un an avec moi; puis, un jour, fatigué de sa présence... « je le laissai sur la grande route... Dieu en a pris soin... il en a « fait l'instrument de sa justice..et c'est cet enfant qui vient de

« me donner la mort... Tremblez donc en reconnaissant ici le doigt « de Dieu!... »

— Quoi! cet enfant?... dit Sauvigny tremblant de crainte et de joie en désignant Jehan.

— C'est votre fils, messire... »

Le père et l'enfant éperdus tombèrent dans les bras l'un de l'autre avec un même cri de joie.

« Ah! mon cœur me le disait bien, s'écrièrent-ils en même temps; la voix du sang ne ment donc jamais!...

— Mais la preuve!... reprit Sauvigny, la preuve, et je te pardonne tout le mal que tu m'as fait!...

— La preuve, c'est cette croix de Jérusalem, tracée par moi sur le bras de Jehan pour le reconnaître un jour si je le rencontrais par hasard. C'est la vue de cette croix qui m'a si vivement troublé le jour de l'épreuve de la pierre du faix; la preuve enfin, c'est ce chapelet de corail dont Jehan doit avoir la moitié, car un enfant perdu conserve avec soin ce qui peut le faire reconnaître un jour de ses parents.

— En effet, dit Jehan, ou plutôt Enguerrand de Sauvigny, voici l'autre moitié de ce chapelet.

— Celui de ma chère dame, reprit Sauvigny après l'avoir examiné; je le reconnais. Meurs donc en paix, Onfroy; je te pardonne du fond de l'âme, puisque tu me rends un fils si longtemps pleuré!...

— Meurs en paix, Onfroy, je te pardonne aussi, puisque tu me rends un père si digne de mon amour!

— Merci, murmura le moribond; pourquoi tous ceux qui ont souffert de mes crimes ne sont-ils pas là pour me pardonner comme vous!

— Dieu pardonne à tous ceux qui se repentent sincèrement, » se hâta d'ajouter le prêtre; mais Onfroy avait déjà cessé de vivre.

Je ne vous décrirai pas le bonheur du sire de Sauvigny et celui de son fils.

« Oui, tu es bien mon fils, disait avec orgueil le père en contemplant son enfant : beau, brave, noble, généreux!... déjà si distingué parmi tous tes égaux, dont tu es le premier!... oui, tu es bien mon fils!

— Si j'ai quelques vertus, n'est-ce pas à vous que je les dois, mon père? interrompait Enguerrand en serrant tendrement dans ses mains celles de son père : bon sang ne peut mentir! »

ÉPILOGUE.

HIC JACET BORBONIUS.

Sommaire.

Bourbon tourne ses armes contre la France. — Enguerrand est blessé à ses côtés au siége de Rome. — Bourbon marche devant ! — Mort du duc. — Ses obsèques magnifiques. — Un dernier témoignage de reconnaissance.

Enguerrand de Sauvigny devint l'un des hommes de guerre les plus distingués de son temps. Jamais il n'oublia les bontés qu'avait eues pour lui le duc de Bourbon ; lorsque, victime de la jalousie du roi et de l'avidité de la reine-mère, le connétable perdit tous ses titres, toutes ses dignités et tous ses biens, ainsi que le lui avait fait craindre Jehan, les deux Sauvigny lui restèrent fidèles et dévoués, avec le vieux comte de Montmarcet, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, s'exposa de nouveau pour lui aux hasards de la guerre : avec Laqueulhe, Pompérant et un petit nombre d'anciens serviteurs, ils le suivirent en Italie, déplorant sans doute la résolution qui lui mettait les armes à la main contre la France, mais bien convaincus de l'iniquité de ses adversaires : tous l'aidèrent de leurs personnes et de leurs bourses dans cette longue campagne où, abandonné par Charles-Quint qu'il servait, et dont il ne put jamais tirer aucun secours, il déploya un génie militaire et une valeur supérieurs à tout ce qu'on avait vu jusque-là.

Au siége de Rome (1525), Enguerrand fut blessé à ses côtés, au même moment que Bourbon fut tué par derrière, ainsi que Bridier, un de ses écuyers. Cette mort fut évidemment le résultat d'une odieuse trahison ; mais on n'en découvrit jamais la source.

Enguerrand, tombé à côté de Bourbon, entendit ce grand capitaine répondre de sa voix mourante à deux soldats qui, s'inquiétant de son absence, se demandaient de ses nouvelles : « Bourbon marche devant! » Ces dernières paroles passèrent en devise chez ses descendants, et pendant près de trois siècles nos rois ont dit aussi : « Bourbon marche devant! »

Les deux Sauvigny suivirent les dépouilles mortelles de leur bienfaiteur jusqu'à Naples, où son armée victorieuse lui fit des obsèques magnifiques; et Enguerrand fit graver sur le tombeau du connétable cette épitaphe, dernier témoignage de son admiration et de son dévouement :

« Aucto imperio,
« Gallo victo,
« Superatâ Italiâ,
« Pontifice obsesso,
« Româ captâ,
« Borbonius hic jacet. »

« Après avoir agrandi l'empire, vaincu la France, subjugué « l'Italie, assiégé le souverain pontife, pris la ville de Rome, ci-gît « Bourbon. »

LES

JEUNES FRANÇAIS

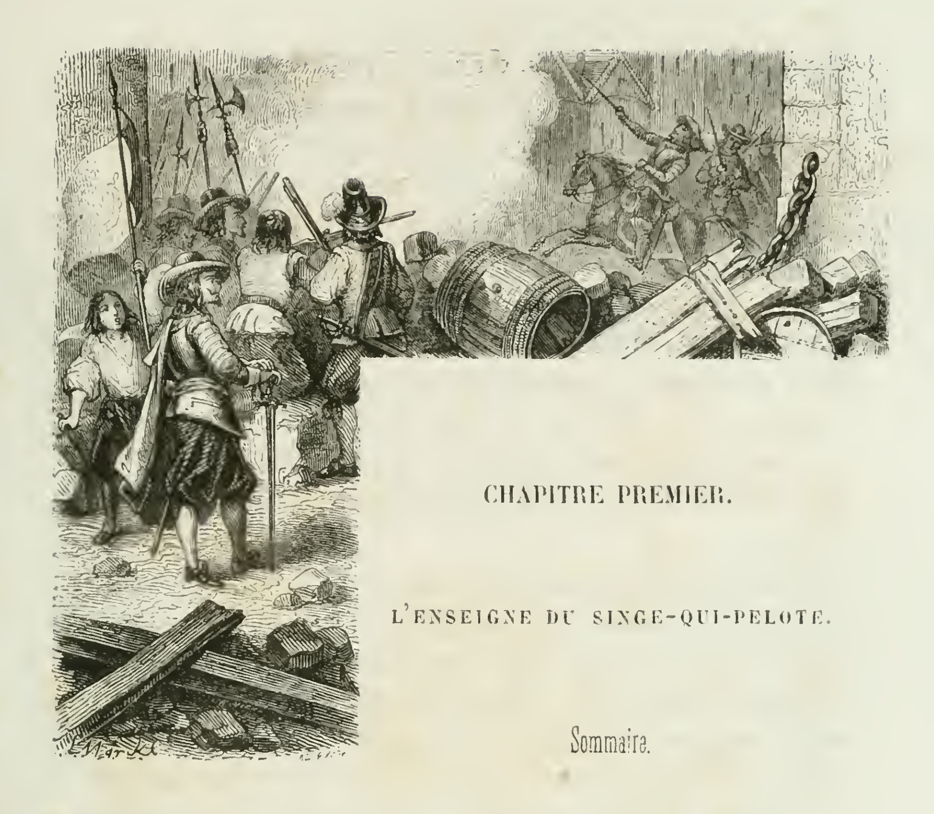
DE TOUTES LES ÉPOQUES

LIVRE SIXIÈME

LES MENINS DU ROI

CHAPITRE PREMIER

L'ENSEIGNE DU SINGE QUI PELOTE



CHAPITRE PREMIER.

L'ENSEIGNE DU SINGE-QUI-PELOTE.

Sommaire.

Maître Jean Lebon et son épouse. — Le petit Tancrède. — Le commerce de Paris en 1640. — Deux rôdeurs. — Guillaume Ruelle, le grand chantre de Notre-Dame. — Les petites écoles en 1640. — La Saint-Nicolas. — Collations, processions, plaisirs divers, etc. — Vive enfance et son alliance. — Le chevalier Hector Mancini. — Une carte pour un canon. — Les écoliers comédiens. — Un enlèvement.

Aujourd'hui, quand nos regards se portent, à Paris, sur ces vastes places ornées de fontaines de bronze, sur ces larges quais que décore une double rangée d'arbres verts, sur ces rues où six voitures peuvent passer de front sans gêner les piétons, à qui sont réservés des trottoirs; quand nous admirons ces maisons élégantes et commodes, ces palais splendides, ces églises magnifiques, ces jardins publics où toute une population laborieuse trouve le soir

l'air, la fraîcheur et le repos, sur ces mille monuments élevés à la gloire de notre patrie ; quand surtout nous parcourons la ville pendant la nuit, éclairée par ces milliers de becs de gaz qui semblent vouloir remplacer le soleil, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de se représenter en idée la capitale de la France telle qu'elle était encore dans la première moitié du dix-septième siècle, en 1640, époque où commence ce récit.

Nous allons pourtant essayer de vous en offrir en quelques lignes un tableau exact ; cette précaution ne sera pas inutile à l'intelligence des faits qui suivront. Pour cela, nous n'aurons qu'à vous conduire dans quelques rues du vieux Paris, de la Cité, comme on disait alors, où le confortable n'a pu pénétrer jusqu'à ce jour.

Voyez-vous ces lignes étroites et boueuses où se pressent des deux côtés des maisons à pignons inclinés de manière à se toucher presque au sommet, interceptant ainsi la lumière du soleil ? Les croisées en sont petites et partagées en carreaux de quelques pouces seulement de hauteur, tenus entre eux par des bandes de plomb ; les escaliers roides ne reçoivent de lumière que par des jours ménagés parcimonieusement ; la rampe droite, en bois grossièrement équarri, s'arrête à angle aigu avec chaque étage, pour recommencer avec le suivant ; les planchers sont carrelés ; les bourgeois les plus opulents ignoraient alors l'usage des planchers de bois.

Si vous pénétriez dans ces réduits que nos pères décoraient ambitieusement du nom de maisons, vous en trouveriez le mobilier en harmonie avec l'extérieur : peu ou point de fauteuils, jamais de divans, de canapés, de bergères, de ces meubles inventés par la mollesse, et qui ne parurent qu'un siècle plus tard ; des chaises en chêne foncées de paille, des escabeaux, des lits de chêne ou de noyer tout au plus, surmontés d'un simple baldaquin à courtines de toile damassée ; sur les cheminées point de pendules, point de vases élégants en bronze doré ou ciselé : la modeste horloge que

nous connaissons sous le nom de *coucou*, renfermée dans son étui de chêne, indiquait seule la marche du temps : sur les cheminées, ces immenses et naïves cheminées de quatre pieds, où brûlait à l'aise la bûche de Noël, plus grosse et presque aussi grande que le fils de la maison, on ne voyait guère pour ornements que l'image de la sainte Vierge ou celle d'un saint Jean en cire, tout blanc et tout rose, avec son agneau rose et blanc comme lui. Les mœurs aussi étaient d'accord avec cet extérieur : on se levait tôt, on se couchait de même, selon la sage sentence du temps :

« Lever à cinq, coucher à neuf,
« Fait vivre d'ans nonante et neuf... »

La nourriture était sobre et frugale, mais substantielle ; le costume simple dans sa forme, modeste dans sa couleur, solide dans son étoffe, chaud et commode : aussi alors la probité du commerce de Paris était passée en proverbe ; le marchand employait vingt ans à se créer une modeste aisance ; et parce qu'il n'ambitionnait pas une fortune improvisée, il repoussait toute combinaison hasardeuse, reculait devant les crédits, et ne traitait qu'à coup sûr. Une faillite eût été une chose prodigieuse alors ; toute la famille se serait dépouillée plutôt que de la souffrir ; elle se serait crue déshonorée tout entière. Ma mémoire ne me fournit pas un seul exemple de faillite en ce siècle : c'est le temps glorieux du commerce français.

Le portrait que nous venons de tracer du marchand de Paris au dix-septième siècle convenait de tout point à maître Jean Lebon, le riche cordier de la rue de la Vieille-Monnaie, le patron de l'ancienne et honorable maison connue sous l'enseigne du *Singe-qui-pelote*.

Maître Lebon était toujours le dernier couché et le premier levé dans sa maison. Or, le 6 décembre de l'année 1640, infidèle par hasard à son habitude d'activité, maître Lebon laissa le jour se

lever avant lui. Il est vrai qu'il faisait un froid piquant et un brouillard à couper au couteau, selon l'expression pittoresque de la patronne du *Singe-qui-pelote*. Il est vrai que le brave homme était cousu de rhumatismes, toujours selon l'expression de la dame Lebon. Celle-ci donc, respectant son repos, se leva la première, et, après avoir réveillé sa servante et son commis, descendit ouvrir les contre-vents de sa boutique ; mais à peine eut-elle mis le nez à l'air, qu'elle referma vivement la porte et remonta dans sa chambre. Croyez-vous que le froid glacial d'un matin de décembre ou le brouillard humide l'eût mise en fuite? que non, vraiment! il s'agissait d'un événement d'une bien autre gravité! Écoutez plutôt la conversation qui s'engage entre les deux époux. La dame Lebon, d'un pas alerte et le visage décomposé, entre dans la pièce où son époux dort encore du sommeil de l'innocence et d'une nuit tourmentée de rhumatismes :

« Monsieur Lebon ! monsieur Lebon! levez-vous vitement, je viens de les revoir!

— Qui? quoi? qu'est-ce? reprend le brave homme, réveillé en sursaut et bondissant sur son séant. Le feu est-il à la maison?

— Il s'agit de bien pis que cela... peut-être!

— Certes! voilà un début peu rassurant, ajoute le pauvre homme... Explique-toi, ma bonne... » En même temps, pour mieux entendre, il relève sur son front son bonnet de coton, dont la mèche se redresse majestueusement, et de la même main il s'assure que le nœud du ruban aurore qui l'attache est bien sur le devant... Après quoi il se frotte les yeux, et se tournant vers sa femme : « J'écoute, ma bonne amie, j'écoute.

— Levez-vous d'abord, et venez voir!

— Est-ce bien nécessaire, ma chère amie? reprend d'un ton qui semble demander grâce le pauvre homme dont le rhumatisme s'accommoderait mieux de la chaleur du lit que des quatorze degrés de froid du dehors.

— Vous me le demandez, maître Lebon! mais, s'il n'y avait pas

urgence, me serais-je permis de troubler votre repos? Levez-vous donc et hâtez-vous. »

Maître Jean pousse un soupir, et sans insister davantage passe ses chausses, endosse un pet-en-l'air (je vous demande pardon du mot, mes jeunes amis, mais la langue française était encore loin d'être prude en 1640, et il n'y avait pas d'autre expression pour désigner l'espèce de demi-robe de chambre en usage à cette époque); à peine est-il vêtu, que sa femme soulève, dans son châssis, la seule fenêtre qui donne sur la rue, et d'un geste aussi triomphant que le ton : « Regardez, voyez-vous?... »

Le pauvre Jean, qui frissonne à la première impression de cette rude atmosphère, jette pourtant attentivement ses yeux à droite et à gauche, puis rentrant la tête et regardant sa femme d'un œil ébahi :

« Eh bien! dit-il.

— Eh bien! vous avez vu, n'est-ce pas?

— Quoi! le brouillard?... il est magnifique.

— Le brouillard! qui vous parle de brouillard, mon ami?... N'avez-vous pas vu nos rôdeurs d'hier et du jour précédent?

— Allons! voilà tes lubies qui te reprennent, ma bonne Scolastique... ce n'était pas la peine de me déranger.

— Mais quand je te dis que je viens encore de voir ces deux hommes! je n'ai pas la berlue, peut-être!

— Non, mais ni moi non plus, et je ne puis jamais les voir.

— Est-ce ma faute? Pourquoi êtes-vous si lambin? Vous n'arrivez jamais à temps!

— Allons! allons! calme-toi... et puisque je n'ai pu rien voir, raconte-moi ce que tu as vu.

— Là-bas à l'angle de la rue, du côté des Lombards, deux hommes, les yeux fixés sur notre boutique, causaient ensemble. L'un de haute taille, la tête couverte d'un feutre où flottaient deux plumes noires, enveloppé d'un manteau brun qui, ne lui descendant que jusqu'aux genoux, permettait de distinguer parfaitement

des bottes à entonnoir d'où sortaient en abondance des plis de dentelles; il portait des éperons d'argent. Ou je me trompe fort, ou cet homme est quelque grand seigneur. L'autre, au contraire, petit, maigre, de chétive figure, était vêtu de haillons : celui-là doit sortir de la Cour des Miracles. Je n'ai rien entendu de leur conversation, mais j'ai pu en interpréter le sens par leurs gestes. Le premier désignait souvent de la main notre boutique, tandis que, de l'autre, il montrait à son interlocuteur une lourde bourse : celui-ci paraissait hésiter à l'accepter, comme s'il s'agissait d'une entreprise difficile ou dangereuse. Enfin le premier, le cavalier au manteau, a ajouté une seconde bourse à la première; l'autre alors a paru se confondre en protestations et en promesses de dévouement. A cet instant, je suis remontée en toute hâte vous avertir. Eh bien! qu'en dites-vous?

— Je dis, ma bonne Scolastique, que tes frayeurs te troublent la vue. Deux hommes ne peuvent-ils causer ensemble, tournés vers notre maison sans intention, parce qu'après tout il faut bien qu'on se tourne toujours d'un côté quelconque, sans que ces gens s'inquiètent de nous? D'ailleurs, si ce sont des filous, je les recommanderai dès aujourd'hui à notre quartenier. La garde-bourgeoise se dirigera plus souvent de ce côté pendant la nuit. Cela te rassure-t-il?

— Des voleurs!... Mais ce ne sont pas des voleurs!... Ne t'ai-je pas dit que l'un d'eux avait toute la mine d'un grand seigneur?...

— Rien ne ressemble plus à un chevalier de bon aloi qu'un chevalier d'industrie.

— Et les chevaliers d'industrie ont-ils l'habitude d'offrir aux mendiants des bourses pleines? et offre-t-on des bourses pleines sans demander en échange quelque service important? »

La dialectique de dame Scolastique devenait si serrée que maître Jean ne savait plus que répondre; aussi, selon son habitude en pareil cas, il porta sa main droite à l'oreille du même côté, et se mit à la gratter activement.

« Ne te gratte pas l'oreille, Jean, et réponds-moi, reprit sa femme.

— Que puis-je te répondre? ta manière de présenter les choses les plus simples embarrasserait un homme plus prompt à réfléchir que moi... Que ne m'expliques-tu tout de suite ta pensée...

— Ma pensée, la voici : nous avons un enfant, un charmant enfant, que j'aime comme s'il était réellement le nôtre...

— Chut! chut! baisse la voix, interrompit Jean Lebon en regardant autour de lui avec inquiétude... Je serais désespéré que Tancrède t'eût entendue...

— Cet enfant, à qui appartient-il? nous n'en savons rien... à quelque illustre et puissante famille, sans doute, s'il faut en juger par les langes dont il était enveloppé quand on nous l'apporta dans notre ferme en Normandie, s'il faut en juger surtout par la somme d'argent que nous a remise pour en prendre soin celui qui nous l'a confié, puisque c'est avec cette somme que nous avons acheté le fonds de mon oncle Robert. Nous avons fait le serment de veiller sur lui comme sur notre propre enfant, et de le rendre sain et sauf quand on viendrait nous le redemander.

— Et puis? interrompit maître Jean, dont l'imagination n'était pas assez prompte pour saisir de suite toutes les conséquences qui se déduisaient pourtant assez naturellement des explications de sa femme; et puis?

— Comment, tu ne comprends pas que cet enfant, caché avec tant de soin, doit sans doute avoir un jour à recueillir un héritage, un nom, un titre, une immense fortune, et qu'il peut se trouver des gens qui aient intérêt à le faire disparaître?...

— Ah! tu m'ouvres les yeux!

— Enfin, c'est bienheureux!

— Mais, par saint Paul, le patron de notre corporation, je me mettrai sous la protection spéciale des chefs de notre colonelle.

— Oui, et alors il te faudra leur raconter toute cette histoire. Voilà un moyen ingénieux! ajouta, non sans quelque dépit, la digne Scolastique.

— Que faire donc alors? J'en perdrai la tête!

— Veiller tout simplement sur Tancrède avec le plus grand soin, et ne jamais le perdre des yeux. Mais, chut! le voilà! toujours plus charmant! Ah! quand viendra le moment de m'en séparer, j'en mourrai, je crois, de chagrin! »

En effet, un bel enfant de sept à huit ans environ, aux joues roses, aux lèvres fraîches, aux yeux doux et brillants, venait de faire invasion dans la chambre; il sauta au cou de Scolastique et de Jean, et, souriant gaiement :

« Bonjour, père! bonjour, mère! s'écria-t-il; voyez donc ce que saint Nicolas m'a apporté pendant la nuit. Ce que c'est que d'être sage!... Puis, se baissant vers la cheminée (c'est le chemin que saint Nicolas est toujours censé prendre pour venir faire aux enfants ses visites généreuses), « je serai toujours sage, bon saint Nicolas, pour que vous m'aimiez toujours! » Se retournant aussitôt vers ses parents : « En voulez-vous, père? et vous, mère, en voulez-vous? » et il leur présentait ses mains pleines de bonbons et de friandises.

La bonne Scolastique, les yeux humides, le pressait tendrement contre son sein en l'embrassant.

« Raconte-nous comment la chose s'est passée! lui dit-elle avec un tendre sourire.

— Ah! je n'en sais rien encore cette fois-ci, répondit Tancrède avec un grand sérieux.

— Tu t'étais cependant bien promis de surprendre saint Nicolas!

— Oui : aussi j'ai tenu mes yeux ouverts longtemps, bien longtemps : puis, je ne sais comment cela s'est fait, ils se sont fermés tout doucement malgré moi, et je me suis endormi. Mais j'avais mis mes souliers dans la cheminée, et ce matin j'ai trouvé deux grands cornets de bonbons et des jouets. Oh! les jolis jouets! je ne vous avais pas raconté cela, ma mère; figurez-vous qu'il y a un canon, vous savez, comme je désirais tant d'en avoir un!... Oui, un canon en bronze monté sur son affût, avec le caisson, le seau,

la mèche, le tire-bourre, et tout, tout enfin! Oh! que je suis content! je vais vous le faire voir... » Et le petit garçon remonta en courant à sa chambre pour y chercher ce canon, que ses parents connaissaient beaucoup mieux que lui-même, vous n'en doutez pas.

— Il est si gentil! murmura Scolastique en regardant son mari, est-ce que tu pourrais t'en séparer, toi, Jean?

— Allons donc, ne me tourmente pas avec ces idées-là, reprit Jean en se levant d'un air de mauvaise humeur... c'est bien assez de subir le malheur quand il vient, sans s'en affliger d'avance. »

Cependant Paris marchand s'éveillait, le bruit de ses quatre cent mille habitants le remplissait déjà : cris des marchands ambulants du matin, disputes, tumulte assourdissant des voitures, vacarme des forges, aboiements des chiens, roulement des tambours, chansons bruyantes du savetier qui s'accompagne du marteau en battant son cuir, appel monotone des petits ramoneurs, rien n'y manquait; Paris était éveillé, Paris revivait.

Plus d'une pratique déjà s'était étonnée de ne pas voir la patronne du lieu trôner dans son comptoir, le patron dans son atelier; on commençait presque à s'inquiéter de cette infraction aux us et coutumes de la maison. Ils descendirent tous deux.

Un moment après, Tancrède, la figure allongée, y parut.

« Est-ce vrai, mère, ce que me dit Astasie?

— Apprends-moi d'abord ce que dit Anastasie?

— Que vous ne voulez pas que je mette aujourd'hui mes habits des dimanches.

— Elle a raison : je ne le veux pas.

— Je n'irai donc pas à la grand'messe avec mes camarades?

— Non.

— Et je ne suivrai pas les tambours et les violons des écoliers?

— Non.

— Et je n'assisterai pas à la comédie des écoliers?

— Non.

— Eh bien! je n'ai pas été méchant; pourquoi me punissez-vous si cruellement? »

Tancrède pleurait à chaudes larmes; il était encore si gentil dans son chagrin d'enfant, que Scolastique, prête à pleurer elle-même, l'attira près d'elle en le caressant.

« Ne pleure pas, mon petit Tancrède, je te donnerai tout ce que tu voudras.

— J'aime mieux aller à la grand'messe avec tous mes camarades.

— Un mousquet fait à ta taille!

— J'aime mieux suivre les tambours et les violons.

— Un tambour!

— J'aime mieux voir la comédie des écoliers.

— Une veste neuve!

— J'aime mieux aller avec mes camarades. Ils croiront que j'ai été puni à la maison : je ne veux pas qu'ils le croient. »

Le pauvre enfant n'en pleurait que plus fort.

A cet instant la porte s'ouvrit, et un grand et gros homme, la figure réjouie, portant un costume moitié clérical et moitié bourgeois, entra dans la boutique.

« Eh bien!... eh bien, cria-t-il d'une voix de basse en entrant... on pleure ici! qu'est-ce que cela signifie? quelle sottise as-tu faite, Tancrède?

— Aucune, maître Guillaume; j'ai été sage, demandez plutôt à maman, et elle ne veut pas que j'aille avec mes camarades! »

Naturellement, Tancrède pleura de plus belle en prononçant ces derniers mots.

« Et pourquoi cela, dame Lebon? demanda maître Guillaume.

— J'ai trop peur qu'il ne lui arrive quelque malheur, reprit-elle avec embarras.

— Quel malheur voulez-vous qu'il lui arrive de plus qu'à ses camarades? Allons, tranquillisez-vous, et, sous un prétexte aussi peu raisonnable, ne privez pas notre cher Tancrède d'un plaisir si envié

des enfants de son âge ; d'ailleurs, je vous en réponds, je le conduirai moi-même à son école, s'il le faut. »

Maître Guillaume Ruelle était l'ami de la maison, mais il était surtout grand chantre de Notre-Dame ; en cette qualité, toutes les petites écoles de la ville lui étaient soumises ; il nous reste encore de lui des règlements justement estimés. Que de raisons pour que Scolastique n'osât pas résister à son intervention ! Tancrède revêtit donc ses habits des dimanches (expression de la bourgeoisie économe qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours), et, après avoir embrassé maître Lebon et sa digne femme, il sortit, donnant la main à maître Guillaume Ruelle ; ils se rendirent tous deux à l'école du quartier.

Les écoles de notre temps ressemblent si peu à celles de cette époque, que vous ne serez pas fâchés, je suppose, mes jeunes amis, de les connaître.

Dans une vaste salle, dont les murs sont blanchis à la chaux, se tiennent une centaine d'enfants environ, depuis l'âge de cinq jusqu'à l'âge de douze ans. Les élèves sont assis devant des tables de bois noir formant amphithéâtre, c'est-à-dire dont le premier rang est beaucoup moins élevé que le dernier. Le maître d'école, un petit manteau noir sur les épaules, un petit rabat blanc sous le menton, tient, à la portée de sa main, la férule et le martinet dont il ne se sépare jamais ; car alors on fouettait les enfants, on fouettait même les jeunes gens dans les colléges, qui entretenaient des hommes dont c'était la seule attribution. Malheur à celui qui, sur les registres de ces derniers établissements, obtenait des notes comme *tenax*, *mendax*, *peracer*, *vitiosus ;* eût-il eu dix-huit ans, il était fouetté, et, de plus, il était exposé, s'il persistait, à voir un jour écrit en marge, à côté de son nom, *rejiciendus ;* celui qui n'était signalé que comme *piger*, *mollis*, *distractus*, voyait souvent le mot *retinendus* accolé à son nom comme épithète nouvelle. Mais heureux ceux qui méritaient les titres de *docilis*, *pius*, *modestus*, *diligens :* à ceux-là tous les éloges, et à la distribution des prix.

qui clôt la fin de l'année, la faveur de remplir un rôle dans la tragédie classique qui anime cette solennité. On fouettait beaucoup, vous disais-je tout à l'heure, oui, et les fils des plus grands seigneurs, ceux des princes du sang même, n'en étaient pas exempts. A cette occasion, je me rappelle une anecdote qui vient à l'appui de ce que j'avance.

Dans son enfance, Louis XIV n'était pas toujours d'une docilité exemplaire, et souvent la reine-mère, Anne d'Autriche, se croyait dans la nécessité de le faire corriger manuellement. L'homme chargé de cette inquiétante fonction ne s'en acquittait jamais que masqué, tant on craignait le souvenir vindicatif du jeune roi, qui annonçait déjà ce caractère implacable qu'il montra dans la suite. Un jour que, le matin, le petit prince avait été fouetté, la reine, sa mère, vint, comme d'habitude, le saluer à l'heure de sa réception officielle, et, comme d'habitude aussi, elle ne lui épargna pas les amples révérences. « Eh! mon Dieu, madame, lui dit brusquement Louis, épargnez-vous toutes ces révérences, et ne me faites pas donner le fouet! » Le mot n'était peut-être pas suffisamment respectueux, mais il ne manquait pas d'à-propos, il faut en convenir.

Assis sur un fauteuil de bois élevé de deux marches, le maître trône au-dessus de toute sa nombreuse classe. Il fait lire, réciter les plus petits garçons, écrire les plus grands, d'après la méthode du célèbre maître d'écriture Blégny, ou celle de Gangneur, ou il les fait chiffrer, d'après le livre des comptes faits du sieur Barême. A ces quatre facultés se bornait l'enseignement élémentaire dans la première moitié du dix-septième siècle. Au lieu de nommer l'élève qui doit réciter, lire ou parler, le maître le vise avec un petit instrument de bois, armé d'un claquet, appelé signal, sur lequel les élèves portent les yeux aussitôt qu'ils l'entendent. A l'instant qu'un nouvel élève est visé, celui qui parle cesse, et celui qui est visé commence. Les classes s'ouvrent par des chants qui se renouvellent d'heure en heure.

La Saint-Nicolas était la fête des petites et moyennes écoles. Ce jour-là, tous les élèves de chaque quartier, dans leurs plus beaux habits, s'en allaient, dès le matin, réunis sous leur maître, entendre la grand'messe à leur paroisse, puis, sur le produit de la cotisation recueillie la veille, on revenait collationner à l'école, c'est-à-dire se bourrer de gâteaux et de fruits, de marrons rôtis, arrosés de cidre ou d'eau de sirop; ensuite de quoi on se promenait processionnellement par les rues du quartier, portant en tête la bannière de soie à franges d'or du grand saint, musique en tête, tambours, flûtes, fifres et violons, et reprenant en chœur ce chant, dont le vieux et naïf Pasquier ne nous a conservé que ce refrain :

« Vive enfance et son alliance,
« Vive enfance et le roi aussi... »

Je vous laisse à penser si ce jour était recherché des jeunes garçons, et si Tancrède n'avait pas motif de se désoler du refus que lui opposait sa mère de le laisser assister à toutes ces joies!...

Le voilà donc, le charmant enfant, parcourant la ville avec ses camarades. C'était pour chacun d'eux l'occasion de faire montre envers tous des présents dus à saint Nicolas. Or, il y avait profusion de jouets et de friandises dans cette petite foule: c'était entre eux à qui ferait valoir sa propriété. Inépuisable sujet de disputes! La vanité est de tous les âges. Elle prend, hélas! l'homme au sortir du berceau et le conduit jusqu'au delà de la tombe. A sept ans, il s'enorgueillit d'un sabre de fer-blanc ou d'un fusil de bois; à trente ans, il s'enorgueillit d'un titre vide et sonore... Le canon de Tancrède eut tous les honneurs de la journée; il fut admiré sur tous les tons exclamatifs, il fut envié. Tancrède était dans la joie de son cœur; mais c'était un singulier caractère que celui de cet enfant : il semblait participer de la générosité du paladin fameux dont il portait le nom. Au plaisir de posséder, il préférait le plaisir de donner; noble et vif plaisir, en effet, quand on le satisfait pru-

demment, et qu'il ne conduit pas à une aveugle prodigalité. Or, en passant dans la rue Saint-Denis, un embarras de voitures (ce n'était pas chose rare à Paris alors plus qu'aujourd'hui) arrêta les écoliers. Beaucoup de passants aussi s'arrêtèrent, et au bout de quelques instants le désordre se mit dans les rangs de la bande joyeuse; les enfants se mêlèrent avec les passants, en attendant l'instant de se remettre en marche. Or, à côté de Tancrède se trouvait arrêté un jeune garçon de huit ou neuf ans environ, accompagné de son précepteur qui lui servait aussi de valet de chambre. Cet enfant, beau comme Tancrède, mais d'une nature moins vive, moins énergique, aussi blond que l'autre était brun, aussi délicat que l'autre était robuste, portait le costume des enfants nobles : feutre à plumes blanches, souliers carrés du bout, à talons élevés, à flots de rubans, le bas de soie tiré sur la jambe; chausses larges, ouvertes sur les hanches avec des rubans pendants sur le côté extérieur du genou, justaucorps de velours noir rayé d'or, soubreveste de soie nacarat, ayant au coude, pour laisser voir la fine batiste de la chemise, des crevés longs, maintenus avec des flots de rubans qu'on prodiguait alors dans le costume des hommes; les règnes de Louis XIII et de Louis XIV sont aussi les règnes de la dentelle et des rubans. Notre contact avec l'Espagne, pendant la Ligue, nos guerres avec cette nation sous le long gouvernement de Richelieu, produisaient leurs conséquences. Le génie chevaleresque et un peu théâtral de l'Espagne réagissait sur nos mœurs; notre littérature et notre costume s'en imprégnaient profondément. Le précepteur du jeune garçon portait un costume sévère qui tenait le milieu entre l'habit clérical et l'habit séculier.

— Oh! voyez donc, Urbain, le joli canon! s'écria l'enfant, désignant en même temps du doigt le canon que Tancrède traînait à sa suite...

— Voulez-vous le voir plus à votre aise? se hâta de dire Tancrède; puis, avant même qu'il n'eût reçu la réponse à sa proposition, il présenta à son interlocuteur le jouet objet de son admiration.

— Oh! mais voyez quelle perfection dans l'ensemble, Urbain? avez-vous jamais rien admiré de plus fini dans ses détails mignons! Je voudrais bien en posséder un semblable! Vous en ferez pour moi la demande à mon oncle le cardinal, n'est-ce pas, Urbain? »

Urbain fit une assez triste mine à cette proposition; elle l'embarrassait évidemment; aussi ne se pressait-il pas de répondre.

« Eh bien, Urbain, vous me ferez ce plaisir, n'est-ce pas? insista le pupille.

— Oui, monsieur le chevalier, et ce serait avec empressement, si je ne craignais de ne pas réussir...

— Pourquoi donc, Urbain?... Doutez-vous de l'affection que me porte monsieur le cardinal?

— Non, sans doute, monsieur le chevalier; mais monseigneur le cardinal aime le roi aussi, et cependant, vous le savez, il ne lui a laissé que deux paires de draps... et quels draps encore!... Dernièrement le roi, voulant sortir, s'est trouvé dans l'impossibilité de le faire; ses équipages étaient réduits à deux carrosses, et si délabrés, qu'il n'y a pas de marchand un peu riche qui n'en ait de plus beaux. Monseigneur le cardinal est très-économe, monsieur le chevalier.

— Vous voulez dire avare, Urbain, et vous avez raison. Allons, ajouta-t-il avec un soupir de regret, il faut renoncer à mon désir, je le vois bien... et il voulut rendre à Tancrède son merveilleux canon.

— Gardez-le, monsieur, lui dit aussitôt Tancrède avec une courtoisie de geste et de regards qu'on n'eût pu attendre de lui. Gardez-le, vous me ferez honneur et plaisir.

— Quoi, vraiment, vous consentiriez à vous en priver pour moi... Oh! je ne souffrirais pas!...

— Je vous en prie, monsieur, vous ne savez pas quelle joie j'éprouve à vous l'offrir; d'ailleurs, ne craignez pas de me priver. Je ne suis que le fils d'un marchand, mais mon père n'est pas avare, et j'ai plus de jouets que je n'en veux. »

Le précepteur faisait signe à son élève de refuser : celui-ci ne le vit pas ou ne voulut pas voir.

« Cela étant, reprit-il, j'accepte. Dites-moi seulement votre nom, afin qu'à l'occasion je m'en souvienne.

— Je m'appelle Tancrède Lebon.

— Eh bien, Tancrède, si jamais vous avez besoin de moi, quand nous serons plus grands tous deux, prenez cette carte où est gravé mon nom, et venez me demander au palais Cardinal en la présentant. »

Tancrède, qui ne lisait pas encore très-couramment, ne voulut pas montrer son ignorance au petit chevalier, et mit sa carte dans sa poche sans même y jeter les yeux. Tous deux se séparèrent avec des démonstrations amicales.

A ce moment, les chevaux d'une des voitures arrêtées s'emportèrent; dans leur fougue, ils brisèrent une charrette et blessèrent une ou deux personnes. Aussitôt ce furent des cris d'effroi, un tumulte à ne pas s'entendre : chacun se précipitait aveuglément du côté opposé; on se poussait, on se bousculait les uns sur les autres, et, comme il arrive toujours en pareil cas, on ne fit qu'accroître l'embarras. Tout à coup un cri surmonte tout le bruit. La voix qui donnait ce signal de détresse était celle d'un enfant, mais elle était si perçante, qu'elle fut entendue de chacun. Elle indiquait ou une douleur bien vive, ou la crainte d'un grand danger.

Au milieu de cette foule effrayée, il y avait des mères à qui ce cri rappela leurs enfants; elles en tressaillirent jusqu'au fond des entrailles, et se précipitèrent vers l'endroit d'où il s'était élevé, toutes prêtes à porter aide et protection à celui qui semblait les appeler à son secours. En vain elles s'informèrent; chacun avait bien entendu la même voix, mais, occupé de son propre danger, nul n'y avait prêté d'attention. Un vieillard seul assura avoir vu de loin deux hommes de mauvaise mine se jeter sur un petit écolier; l'un d'eux lui placer un mouchoir sur la bouche, tandis que l'autre l'enlevait enveloppé dans son grand manteau ; ce crime audacieux

s'était commis avec une promptitude extraordinaire en plein soleil et sous les yeux de plus de deux cents personnes. On ne sut même pas sur l'heure quelle en était la victime. Mais quand la voie publique, débarrassée des voitures, rendit la circulation libre aux passants, les camarades de Tancrède remarquèrent qu'il n'était plus parmi eux ; on l'appela inutilement ; le soir il ne parut pas non plus à la comédie des petites écoles.

Il y eut, ce jour-là, une grande désolation chez maître Lebon ; la bourgeoise passa la nuit à pleurer ; les pressentiments maternels de dame Scolastique ne l'avaient donc pas trompée !... nous n'essaierons pas de rendre son désespoir.

Le lendemain le cordier fit sa déposition au *parlouer* des bourgeois ; on réclama Tancrède à tous les carrefours au bruit de la caisse, promettant récompense à celui qui le ramènerait : on ne le ramena pas ; recherches, perquisitions, promesses, rien ne réussit : le pauvre enfant était décidément perdu pour sa famille et pour les bonnes gens qui lui en avaient tenu lieu jusque-là.

Nous le retrouverons dans la suite de ce livre, et vous vous intéresserez sans doute, jeunes lecteurs, aux étranges vicissitudes de sa destinée.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA COUR DES MIRACLES.

Sommaire.

Les truands en famille. — Le roi de Thunes. — La monarchie des gueux. — Le pré des gueux. — Apprentissage, examen, épreuve d'un mion. — Tancrède parmi les truands. — Les chevaliers d'industrie. — Nouvel apprentissage. — Les tours de gibecière. — Réception d'un bachelier. — Les tireurs. — La comédie des costumes. — Les chevaliers d'osier. — Une révélation nocturne. — La garde bourgeoise et la maréchaussée. — Le cheval de bronze. — Tancrède se sauve. — Le chevalier de Mancini. — Encore le rôdeur. — Tancrède au palais Cardinal.

Au centre de ce quartier de Paris qu'on appelait le Marais, complétement isolé de toutes les habitations voisines, s'élevait encore, en 1647, un immense bâtiment. Au milieu de ce bâtiment s'ouvrait une vaste cour que fermait hermétiquement une lourde porte à deux battants. Rien de plus silencieux que cette maison pendant le jour, on l'aurait crue inhabitée; mais sitôt que venait la nuit, elle s'emplissait de bruits fantastiques; les habitants du voisinage s'effrayaient d'entendre alors des gémissements mêlés à des rires éclatants, des chants orgiaques et des imprécations, des cliquetis stridents de vaisselles brisées violemment, aux sons de la viole et

de la cornemuse, un tapage inouï, un vacarme infernal. Ce lieu s'appelait *la Cour des Miracles :* si vous êtes curieux de savoir d'où lui venait ce nom, pénétrez-y avec moi, et les faits dont vous allez être témoins vous expliqueront suffisamment le nom, la nature et la destination de cet antre affreux.

Six heures viennent de sonner aux paroisses du Marais ; c'est en hiver l'heure où la Cour des Miracles se peuple. Coup sur coup, la porte s'ouvre sur une figure étrange et se referme aussitôt. Parmi les arrivants, les uns sont seuls, les autres se présentent par groupes de six ou huit individus, d'autres enfin par bandes plus nombreuses. Dans leur foule, vous rencontrez des estropiés, des manchots, des boiteux, des borgnes, des sourds-muets, des aveugles ; c'est l'assemblage navrant de toutes les misères humaines : leur vue seule vous toucherait de compassion ; mais suivez-les dans leur retraite !... A peine y ont-ils pénétré, que d'incroyables métamorphoses s'opèrent en eux : le borgne met dans sa poche l'emplâtre qui lui couvrait l'œil, et soudain son œil redevient sain ; l'aveugle perd son regard fixe et atone : il y voit mieux que vous et moi ; le manchot jette à ses pieds sa souquenille, et, surprise nouvelle, de dessous sa veste sort un bras qu'il avait habilement lié le long des reins ; le boiteux repousse avec mépris ses inutiles béquilles : tout à l'heure il va danser une sarabande ; ici, il n'y a plus que des hommes sains et robustes, bien conformés, animés d'un vigoureux appétit, et surtout brûlant d'une soif inextinguible : attendez quelques instants, et ils vous en fourniront la preuve.

Autour de tables dressées dans les immenses salles du rez-de-chaussée se pressent plus de trois cents de ces figures tour à tour hardies, inquiétantes, bouffonnes, dolentes, rieuses, hypocrites, audacieuses, cafardes, que le crayon de Callot a reproduites si heureusement. Les haillons ingénieusement drapés, merveilleusement rapiécés, les guenilles les plus inouïes par la forme et par la couleur, ou plutôt par l'absence de formes et de couleurs, se rencontrent à chaque pas : les couvre-chefs seuls de ces hommes

exerceraient longtemps le burin du plus fécond artiste : que dire des chaussures ? il y a là des choses inimaginables, c'est un tohu-bohu sans nom. Voyez ce personnage qui porte fièrement la moustache relevée et la barbe en pointe ; un feutre orné d'une longue plume de coq ombrage son front, mais ce feutre est presque entièrement dépouillé de poils, et offre à sa partie interne une profonde échancrure qui le dessine à plat à barbe ; un manteau dont les bords ressemblent à de la frange, ou plutôt à du feston ; des bottes à entonnoir, l'une jaune, l'autre rouge, où se dessinent encore des restes de dentelles, ouvertes sur les côtés de l'empeigne, fendues au cou-de-pied, usées, machurées, déchiquetées, boueuses, éculées jusque sur les tiges, complètent le costume de l'individu. Quels soins, quelle intelligence il lui a fallu pour arriver à réunir tous ces détails, pour obtenir ce désordre habilement étudié ! Aussi il porte sur tous ses voisins un regard hautain ; c'est le modèle et la gloire des *narquois*.

Chacun tire sa cuillère de sa pochette, et s'apprête à déployer ses moyens gastronomiques. Chaque table est couverte d'un napperon de toile rousse de Laval : là vont apparaître toutes sortes de morceaux de rôt, gros, petits, gras, maigres, de mouton, de volaille, de gibier, provenant de la desserte des grandes dames et des seigneurs. Il n'y a rien d'entier ; il en est de même de la pâtisserie, de la brioche ou du cousin. Des mions, vêtus de souquenilles rapiécées, font de temps en temps le tour des tables, portant sur la tête une grande corbeille remplie de chanteaux, de quignons, de morceaux de pain de toutes les couleurs, de toutes les qualités, les uns tendres, les autres rassis, les autres durs. Quant aux bouteilles, si elles sont remplies d'un mélange de toute espèce de vins, je puis vous assurer que le mélange est bon.

Le souper fini, on passe dans une salle restée vide jusque-là.

Tout à coup le bruit cesse comme par enchantement, et l'on entend répéter à demi-voix de tous côtés : « Le roi, voici le roi ! » C'est en effet le roi de Thunes, le roi des mendiants, qui s'avance



La Cour du Roi de Thune.

majestueusement au milieu de ses sujets, escorté de la reine, des princes du sang, des archi-suppôts et de toute sa cour. Sa lourde majesté paraît plus ridicule encore par la richesse clinquante de son costume ; c'est la parodie complète et bouffonne de ce qu'il y a de plus grand dans le monde après Dieu.

Le conseil prit place sur des bancs disposés à cet effet, et l'examen des *mions* commença : quinze ou vingt enfants à demi-nus se présentèrent d'un air effronté ; auprès d'eux se tenait un homme d'une haute stature, armé d'un nerf de bœuf destiné à corriger les mal-appris. « A toi d'abord, La Caille, approche et réponds », dit le roi de Thunes.

Personne ne répondant, le roi répéta son appel en ordonnant à son ministre de la justice, sorte d'Hercule brutal qui avait nom Bénédict, de lui amener de force le récalcitrant.

« La Caille, hohé ! La Caille, n'entends-tu pas que Sa Majesté t'appelle ? » cria celui-ci en saisissant dans la foule un enfant de dix à douze ans, qu'il amena en présence du conseil, non sans lui appliquer sur les épaules deux ou trois coups de nerf de bœuf, en manière d'avertissement, sans doute.

Contre l'attente générale, le jeune garçon ainsi battu ne versa pas une larme, ne proféra pas un cri ; mais arrivé devant le roi déguenillé, il lui jeta un regard de mépris, en lui disant :

« Que me voulez-vous ? Je ne m'appelle pas La Caille, vous le savez bien, et je ne reconnais pas votre autorité.

— Vraiment ! Eh bien, tu vas la reconnaître. Enseigne-lui que je suis le maître ici, Bénédict. »

Le géant ne comprit que trop bien la pensée du monarque argotier, et plusieurs coups se succédèrent encore sur les épaules du petit rebelle. Il les endura comme la première fois, sans sourciller. « Eh bien ! reprit le chef, sais-tu ton nom maintenant ?

— Oui, répondit énergiquement l'enfant, et je sais le tien aussi : je m'appelle Tancrède Lebon, et toi François Durut, qu'on nommera bientôt François-le-Pendu ! »

Toute l'assemblée se prit à rire en battant des mains à cette vive apostrophe; le roi seul ne riait pas. Le dépit et la colère se lisaient dans ses petits yeux gris.

« Ah! ah! mon garçon, reprit-il en dissimulant mal sa vexation, tu fais de l'esprit!... Voyons si tu en auras jusqu'au bout... Bénédict, compte-lui les lettres de son nom sur les épaules, afin qu'il ne les oublie plus. »

Bénédict, sans se faire prier, administra huit coups de nerf de bœuf à Tancrède, qui luttait ainsi contre la puissance du roi des mendiants. Comment se trouvait-il transporté dans cette mauvaise société? C'est ce que nous saurons par la suite.

Tancrède parut aussi insensible que la première fois à ce nouveau supplice, et relevant la tête, il s'adressa ainsi à son persécuteur : « Tes mauvais traitements ne peuvent rien sur moi; demande-le à ton bourreau : plus d'une fois j'ai déjà lassé sa cruauté : il m'a vu brisé, sanglant, couvert de plaies, prêt à mourir, et je n'ai jamais cédé, je ne céderai jamais; épargne-toi donc une barbarie inutile; fais-moi plutôt tuer tout de suite, si tu l'oses!

— Et qui t'assure que je ne l'oserais pas?

— Tu oublies que le gentilhomme par l'ordre de qui tu m'as enlevé t'a défendu d'attenter à ma vie sous peine de la mort. Ne le nie pas, je l'ai entendu au moment où il te quittait après être venu s'assurer ici que tu avais bien accompli le crime pour lequel il t'a si magnifiquement payé. »

Le roi de Thunes se mordit les lèvres jusqu'au sang, et ne répondit pas d'abord; il prit à part ses conseillers et les consulta. « Il faut pour l'exemple que la justice ait son cours. » Telle fut la réponse de tous.

« D'après l'avis unanime du conseil, reprit le roi en reprenant sa place, La Caille, ton interrogatoire va continuer, et tu subiras la punition réservée à ceux qui répondent mal. Trois coups pour chaque mauvaise réponse. D'abord, quel est le devoir d'un bon *mion?* réponds... »

Tancrède n'opposant qu'un silence dédaigneux à cette question, Bénédict le frappa trois fois. « A toi, l'Enflé, » dit le roi, s'adressant au néophyte le plus proche de Tancrède. L'enfant interpellé répondit d'un air hardi :

« Miauler devant les passants d'une voix fort douce, fort mignarde, fort agréable ; sauter, danser, demander sa vie aussi gaiement que les petits Auvergnats ; n'être jamais enroué, toujours à demi nu ; mourir toujours de faim, en paroles au moins, et ne lâcher le passant qu'après avoir été refusé neuf fois.

— Bravo ! cria l'assemblée, bien répondu !

— Oui, ajouta le roi, ceci prouve une excellente éducation. Encore à toi, La Caille... Une question d'histoire... Comment est mort le dernier roi de Thunes, mon prédécesseur ?

— Pendu, comme tu le seras bientôt, » répliqua vivement Tancrède ; je te l'ai déjà dit.

A cette réponse irrévérencieuse, le roi consulta du regard ses conseillers : ceux-ci, effrayés de l'entêtement de Tancrède, furent d'avis de ne pas donner suite à cet incident. Le roi passa donc à un autre mion.

« L'Enrhumé, dis-nous un peu comment est organisée la monarchie des argotiers.

— En tête, répondit d'une voix sourde celui qu'on appelait l'Enrhumé, en tête le roi ; puis autour de lui les archi-suppôts, les cagoux et leurs dignitaires, enfin les gouverneurs de provinces.

— Très-bien, l'Enrhumé ; le conseil, en témoignage de sa satisfaction, te décerne trois cruches de vin que tu partageras avec tes amis... Revenons à La Caille... Comment doit-on aborder le roi quand on a une grâce à lui demander ?... »

Nouveau silence de Tancrède, nouvelle torture.

« A toi, Gros-Bec, poursuivit François Durut en s'adressant au néophyte suivant !

— On se prosterne jusqu'à terre ; on ne l'aborde qu'en marchant à quatre pattes... » Et, pour mieux se faire comprendre, Gros-

Bec se prosterna et marcha si drôlement à quatre pattes devant le roi, que celui-ci ne put s'empêcher de rire ouvertement; toute l'assemblée l'imita.

« Très-bien, très-bien, repartit François Durut quand le silence fut rétabli : Gros-Bec, tu es un courtisan, un vil flatteur; n'importe... tu plais à Notre Majesté : nous te décernons la décoration du *Tesson de grès*.

— Merci, très-gracieux souverain.

— A toi, La Caille, reprit le monarque en guenilles : combien la monarchie des gueux compte-t-elle de sujets en France, et comment les divise-t-on?... »

Nouveau silence, nouveau supplice.

« A toi, Tête-d'Étoupes, » reprit le roi en s'adressant à un cinquième candidat.

Tête-d'Étoupes s'avança de deux pas, et, après s'être humblement incliné, il débita ce qui suit avec un aplomb imperturbable :

« Le nombre des sujets de la monarchie des *gueux* ou *argotiers* s'élève au moins à cinq cent mille en France; on les divise en dix classes, savoir :

1° Les *malingreux*, qui savent se pâlir et se donner l'air poitrinaire, comme aux siècles passés;

2° Les *piètres*, qui s'étudient à marcher sur des béquilles, et se font boiteux, pieds-bots ou bancals;

3° Les *sabuleux*, qui imitent le mal de la Saint-Jean; ils ont inventé tout nouvellement l'eau de savon avec laquelle ils jettent par la bouche une écume plus naturelle que celle des véritables malades;

4° Les *francs-mitous*, qui tremblent de tous leurs membres comme si la fièvre les dévorait;

5° Les *hubins*, qui se font passer pour maniaques en contrefaisant, par instants, la rage qui distingue ceux-ci;

6° Les *hydropiques*, qui s'enflent ingénieusement le ventre;

7° Les *riffodés*, qui varient continuellement le récit de l'incendie de leurs magasins; ils ont tout brûlé, jusqu'à leur habit, jusqu'à leurs chausses, et, selon le genre de leurs auditeurs, ils ont perdu deux mille livres, ou cent mille livres, ou des millions;

8° Les *joueurs des ponts et des promenades*, les plus gais des argotiers; les enfants qu'ils louent, achètent ou enlèvent pour les dresser tout jeunes à leur profession, font leur plus grand bénéfice;

9° Les *estropiats* ou *narquois*, qui s'affublent d'une épée et racontent toutes les batailles fameuses auxquelles ils n'ont pas même assisté de bien loin, quoiqu'ils prétendent y avoir été criblés de blessures et y avoir perdu au moins l'un de leurs membres;

10° Enfin, les *polissons*, la dernière classe des argotiers. Ils portent pour uniforme le chapeau défoncé et la gourde au côté, fréquentent les couvents, dont les soupes les nourrissent.

— Bien! très-bien! s'écria l'assemblée ravie des connaissances déployées par le candidat.

— Silence! » cria le roi de Thunes; puis quand ce silence fut établi : « Oui, très-bien, Tête-d'Étoupes, et, pour preuve, je te fais *chevalier de l'Écuelle*. Maintenant à toi encore, La Caille... »

Pendant tout le temps que dura le discours de Tête-d'Étoupes, Trancrède était resté impassible, le dédain sur les lèvres, le dégoût dans le cœur, et détournant la tête avec mépris. Aux derniers mots du roi, le géant s'apprêta de nouveau à frapper; à ce moment une voix fait entendre ces mots : « Attendez! attendez! » Un homme fend la foule, et courant à Tancrède les bras ouverts : « Tancrède! ce cher enfant! je le retrouve donc enfin! Dieu soit béni! Ne me reconnais-tu pas, mon bon ami? »

En même temps il prodigue au jeune homme les démonstrations de tendresse les plus exagérées. Tancrède, d'abord ému, se remet promptement et promène sur ce nouveau personnage un regard

méfiant : il ne lui semble pas avoir aucun souvenir, même confus, de cet homme : « Qui êtes-vous? lui dit-il.

— Ah! malheureux! tu ne me reconnais pas! voilà ce que je craignais! Comment, tu ne reconnais pas le chevalier d'Escrompignac, l'un des meilleurs amis de ton père! Hélas! il me l'avait bien dit à son lit de mort... »

Ce personnage, dont vous suspectez sans doute à bon droit la véracité, disait pourtant la vérité sans le savoir peut-être. Oui, le pauvre M. Lebon était mort, et sa digne épouse n'avait pas tardé à le suivre au tombeau.

« Quoi! mon père est mort? s'écria Tancrède en pâlissant.

— Oui! hélas! mon pauvre petit, et sa bonne femme aussi... Ah! quand je me représente ce triste tableau, je ne puis arrêter mes larmes... » Pour donner plus de poids à ses paroles, le chevalier d'Escrompignac tira de sa poche un mouchoir de batiste brodée, et le porta à ses yeux en faisant entendre quelques gémissements. Tancrède, touché de ces marques de douleur, éclate lui-même en sanglots. S'il jetait un regard autour de lui, il verrait un étrange sourire briller dans tous les yeux, se dessiner sur toutes les bouches ; mais à cet âge et dans une telle circonstance, se méfie-t-on de pareils témoignages? « Ah! emmenez-moi vite d'ici, monsieur le chevalier! s'écria enfin l'enfant.

— Oui! oui, cher Tancrède! je ne suis venu que pour cela, réplique le chevalier... Je suis ton unique appui maintenant, et ma protection ne te manquera jamais. » Se tournant aussitôt vers le roi : « Çà, maître truand, et vous, misérables, qu'on me livre passage, ou j'appelle mes gens, qui m'attendent dans la cour.

— Mais.... monsieur le chevalier, balbutia Durut.

— Il n'y a pas de mais... Je veux bien te pardonner, à la condition que tu me livres de suite ce cher enfant ; sinon, demain je fais ma déposition au prévôt de l'hôtel, et avant dix jours cinq ou six d'entre vous seront pendus haut et court... vous y pouvez compter.

— Laissez passer monsieur le chevalier, s'écria le roi des gueux avec toutes les apparences de l'effroi; laissez-le passer avec Tancrède; trop heureux si, à ce prix, il daigne s'engager à nous oublier.

— Méritez-vous qu'on pense à vous, vile engeance! Çà, Tancrède, mon fils, sortons vite de ce repaire immonde. Je ferai brûler les habits que je porte en ce moment, tant ils sont imprégnés des exhalaisons de cette laide populace! »

D'un pas rapide il sortit de la salle de réunion, accompagné par Trancède. A peine les portes furent-elles refermées derrière lui, qu'un immense éclat de rire retentit sous les voûtes.

« Allons! le voilà en bonnes mains! s'écria le roi de Thunes: un jour il nous reviendra de lui-même. »

Une chaise à porteurs de deux places attendait dans la rue le chevalier d'Escrompignac : il y monta avec son pupille, et donna ordre qu'on le conduisît à son hôtel, rue des Tournelles.

Auprès de l'horrible séjour qu'il avait habité pendant trois ans, cet hôtel parut à Tancrède un lieu de délices. Les meubles en étaient bien un peu dépareillés, un peu délabrés, les tentures un peu fanées; mais, malgré tout cela, on y retrouvait une certaine élégance qui tout d'abord plut à notre héros.

Il eût fallu, pour en juger autrement, être infiniment plus connaisseur que ne l'était Tancrède.

Le désordre qui signalait l'ameublement du chevalier se retrouvait dans sa toilette. Il portait les rhingraves de velours et les soubrevestes de soie avec des flots de rubans, les manchettes de dentelles et les bas de soie; mais soie, velours, dentelles et rubans étaient ordinairement flétris, tachés et déchirés plutôt qu'usés; cependant, le chevalier riait si volontiers lui-même, et tout le premier, avec tant d'esprit et d'aisance de ce qu'il appelait son insouciance en fait de vêtements, qu'on ne pouvait tout au plus que le traiter d'original. La société qu'il recevait se composait, disait-il, de cadets de familles illustres autant que la sienne, mais comme

lui peu favorisés de la fortune ; c'étaient au demeurant d'excellents gentilshommes que les chevaliers de Pageville, de Favimont, de Turbicourt, de Roustignac, du Lac, de la Rivière, de la Ville, des Marest, de la Forêt, de la Place, de l'Église, et cent autres noms aussi illustres que j'oublie, car il recevait nombreuse compagnie, le chevalier d'Escrompignac. Il semblait que tous les substantifs de localité tinssent à honneur d'avoir auprès de lui un noble représentant.

Si les hôtes du chevalier n'étaient pas de la première noblesse, en revanche, aucune maison de France et de Navarre n'eût pu leur disputer le prix de la gaieté. Ce n'étaient que joies et festins, jeux et parties de plaisir.

Quant aux manières et au langage, Tancrède ne se rappelait pas avoir rien vu de si recherché; évidemment, tous ces gens-là avaient fréquenté ou fréquentaient la cour du jeune roi, ainsi qu'ils s'en vantaient; sans cela, où eussent-ils pris cette dextérité élégante, cette promptitude charmante qui les faisait remarquer en toutes choses? Que de fois le jeune homme se prit à rire en leur voyant exécuter avec souplesse les tours de cartes les plus à la mode, les tours de gibecière, le jeu des gobelets, le jeu des dés pipés, celui des cartes bizeautées : simples et innocentes distractions des cadets de bonne famille, selon leur expression. Tantôt, en riant, on lui escamotait son déjeuner et on lui enseignait à escamoter celui des autres. Comme il s'amusait au jeu du *filou*, qui donna plus tard son nom à ceux qui y réussissaient le mieux! Comme il riait quand, par une imperceptible inclinaison du casier marqué par des raies noires et rouges, il arrêtait à volonté le cylindre roulant sur la raie perdante ou sur la raie gagnante ; et, loin de s'en fâcher, comme on l'applaudissait de ses progrès dans les belles manières !...

C'était après dîner surtout que la gaieté de nos chevaliers devenait folâtre ; il fallait voir alors comme ils se moquaient agréablement des bourgeois! On allait prendre poste sur les ponts ; et

lorsqu'un d'eux rentrait à l'hôtel avec un manteau garni de dentelles, et par-dessus un manteau bleu galonné d'argent, et par-dessus qu'il avait un manteau rouge galonné d'or; qu'il avait sur la tête un de ces chapeaux ceints d'un large cordon, et un caudebec, un castor, un sous chaque bras, il fallait voir avec quel fou rire, quels applaudissements on accueillait le chevalier *tire-laine.*

D'autres fois, toujours aux dépens des bourgeois et des vilains, on se donnait le plaisir d'une comédie nocturne. Un chevalier, ayant placé sur une ligne plusieurs chevaliers d'osier, demandait hardiment à plusieurs personnes la bourse ou la vie. Et l'on riait bien des terreurs paniques de ces bons bourgeois, qui s'enfuyaient à toutes jambes en jetant sur le pavé leur bourse pleine.

Une distraction bien agréable encore était, en plein jour, de mettre si légèrement la main dans le gousset d'un gros Flamand ou d'un épais Limousin occupé à regarder le cheval de bronze, qu'il ne s'aperçût pas que son argent changeait de poche. Pour arriver à cette perfection, que d'études ne fallait-il pas! Un mannequin tout garni de clochettes était suspendu au plafond par un seul fil; il fallait en vider les poches sans qu'une seule clochette fît entendre sa voix criarde. Quels éloges, quels hourras joyeux on prodiguait au chevalier triomphant! Qui n'eût voulu les mériter comme lui! Tancrède y parvint. Alors on lui attacha pendant une heure, au premier bouton de son parement, un petit ruban rouge; et il fut déclaré bachelier.

Le jeu le plus drôle était celui de tirer le rôt. C'était, le soir, un grand plaisir de voir plusieurs chevaliers revenir portant triomphalement sur l'épaule une broche avec son gigot, tirée de la cuisine d'un rôtisseur.

Souvent le repas était suivi de la comédie domestique ou de la divertissante répétition de ce qui, pendant le jour, s'était réellement fait. Le même chevalier sortait de l'habit de paysan, entrait dans celui de procureur, passait dans celui de gentilhomme, et changeait à chaque fois de voix, d'accent, de formes, de manières,

d'attitudes, presque de taille : il terminait la scène par feindre d'avoir les archers aux trousses ; il se déshabillait, se coiffait d'un bonnet de nuit, et en un clin d'œil se trouvait au lit, dormait, ronflait.

Tancrède avait de nobles instincts : les premiers exemples, les premiers préceptes qu'il avait reçus de maître Jean Lebon et de sa femme avaient laissé des germes heureux dans son cœur ; cependant il n'avait que onze ans, et, depuis l'âge de sept ans, il avait été enlevé à sa famille : dès lors, il n'avait plus eu sous les yeux que l'exemple du mal : on sait cependant avec quelle énergie il avait résisté à tous les moyens qu'on avait mis en œuvre pour le corrompre : mais, cette fois, le vice se présentait sous des dehors attrayants : c'était affaire de distraction, convenable à des cadets de bonne famille, un simple jeu, voilà tout. On lui cachait avec soin le côté sérieux de cette comédie ; on s'appliquait habilement à assoupir en lui les bons sentiments, en même temps qu'on cherchait à éveiller en son âme l'amour du plaisir. L'épreuve était délicate : des esprits plus éclairés, des volontés plus robustes que la sienne eussent pu succomber : aussi ne doit-on pas s'étonner que Tancrède se soit laissé d'abord aller à ce joyeux entraînement ; et s'il ne succomba pas, c'est sans doute à une faveur toute particulière de la divine Providence qu'il dut en rendre grâce.

Un soir, de retour d'un long voyage, un des amis du chevalier resta, par extraordinaire, à coucher chez lui ; une simple cloison séparait le cabinet où reposait Tancrède de la chambre des deux chevaliers. Ce soir-là, précisément, on avait fait de copieuses libations : le vin rend indiscret et bavard. A peine couchés, oubliant la présence de leur petit voisin, les deux amis commencèrent à voix haute une longue conversation dont voici à peu près la substance :

Le chevalier d'Escrompignac. « Sais-tu ce qu'est devenu le chevalier de Blanville ?

Le chevalier des Anses-Étroites. Oui ; il sert dans la marine avec une épée de bois.

— Et le chevalier de la Courte-Paille?

— Il a eu le fouet sur ses épaules et non sur les miennes.

— Et Robert d'Hesdon?

— On l'a mis à la porte de ce monde, ayant au cou une longue cravate de chanvre.

— Je n'ose pas te demander des nouvelle de Guillaume de Puits-sans-Fin?

— Ah! ne m'en parle pas. Je l'ai vu un jour de marché à Vannes, lorsqu'en présence de dix mille témoins on le força, à grands coups de barre, à rendre l'âme.

— Et mes deux cousins, Grégoire Grand-Gosier et Joseph de Garneville font-ils toujours des leurs?

— Non; car ils sont dans les armoires vitrées des chirurgiens, où je t'assure bien qu'il ne leur manque pas le plus petit os. L'Horace de mon ancien collége a bien raison de dire que les enfants ne valent pas leurs pères. Autrefois, les rois prenaient plaisir à nous voir faire sous leurs yeux des tours de chevalerie: depuis ce damné cardinal de Richelieu, qui nous poursuit si cruellement, la profession a bien perdu de son charme! »

Sur ces derniers mots, *le chevalier des Anses-Étroites* poussa un soupir et s'endormit. Son ami l'imita presque aussitôt.

« Oh! oh! se dit Tancrède, qui n'avait pas perdu une syllabe de cette conversation édifiante; voilà donc où conduisent tous ces jolis tours et jeux de chevalerie : à la Grève, à la potence, aux galères. Dieu soit loué de m'avoir éclairé à temps! Je ne resterai pas avec vous, messieurs les gentilshommes de la nuit, et vous pourrez vous amuser sans moi tout à votre aise... Peste! mais c'est à me faire regretter la Cour des Miracles... au moins on n'y volait pas. »

La résolution de Tancrède fut dès lors bien arrêtée; il fallait s'enfuir; mais comment? Il était sans cesse gardé à vue par d'Escrompignac ou par quelqu'un des chevaliers. Il passa ainsi deux années à épier inutilement l'occasion de s'évader. Pour mieux

tromper ses surveillants, il dut dissimuler ses secrets sentiments; il feignit de s'amuser tous les jours davantage de leurs tours d'escroquerie; il déploya même devant eux une grande dextérité aux jeux du mannequin, des cartes, des dés et des gobelets, non sans en frémir intérieurement de honte; il les trompa si bien, qu'on le déclara à l'unanimité un jeune chevalier de grande espérance, et qu'on résolut de lui faire faire ses premières armes. Un soir donc, la réunion des chevaliers étant complète, le maître fit venir Tancrède et l'interrogea publiquement comme il suit :

« Chevalier Tancrède de Cadignac (c'est ainsi qu'on avait baptisé notre pauvre garçon), que veux-tu être?

— Soldat du roi, s'il se peut. »

Le maître, retroussant l'aile de son chapeau, le regarda d'un air sévère, et, le rectifiant : « Sot que tu es! je parle des états de gens d'esprit, de chevalerie, si tu aimes mieux. Veux-tu entrer dans les *boulineux?*

— Eh! que sont les boulineux?

— Ce sont les chevaliers qui exercent leur industrie sur le pavé. Aimes-tu mieux les *campagnards?*

— Eh! que sont les campagnards?

— Ce sont les chevaliers qui vont le long des rives fleuries de la Seine cueillir les habits des baigneurs. As-tu plus de goût pour les *ténébreux?*

— Que font les ténébreux?

— On se présente la nuit dans les carrefours avec un flambeau allumé; on offre aux prudents bourgeois de les accompagner, et, quand on est dans un endroit bien écarté, bien solitaire, bien sombre, bien bon, bien sûr, on tire son éteignoir et on leur fait son compliment dans les ténèbres.

— Je préfère autre chose.

— Oh! tu es ambitieux, je m'en doutais. Tu préfères l'illustration; fais-toi recevoir dans l'ancienne et très-noble *compagnie de la Mathe*, où tu succéderas aux chevaliers de Henri II et de Henri III.

Si tu veux absolument porter le bouquet de plumes et l'épée, nous avons d'autres ordres de chevalerie : les *rodomonts*, par exemple; les *braves*, qui se louent pour couper les oreilles et qui les coupent bien; ils ont succédé aux *mauvais garçons*, qui les coupaient encore mieux.

— Autre chose! autre chose!

— Tu es difficile, certes! Peut-être veux-tu être riche et battre monnaie? En ce cas, si tu deviens bon artiste, tu seras admis dans les souterrains des châteaux; tu auras pour camarades des grands seigneurs, des chevaliers de Saint-Lazare ou du Saint-Esprit, comme leurs nobles parents, et, dans leurs ateliers, chevaliers d'industrie comme nous; choisis!

— La vie au grand air, au clair de lune : tire-laine! tire-laine!

— Va donc pour tire-laine. Demain nous te conduirons sur le Pont-Neuf, à l'heure du rentrer des bourgeois; toute la chevalerie aura les yeux sur toi; fais en sorte de gagner tes éperons! »

Tancrède comptait sur un secours de la Providence : elle ne lui fit pas défaut. Le lendemain, vers les neuf heures du soir, les chevaliers se disséminèrent discrètement sur le Pont-Neuf et dans les alentours; le premier manteau galonné qui passerait était réservé au chevalier de Cadignac. C'était le nouveau nom de Tancrède. Chacun avait les yeux sur lui. Tout à coup, un éclaireur s'avance du côté du Châtelet en donnant le signal de retraite... « Les archers de la maréchaussée! » se dit-on tout bas; et chacun de se précipiter de l'autre côté. Mais là encore nouvel embarras! Un autre éclaireur se précipite vers ses compagnons en déroute en s'écriant : « La garde bourgeoise!... » Ainsi donc, les chevaliers étaient cernés entre deux feux. D'Escrompignac vit le danger si imminent, qu'il ne pensa plus qu'à sa sûreté. « Ma foi! sauve qui peut! » s'écria-t-il en s'enfuyant à toutes jambes par la place du Palais. La troupe en désordre suivit l'exemple de son chef; plusieurs furent pris.

Tancrède échappa au danger par sa présence d'esprit. Il s'élança

sur le piédestal de la statue de Henri IV ; de là, mettant un pied sur la botte du Béarnais et l'autre sur la bride du cheval, il put se placer en croupe derrière le bon roi comme autrefois le meunier Guillaume. Ainsi placé, il assista à toute la scène qui se passait sous lui. La place n'était point encore éclairée, et il faisait une nuit sombre dans laquelle les falots de la garde bourgeoise et du guet n'éclairaient qu'à quelques pas autour d'eux. Tancrède tremblait pourtant qu'un hasard ne le fît découvrir. L'ombre le protégea. Vers le matin, il descendit de son asile et commença à parcourir la ville, fort inquiet de son sort ; où eût-il cherché un asile, puisque ceux qui lui avaient tenu lieu de famille avaient cessé de vivre !

Le hasard le conduisit vers la rue Saint-Honoré ; comme il détournait la rue du Coq, il se trouva inopinément en face d'un homme qui portait le riche costume des seigneurs de la cour. Celui-ci s'arrêta avec surprise devant lui ; puis le considérant attentivement : « C'est lui ! » s'écria-t-il soudain ; et il voulut l'arrêter en le saisissant au collet. Tancrède se débarrassa vivement de son étreinte et s'enfuit en courant de toutes ses forces ; l'inconnu le poursuivait avec une vive ardeur. En cet état, Tancrède perdit tout son sang-froid, et, trouvant au palais Cardinal une petite porte ouverte devant lui, il s'y précipita en la refermant brusquement sur son persécuteur. Un corridor sombre le conduisit à une galerie d'où se faisaient entendre des voix ; il allait se retirer, quand il en sortit un jeune homme un peu plus âgé que lui, mais revêtu du plus riche costume. Tancrède s'arrêta, le nouvel arrivant en fit autant. « Qui es-tu ? dit-il à Tancrède, et que fais-tu en ce lieu ? Qui t'en a ouvert l'entrée ? »

Comme le pauvre Tancrède, tout essoufflé, mais plus interdit encore, ne répondait pas :

« C'est sans doute un voleur ! dit un valet présent à cette scène.

— Moi ! un voleur ! s'écria Tancrède avec un cri d'indignation.

— Oui, un voleur ! qu'on le fouille, reprit le même personnage. »

Aussitôt dit, aussitôt fait : mais on ne trouva rien sur Tancrède,

rien qu'une carte écussonnée aux armes de Mazarin avec cette indication : *le chevalier Mancini.*

En entendant ce mot, le jeune seigneur saisit vivement la carte, puis s'approchant de Tancrède et l'examinant avec attention : « Oui ! s'écria-t-il, c'est lui ! N'est-ce pas vous qui, il y a cinq ans environ, dans la rue Montorgueil, le jour de la fête des petites écoles, me fîtes don d'un charmant petit canon avec tout son attirail de guerre ?

— Je ne me rappelle pas, monseigneur, et ne sais comment cette carte se trouve sur moi.

— Oh ! mais moi je me rappelle : et ne fût-ce qu'à cette touffe de cheveux blancs au milieu de vos cheveux noirs, je vous reconnaîtrais entre mille. »

Par une bizarrerie de la nature, Tancrède avait en effet une grosse mèche de cheveux blancs sur le front.

« Mais vous êtes bien changé !

— C'est que j'ai cruellement souffert !...

— Puis-je vous servir ?

— Oh ! beaucoup, et je n'espère qu'en vous.

— Jacques, ayez soin de cet enfant, je vous le recommande. Ce soir, Tancrède, car maintenant je me rappelle jusqu'à votre nom, ce soir nous nous reverrons ; vous me raconterez vos infortunes, et si je puis vous servir, je le ferai, ainsi que je vous le promis, il y a cinq ans ; n'en doutez pas. »

CHAPITRE TROISIÈME

L'HOTEL SOUBISE.

Sommaire.

Julio Mazarini et les siens. — Règlements de l'apprentissage en 1648. — Tancrède apprenti tailleur. — Encore le rôdeur. — Un étrange steeple-chase. — Les menins du roi. — Les exercices du matin. — Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. — Broussel! Broussel! — La cour et le parlement. — Les mazarinades. — Les princes. — Un trait de bravoure de Tancrède. — Il suit son rôdeur. — Une mère! Une sœur! — Un traître démasqué. — Tancrède sert le parlement. — Bataille de Charenton. — Dernière rencontre de Tancrède et de Mancini. — Comment ils finissent tous deux.

Quoique d'une naissance assez obscure, et d'une famille jusque-là fort pauvre, le chevalier Mancini vivait en prince, et recevait la haute éducation des plus nobles enfants de France. C'est qu'il était le neveu du cardinal Mazarin, devenu premier ministre sous la régence d'Anne d'Autriche, la veuve de Louis XIII. Des talents politiques fort remarquables, quoi qu'on en ait dit et qu'on en dise encore peut-être, avaient fait distinguer Julio Mazarini par le grand cardinal à qui il devait succéder. Richelieu aimait à se servir de lui, et le fit souvent avec succès.

Le premier soin du cardinal Mazarin parvenu à la puissance fut

de s'entourer de sa famille. Envers elle seule il se départit de sa lésinerie habituelle; et pendant qu'il refusait une paire de draps et un carrosse au jeune roi, il établissait à grands frais ses nombreuses nièces et ses neveux. C'est là, sans doute, dans sa vie, une tache qu'effacent à peine les grands services qu'il a rendus à la France.

Quoi qu'il en soit, le chevalier Mancini, bien jeune encore, disposait d'une certaine puissance et d'une grande fortune; comme tous ceux des grands gentilshommes de ce temps, son gouverneur, ses précepteurs et ses maîtres n'avaient sur lui qu'une autorité restreinte; on le gênait peu dans sa liberté, souvent même on le consultait sur les ordres qu'on avait à lui donner.

Les heures du chevalier étant en grande partie absorbées par ses maîtres ou par les devoirs inhérents à l'honneur qu'on lui avait accordé de le ranger parmi les *menins* du roi, il ne trouva d'autre moment à donner à Tancrède que celui auquel il recevait ce soir-là même son tailleur.

Celui-ci était un homme simple et bon; il se montra aussi touché que le chevalier des malheurs de Tancrède : après l'avoir écouté en silence, tout en prenant mesure au neveu du cardinal, il l'interrompit brusquement à la fin.

« Aimez-vous le travail? lui dit-il.

— Oh! monsieur, répliqua modestement Tancrède, il ne se passe pas un jour où je n'envie l'existence de ces hommes laborieux qui ne doivent rien qu'à leur labeur de chaque jour. Si vous saviez combien de fois j'ai jeté des yeux jaloux à ces jeunes gens qui, levés avec le soleil et couchés avec lui, emploient toutes leurs heures à gagner honnêtement le pain qui les nourrit! Ceux-là ne font pas le mal, ils ne le pensent même pas, et Dieu les bénit!

— Eh bien! il faut trouver un bon maître, interrompit le tailleur, touché des bons sentiments de Tancrède, et vous mettre sous lui en apprentissage.

— Oh! vous m'y faites songer, maître Legrand! ajouta le chevalier : accepteriez-vous un bon apprenti de ma main?

— Oui, sans doute, monsieur le chevalier, s'il remplissait d'ailleurs les conditions de tout apprentissage.

— Quelles sont ces conditions?

— Engagement de demeurer trois ans dans la maison, ou sinon de payer un dédit de trois cents livres; promesse d'être un bon et fidèle apprenti, respectueux envers le maître, laborieux, docile, soumis à ses devoirs.

— Et quels sont ces devoirs?

— Les voici en peu de mots : un apprenti n'a pas de domestique, il se sert tout seul : ce qui ne l'exempte pas de l'obligation d'être tenu proprement; linge blanc deux fois la semaine, bonnes chaussures, vêtements décents tous les jours, et particulièrement pour suivre le patron et sa femme aux offices religieux, les dimanches et fêtes; de plus, il doit être complaisant, serviable envers les maîtres, et leur rendre en bon fils tous les services que nous exigeons des domestiques. Il doit toujours être le premier levé dans la maison, à cinq heures en été, à six heures en hiver; à lui incombe le soin de nettoyer le magasin, la boutique, l'atelier; il ne doit pas avoir peur de l'eau, non plus que du tripoli et de la craie : les commissions chez les pratiques pour prendre ou reporter les commandes le regardent aussi.

— Eh bien, mon cher Tancrède, cela vous convient-il? demanda alors le chevalier au jeune homme.

— Pouvez-vous me le demander, monsieur le chevalier! le travail, si pénible qu'il fût, me paraîtrait un paradis auprès du vice et de la honte. Je ne vois donc qu'un inconvénient à cet arrangement, où prendrai-je les trois cents livres exigées en dépôt et l'argent nécessaire à mon entretien?

— Que cela ne vous inquiète pas, je m'en charge.

— Quoi! vous auriez cette générosité? Que ne vous devrai-je pas!

— Laissez! laissez! mes finances ne s'en apercevront guère, et si jamais M. le cardinal est instruit de tout ceci, il ne m'en voudra

pas, je vous en réponds. Ainsi voilà qui est convenu, à partir de ce moment, vous êtes l'apprenti de maître Legrand. »

Le nouvel apprenti et son patron se retirèrent satisfaits tous deux de leur mutuel engagement. Nous ne suivrons pas Tancrède dans sa nouvelle position; il était actif, docile, adroit, complaisant; il s'efforçait de mériter ainsi la protection du chevalier. Pour un noble cœur, la meilleure, la seule manière de prouver sa reconnaissance d'un service rendu est de se montrer digne de l'intérêt qu'on lui témoigne. Maître Legrand était un brave homme, doux de formes et de cœur, foncièrement honnête et sensible, quoiqu'il mît un amour-propre mal entendu à nier cette dernière qualité. Il apprécia les vertus de Tancrède et s'attacha à lui; bientôt il l'aima comme son fils. Deux ans après son entrée en apprentissage, Tancrède gagnait honorablement sa vie, et son patron lui parlait de lui céder un jour son fonds et sa maîtrise aux conditions les plus favorables, car le jeune homme avait confectionné son chef-d'œuvre à la grande satisfaction du maître, qui lui avait immédiatement délivré le titre et le livret de compagnon. Désormais donc, grâce à son habileté, notre héros pouvait se suffire à lui-même : avec l'amour du travail et une sage conduite, un ouvrier est toujours à l'abri du besoin et des tentations de la pauvreté. Il remerciait Dieu dont la providence l'avait si miraculeusement sauvé de la contagion du mal et des mains de ses ennemis. Quoique son imagination lui entr'ouvrît souvent de grands horizons où brillaient des cavaliers vêtus d'or et de soie, parmi lesquels il se voyait caracolant sur un cheval fougueux; quoique un secret instinct le poussât vers les hasards des armes; quoique, dans les rêves ardents qu'il faisait tout éveillé, il tressaillît souvent en se surprenant tout ému aux idées d'une vie de gloire et de luxe, cependant sa raison, plus forte, lui faisait accepter comme un bienfait du ciel cette vie honnête et calme que voulait lui faire maître Legrand; vie monotone peut-être, mais à l'abri des cruelles incertitudes de la puissance; il le bénissait dans le fond de son âme.

Les décrets de la sagesse éternelle avaient pourtant décidé autrement de son sort.

Un jour, c'était vers le milieu du mois de décembre de l'année 1648, le temps était glacial, il avait neigé toute la nuit ; un brouillard épais enveloppait la ville. Par un temps pareil, c'est à qui s'enfermera chez soi pour braver auprès d'un bon feu les rigueurs de la saison : il faut des motifs urgents pour décider le citadin à mettre le pied hors de son confortable domicile. Les rues de Paris étaient donc presque désertes. Tancrède, sorti vers dix heures du matin, arpentait à grands pas son chemin, cherchant dans le mouvement un auxiliaire contre le froid ; il reportait au fond du Marais, à un jeune seigneur, une de ces chaudes pelisses fourrées, à la mode dans ce temps, sous le nom de rhingraves. Déjà il avait franchi une grande partie de la rue Saint-Antoine, quand, en détournant la rue de la Culture-Sainte-Catherine, il s'aperçoit que deux hommes le suivent. Dans l'un d'eux il croit reconnaître la figure fatale qui lui est apparue dans tous ses malheurs : il presse le pas ; ces hommes accélèrent aussitôt leur marche. Troublé par cet incident, Tancrède oublie sa commission ; il revient sur ses pas, enfile, sans les reconnaître, toutes les rues qui se présentent devant lui : les mêmes hommes ne le perdent pas un instant de vue, ils gagnent même du terrain sur lui. Effrayé sérieusement, Tancrède précipite ses pas ; ceux qui le suivent l'imitent : éperdu de crainte, notre pauvre jeune homme se prend à courir. Un bruit de pas rapides lui annonce qu'on approche ; alors sa course devient effrénée : il s'élance à perdre haleine. Les rares passants qui le voient s'étonnent de cette poursuite silencieuse, mais nul ne s'en inquiète, et chacun continue tranquillement son chemin : il n'y a rien de pareil à l'apathie d'un citadin qui craint de prendre un rhume en s'arrêtant par un temps froid. Oh ! chers lecteurs, n'imitez jamais ces gens qui laisseraient à leurs pieds un homme mourir de faim, plutôt que d'exposer leur main à l'air pour lui donner quelque menue monnaie : ceux-là ne

sont pas des chrétiens, ce ne sont même pas des hommes. Ne trouvant sur son passage aucun visage doué de cette heureuse expression qui dénote la bienveillance et le dévouement, Tancrède continue sa course rapide ; car, bien qu'il soit en âge de se protéger lui-même, la terreur que lui inspire cet homme est telle qu'elle lui ôte toute présence d'esprit. Cet homme n'est-il pas, en effet, son mauvais génie? On est presque sur ses pas ; il lui semble même sentir sur lui l'haleine de ses persécuteurs. « C'est lui, dit l'un d'eux, je l'ai bien reconnu ; cette fois ne le manquons pas ! » Pauvre Tancrède ! déjà une main nerveuse s'avance pour le saisir... Va-t-il retomber sous le joug de ses oppresseurs? Tout à coup il aperçoit une petite porte ouverte à sa droite ; Tancrède s'y jette comme en un asile que lui ouvre la Providence : un escalier noir et étroit se présente à sa vue, il le monte rapidement ; bientôt un long et riche vestibule s'offre à ses yeux, il y entre sans s'arrêter et tout haletant.

Le jeune homme jette un regard sur ce qui l'entoure ; il est tout surpris de se retrouver au palais Cardinal ; il se calme donc, car il se sent en sûreté. « Bénie soit la très-sainte Trinité, patronne des tailleurs ! » murmura-t-il ; et prenant un ton aussi calme que possible : « Je désire parler à M. le chevalier de Mancini, » dit-il à un valet de garde dans le vestibule.

Celui-ci, qui le reconnaît pour l'avoir vu souvent venir au palais, lui répond avec aménité :

« Vous ne pouvez le voir en ce moment : M. le chevalier et tous les menins du roi sont avec Sa Majesté dans la grande galerie ; asseyez-vous et attendez que Sa Majesté ait terminé sa partie. »

Tancrède ne se fit pas prier pour s'asseoir ; il ne formait qu'un vœu, c'était que la partie durât assez longtemps pour lui permettre de prendre le repos dont il avait tant besoin.

Cependant un bruit d'armes et des commandements militaires se faisaient entendre de la galerie. Tancrède était bien fatigué ; mais quoi ! la curiosité s'éveille si vite à cet âge ! Puis il s'agissait

d'un roi, bien jeune encore, mais dont on disait déjà des merveilles!... Tancrède se rapprocha insensiblement de la porte et jeta furtivement un regard par le trou de la serrure; une fois cette position prise, il s'en trouva content sans doute, puisqu'il y demeura jusqu'à la fin de la partie du roi.

Or voici ce que c'était que cette partie. Le jeune roi, qui avait eu onze ans le 5 septembre de cette année 1649, avait, dès sa plus tendre enfance, annoncé un goût très-vif pour la guerre: quand il était encore à la bavette, il se plaisait au bruit du tambour, et cherchait à l'imiter en frappant de ses petits doigts sur les vitres. Ce goût avait grandi avec lui, et devait grandir bien plus encore, comme vous le savez certainement. Pour flatter ses instincts belliqueux, on lui avait composé un bataillon d'enfants de quelques années plus âgés que lui : c'était le *bataillon des menins*. Aujourd'hui ces enfants étaient devenus des jeunes gens, et, armés comme les troupes, ils manœuvraient tous les jours dans la grande galerie sous les yeux de leur jeune souverain, et à sa plus grande satisfaction. M. de Villeroi, gouverneur du jeune prince, présidait à l'exercice, que son élève commandait avec un aplomb remarquable. Jamais apprentissage de la royauté ne fut fait plus consciencieusement.

Après la manœuvre, le roi s'approcha de ses menins, qu'il affectionnait beaucoup : c'étaient MM. de Coislin, Hector Mancini, le protecteur de Tancrède; le comte Duplessis-Praslin et le chevalier, son frère; M. de Vivonne; Louis-Henri de Loménie de Brienne; M. de la Châtre, et d'autres noms qui devinrent non moins célèbres et que j'oublie.

Le petit monarque trouva des mots obligeants pour tous ses amis. Il avait prêté, ce jour-là, une arbalète à M. de Brienne: après la manœuvre celui-ci voulut la lui rendre; mais Louis XIV, avec cet air imposant qu'il eut toujours pendant son long règne : « Les rois donnent ce qu'ils prêtent, monsieur de Brienne; gardez cette arbalète; je voudrais que ce fût quelque chose de plus con-

sidérable; mais telle qu'elle est je vous la donne, et c'est de tout mon cœur. » Or, pour apprécier la valeur de ce présent, il faut savoir que cette arme avait été entièrement forgée, limée, ciselée et montée de la propre main du roi Louis XIII, qui aimait à s'occuper de serrurerie.

Brienne accepta avec tous les signes d'une profonde reconnaissance; et, comme ce jour-là le roi était de bonne humeur, il obtint même l'honneur insigne de lui faire accepter un canon d'or traîné par une puce; une trousse de chirurgien, garnie de toutes ses pièces, et qui ne pesait que quelques grammes; enfin une petite épée d'agate, garnie d'or et ornée de rubis. Le roi parut même se divertir beaucoup de toutes ces miniatures.

Vous l'avez déjà compris, je pense, les *menins*, ou *enfants d'honneur du roi*, choisis dans les plus illustres maisons de France, étaient les compagnons de ses plaisirs et de ses études; ils partageaient ses travaux et devaient grandir avec lui, auprès de lui. Par cette sage précaution, on assurait au monarque des amis éprouvés et dévoués à sa personne; ils furent en effet, par la suite, les plus fermes appuis de sa puissance et les instigateurs de sa gloire.

Après la partie du roi, les menins se séparèrent. Tancrède put alors parler à Mancini.

« Eh bien! lui dit celui-ci de ce ton bienveillant qui lui était particulier, eh bien, Tancrède, quel heureux hasard vous amène ici?

— Hasard, il est vrai, monsieur le chevalier, mais bien triste. »

Il lui raconta alors ce qui venait de lui arriver.

« N'est-ce que cela, mon bon ami? il est facile d'y remédier. » Il appela aussitôt un des laquais à la livrée du cardinal, et lui ordonna de reconduire Tancrède. « Avec cette livrée à vos côtés, vous n'avez plus rien à craindre, ajouta-t-il en le congédiant poliment... vous pouvez rentrer en toute sûreté chez maître Legrand. Plus tard, nous verrons ensemble ce qu'il convient de faire pour assurer votre tranquillité... S'il le faut même, j'en parlerai à monsei-

gneur le cardinal. Mais j'allais oublier qu'il m'a fait prier de passer chez lui sans retard; excusez-moi et venez me revoir demain. »

Hector Mancini se trompait cependant beaucoup. Si la livrée du cardinal protégeait Tancrède contre ses persécuteurs, elle faillit lui attirer d'autres dangers; voici comment.

Sous le règne du cardinal Richelieu, la noblesse turbulente s'était vue complétement réduite à l'obéissance. Les exécutions du duc de Montmorency, allié au sang de France, celle de Chalais et de Cinq-Mars, avaient assuré l'omnipotence à l'autorité royale; les féodaux comprirent que leur règne avait été. Tant que la main puissante du grand ministre demeura étendue sur leurs têtes, ils se soumirent; mais dès que cet homme redoutable eut cessé de vivre, ils reprirent leur orgueil avec leurs prétentions. L'occasion était favorable aux troubles. En effet, une minorité fragile, appuyée sur la tutelle fragile d'une femme, quelle circonstance plus propice aux grands pour reconquérir leur importance? Ils n'osèrent cependant le tenter tout d'abord; c'est que la royauté était chose sainte aux yeux des peuples, et la personne du roi ne leur était pas moins sacrée; porter sur ces deux objets une main téméraire, c'était s'exposer soi-même aux plus grands périls. Avant d'attaquer le pouvoir légitime, il fallait donc d'abord s'assurer des sentiments du peuple; entreprise difficile!... Comment attenter à l'autorité royale sans alarmer les esprits les moins avisés? On trouva un expédient : le roi avait un ministre, ce fut sur lui qu'on déchaîna la haine du peuple. Le cardinal Mazarin était cependant plus doux, plus humain, moins porté aux répressions violentes que son prédécesseur; il avait horreur des mesures rigoureuses; sa conduite était sage et prudente, propre à assurer le bonheur de la nation. Mais il arrivait dans un moment difficile à la direction des affaires : le trésor était épuisé: il fallait cependant de l'argent pour faire face aux circonstances dans lesquelles se trouvait la France. De cette urgente nécessité de créer quelques impôts nouveaux vint tout le mal. Dans cette crise, le cardinal Mazarin eut le

malheur de toucher aux intérêts des officiers de justice : ce fut le signal des troubles. Le parlement assemblé opposa aux décrets du roi une résistance toujours plus vive; il refusa de les enregistrer. Les cours du royaume, sous le prétexte de protéger les intérêts du peuple, se liguèrent dans leur propre intérêt pour la défense énergique de leurs priviléges. Dès cet instant le cardinal fut représenté comme un homme aussi ambitieux qu'avide, à qui rien n'était sacré quand il s'agissait de satisfaire sa cupidité. Tous les trésors de la France, disait-on, étaient entassés dans ses coffres : on le calomniait de la façon la plus odieuse. A entendre les parlementaires, il était la cause unique de tous les malheurs de la France; c'était un étranger pour qui notre pays n'était qu'une proie à dévorer. Le pauvre cardinal devint bientôt le bouc d'expiation sur lequel les agitateurs firent retomber les désastres dont eux-mêmes étaient souvent les premiers auteurs. Le peuple est aisé à tromper! il le fut d'autant plus en cette circonstance, qu'on prenait un soin perfide de séparer la personne et l'autorité du roi de celles de ses ministres. On ne prononçait le nom du premier qu'avec toutes les formes du respect et du dévouement. « Que pouvait faire toutefois un pauvre enfant contre un ministre hardi, et qui disposait de toutes les ressources de l'État?... Il fallait défendre le jeune souverain contre cet inique ministre, c'était le seul moyen de sauver la France et le roi! » Le peuple, trompé, prit les armes contre le roi en croyant ne les prendre que contre son ministre.

Un homme dans le parlement s'était surtout attiré l'amour du peuple. Le conseiller Broussel, cœur droit peut-être, mais esprit faux, s'était fait remarquer par son opposition fougueuse à tous les ordres du gouvernement. C'était, en quelque sorte, le boute-feu du parlement. La reine-mère et son ministre crurent anéantir tous les troubles dans leur cause, en faisant arrêter Broussel. Cette arrestation avait lieu justement le jour même où Mancini donnait à notre jeune Tancrède, pour le protéger, un homme à sa livrée.

Dès qu'il eut appris l'arrestation de Broussel, le peuple, et, quand

je dis le peuple, j'entends l'ensemble des citoyens, ouvriers, industriels et marchands, le peuple s'émut. Trois fois le carrosse qui emmenait Broussel fut attaqué et renversé; des troupes de la maison du roi, envoyées sur les lieux, durent rebrousser chemin. Paris tout entier semblait sous les armes, et cent mille voix réclamaient à grands cris : « Broussel! Broussel! le père du peuple! »

Faut-il dire que les représentants des premières familles de France, des princes du sang même, attisaient le feu de la guerre civile? la duchesse de Longueville, le duc d'Orléans, sa fille surtout, mademoiselle de Montpensier; le petit-fils de Henri IV, qui s'était par ses manières et son langage trivial rendu l'amour du bas peuple, d'où lui vint le surnom de roi des Halles, le duc de Beaufort se vengeait alors des quelques mois de Bastille que lui avait infligés Mazarin l'année précédente; le prince de Conti, le prince de Condé, son frère, qui à vingt-cinq ans avait mérité le surnom de Grand; un descendant de la maison de Lorraine, le duc d'Elbeuf; le coadjuteur de Retz, l'impétueux Gondy lui-même, étaient à la tête du mouvement. La féodalité jouait sa dernière partie.

Les bourgeois et leurs syndics, rassemblés en toute hâte à leur *parlouer*, depuis *hôtel de ville*, envoyèrent des ordres à toutes les colonnelles; en un moment la milice bourgeoise fut sur pied; les lourdes chaînes, vieille réminiscence de la Ligue, furent tendues à l'entrée des rues. Il fallait un signe de ralliement aux insurgés. Une fronde, qui se trouva par hasard sous la main de l'un d'eux, fut passée autour de son chapeau; tous l'imitèrent, tous furent bientôt coiffés *à la fronde*, et le nom de frondeurs leur fut donné; ce nom leur est demeuré, et l'on peut dire qu'avec le nom de *petits-maîtres*, c'est tout ce qu'il est resté de ce triste temps. On appelait *petits-maîtres*, ou *importants*, ceux qui suivaient le parti du duc de Beaufort, avec la prétention de régenter l'État.

Je ne vous donnerais qu'une idée imparfaite de cette époque bizarre si j'omettais de vous parler de l'esprit de légèreté incroyable qui la signala; jamais le caractère français ne se montra plus nette-

ment dans sa mobilité. Le rire et les plaisanteries se croisaient avec les intrigues de toutes sortes et les escarmouches les plus meurtrières. Chaque jour les *parlementaires* faisaient pleuvoir sur le pauvre cardinal et ses partisans, qu'on appelait les *mazarins*, une pluie de chansons, de quolibets, de satires, d'épigrammes plus remarquables souvent par leur grossièreté et leur noirceur que par l'esprit. Le poëte Scarron, plus connu par l'étonnante fortune de sa veuve que par ses œuvres; l'historien Mézeray, qui fit ensuite oublier ces folies par sa grande histoire; Guy Patin, dont personne n'a jamais surpassé l'insolente audace; Marigny, se firent dans ces troubles une juste réputation de méchanceté. La cour ne demeurait pas en reste avec eux, et chaque matin les mazarins ripostaient vertement aux bons mots dont, la veille, ils avaient fait les frais. Ainsi les deux partis se faisaient la guerre avec la plume autant et plus qu'avec l'épée.

La masse du peuple ne se mêle jamais modérément aux discussions politiques; il est dans sa nature de faire succéder promptement le fait à la spéculation. Les gens du menu peuple traduisaient donc en menaces haineuses contre la cour les jeux d'esprit des meneurs de la fronde, en attendant qu'ils les traduisissent en voies de fait sanglantes.

Les cordes tendues à tous les carrefours ne les rassurant pas contre les intentions tyranniques qu'ils prêtaient à la cour, ils dépavèrent les rues et se firent des retranchements de pavés amoncelés et de voitures renversées; on vit alors pour la première fois ces scènes de désolation auxquelles nous avons encore assisté en 1830 et en 1848, pour la dernière fois sans doute. Derrière ces remparts, les frondeurs, devenus plus insolents, redemandèrent Broussel à la reine, et par deux fois, avec les menaces les plus épouvantables, ils forcèrent le coadjuteur à retourner au palais Cardinal pour obtenir la liberté de celui qu'ils appelaient leur *père*. Les mouvements populaires sont comme les tremblements de terre : rien ne les annonce avant qu'ils éclatent; le matin, Paris

était tranquille : à une heure, il ressemblait à une ville livrée à toutes les horreurs de la guerre civile. Cependant on ignorait encore ce mouvement au palais Cardinal, sans cela le chevalier Mancini se fût bien gardé de proposer à Tancrède, pour l'accompagner, un homme à sa livrée.

A peine, en effet, le peuple eut-il aperçu cet homme, qu'il se rua sur lui avec des invectives affreuses. « C'est un mazarin ! disait-on, c'est un mazarin ! » Ce mot disait tout. Être un mazarin, c'était pis que d'avoir volé ou assassiné, que d'avoir commis les plus grands crimes. Être un mazarin, c'était mériter lés plus cruels supplices. Cette épithète, donnée tout haut à un homme, suffisait pour le perdre, quand même il eût été moins *mazarin* que celui qui l'accusait de l'être. Quand elles veulent se faire juges, les foules turbulentes ne sont jamais que bourreaux. « Un mazarin ! comment? — Pourquoi l'accusez-vous d'être un mazarin ? — Qu'importe ! c'est un mazarin ! vite qu'on le tue, qu'on le pende, qu'on le traîne sur la claie ! » Hélas ! hélas ! quand donc les ambitieux cesseront-ils de se servir, dans leurs vues, de cet instrument aveugle et terrible qu'on nomme le peuple, ou quand donc le peuple sera-t-il assez éclairé pour se refuser à leur servir d'instrument ?

Tancrède était brave : s'il avait fui devant son persécuteur, ce n'était pas qu'il craignît la mort, mais il redoutait plus que le trépas de retomber dans cette vie de hontes et de dégoûts qu'on lui avait faite jusqu'alors. Ici, il n'avait plus cette crainte : aussi, il n'hésita pas à se jeter résolûment au-devant de la foule et à protéger de son corps celui qu'on lui avait donné pour protecteur. Il prouva l'innocence de cet homme : un domestique n'est pas un partisan : sa jeunesse, son éloquence naturelle, la hardiesse même de son action, imposèrent au plus furieux : il gagna le procès de ce valet, et le renvoya sain et sauf au chevalier Mancini ; lui-même reprit le chemin de la maison de maître Legrand. Toutefois, ce n'était pas chose facile de retrouver sa route au milieu de ces rues encombrées et dont les issues étaient souvent fermées.

Tancrède errait ainsi depuis une heure peut-être, quand au détour d'une barricade il croit reconnaître un visage qui n'est que trop gravé dans son souvenir; il se cache derrière un amas de pierres, et suit de l'œil ce personnage : c'est bien lui en effet, il n'en peut plus douter; c'est celui qu'on a appelé monseigneur devant lui le jour de son enlèvement. A son tour, il suit son persécuteur, et prend tout à coup la résolution de ne plus le quitter qu'il n'ait su qui il est. En se cachant de barricade en barricade, en se dissimulant le long des murs, dans les angles des portes ou des devantures de boutique, Tancrède a pu rester sur les traces de cet homme sans exciter sa méfiance, sans même s'attirer son attention. Le jeune homme est arrivé dans l'endroit même d'où le matin il avait pris sa course précipitée... De la rue Couture-Sainte-Catherine le personnage mystérieux remonte la rue des Francs-Bourgeois... Vers le milieu il s'arrêta en portant un coup d'œil derrière lui : Tancrède n'a que le temps de se jeter dans l'enfoncement d'une de ces vastes portes cochères dont deux grands bancs de pierre dure décorent l'entrée, telles enfin qu'étaient alors les portes des habitations des grands seigneurs.

L'homme au manteau brun s'arrête, à une centaine de pas, devant un magnifique hôtel; il frappe fortement, à distances égales, trois coups de la lourde chimère qui orne le milieu de la porte et lui sert de marteau. A ce signal, connu sans doute, la porte s'ouvre, et *monseigneur* entre en la refermant derrière lui. Tancrède laisse s'écouler une minute, pendant laquelle il examine ce grand édifice dans lequel il reconnaît avec surprise l'*hôtel Soubise*, demeure princière, l'une des plus magnifiques de Paris, plus digne du nom de palais que de celui d'hôtel. A son tour il saisit enfin la chimère et en frappe fortement trois coups à intervalles égaux, non sans émotion, car un secret pressentiment lui révèle que là va se dévoiler enfin le mystère qui entoure son existence. La porte s'ouvre à ce signal; il passe rapidement devant la loge du suisse. L'hôtel paraît désert : c'est que les domestiques servant un *maza-*

rin, à la première nouvelle du danger qu'ils couraient, se sont presque tous retirés.

Un bruit sonore de bottes munies d'éperons résonne encore sous le grand vestibule. Tancrède éprouve de violentes palpitations, il hésite un moment; mais son courage reprend bientôt le dessus : en se tenant à une distance prudente, il suit ce bruit de pas et traverse plusieurs salles immenses; les jours sont courts en janvier; déjà la nuit couvre la terre et protége de son ombre l'entreprise téméraire du pauvre Tancrède. Le bruit des pas s'arrête enfin, cette fois une porte se referme derrière l'inconnu, et Tancrède reste seul dans l'ombre et le silence.

Ici, mes jeunes amis, je sens la nécessité d'interrompre mon récit pour répondre à une observation que vous avez déjà faite sans doute. Tous ces événements sont-ils bien vraisemblables? Non, ils le sont peu, je l'avoue; mais qu'y puis-je? La vie aventureuse de Tancrède n'est pas un roman, c'est de l'*histoire*, elle est consignée dans les causes célèbres et dans plusieurs auteurs dignes de foi. Le défaut d'espace m'oblige même à supprimer beaucoup de circonstances que vous trouveriez sans doute plus invraisemblables encore. Que puis-je donc faire de mieux que de vous répondre avec l'auteur de l'*Art poétique* :

Le vrai peut bien souvent n'être pas vraisemblable?

Un bruit de voix arrive cependant à l'oreille de notre jeune homme; à tout risque, il colle son œil d'abord à la serrure; mais il ne peut saisir qu'une partie de l'ensemble de cette pièce, qui ressemble à un petit salon de retraite. Deux femmes, belles toutes deux, l'une très-jeune encore, l'autre de trente-quatre à trente-six ans, sont assises devant la cheminée et travaillent à de la tapisserie; quatre bougies, placées sur la cheminée dans des candélabres de bronze florentin, éclairent leurs nobles visages. Tancrède, il ne sait pourquoi, les contemple avec un indicible plaisir. Après avoir considéré ce tableau pendant un laps de temps suffisant pour ne jamais

l'oublier, il place son oreille à la serrure, et voici le dialogue qu'il parvient à saisir :

« Eh bien, monsieur le duc, avez-vous été plus heureux aujourd'hui qu'hier, que les autres jours?

— Non, madame, mes soins n'ont abouti qu'à de vains renseignements; l'incertitude plane toujours sur le sort de votre fils.

— Suis-je donc condamnée à le pleurer éternellement?

— Quoi! monsieur le duc, reprend alors une voix d'un timbre plus argentin, depuis la disparition de mon frère, c'est la seule nouvelle que vous nous en avez donnée!

— Vraiment, madame, il semble que vous m'accusiez!

— Moi! monsieur, une pensée si injurieuse à votre honneur, qui est aussi le mien, est bien loin de moi! Mais je ne puis m'empêcher de croire qu'en vous adressant à toutes les colonelles!...

— Eh! mon Dieu, madame, rappelez-vous donc les faits. J'ignorais l'existence de monsieur votre frère; un jour, madame votre mère, ici présente, me la révèle en me priant de le reprendre aux braves gens à qui elle l'avait confié cinq ou six ans auparavant. Je m'y présente dès le lendemain, muni des pièces que voici, car elles ne me quittent pas, et qui prouvent sa filiation légitime. Vous pouvez vous rappeler toutes mes démarches, puisque dans votre amour fraternel vous daignâtes m'y accompagner.

— Oh! oui, je me les rappelle: c'était le lendemain du jour de la Saint-Nicolas, la fête des petites écoles; dès la veille mon pauvre frère avait été enlevé mystérieusement.

— Que n'ai-je pas fait pour éclaircir ce mystère!... vous-même me secondiez, vous n'avez pas été plus heureuse que moi.

— Il est vrai... »

En entendant ces paroles, qui coïncidaient si étrangement avec ses propres aventures, Tancrède fut pris de palpitations qui l'étouffaient. Il put cependant maîtriser son émotion, et prêta de nouveau l'oreille.

« Oh! si j'étais à votre place, monsieur le duc, si je n'étais une

femme, si je disposais de votre influence toute-puissante à la cour, auprès du cardinal, il me semble que je saurais retrouver Tancrède, » reprit chaleureusement la voix qui s'était fait entendre la première: elle ajouta aussitôt : « car quelque chose me dit là que mon fils n'est pas mort. »

En entendant son nom prononcé dans ce moment, et réunissant en bloc dans sa pensée toutes les autres coïncidences qui se rattachaient si parfaitement à lui, Tancrède ne pouvait plus douter qu'il ne fût tout près de sa mère et de sa sœur. Il tourna vivement la clef dans la serrure et entra en s'écriant : « Non, madame, non, ma mère, votre cœur ne vous trompe pas: Tancrède, votre fils, n'est pas mort, et le voici à vos pieds! » Les deux dames s'étaient levées à cette entrée soudaine. Le duc, tout pâle, avait reculé de trois pas sans trouver un seul mot : la vue de Tancrède le terrifiait: il reprit cependant son sang-froid, et tirant son épée : « Misérable intrigant! sors d'ici à l'instant ou redoute ma colère, » lui dit-il en courant sur lui, l'épée haute. Mais, obéissant à un élan instinctif, la mère et la sœur de Tancrède se précipitèrent devant le jeune homme, lui faisant un rempart de leurs personnes.

« Un instant, monsieur le duc! examinons d'abord, avant d'agir, lui objecta sa jeune épouse.

— Eh! mon Dieu, madame, qu'est-il besoin d'examen? ne le voyez-vous pas tout d'abord? ce garçon est un voleur ou un fou.

— Il n'a pas tenu à vous que je devinsse l'un ou l'autre, monsieur le duc.... Madame, ajouta Tancrède en se tournant vers sa mère, le chevalier Mancini, qui m'a parlé le jour même de mon enlèvement, et qui depuis m'a reconnu, vous affirmera la vérité de mes paroles, ma disparition.

— Ce ne sont là que d'inutiles assertions. Vous le voyez, madame, ce garçon ne peut rien trouver pour justifier ses folles prétentions.

— Quoi! mon Dieu, s'écria Tancrède en jetant autour de lui un regard désespéré, mon Dieu, n'aurai-je retrouvé ma mère, une

mère si bonne! ma sœur, une sœur si charmante! que pour les perdre aussitôt! mon Dieu, ne viendrez-vous pas à mon aide? »

A cet instant les regards de Tancrède se portent sur un portrait de grandeur naturelle, il s'élance vers lui avec un cri de joie, et, se retournant vers sa mère : « Madame! madame! lui dit-il en respirant à peine, quel est ce portrait?

— Celui de mon noble époux, le duc de Rohan-Soubise.

— Oh! je l'aurais reconnu : tout me portait vers lui; il est bien ressemblant, n'est-ce pas, madame?

— Parfaitement ressemblant. »

Tancrède alors tomba à genoux devant le portrait de son père, en murmurant, les yeux noyés de larmes, ces paroles entrecoupées par ses soupirs : « O mon père! mon noble père! que votre sainte image s'agite pour reconnaître votre fils! »

Les deux dames se sentaient gagnées par l'attendrissement, elles avaient aussi des pleurs dans les yeux.

« En vérité, madame, disait la jeune duchesse à sa mère, je retrouve en ce jeune homme beaucoup des traits de mon père.

— Vous trouvez, n'est-ce pas, Hellissente? c'est comme moi.

— Allons, interrompit le duc d'un air de mépris, finissons cette scène ridiculement sentimentale et qui menace de tourner à l'élégie; mesdames, laissez-moi jeter à la porte ce petit drôle! »

Aussitôt Tancrède se relève, et, venant d'un pas ferme au duc qu'il regarda en face : « Vous ne le ferez pas, monsieur le duc, lui dit-il.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je suis le fils du duc de Rohan-Soubise, et que voici ma mère et ma sœur... Silence, monsieur le duc! dans un moment vous n'aurez plus un seul mot à invoquer pour couvrir votre odieuse conduite envers moi. Regardez ce portrait : voyez-vous, ma mère, voyez-vous, ma sœur, cette mèche de cheveux blancs au milieu des cheveux noirs?

— Oui; c'est depuis plusieurs générations le signe caractéris-

tique des Rohan : ils naissent tous avec cette mèche de cheveux blancs.

— Ainsi, la Providence elle-même rend toute méprise impossible! Eh bien, regardez-moi maintenant, ma mère, regardez-moi, ma sœur, et vous aussi, monsieur le duc, regardez-moi, ajouta-t-il en jetant à celui-ci un regard triomphant; me reconnaissez-vous? Il relevait en même temps de sa main ses cheveux sur son front; une mèche de cheveux blancs y brilla aussitôt.

— Ah! s'écria sa mère en se jetant dans ses bras, oui, cette fois, je te reconnais, mon cher Tancrède, tu es bien un Rohan, tu es bien mon fils!

— Oui, tu es bien un Rohan, lui dit sa sœur en l'embrassant à son tour, tu es bien mon frère!

— Et vous, monsieur le duc? interrompit Tancrède en l'apostrophant.

— Oui, tu es bien un Rohan, reprit celui-ci avec une sourde fureur; mais nul ne le saura, mais tu ne pourras jamais fournir les preuves de ta naissance : car ces preuves les voilà... » Il tira une liasse de papiers de sa poche, et la jeta dans le foyer, où brûlait un feu ardent : ils y furent consumés en moins d'une minute. Quand le duc fut certain qu'il n'en restait plus la plus petite parcelle, il sortit en ricanant ces mots : « Enorgueillis-toi maintenant de ta naissance, et va réclamer les biens et les titres qui m'appartiennent : tu ne seras plus pour le monde qu'un misérable intrigant!... »

— Oh! c'est infâme, monsieur, ce que vous avez fait! infâme, entendez-vous? lui cria la jeune duchesse; et dès aujourd'hui je cesse de porter votre nom : il me déshonorerait!

— Comme il vous plaira, madame, lui répondit effrontément son mari : j'aime mieux perdre votre estime qu'un million de revenus. »

Quant à la duchesse de Rohan-Soubise, elle couvrait son fils de ses tendres caresses en lui murmurant au milieu des baisers : « Console-toi, mon beau, mon cher Tancrède : les crimes de cet

homme seront inutiles : quand moi, Catherine de Parthenay, fille d'un Soubise, veuve d'un Rohan, je viendrai affirmer à la face du ciel que tu es mon fils, qui donc osera en douter ? »

Cette reconnaissance, venue de si haut, pouvait suffire au monde ; mais, pour autoriser Tancrède à succéder aux titres et aux biens de son père, il fallait fournir d'autres preuves aux tribunaux. Le procès fut porté devant le parlement. Malheureusement, le prince de Condé, prévenu contre Tancrède et mal instruit de l'affaire, soutenait le duc de Rohan-Chabot. Le parlement se montra peu disposé à favoriser le fils des Rohan. En vain sa mère fit-elle valoir la nécessité où elle avait été de soustraire, dès sa naissance, à la sévère justice de Richelieu, son fils, le dernier rejeton mâle d'une des familles qui avaient toujours donné des chefs au parti protestant : on exigea des preuves régulières. Nous savons comment elles avaient été détruites. Pour s'attirer les bonnes grâces du parlement, Tancrède se fit ami de ses plus hardis défenseurs. Or, la guerre continuait entre la Fronde et la cour ; celle-ci, après un an de luttes difficiles, s'était enfuie à Saint-Germain, emmenant le jeune roi avec elle ; dès ce moment la guerre civile fut organisée. Le prince de Condé, abandonnant le parlement, se tourna du côté de la cour, à qui il offrit sa puissante épée. Soustrait à l'influence du prince, le parlement vit d'un œil plus favorable l'affaire de Tancrède ; il est vrai que le pauvre jeune homme lui montrait un zèle infatigable. Condé avait assiégé Paris, il voulait l'affamer, entreprise impossible avec huit ou dix mille hommes de troupe, impossible même au génie du vainqueur de Lens et de Rocroy. Mais, pour avoir des vivres, les Parisiens étaient réduits à se battre sans cesse. S'il faut en croire les chroniques du temps, les Parisiens ne brillèrent pas dans cette guerre par leur valeur. Étaient-ils renfermés derrière leurs bonnes murailles, c'étaient des lions, ils devaient tout renverser devant eux !... Une compagnie de Condé paraissait-elle, nos Parisiens lâchaient pied et se débandaient, c'était à qui fuirait le plus vite vers la ville : grand danger pour

leurs commandants, qui se voyaient sans cesse menacés d'être abandonnés au milieu des ennemis. Tancrède n'hésita pourtant jamais à les conduire au combat ; il était toujours prêt, et ne quittait plus, même la nuit, son harnais militaire ; la fatigue l'accablait, mais quand on lui conseillait de prendre un peu de repos : « En l'état où je suis, répondait-il, il m'est défendu de m'endormir ; si je n'ai quelque mérite par moi-même, vous voyez bien que le monde sera de l'avis du parlement. »

« Cependant la guerre civile continuait, et, dit un auteur con-
« temporain à qui nous empruntons ces lignes, le jeune Tancrède
« s'était jeté dans le bruit et le tumulte, espérant s'y faire un nom
« assez grand pour qu'il lui donnât le droit de réclamer celui de
« ses ancêtres. — Monsieur le Prince, disait-il, m'a vaincu au
« parlement ; mais que je le rencontre sur la grande route de
« Charenton, et l'on verra lequel de nous deux cédera le pas à
« l'autre. »

Le 31 janvier de l'année 1649, Condé résolut de tenter l'entrée de Paris par Charenton. On se battit vigoureusement des deux côtés : les milices bourgeoises commençaient à s'aguerrir.

Sur les traces du petit-fils de Henri IV, Beaufort, qui portait comme son aïeul des plumes blanches à son chapeau, Tancrède se jette dans la mêlée ; il trouve bientôt un adversaire digne de lui ; c'est un jeune homme de son âge environ. Un combat acharné s'engage entre eux ; tout à coup Tancrède s'arrête et recule, il pousse un cri de joie : « Mancini, c'est vous, n'est-ce pas ? Dieu soit loué d'avoir permis que je vous reconnusse à temps ! — Oui, je suis Mancini, lui répond son adversaire ; et vous, qui êtes-vous ? je ne vous connais pas.

— Je suis Tancrède, l'enfant perdu, autrefois votre obligé ; aujourd'hui Tancrède, le fils déshérité des Rohan !

— Quoi ! c'est vous ! » Et les deux jeunes gens tombent dans les bras l'un de l'autre. Ces épisodes n'étaient pas rares alors. Après s'être cordialement embrassés, tous deux se séparèrent pour cher-

cher d'autres adversaires. Ils n'allèrent pas loin; Mancini tomba presque au même endroit, mortellement frappé d'un coup d'épée. Tancrède eut les poumons percés d'une balle; il tomba sans connaissance. Comme on l'avait distingué par son courage, on prit soin de lui et on l'emporta sur un brancard : il était aimé et connu de tous les Parisiens. Le bruit de sa blessure se répandit promptement, et vint aux oreilles de sa sœur; sa mère était absente alors et dans ses terres. La duchesse de Rohan-Chabot se fait conduire auprès de son frère expirant. « Pauvre enfant! s'écrie-t-elle en tombant à genoux devant lui ; mon pauvre Tancrède! hélas! est-il vrai : ta blessure est-elle si dangereuse?... Oh! il faut vivre, vois-tu! il le faut, car si tu mourais, ta mère et moi nous en mourrions aussi!

— Non, chère Hellissente; console-toi, réplique le bon jeune homme en faisant un effort pour lui sourire : ce sera peu de chose, je l'espère; mais retire-toi pendant que je vais me faire conduire à l'hôtel.

Trompée par ces paroles, la duchesse se retira; Tancrède n'avait voulu que lui épargner le spectacle douloureux de sa mort. A peine se fut-elle retirée, que l'agonie de son frère commença : on n'eut que le temps de lui amener un prêtre.

Ainsi périt le dernier rejeton de cette illustre race qui avait pour devise :

Roi, je ne puis;
Prince, ne daigne;
Rohan je suis.

ÉPILOGUE.

UNUS SUFFICIT ORBI.

Sommaire.

La transmission. — Fin misérable d'un coupable. — Le soleil se lève. — Condé. — Villars. — Vauban. — Molière. — Corneille. — Racine. — L'hôtel Rambouillet. — Madame de Sévigné. — Madame Deshoulières. — Mademoiselle de La Vallière. — Bossuet. — Massillon. — Fénelon. — Pascal. — L'Europe vaincue. — Le siècle de Louis XIV.

Après la fin malheureuse du jeune Tancrède, la duchesse de Rohan-Chabot se retira en province auprès de sa mère, renonçant pour toujours à voir son mari. Celui-ci obtint de la reine, prévenue en sa faveur, la transmission des titres et des biens immenses de la famille Rohan, éteinte, prétendait-il, en 1638, dans la personne d'Henri II, duc de Rohan, tué à la bataille de Rheinfelds. On vit alors un simple gentilhomme de province, d'une naissance très-modeste, marcher tout à coup l'égal des plus hautes familles du royaume. Il ne jouit pas longtemps du fruit de son crime, et périt, jeune encore, empoisonné, dit-on, sans que l'on sût par qui. Sa veuve finit tranquillement ses jours dans un couvent, après avoir pieusement recueilli le dernier soupir de sa mère.

Les Parisiens s'aperçurent enfin de leur sottise; ils envoyèrent des députés au roi, et firent si bien qu'ils obtinrent la rentrée dans leurs murs de ce prince, qu'ils chérissaient sincèrement. Ce fut un jour de fête pour la capitale de la France que celui où Louis XIV, âgé de douze ans à peine, fit son entrée triomphante à Paris, entouré de toute la noblesse et de toute sa maison magnifiquement vêtue. Il montait un cheval blanc plein de feu; derrière lui venaient les *menins* splendidement costumés; le roi était si grand et si fort pour son âge, il avait une physionomie si noble, que chacun s'émerveillait à sa vue; sur tout son passage ce ne furent que des vivats et des cris d'enthousiasme. Ces cris redoublèrent quand, son cheval s'étant emporté, un de ses officiers le prit à la bride pour le calmer; mais Louis XIV lui fit signe de le laisser agir à son gré, et seul, travaillant l'animal de la bride et de l'éperon, il s'en rendit maître. Il annonçait ainsi, remarque un auteur contemporain, le grand roi qui devait un jour gouverner la France par sa seule force, et la ranger définitivement sous l'obéissance de ses lois.

Que vous dirais-je de ce règne que vous ne sachiez déjà sans doute, mes jeunes lecteurs? Ce fut la gloire et l'honneur de notre pays. Dans la riche nomenclature des hommes qui contribuèrent à son illustration, il suffit de citer des noms pour rappeler tout un monde éblouissant de merveilles. Dans les arts, dans les sciences, dans la littérature, dans la guerre, dans l'administration, dans l'éloquence de la chaire; pour l'aménité des mœurs, la galanterie des manières, pour tout enfin, la France devint la première des nations. Vous connaissez les noms et les titres à la gloire des Condé, des Vauban, des Villars, des d'Hocquincourt; vous avez lu et relu avec admiration les Molière, les Racine, les Corneille, les Crébillon, les Bossuet, les Fléchier, les Bourdaloue, les Massillon, les Fénelon, les Pascal; vous êtes restés en extase devant les œuvres de l'école de peinture française: vous connaissez, pour leur avoir souri maintes fois, les nobles visages des Sévigné, des Deshoulières, des La Vallière; vous avez entendu souvent le nom de cette

belle Julie d'Angennes, dont le salon fut le rendez-vous de tous les beaux esprits de ce temps, qui lui empruntèrent une partie de leur élégance et de leur finesse; vous ne pouvez ignorer l'influence qu'exerça sur l'esprit français l'hôtel de Rambouillet. Vous avez tressailli comme moi en lisant le récit de ces héroïques batailles qui rendirent la France aussi redoutable aux nations voisines qu'elle leur était supérieure en civilisation. Ce fut le moment où l'enthousiasme des peuples décerna à Louis XIV le surnom de Grand, et lui fit frapper cette médaille trop orgueilleuse peut-être, mais aussi méritée qu'elle pouvait l'être, qui représentait un soleil avec cette épigraphe : *Unus sufficit orbi.*

Je ne finirais pas si je me laissais entraîner à l'enthousiasme que m'inspire ce long règne : temps de force et de splendeur où, dégagée de toutes les entraves que lui avait opposées jusqu'alors la féodalité, la royauté, souveraine et respectée, montra ce qu'elle pouvait pour la gloire des peuples. Vous lirez, jeunes amis, toutes les magnificences du règne de Louis XIV, et après les avoir lues, vous vous écrierez avec un historien moderne : « *Le siècle de* « *Louis XIV est le piédestal d'où la France domine encore l'Eu-* « *rope et le monde!* »

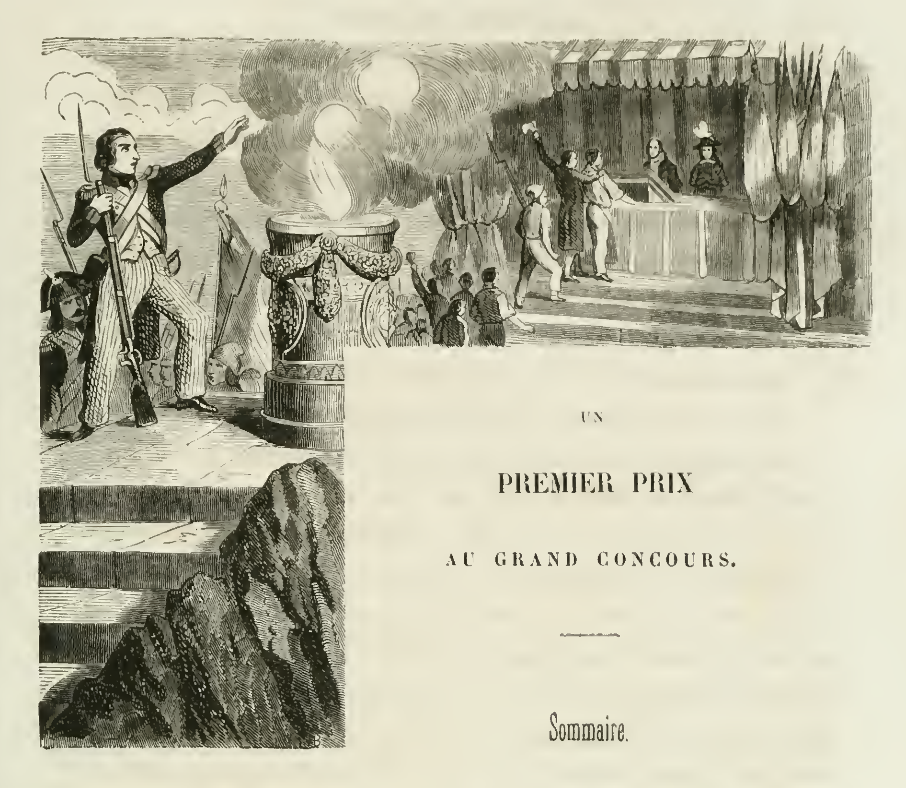
LES

JEUNES FRANÇAIS

DE TOUTES LES ÉPOQUES

LIVRE SEPTIÈME ET DERNIER

UN PREMIER PRIX AU GRAND CONCOURS



UN

PREMIER PRIX

AU GRAND CONCOURS.

Sommaire.

Riche et pauvre. — Deux intérieurs en 1840. — Ce qui fait la joie des familles. — Une éducation particulière. — Un service imprudent. — L'institution Perdot. — Ce que c'est qu'un bon élève. — *Fort-en-Thème* et les cancres. — Le passage des Thermopyles. — Le défilé des Thermes. — Explication orageuse. — Réconciliation. — L'enclume et le marteau. — Une lutte généreuse. — Une noble abdication. — La piété filiale récompensée.

La feuille du *Journal des Débats* du 25 octobre 1840 fut un des numéros les plus insignifiants de cette publication.

Et cependant les numéros du soir s'enlevèrent si rapidement à Paris, qu'on songea un instant à faire un second tirage. Quoi donc! annonçait-il un nouveau 93, la guerre avec l'Europe conjurée! Était-ce encore le temps où la France appelait aux frontières sa valeureuse jeunesse? Convoquée à l'autel de la *Patrie*, celle-ci venait-elle faire solennellement le serment de mourir pour elle?

Non, non, non; vous ne brûlez pas, comme on dit à cache-tampon; vous êtes en Russie, au Groenland, en plein Spitzberg, dans les régions les plus hyperboréales. Rien qu'en y songeant, je me sens saisi d'un froid glacial, je gèle au coin du feu... Sauvons nous! sauvons-nous!... Cette vogue dont le *Journal des Débats* se glorifie encore était due tout simplement à un petit entre-filets qui s'était perfidement glissé au milieu des faits-Paris, et qui d'ailleurs ne disait pas toute la vérité, comme nous le verrons plus tard.

Voici en quels termes était rédigé ce remarquable entre-filets:

« Hier, aux Tuileries, Sa Majesté a daigné recevoir les deux lau-
« réats du grand concours de cette année : M. Arthur de Villedieu
« et M. Jacques Sibière; c'est S. A. R. monseigneur le duc de
« Montpensier qui a fait à ses deux camarades du collége Henri IV
« l'honneur de les présenter à son auguste père. »

Vous imaginez aisément combien tout ce qui touche de près ou de loin à l'instruction publique dut attacher d'importance à cette nouvelle! D'abord, toute la gent écolière eut à cœur de s'assurer qu'en effet le chef de l'État avait fait cet honneur insigne à deux *étudiants;* leurs condisciples d'Henri IV furent les plus pressés de prendre connaissance de la chose *ipsissimis oculis*, comme dit élégamment l'illustre adversaire de Catilina; on voulut s'assurer qu'Arthur de Villedieu et Jacques Sibière avaient bien eu la gloire d'être imprimés tout vifs.

En second lieu, les pères de famille tenaient à pouvoir dire à leurs enfants, surtout quand ceux-ci étaient doués d'une dose de paresse ou d'insouciance un peu trop forte : « Eh bien ! tu vois, paresseux, indolent, étourdi, nonchalant, insouciant, etc. (il y a quinze ou dix-huit variantes dans ce goût-là, et chacun de vous, mes jeunes amis, peut, en toute liberté, y placer celle qui lui convient le mieux), tu vois ce que l'on gagne à travailler!... si tu l'avais voulu, pourtant, tu aurais pu te trouver à la place d'un de ces deux jeunes gens! Quelle joie pour un père! quel orgueil légitime il doit éprouver en présence d'un gage si éclatant donné à

l'avenir par le présent! Heureux, oh! bien heureux le père d'un tel enfant!... »

En principe, ils auraient eu incontestablement raison : aucune félicité ne peut surpasser celle qu'inspire au cœur d'un père les premiers triomphes de son fils; et n'eût-il que cette raison, un enfant bien né devrait la trouver suffisante pour commander tous ses efforts.

Dans l'espèce, cependant, les pères qui raisonnaient ainsi se trompaient étrangement, d'un côté au moins : sur les deux familles qu'on supposait dans l'ivresse du triomphe, l'une était plongée dans une douloureuse inquiétude.

Pour être compris, ceci demande à être repris de plus haut. Un mot d'abord sur chacune des deux familles dont nous venons de dire les noms.

M. de Villedieu appartenait par sa naissance à tout ce qu'il y avait de plus noble dans l'ancienne cour, celle du bon roi Charles X, de triste mémoire. Par sa femme, madame de Villedieu, il touchait aux puissances du jour, madame de Villedieu étant la fille unique d'un de nos nababs actuels, un de ces rois de la finance qui, ainsi que MM. de Rothschild et une demi-douzaine d'autres, dominent tout le commerce de la France. M. de Villedieu était, à quarante ans, président de Chambre; à cinquante ans, il pouvait légitimement espérer d'être président de Cour. M. de Villedieu avait deux cent mille livres de rentes; hôtel splendide à Paris, châteaux magnifiques à la campagne, luxe dans le meuble, luxe dans les équipages, dans les chevaux, dans la domesticité, tout ce qui compose l'existence large et pleine d'un patricien, se trouvait chez M. de Villedieu, et il était père! Manquait-il quelque chose au bonheur de M. de Villedieu? Oui, il y manquait quelque chose; il manquait même beaucoup.

En face de l'hôtel de M. de Villedieu, dans une maison de pauvre apparence, entassée dans une boutique du rez-de-chaussée, couchant dans des soupentes où l'on respirait à peine, où l'on ne se tenait que voûté, vivait une misérable famille composée de cinq personnes, le père, la mère et trois enfants, deux garçons et une

fille; les deux aînés, déjà sortis de l'adolescence, mais le dernier, âgé de cinq ou six ans à peine : c'était Jacques Sibière, qui devint plus tard l'un des lauréats de la Sorbonne. Ces cinq personnes ne vivaient que du rabot de l'honnête Sibière : c'est dire que chez lui on ne mangeait pas tous les jours du pain blanc; on n'y mangeait quelquefois même pas du tout. Cependant, comme le père Sibière n'était ni paresseux, ni ivrogne, ni joueur, qu'il était au contraire économe et laborieux, on attrapait le bout de l'année comme on pouvait, mais enfin on l'attrapait sans faire de dettes, grand point chez de pauvres gens!... et le 31 décembre de chaque année, la famille, réunie au pied de l'autel, croyait encore, non sans raison, devoir remercier Dieu de lui avoir accordé de passer cette année sans encombre. La famille Sibière se contentait de peu, dira plus d'un jeune lecteur. C'est que le père Sibière était une âme droite et pure qui croyait qu'un homme doit toujours se montrer reconnaissant de ce qu'il reçoit, si peu que ce soit d'ailleurs, quand celui qui donne n'est obligé à rien. Or, à quoi Dieu est-il obligé vis-à-vis de ses créatures?

On le voit, toutefois, le plus léger coup de vent suffisait pour troubler à jamais la paix de cette famille, qui n'existait qu'à la condition d'exister tous les jours de même, sans qu'aucun besoin nouveau vînt à surgir au milieu d'elle; une maladie, une saison de chômage, une légère élévation dans le prix du pain, et la dette apparaissait au foyer de la famille. La dette, pour les gens du monde, c'est une menace de gêne plus ou moins grande dans un laps de temps donné, voilà tout; mais pour le pauvre, la dette c'est l'humiliation d'abord, la honte ensuite; la privation en premier lieu, la misère bientôt; la dette, c'est la ruine, c'est la mendicité, c'est l'hôpital. Le pauvre ouvrier n'a qu'une chance, en effet : c'est de gagner moins un jour ou l'autre; quant à gagner plus un jour que l'autre, il n'y faut pas songer. Si donc il se laisse une fois dépasser par le besoin, il est perdu : où prendrait-il de quoi boucher le creux qu'il aurait fait derrière lui? Car la dette, c'est un trou derrière soi : d'abord on n'y voit pas un

danger imminent; mais bientôt, de derrière, le trou passe devant, et plus d'un y tombe sans espoir de s'en relever jamais.

Vous le comprenez donc : si, malgré son opulence et sa puissance, M. de Villedieu pouvait être plus heureux encore, le père Sibière, quoique bien malheureux, bien pauvre, pouvait l'être davantage.

La naissance d'Arthur de Villedieu avait mis le comble à la joie de sa famille.

La venue au monde de Jacques avait diminué d'autant les ressources de la sienne.

Mais, en grandissant, le caractère d'Arthur avait inspiré de sérieuses inquiétudes à son père. C'était la tache d'huile sur le papier, d'abord imperceptible, puis qui s'étend, qui gagne sans cesse, et enfin le gâte sans remède.

En grandissant, le caractère de Jacques Sibière fit le ravissement des siens; on se laissa aller insensiblement à construire, en faveur de cet enfant chéri, des châteaux en Espagne.

Cette faiblesse fut comme le germe d'un ver rongeur déposé dans l'avenir de la famille, et qui faillit en absorber toute la substance.

Procédons par ordre, et amenons sur la scène les faits à mesure qu'ils se produisirent.

Arthur, dans sa plus tendre enfance, fut frêle de corps et faible d'esprit; il eut cette nature sèche, taquine, susceptible, qui caractérise quelquefois les êtres disgraciés de la nature, notamment au physique. C'est une sorte de souffrance irritable que leur inspire la conscience de leurs imperfections et la certitude de n'y pouvoir remédier. Arthur, dans son enfance, eut l'esprit assez mal fait. Du reste, c'était un joli enfant, bien pris dans sa mièvre petite personne; il portait à dix ans le pantalon à pieds, la veste anglaise et le gilet en pointe, avec des allures déjà dégagées; et sa petite canne à pomme d'or ne tournoyait pas sans grâce dans sa main; il annonçait les qualités les plus éminemment propres à faire bientôt l'un des glorieux *gentlemen* du *Jockey's Club*, et l'on m'a dit qu'à douze ans il parlait *sport and turf* très-agréablement; à quatorze ans il vous

eût récité, sans méprise aucune, toute la noble généalogie de *miss Annette, la fille de Druggy-Bob-Evil* et *Karl-run-and-play*, qui vainquit aux courses d'Epsom *Lord-Byron*, le coureur favori de cet original de lord Clanborouhg qui, par amour pour la race chevaline, s'était fait construire, au milieu de son écurie, une magnifique chambre à coucher en châssis vitrés, afin de ne jamais perdre de vue ses nobles bêtes. Arthur promettait donc à cette cohue désœuvrée de jeunes gens riches qui forme la *fashion* parisienne, un lion, ou tout au moins quelque créature de cette espèce.

Inutile de vous dire qu'à part quelques mots de ce jargon aussi laid que ridicule qui forme le fond du langage de ce qu'on appelait alors le *dandysme* parisien, et qu'il avait saisis avec empressement dans la bouche de quelques oisifs reçus par tolérance chez son père, Arthur de Villedieu ne savait absolument rien. Quand je dis rien, j'entends la négation la plus complète de quoi que ce soit.

M. de Villedieu était un esprit trop sérieux, trop essentiel, pour se montrer ravi des dispositions merveilleuses de monsieur son fils: il les prit en pitié d'abord, et quoique la multiplicité et l'importance de ses occupations l'empêchassent de suivre attentivement l'éducation de son unique enfant, il résolut pourtant de le remettre sans tarder dans la voie de la raison.

Des précepteurs plus sévères remplacèrent les anciens, et des ordres rigoureux consignèrent M. Arthur dans son appartement. Alors il survint de ce système un inconvénient inhérent à beaucoup d'éducations particulières : M. Arthur, réduit à lui seul, tomba dans un ennui profond qui ressemblait presque à de l'accablement; privée d'émulation, son intelligence n'eut plus aucun ressort; le pauvre enfant perdait (de bonne foi, était-ce perdre?) ce que beaucoup de gens superficiels appelaient son amabilité, sa gentillesse : il perdit de son babil; mais il ne devint ni plus savant ni plus sociable.

Il fallut chercher un remède à cet état de choses.

Sur ces entrefaites, un hasard heureux conduisit le précepteur de M. Arthur chez le père Sibière. Jacques allait avoir onze ans;

l'enfant était grand et robuste pour son âge. Sous son front, heureusement développé et couronné d'une luxuriante chevelure d'un noir de jayet, s'ouvraient deux yeux noirs, vifs, pénétrants, intelligents. Dans le son de la voix de l'enfant, dans la coupe de sa physionomie noblement accentuée, dans la forme de ses pieds et de ses mains, dans sa démarche même, on trouvait une distinction naturelle qu'on n'eût guère devinée sous ses pauvres vêtements. Cet ensemble de choses frappa le précepteur ; il interrogea, sur le compte de Jacques, Valentin, l'aîné de la famille. Valentin aimait passionnément son frère ; on peut se figurer en quels termes il en parla. Catherine, son aînée de moins de dix-huit mois, ne l'aimait pas moins tendrement ; elle renchérit encore sur les éloges de son frère. « Jacques ! disait Valentin, il n'a qu'à vouloir pour savoir. — Il lit une leçon une fois, disait Catherine, et il la récite après sans faute. — Il écrit comme moulé, ajoutait Valentin. — Et sa grammaire ! interrompait Catherine ; *croireriez-vous*, monsieur, qu'il la sait comme celui qui l'a faite ? — *Et p't-êt' ben mieux*, » reprenait Valentin avec un regard qui voulait être très-malin. Le précepteur recueillait silencieusement ces louanges enthousiastes. Cependant, le vieux menuisier, arrêtant un moment le va-et-vient de son infatigable rabot, disait en secouant les mèches déjà rares et grisonnantes de ses cheveux : « C'est bon, Valentin ; c'est bon, Catherine. Vous feriez mieux de vous taire, je vous l'ai déjà dit, plutôt que de monter la tête à cet enfant ; *à quoi que ça* lui servira, la science ? ça l'empêchera-t-il de mourir de faim ? Il n'y a rien de tel que deux bons bras et un outil au bout pour gagner honorablement sa vie. Taisez-vous, mes enfants, et laissez Jacques devenir un bon ouvrier comme son père : c'est ce qui peut lui arriver de plus avantageux. »

Tel n'était pas l'avis du précepteur de M. Arthur : né dans une condition fort obscure également, il en était sorti, grâce à l'éducation que lui avait fait donner un protecteur de sa famille ; en offrant le même avantage à Jacques, il croyait lui rendre un très-grand service et s'acquitter en quelque sorte envers la Providence.

Quoi qu'il en soit, la proposition qu'il fit à la famille Sibière d'élever Jacques avec le fils de M. de Villedieu fut acceptée à l'unanimité, à l'exception du vieux père. « Je suis sûr d'en faire un homme utile et honnête en lui donnant mon état, disait-il sans cesse ; en pouvez-vous dire autant si vous en faites un savant?... » Mais c'était là justement ce qui flattait singulièrement la famille : Jacques serait savant!... Il deviendrait notaire, avoué, médecin!... Quel honneur pour les siens!... Oui, mais on ne se demandait pas qui fournirait à Jacques de l'argent pour se loger, pour se nourrir, pour acheter de beaux habits, en attendant qu'il eût une clientèle! Toute passion voit les choses au travers d'une lorgnette particulière qui dénature les objets, les embellit ou les enlaidit, selon ses désirs secrets ; mais, de toutes les lorgnettes, celle de l'ambition est la plus perfide. Que de gens y croient cependant! On y crut trop dans la famille Sibière ; la sagesse du père dut céder aux instances de sa femme, à celles de ses enfants.

Jacques devint le compagnon d'études de M. Arthur ; il eut aussi l'honneur d'être le compagnon de ses jeux.

Nous passerons rapidement sur les premières années que les deux jeunes gens passèrent ensemble. Nous dirons seulement que Jacques fit preuve de résignation au moins autant que d'application. Le caractère de son compagnon lui rendit la vie assez pénible ; cependant c'était une si bonne nature que le pauvre Jacques, qu'il en vint à aimer Arthur d'une affection véritable ; il lui était reconnaissant de l'enseignement que celui-ci lui permettait de partager avec lui. Le petit Villedieu était bien loin de rendre à Jacques toute son affection ; bien plus, quoiqu'il n'éprouvât pas précisément de répulsion pour lui, il lui témoignait une sorte de mauvais vouloir, résultant peut-être d'une rivalité trop surexcitée et trop restreinte dans son objet. Jacques était laborieux et sage ; il méritait autant d'éloges que l'autre s'attirait de reproches ; Jacques faisait des progrès sensibles, il annonçait autant de goût pour le travail que son camarade en annonçait peu : n'y avait-il pas là plus de prétextes qu'il n'en fallait à cette nature un peu mesquine, pour exciter une certaine

antipathie?... Aussi, quand M. de Villedieu, fatigué de l'insuccès de ses efforts envers son fils, se décida à s'en séparer en le plaçant au collége, Arthur se sépara froidement de Jacques, sans une larme, sans un mot de consolation, de politesse même.

Jacques pleura naïvement, comme on pleure sa première affection brisée, sa première illusion perdue.

D'abord, ce fut là sa seule considération, rendons-lui la justice de le dire; mais quand son chagrin fut un peu calmé, il fallut bien s'apercevoir que cette séparation portait une cruelle atteinte à son avenir.

L'alarme fut grande dans la famille Sibière; cet événement, qu'il était pourtant si facile de prévoir, renversait tous les plans qu'on avait formés en faveur de l'enfant chéri; c'est toujours Perrette et le pot au lait. Que résoudre néanmoins? Faire continuer à Jacques ses études?... Il n'y fallait pas songer... le travail de son père, de sa mère et de sa sœur n'y eût pas suffi... Lui donner un état? lequel? Commis dans un magasin? Jacques n'avait pas la moindre connaissance du commerce, ses manières graves et peut-être un peu pédantesques n'y eussent pas convenu. Clerc d'avoué? ce n'est pas une profession; on ne peut demeurer toute sa vie clerc d'avoué ou de notaire même; et comment sortir de cette position? Lui donner un état manuel? il fallait un apprentissage de plusieurs années, et Jacques avait passé l'âge où les enfants entrent ordinairement en apprentissage. Et puis, le jeune homme y répugnait douloureusement, il ne se sentait désormais le goût que pour les professions où l'esprit a plus de part que la main; on l'avait si longtemps bercé de l'ambitieuse espérance d'être médecin, avoué, avocat, notaire, qu'il ne pouvait plus consentir à abaisser ses regards jusqu'à ces pénibles états où les citoyens ne doivent leur existence ou leur fortune qu'à leurs bras! Véritable danger qu'il aurait fallu prévoir!... L'éducation universitaire est sans doute une excellente chose; et, d'ailleurs, nous ne prétendons pas nous en faire juge; mais n'est-ce pas être utile aux familles que de les pré-

munir contre leurs ambitieuses tendresses? n'est-ce pas servir leurs intérêts que de leur crier : « N'entreprenez que ce que vous permettent vos forces! Rien n'est plus nuisible qu'une grande éducation, quand elle demeure incomplète! » Si Jacques éprouvait les répugnances que nous venons de dire, ce n'était pas orgueil de sa part, mon Dieu, non; il n'eût jamais été du nombre de ces enfants dénaturés qui méprisent leurs parents à cause de leur profession; mais il sentait en lui une puissance et des facultés auxquelles il fallait désormais chercher un emploi; ce besoin moral était devenu par l'éducation aussi irrésistible qu'aucun besoin physique. Qui eût pu l'en blâmer? L'éducation qu'on lui avait donnée ne devait-elle pas le façonner ainsi? On lui avait ajouté de nouveaux organes, il tenait à s'en servir; quoi de plus juste? On avait modifié profondément sa nature sans se demander s'il ne serait pas indispensable de modifier également le milieu dans lequel il devait vivre. C'était tout bonnement un non-sens. On le comprit dans sa famille, et l'on se contenta de gémir sur l'événement, sans songer à l'en accuser. Mais on comprit aussi, un peu tard, il est vrai, combien on avait eu tort de dédaigner les sages avis du chef de la famille, et l'on n'en gémit que plus fort.

Gémir ne remédie à rien. Je ne sais toutefois comment on fût sorti d'embarras, si la Providence ne se fût chargée de dénouer la difficulté.

Ayant perdu sa place, le précepteur d'Arthur ne trouva rien de mieux à faire que d'entrer en qualité de répétiteur dans l'institution dont son ex-pupille faisait partie désormais. Cette institution, l'une des plus nombreuses de Paris et des plus en vogue, était située dans le Marais, et suivait les cours du collége Charlemagne. Or, je ne vous apprendrai rien de nouveau, mes chers lecteurs, en vous disant que les institutions qui suivent Charlemagne rivalisent entre elles de succès au concours. Les élèves de plusieurs de ces institutions racontent, et même tout haut, à qui veut les entendre, certains détails peu édifiants sur la manière dont s'obtiennent assez

souvent ces succès. Mais comme ces bruits sentent tout au moins la médisance, nous ne les répéterons pas. Le seul fait incontestable, c'est que les *bons élèves* y sont toujours bien accueillis et même gratuitement... Mais qu'induire de là?... N'est-il pas naturel d'aider un pauvre jeune homme, bien doué de la nature, à tirer tout le parti possible de ses heureuses dispositions? C'est une bonne action; et quand, après tout, elle tournerait à la gloire du bienfaiteur, ne doit-on pas s'en réjouir?

M. Perdot, le chef d'institution chez qui fut placé Arthur de Villedieu, aimait les bons élèves, et se montrait toujours disposé à faire des sacrifices en leur faveur.

L'ex-précepteur d'Arthur ne pouvait manquer de lui proposer, en le lui vantant selon ses mérites, le pauvre Jacques. Celui-ci fut accepté dès le premier mot : M. Perdot le reçut *gratuitement*.

Mais quand on agit ainsi, est-il défendu de s'attendre à quelque reconnaissance de la part de ceux qu'on oblige?... Un enfant doué d'un peu d'âme ne doit-il pas prouver sa gratitude par son application, par sa bonne conduite? ne doit-il pas être en tout et partout l'exemple de ses camarades? C'est si naturel, que le demander est presque une naïveté; et celui qui manquerait à des devoirs aussi sacrés ne mériterait-il pas le blâme de tous les honnêtes gens?

Oui, mille fois oui; mais, vous le savez comme moi, les inférieurs interprètent souvent mal les meilleures intentions des chefs; celles-ci se dénaturent en se transmettant : ainsi *application* ne signifie plus *application* seulement; elle signifie *succès, prix au concours*, ou tout au moins *prix au collége*. L'application ne se prouve que par les *résultats*, et les résultats, ce sont *les prix*. Être le *bon exemple* des élèves, ce n'est pas toujours se montrer docile, attentif, laborieux; donner le bon exemple, c'est obtenir des *prix;* donner le bon exemple, c'est travailler pendant les récréations, travailler le soir après le coucher, travailler les dimanches, les jeudis, les jours de congé, toutes les vacances; il suffit du zèle mal éclairé d'un inférieur pour produire tous ces résultats. Ces cas

sont rares sans doute; mais il suffit qu'ils se présentent de temps à autre pour justifier notre assertion. Au moins, après cinq ou six ans de cette pénible existence, le glorieux lauréat de la Sorbonne est-il en état d'entrer dans le monde, comme un valeureux champion, armé de toutes pièces? Peut-il se dire : J'ai payé par des larmes bien amères ma capacité : mais aujourd'hui, du moins, je marche dans ma force et dans ma liberté!... Hélas! l'expérience le prouve chaque jour... sous ces brillants aspects, trop souvent il n'y a que le vide... A cette vie absorbante qu'on fait à certains élèves, le cœur se dessèche, le cerveau se mécanise... quand ils quittent les bancs du collége, ces triomphateurs, ils sont incapables d'occuper le plus mince emploi de commis... L'un aimait le grec, et il n'a fait que du grec... Pauvre jeune homme! le voilà bien loti! Vivez donc avec du grec pour tout gagne-pain!... Un autre a cultivé le thème à en devenir fou : quand il va dans le monde, si, par occasion, il va jamais dans le monde, au lieu de rire aux saillies de ses jeunes amis, il cherche gravement à les traduire en latin. Il se demande sérieusement comment Plaute eût exprimé la phrase sacramentelle si connue : « *Je n'aime pas les épinards, et j'en suis bien aise; car si je les aimais, j'en mangerais, et je ne puis pas les souffrir.* » Il met trois quarts d'heure à comprendre un lazzi, si ce lazzi n'a pas son correspondant en latin. Un autre est parfaitement renseigné sur la situation du moindre bourg de l'Attique; mais il ne sait pas dans quel département est situé Pantin. Un autre enfin n'éprouve plus de bonheur sur la terre qu'à parfaire des équations, à équarrir des logarithmes, arrondir des paraboles, à appointer des infinitésimales; il rêve petit a ou grand A, A prime ou B prime, le tout couronné d'une foule d'Y ou orné d'un nombre très-pluriel d'X. Pauvres enfants! Et vous croyez qu'il n'eût pas mieux valu pour eux rester des hommes d'intelligence libre et forte en devenant manœuvres? Ah! cent fois plutôt, oui, cent fois! Car on a violenté leur âme pour fausser ses tendances : à force de frottements ou de compressions, on en a

détruit le cachet d'individualité, on en a fait une créature stérile et inerte. Qui donc oserait dire que ce n'est pas là un grand mal?

Redevenu le condisciple d'Arthur, le pauvre Jacques devint un des lauréats ordinaires de la Sorbonne; il fut le premier en thème. Cette spécialité l'absorba tout entier; elle lui fit perdre jusqu'à son nom. Les paresseux de sa classe, jaloux bassement de ses succès et croyant s'en venger, ne le nommèrent plus que *Fort-en-Thème*. Ces trois mots formèrent un substantif composé, synonyme de *Jacques Sibière*.

Fort-en-Thème n'était plus ce jeune garçon que nous avons connu, à l'œil vif, aux joues fraîches, au sourire éblouissant. Fort-en-Thème jouait peu avec ses camarades; il passait ses récréations renfermé volontairement dans son étude, ou si d'occasion il paraissait dans la cour, c'était pour se promener au soleil le long des murs, en repassant en son esprit les plus beaux morceaux de Virgile ou d'Horace. Mais si Fort-en-Thème était changé quant à l'enveloppe, il avait conservé, dans toute sa naïve sensibilité, ce bon cœur que nous lui avons reconnu; sous ce rapport au moins, Fort-en-Thème était resté Jacques Sibière : il en donna une fois une belle preuve à Arthur de Villedieu; je ne puis résister au désir de vous la raconter.

Arthur de Villedieu était devenu le plus fat et le plus incorrigible des *cancres*. Il se faisait gloire de ne jamais dépasser l'avant-dernier dans les compositions; or, sa classe comptait soixante-six élèves : il était donc régulièrement le soixante-cinquième. Un seul élève avait pu lui être supérieur en sottises, et lui avait arraché la palme de la cancrerie!... Arthur lui en conservait une rancune implacable. Comment Hector de Fénestranges s'y prenait-il pour conserver sa glorieuse position à l'une des extrémités de la classe (l'extrémité la plus longue)? C'est ce que personne n'eût pu dire. Il y avait sans doute quelque secret là-dessous; on n'est pas si constamment heureux sans que le diable s'en mêle...

Villedieu et Fénestranges se chamaillaient fréquemment, et,

n'était leur qualité de *gentilshommes* à tous deux, ils se fussent sans doute repassé plus d'une taloche ; mais c'était chose qu'il fallait laisser aux vilains. Les deux rivaux se bornaient donc aux sarcasmes, aux appellations risquées, aux épithètes assez peu académiques en usage parmi messieurs les cancres; on se proposait plus tard de se rencontrer à l'école de droit, et on remettait à ce temps de se demander réciproquement une réparation *décente*. En attendant, on se faisait une guerre de quolibets, d'épigrammes, de jeux de mots, de toutes ces armes très-blessantes que fournit l'esprit, un mauvais esprit certainement. Villedieu et son ennemi *intime*, comme il nommait plaisamment Fénestranges, ne savaient probablement pas comment on peut dire élégamment en latin : « Vous êtes un sot ou un impertinent ; » mais ils savaient très-bien se le répéter en français sur tous les tons et avec une richesse de synonymie et de périphrases à démonter un rhéteur du moyen âge. Ils ne possédaient que leur langue maternelle ; mais, en revanche, ils la possédaient bien et *ne l'avaient pas*, comme on dit, *dans leur poche*.

Songez à ce que devenait notre inoffensif Fort-en-Thème quand ces deux mauvais lutins s'en prenaient à lui ! C'était une pluie, une grêle, une avalanche de quolibets, sous lesquels il ployait le dos, essayant en vain d'y répondre, même en latin ! Il se sauvait alors dans son asile studieux, où du moins il trouvait un peu de tranquillité. Qu'eût-il fait en effet ? Mettre les méchants à la raison ? Il l'eût pu, sans contredit. Fort-en-Thème était aussi Fort-en-Bras ; mais il était d'une si bonne pâte ! Le plus souvent il en riait, prétendant qu'il fallait bien pardonner quelque chose à ceux dont on triomphait si souvent.

A votre âge, mes amis, on abuse de tout, et surtout de la bonté d'autrui ; c'est triste à dire, mais cela est d'une vérité incontestable, même pour vous. Ce n'est point insensibilité, je le sais ; c'est étourderie. L'écorce se laisserait aisément percer, pour peu qu'on la touchât ; mais, dans leurs rapides successions, les émotions l'effleurent à peine.

Un jour, après les places de composition, Villedieu et son ennemi intime eurent tous deux, sans s'être concertés, une idée triomphante : les beaux esprits se rencontrent....

Voici quelle fut cette idée :

Tous deux écrivirent à Jacques (on s'écrit beaucoup au collége, et même d'une table à l'autre ; les livres sont les boîtes aux lettres, et les cancres amis sont les facteurs de la poste. Deux *copains* infortunés, séparés par de rigoureux destins, trouvent ainsi les moyens de charmer les douleurs de l'absence ; deux partis belligérants peuvent ainsi parlementer et traiter avant la reprise des hostilités).

La lettre de ces deux *messieurs* était une de ces épîtres ébouriffantes, incroyables de verve moqueuse, toutes luisantes d'audace originale, d'élégance hardie, où les figures de rhétorique les plus inattendues s'entre-choquent, étonnées de se rencontrer à chaque ligne ; une de ces lettres stupides, mais pleines d'un laisser-aller chatoyant, comme n'en écrivent jamais, heureusement pour eux, les élèves sérieux.

Vous rappelez-vous cet homme qui pria Aristide d'écrire sur la coquille d'ostracisme le nom d'*Aristide?* Il était fatigué de l'entendre appeler le *Juste* ; cela le gênait, cet homme. Eh bien, quoi? pourquoi serait-il permis à un homme d'être appelé le *Juste?* Ce n'est ni un nom individuel ni un nom de race. En exil!... le novateur qui prétend s'arroger à lui seul une dénomination qui, après tout, pourrait appartenir à plusieurs... *si plusieurs la méritaient!...*

Le pauvre Fort-en-Thème fut ostracisé par nos deux drôles ; ils lui écrivirent deux lettres, de l'une desquelles voici à peu près la copie :

« Cancre-Berg, etc.

« A *Môsieur* Jacques, ou Jack, ou Jacquot, ou Jako, Six-Bières, ou Ci-Bière, ou Scie-Bière, dit Fort-en-Thème.

« *Mossieur!*

« Ayant appris par notre ministre secrétaire d'État, chargé de la police du royaume des Cancres, l'intention pernicieuse et insolente où vous étiez de conserver la première place en thèmes jus-

qu'à extinction de compositions, venons vous faire défense et interdiction formelle qu'il en soit ainsi; vous ordonnant au contraire d'être au moins le soixante-septième, s'il est possible.

« Vous menaçant, en cas de désobéissance, de tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus terrible, nous dirons même davantage, *mon Sieur*, de moins agréable, d'une volée en commandite des mieux réussies, *id est*, si vous l'aimez mieux, d'une volée *sterling*.

« Nous espérons, *maussieux*, que vous ne nous contraindrez pas à agir de rigueur avec vous.

« Sur ce, nous prions Dieu, *môôssieur*, qu'il vous ait, etc. »

Le croirait-on? Jacques eut la bonté de trouver la lettre d'Arthur très-spirituelle, et il s'en réjouit presque! Mais il n'en fut pas de même de celle de Fénestranges. Après l'avoir lue, il fut prêt à pleurer de colère; elle était pourtant moins impertinente que l'autre; mais Fénestranges n'avait pas sa première affection; il ne lui devait rien de ce qu'il devait à Villedieu.

On a ses mauvais instants; Fort-en-Thème eut une fâcheuse inspiration ce jour-là; que voulez-vous! quand on la blesse trop souvent, la nature la plus douce finit par s'exaspérer; c'est ce qui arriva ce jour-là même à Jacques.

Excédé des allures fanfaronnes de Fénestranges, il résolut de le ranger à la raison une fois pour toutes.

En sortant de l'étude du matin, il s'arrangea de façon à le rencontrer dans un passage étroit et assez obscur, qui conduisait du réfectoire à la cour de récréation. Il avait laissé passer tous ses camarades devant lui, et Fénestranges en cela l'avait imité comme s'ils se fussent donné le mot; Villedieu était également resté en arrière. Tous les autres élèves avaient passé devant ces trois derniers avec une indifférence apparente, quoiqu'ils prévissent à peu près ce qui allait arriver. Cet endroit solitaire était généralement surnommé le *passage des Thermopyles;* c'est vous dire assez que les Perses et les Grecs s'y rencontraient fréquemment pour y vider leurs différends. Les rhétoriciens se plaisaient, par une catachrèse digne du mar-

quis de Bièvre, à nommer ce lieu *le défilé des Thermes*, à cause de l'avalanche de mots qui s'y échangeaient. Quand l'explication s'arrêtait aux mots, on était dit avoir fait une *station courtoise au défilé des Thermes;* dans le cas contraire, on y avait fait une *pause tragique*; quelques-uns écrivaient et prononçaient *pose*; ce qui ajoutait une nuance pittoresque à la chose. Tout ceci était si bien passé dans les mœurs de la première division de l'institution Perdot, que les élèves désintéressés se fussent donné de garde d'intervenir : on passait comme si de rien n'était; les plus étourdis se contentant de fredonner, sur l'air connu du *Juif-Errant*, cette parodie d'un de nos gothiques noëls :

« Il faut laisser *causer* les gens
Quand ils en ont envie! »

On avait prévu que Villedieu, Fénestranges et Fort-en-Thème avaient à *causer* ce matin même; on avait donc eu la prévenance galante de leur laisser libre le *défilé des Thermes;* on savait vivre dans la pension Perdot, et si les bons vieux us et coutumes de l'université se fussent égarés, c'est à l'institution Perdot qu'on eût dû les réclamer tout d'abord, pour éviter une perte de temps.

Jacques, voyant ces deux messieurs retarder volontairement leurs pas, comprit qu'ils voulaient d'abord causer entre eux; il fut poînt du désir de connaître le motif de leur nouvelle querelle et passa devant eux, se réservant de s'arrêter à moitié chemin dans la pénombre, pour écouter de là; car toutes sortes de présomptions se réunissaient pour lui faire croire qu'il serait question de lui dans leur conversation.

Voici le dialogue qui parvint à ses oreilles :

Les deux *ennemis intimes* s'étaient arrêtés à l'entrée du *défilé des Thermes,* dont ils se faisaient les honneurs mutuellement comme les Français et les Anglais à la bataille de Fontenoy.

« Passez, monsieur.

— Après vous, monsieur.

— Je n'en ferai rien, monsieur.

— Ni moi, je vous jure, monsieur.

— Soit, passons de front, monsieur. »

Joignant l'action aux paroles, tous deux voulurent passer en même temps; mais le défilé étant trop étroit pour deux hommes de front, il arriva qu'ils se heurtèrent violemment l'un l'autre; c'est pourquoi on entendit presque simultanément cette double exclamation :

« Peste soit du maladroit!

— L'enfer confonde le manant! »

Puis aussitôt, les deux jeunes gens revenant l'un sur l'autre :

« Plait-il, monsieur?

— Vous me parliez, monsieur?

— Vous me traitiez de maladroit, je crois!

— Vous m'appeliez manant, je pense!

— Savez-vous, monsieur, que vos manières d'être avec moi sont fort impertinentes?

— Savez-vous que vos grands airs et vos prétentions me semblent fort blessantes?

— Et qu'il y a longtemps que je veux m'en expliquer avec vous!...

— Et que depuis plusieurs jours j'ai résolu de vous en parler à cœur ouvert!

— Oui : il faut que cela finisse.

— C'est ce que j'allais avoir l'honneur de vous dire.

— Vous vous permettez d'aller sur mes brisées!...

— Vous chassez sur mes terres!...

— J'ai le monopole de Fort-en-Thème, vous le savez. Je me suis réservé cet objet curieux pour mes menus plaisirs.

— Fort-en-Thème rentre exclusivement dans mes attributions: vous ne l'ignorez pas. C'est, hélas, ma seule compensation aux douleurs qui m'assiégent en cette vallée de larmes!

— Me disputer Fort-en-Thème, c'est vouloir m'arracher l'âme!

— Prétendre me le ravir, c'est me ravir le jour.

— Monsieur!...

— Monsieur!...

— Vous êtes un... drôle!

— Vous êtes un... malotru! »

Cette dernière épithète s'adressait à Villedieu. Il n'en avait pas encore reçu de si brutale et si à brûle-pourpoint; le rouge lui monta à la figure, et il s'écria, en allongeant un magnifique soufflet à Fénestranges :

« Ah! pour cette fois je n'attendrai pas l'école de droit, et ce sera ta faute. Pan!

— Ah! ma foi! j'aime mieux cela. Paf! » Fénestranges rendit gaillardement à Villedieu le soufflet qu'il venait d'en recevoir. Aussitôt soufflets et coups de poing d'aller leur train; cela dura ainsi quelques instants, sans que Sibière jugeât à propos d'intervenir; ces deux mauvais drôles se corrigeaient mutuellement de leur méchanceté envers lui : pourquoi, lui, les en eût-il empêchés! c'était justice.

Au bout de quelques minutes, il croit reconnaître la respiration oppressée de Villedieu; il croit même entendre sa voix murmurer : « Assez! laisse-moi!... » sans que son adversaire juge à propos de cesser. Tout ce qu'il y a de bons souvenirs, d'instincts généreux dans le cœur du pauvre Fort-en-Thème, se soulèvent à cette fois. Il s'élance sur Fénestranges vainqueur, et, le saisissant rudement par un bras, il le jette plutôt qu'il ne le pousse à quelques pas plus loin de Villedieu, en lui criant d'une voix sourde mais irritée : « Avise-toi, freluquet, de jamais toucher à mon ami, et tu auras affaire à moi!...

— Tiens! c'est *ton ami*, reprend avec son ton railleur Fénestranges, qui s'est remis de son trouble. Eh bien! *mon cher ami*, je ne m'en serais pas douté; et toi-même, si tu avais entendu notre conversation il n'y a qu'un moment...

— Je l'ai entendue.

— Eh bien?

— Eh bien! je vous *défends* de vous occuper de moi désormais.

— Tiens, tiens! cela devient drôle! Fort-en-Thème qui me défend quelque chose! Je ne me serais jamais attendu à cela!

— Te serais-tu attendu aussi, double sot, à ce que *Fort-en-Thème*

eût les bras assez forts pour te mettre à la raison quand il le voudrait? Silence donc désormais! et tâche de te comporter décemment avec Fort-en-Thème, si tu ne veux éprouver à tes dépens qu'il est aussi fort en bras!... Je suis las de tes sottises, et résolu de ne plus les souffrir!... sachez-le bien, monsieur de Fénestranges.

— A qui parles-tu de nous deux? à tous deux sans doute? » reprit Fénestranges, devenu sérieux tout à coup et beaucoup plus modeste. Pour rendre sa position moins embarrassante, il eût voulu en faire partager la solidarité à Villedieu : Jacques ne lui laissa pas cette consolation.

« Je ne parle qu'à vous, Fénestranges, lui dit-il sévèrement; je ne me permettrais pas vis-à-vis de M. de Villedieu les paroles que je viens de vous faire entendre. Et si vous en voulez savoir la raison, la voici : je l'aime, et pour cela je puis tout endurer de lui, mais de lui seulement; et si cette raison ne vous suffit pas encore, en voici une autre : je lui dois beaucoup. Or, je puis bien n'avoir pas l'esprit aussi brillant que vous, je n'en ai ni le désir ni la prétention; mais j'ai celle d'avoir le cœur bien placé, et je me fais gloire d'être reconnaissant! »

Ému et transporté un peu en dehors du cercle glacial où se concentrait sa vie, Jacques Sibière avait trouvé, en cette circonstance, une éloquence sincère qui avait pénétré son interlocuteur. Ses yeux brillaient, ses narines se gonflaient en frémissant, ses joues vivement colorées, ses lèvres tremblantes, communiquaient à sa physionomie un caractère de force et de grandeur que Fénestranges ne lui avait jamais vu. Celui-ci, muet d'étonnement, après avoir contemplé un instant Fort-en-Thème ainsi transfiguré, abdiqua toute raillerie, et, s'approchant de lui avec un mouvement pathétique pour lui prendre la main :

« Vous êtes un noble cœur, Jacques, lui dit-il; je vous avais méconnu, pardonnez-moi : je ne rougis pas en vous priant de m'excuser. Désormais, si vous le voulez, vous aurez en moi un ami dévoué, et, dans cet échange d'affection, je me tiendrai pour l'honoré! »

Ce jeune homme avait réellement du bon. Jacques se montra moins touché qu'on ne l'aurait cru de ses avances. Il avait cette nature froide, réservée, méfiante, ordinaire aux gens pauvres, à ceux qui souffrent. Sorti un instant de son caractère, par suite d'une exaltation due à une circonstance toute particulière, il redevint aussitôt lui-même.

« Je vous remercie cordialement de l'estime que vous me témoignez, répondit-il poliment à Fénestranges. Mais les conditions d'existence où se trouve chacun de nous rendent impossible toute amitié entre nous. J'ai donné mon amitié dévouée à M. de Villedieu, je ne lui ai pas demandé la sienne; l'infériorité passive que j'ai acceptée vis-à-vis de lui, je ne saurais plus l'accepter vis-à-vis d'un autre. Si j'avais pu être consulté utilement quand ont commencé mes relations avec M. de Villedieu, peut-être m'y serais-je sagement refusé. On a accepté pour moi : l'affection m'est venue presque malgré moi avec la reconnaissance; j'ai grandi dans ces sentiments et j'y vivrai toujours. Mais, vous le voyez, le concours de pareilles circonstances ne se peut plus retrouver pour moi. Excusez-moi donc de refuser vos propositions : je les refuse à regret; mais je crois être prudent en agissant ainsi.

— Allons! n'y pensons donc plus! Mais croyez-m'en, Jacques, votre amitié eût pu être mieux placée; celui qui la possède est incapable de l'apprécier.

— Monsieur, répliqua sévèrement Jacques, vous vous permettez de vous occuper de ce qui ne vous regarde pas!...

— Allons! je me tais.... Je ne veux pas me faire une querelle avec vous : prenons que je n'ai rien dit. »

En prononçant ces mots, Fénestranges s'éloigna en sifflotant un motif de *la Juive :* son parti était pris. Jacques attendit un instant avant de le suivre; il jeta un regard à la dérobée à Villedieu, espérant... quoi?... je ne sais!... peut-être lui-même ne le savait-il pas bien... mais il espérait... Voyant, toutefois, Villedieu rester à la même place dans la même immobilité, silencieuse et humiliée,

qu'il avait depuis son intervention, il fit quelques pas en poussant un soupir... il marchait bien lentement... Qu'attendait-il?... il attendait, voilà tout. Soudain il lui semble qu'on a murmuré son nom... Il s'arrête, mais sans se retourner... Avec quelle attention il écoute!... Mais c'était parfaitement son nom, car on vient de le murmurer encore à demi-voix derrière lui, mais un peu plus haut. Il se retourne et voit Villedieu qui, les yeux baissés, lui tendait timidement la main en l'appelant à demi-voix. Jacques ne fait qu'un bond vers lui, et, le saisissant dans ses bras : « Arthur! Arthur! c'est vous! Je vous reconnais, lui dit-il en balbutiant de joie, Dieu soit loué, c'est vous! je vous retrouve donc enfin.

— Me pardonnerez-vous, mon bon Sibière? reprenait l'autre avec confusion.

— Chut! chut! ne parlons pas de ces choses-là. Je vous retrouve, il suffit; j'oublie que je vous avais perdu.

— Bon! excellent garçon! Oh! désormais, vois-tu, je suis ton ami, et je le proclame hautement... Oui, Fénestranges avait raison, l'amitié d'un cœur comme le tien honore ceux qu'elle adopte. »

Ce fut là une belle conversion, un beau triomphe pour Jacques. Mais ce succès ne lui suffit bientôt plus; il n'aspirait à rien moins qu'à ramener Villedieu à de meilleurs sentiments : il n'était que temps. M. de Villedieu, fatigué de la paresse insurmontable et décidée de son fils, s'était enfin irrité, et lui avait nettement déclaré que, s'il n'avait pas au moins une nomination cette année même, il l'embarquerait à bord d'un vaisseau américain, faisant le commerce de Kang-tong. C'était une séparation peut-être éternelle. Jacques Sibière tremblait à cette idée et s'efforçait alors de convertir son ami.

« Pourquoi, lui disait-il, ne feriez-vous point à votre père le plaisir qu'il vous demande?

— En vérité, mon cher, voilà qui est puissamment raisonné! comme s'il suffisait de le vouloir pour être nommé au concours!

— C'est qu'en vérité cela suffit.

— Oui, pour vous, un écolier laborieux, rompu aux difficultés

de l'étude depuis la première jeunesse ; oui, pour vous, il suffit de vouloir. Mais pour un malheureux cancre comme moi... et il souriait amèrement en prononçant ces mots... un pauvre cancre comme moi n'a plus qu'une ressource, c'est de s'embarquer ainsi que le veut mon père.

— Vous embarquer! allons donc! je vous le défends!... Vous parlez de ressources... j'en puis mettre quelques-unes à votre disposition... Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de mon *marteau* et de mon *enclume :* c'est plus de la moitié de ma force ; je les mets l'un et l'autre à votre disposition.

— *Enclume* et *marteau*, qu'est-ce que cela ?

— Un professeur de collége a deviné un jour les deux procédés auxquels je devais en quelque sorte mes succès, et en riant il les a surnommés ainsi. Le nom leur en est resté.

— Expliquez-moi donc ce que c'est que votre enclume et votre marteau ?

— Une œuvre de patience, mon ami, rien de plus. Depuis ma quatrième, j'ai commencé deux cahiers auxquels j'ajoute tous les ans. Le premier de ces cahiers a pour titre : *Appendix elegantiarum.* J'y ai consigné, par lettres alphabétiques doubles (*substantifs* et *verbes*), tous les choix de mots, les expressions heureuses, les formes communes aux grands auteurs. Dans l'autre, nommé *Synthesis anomalium*, toujours par lettres alphabétiques, j'ai réuni les locutions hardies, étranges, peu connues des auteurs secondaires : l'*appendix* et la *synthesis* sont mon arsenal inépuisable. Essayez-en, vous verrez ! Il n'est guère de phrases françaises dont je ne trouve au moins un membre dans mon *appendix* ou dans ma *synthesis* : un peu de jugement pour les appliquer à propos et beaucoup de mémoire font le reste. Je vous recommande surtout la *synthesis anomalium;* c'est là dedans qu'on trouve ces hardiesses inattendues qui font dire d'un élève : « Oh ! qu'il faut être ferré pour laisser échapper ainsi ces tournures audacieuses qui semblent être l'essence de la langue latine elle-même. » Et l'on ne

sait pas que ces hardiesses ne lui ont rien coûté qu'un peu de lecture. C'est un recueil *ad usum tyronum* de phrases idiomatiques comme n'en donne aucun dictionnaire. Essayez-en. »

Au milieu de quelques vérités, il y avait beaucoup d'exagération dans ce que disait Jacques. Vous savez tous, jeunes lecteurs, qu'il faut autre chose qu'une *synthesis anomalium*, autre chose qu'un *appendix elegantiarum*, pour remporter des prix de thème, voire de discours latin, au grand concours... Mais il voulait persuader son ami et en obtenir quelques efforts. Heureusement, Villedieu était assez ignorant pour accueillir comme argent comptant les assertions de Jacques.

Arthur se mit à l'œuvre, soutenu par les encouragements de son ami. D'abord, le travail lui parut fastidieux ; mais Jacques lui répéta si souvent cette pensée du maître :

. . . . omnia vincit
Labor improbus. . . . . .

qu'il finit, en effet, par y prendre goût. Les *elegantiæ* de *l'appendix*, les *anomalia* de la *synthesis*, vinrent bientôt se grouper sous sa plume. La monarchie des cancres se voila de deuil : elle perdait son plus fier soutien. Ce fut un *tolle* général contre le traître ; celui-ci en rit de bon cœur, et, employant à défendre une bonne cause cette séve pétillante qu'il avait jusque-là employée si mal à propos, il mit encore les rieurs de son côté, et renvoya ses adversaires battus et bafoués. Ils ne revinrent pas à la charge.

Villedieu avait l'esprit souple, prompt, étendu ; aidé des bons conseils de Jacques, il l'eût bientôt presque rattrapé, et, quand arriva le concours, l'estime de leurs camarades les désignait comme devant se disputer le grand prix d'honneur !

« Ah çà ! je t'en supplie, sois sans pitié, disait Villedieu à Jacques dans la voiture qui les conduisait tous deux à la Sorbonne, avec armes et bagages, le 18 juillet 1840. Ne va pas faire la sottise de risquer de perdre le prix d'honneur pour me le ménager ! ce serait un non-sens dont Henri IV ou Bourbon profiterait seul probablement.

— Sois tranquille ; dès que j'aurai la plume en main, j'oublierai le monde entier, pour ne songer qu'à l'honneur du triomphe. Je te conjure d'agir de même.

— C'est convenu. »

Tinrent-ils parole tous deux?... Un d'eux, du moins, n'y manqua pas ; mais lequel?... Contre toutes les prévisions, le nom de Villedieu fut proclamé le premier ; celui de Jacques ne vint qu'après. Je ne vous peindrai pas la joie de M. de Villedieu. Cette fois, il croyait bien que rien ne pouvait ajouter à son bonheur ; et pourtant ce bonheur devait s'accroître encore bientôt.

La fatalité, une cruelle fatalité, atteignit Jacques au milieu même de son triomphe. Depuis quelque temps, son père semblait s'affaiblir beaucoup ; un jour il fut atteint d'une hémiplégie du côté droit, et se vit, dès lors, dans l'impossibilité de gagner sa vie. Ce fut un coup de foudre pour Jacques ; il se retira près de sa famille. En le voyant, le vieillard eut des larmes dans les yeux, des larmes à travers lesquelles brilla un doux sourire : « Eh bien ! mon garçon, lui dit-il, tu le vois, la Providence a tout fait pour le mieux ; elle a attendu pour me frapper que tu eusses fini tes études. Maintenant, te voilà grand et instruit, tu as eu tous les prix là-bas, c'est toi qui vas venir en aide à ton pauvre père infirme ; car ton frère, à lui seul, n'y aurait pas suffi, vois-tu ; il eût succombé sous un pareil fardeau. Je compte sur toi, dam !...

— Oui, mon père, oui, vous avez raison, répondait Jacques navré de douleur ; vous avez bien fait de compter sur moi ! » Et cependant, en parlant ainsi, il détournait la tête pour cacher ses larmes. Son frère vit son embarras et en pressentit la cause ; il l'emmena dans l'atelier, et là, s'asseyant sur un établi, après lui avoir fait signe de s'asseoir sur un autre vis-à-vis :

« Eh bien ! Jacques, lui dit-il, que peux-tu faire pour nous ?

— Rien, mon pauvre frère, non-seulement pour vous, mais rien pour moi-même. Ce que je sais n'est rien absolument, auprès de ce qu'il me resterait à apprendre avant d'en tirer parti. Ne par-

lons donc pas de ma science inutile. Vois-tu, notre excellent père avait raison, il eût été plus sage de me donner un bon état que de faire pour moi des rêves ambitieux! Tu vois où cela conduit... à l'impuissance. Mais écoute, j'ai de bons bras et un bon cœur, j'aurai encore plus tôt fait de me suffire avec l'un et l'autre. Tu sais que je varlopais bien autrefois; remets-moi à l'établi, et tu verras que je ne bouderai pas à l'ouvrage.

— C'est bien, frère. Au surplus, je le crois comme toi, jusqu'à nouvel ordre, c'est le plus sûr! Prends un de mes tabliers, un de mes gilets, et à l'ouvrage; aie soin seulement de laisser ignorer la vérité à notre père; il te croit un monsieur, il te regarde comme devant être un jour quelque chose de grand dans le monde; il faut entretenir son erreur! »

Jacques n'hésita pas à reprendre la veste de l'ouvrier; ceux qui l'auraient vu sous son nouveau costume, maniant rudement la varlope ou la scie du matin au soir, n'auraient certes jamais reconnu en lui un des récents triomphateurs de la Sorbonne, l'honneur de l'Université! C'était là, soit dit à qui de droit, un noble dévouement et une conduite presque sublime dans sa simplicité. Pour en juger tout le mérite, sondez votre cœur, mes jeunes amis, et voyez ce qu'un tel sacrifice vous eût coûté! La Providence ne laissa pas Jacques Sibière sans récompense.

Ce fut dans son costume d'ouvrier que le trouva Villedieu quand, descendant de voiture à sa porte, il lui vint rendre tous les livres qu'il avait reçus pour lui, et il y en avait!

— . . . . Quantum mutatus ab illo
Hectore qui rediit exuvias indutus Achillis!

s'écria-t-il gaiement du plus loin qu'il le vit.

Jacques ne répondant à cette plaisanterie que par un sourire glacial : « Quoi! ne serait-ce pas un jeu? reprit Villedieu alarmé; serais-tu vraiment apprenti menuisier?

— Oui, grâce à Dieu, monsieur de Villedieu, puisque, dans cet état, je gagne honorablement ma vie.

— Toi ! menuisier ! Oh ! c'est impossible, vois-tu ? Cela ne sera pas !

— Que veux-tu dire ?

— Rien ; ne m'interroge pas ; j'ai mon plan, et je veux le mettre seul à exécution.

— Fais donc, si cela peut t'amuser ; mais ne compromets ni ma tranquillité ni celle de ma famille. »

Ce fut huit jours après cette entrevue des deux condisciples que parut le fameux entre-filets des *Débats* par lequel nous avons commencé ce récit.

L'article, disions-nous en commençant, était incomplet : 1° il faisait paraître deux élèves, tandis qu'un seul avait paru ; 2° il ne disait pas que ce dernier avait remis une pétition à Sa Majesté. Que contenait cette pétition ?...

Huit jours plus tard, M. de Villedieu, ayant quelques amis à dîner, demandait précisément à son fils des détails sur son entrevue avec le roi, quand un valet de pied vint présenter à Arthur une lettre au timbre de la maison du roi. Le jeune homme se montra fort ému à cette vue ; cependant il fit passer la lettre à son père. Celui-ci l'ouvrit, et, après l'avoir parcourue, il se leva vivement pour aller embrasser son fils en s'écriant : « Ah ! c'est bien, Arthur, c'est très-bien ; ta conduite me comble de joie ! Mais on ne doit pas perdre une minute pour communiquer une telle nouvelle. Je te permets donc de quitter la table pour aller de suite où ton cœur t'appelle. »

Arthur ne fit qu'un saut pour ainsi dire de la salle à manger à la rue ; en deux enjambées il traversa celle-ci et arriva dans l'atelier où travaillaient activement les deux frères. « Vivat ! vivat ! criait-il en agitant de loin la missive. Officier ! tu seras officier, Jacques ; tiens, vois plutôt. Ce n'est que le temps de passer ton examen de réception à Saint-Cyr. C'est le roi, oui, le roi qui payera ta pension.

— Ciel ! que me dis-tu là ! serais-je assez heureux pour que cela ne fût pas un rêve ?

— Lis, si tu en doutes ; mais lis donc. »

Il n'y avait pas à en douter ; Jacques allait se livrer à la joie,

quand tout à coup une réflexion assombrit son visage. « Et mon père, dit-il, il me faudra donc le quitter?

— Jacques, mon père, mon père lui-même, tu entends bien, te conjure d'accepter huit cents livres de pension pour le tien! Auras-tu assez d'orgueil pour nous refuser? Songes-y, tu n'en as pas le droit. Il y va du bien-être de ton père, de sa santé, de sa vie, peut-être?

— Eh bien, j'accepte; oui, j'accepte; c'est encore cela que je te devrai.

— Ne parlons pas du reste; Dieu soit loué de m'avoir permis la réparation du mal que j'avais commis involontairement en te ravissant inconsidérément un état honorable et sûr dans sa modestie sans te donner même une profession. »

Vous jugez si l'on fut heureux chez les Sibière. Le vieux père, instruit avec précaution de toute la vérité, en recouvra presque la santé; Jacques est aujourd'hui en train de gagner ses épaulettes de capitaine en Afrique, et il a déjà la croix d'honneur[1].

En conclusion, mes jeunes amis, si ceci ne prouve pas qu'il soit indispensable d'être fort en thème, cela ne prouve pas non plus que ce soit absolument nuisible; mais ce qui me paraît démontré, c'est la nécessité de n'entreprendre des études supérieures qu'avec la certitude de les pousser jusqu'à bonne fin, c'est-à-dire de les compléter par des études d'*application professionnelle*. Soyez forts en thème, si vous le pouvez; mais soyez forts aussi en mathématiques, en physique, en chimie, en dessin, etc., c'est au moins aussi nécessaire. Après cela, si vous êtes bon fils, si vous savez être reconnaissants d'un service rendu, si, par votre bon caractère, vous vous conciliez beaucoup d'amis, cela ne gâtera rien à votre affaire, je vous en réponds.

[1] Le lecteur ne doit pas oublier que ces lignes étaient écrites en 1846. Depuis ce moment, Jacques Sibière a passé par tous les grades; il est aujourd'hui lieutenant-colonel, et sert glorieusement la France en Crimée.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

LES ÉLÈVES DES SARRONIDES. — LES OBLATS.

LIVRE DEUXIÈME.

LES PETITS ROIS MER-WINGS.

CHAPITRE TROISIÈME.

LE PALAIS DU KONING.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LES JEUNES MESSAGERS.

* ÉPILOGUE.

LE TESTAMENT DU VIEUX MENDIANT.

LIVRE TROISIÈME.

LES PETITS OTAGES.

CHAPITRE PREMIER.

LE BURGH ET LA MANSE.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LE JEUNE LION.

LIVRE SIXIÈME.

LES MENINS DU ROI.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, rue Mazarine, 30.





